BIBLIOTHÈQUE

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTICES

PAR M. F. BARRIÈRE

MÉMOIRES

DE

VICTOR ALFIERI

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

Rue Jacob, 56

BIBLIOTHÈQUE

DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

TOME XXVI

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE)

MÉMOIRES

DE

VICTOR ALFIERI

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ET TRADUITS DE L'ITALIEN

PAR M. ***

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1862

DEUX MOTS DES LIBRAIRES-ÉDITEURS

SUR L'AUTEUR ET SUR SES MÉMOIRES.

L'Italie n'a jamais eu de plus ardent partisan de la liberté qu'Alfieri. Le grand poëte secondait en lui le grand citoyen. Il a fait un traité spécial de la tyrannie, et la plupart de ses tragédies semblent avoir pour objet de protester contre le pouvoir d'un seul. Chose étrange! ces sentiments exaltés étaient ceux de presque toute la noblesse italienne. Ceci s'explique. Les petits États formés au moyen âge en Italie, Gênes, Venise, Florence, Rome elle-même, s'étaient tous constitués en républiques; des familles s'y étaient élevées qui avaient exercé, disputé, partagé le pouvoir. Au milieu de généreux patriotes se glissèrent souvent de rusés oppresseurs. Ils s'élevaient, par force ou par adresse, au-dessus de leurs égaux, qui, de leur côté, formaient contre eux des conspirations, presque aussi bien conduites que celle de Catilina.

Tous italiens, les oppresseurs que nous venons d'indiquer n'étaient, pour ainsi dire, que des tyrans intimes. Ce fut bien pis quand des invasions successives de Français, d'Espagnols ou d'Allemands, s'emparèrent du sol et du pouvoir dans différentes souverainetés. Retirés dans leurs châteaux, les seigneurs italiens purent alors, avec une dignité que l'on conçoit, protester par leurs habitudes féodales contre la domination étrangère. Héritier de leurs sentiments, Alfieri ne put se défendre d'y mêler l'exagération d'une humeur fougueuse et

d'une indomptable opiniâtreté. A qui lui parlait d'emploi diplomatique, *je ne voudrais pas,* répondait-il, *représenter le grand mogol et encore moins le roi de Sardaigne*, *le plus petit des princes de l'Europe.* Il n'en parlerait pas de même sans doute aujourd'hui. Celui qui dédaignait une ambassade était fier d'avoir quatorze chevaux dans ses écuries, de courir six heures à cheval le matin, ou, cocher le soir, d'attendre, quelque temps qu'il fît, devant une porte, plus fier de se tirer d'un embarras de voiture dans les rues de Londres que d'éviter les embûches diplomatiques des cours alors les plus renommées.

Il mêla presque avec le même emportement plus tard, au goût des chevaux, le goût des lettres. Il eut plus à faire. On verra dans ses mémoires quelle instruction tout à la fois incomplète, lente et pédantesque recevaient alors, en Piémont, les enfants nobles; si incomplète qu'après ses courses vagabondes et galantes en tous pays, Alfieri, devenu poëte, fut à vingt-sept ans obligé de recommencer ses études latines, grecques, italiennes même, comme un écolier de sixième. Il ne dut, de cette façon, son instruction qu'à lui-même, et se la donna dans la plus grande force de son intelligence. Cette circonstance, outre le caractère ardent, sombre et mélancolique de son esprit, contribua puissamment aux innovations de son théâtre tragique. En ne faisant dialoguer entre eux que les principaux personnages; en supprimant les confidents, les intermédiaires, il rendit l'action plus rapide, mais se priva de développements souvent nécessaires. On ne saisit pas toujours les motifs de chaque interlocuteur, et l'extrême concision de son style, qualité qu'il affecte, donne souvent au langage de la sécheresse et de l'obscurité.

Les rois, les empereurs romains ne semblent figurer dans ses pièces que comme les poupées dans un tir, et pour servir de but aux traits lancés contre le pouvoir. Mme de Staël a dit : « Si les tyrans supportaient, dans leur vie, ce que les op-

« primés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on « serait tenté de les plaindre. »

Peut-être ces exagérations n'étaient-elles en partie, pour Alfieri, qu'effet dramatique et jeu de théâtre. La liberté qu'il préféra fut sans doute une liberté mêlée de grandeur et légitimée dans sa résistance par ses droits, comme celle que venait de conquérir les États-Unis d'Amérique et dont il célébra les triomphes. Les mouvements patriotiques de 89, en France (il y résidait à cette époque), obtinrent aussi ses éloges tant qu'ils ne furent pas souillés par des excès. Il chanta la prise de la Bastille (*Parigi Sbastigliato*), mais il détesta le 20 juin, le 10 août 92, et n'échappa qu'à peine aux massacres de septembre. Jamais on ne l'entendit parler qu'avec horreur, surtout après 93, de ceux qui avaient commis tant de crimes au nom de si généreux principes.

Qui ne sait qu'il fut épris de la comtesse d'Albany, très-noble dame allemande que le *Prétendant* Charles-Édouard, son mari, rendit si malheureuse? Alfieri épousa la comtesse après la mort du prince, et lui consacra les dernières années de sa vie, les dernières et brillantes inspirations de son talent. Pour elle furent écrits les souvenirs qu'on va lire. Le dix-huitième siècle serait incomplètement représenté dans cette collection de mémoires si l'on n'y trouvait que ceux qui furent écrits en France et pour la France. Cette grande époque fut marquée par des caractères entièrement distincts dans les différentes contrées de l'Europe. En Prusse sous Frédéric, en Russie sous Catherine, les lumières des souverains devançaient de beaucoup celles de la nation : on a pu s'en convaincre par les récits du professeur Thiébaut et du major Masson. En d'autres contrées les souverains étaient retardataires et les peuples réduits à des vœux impuissants. C'était le sort de l'Italie quand son plus grand poëte tragique y sema, surtout au théâtre, des germes féconds d'indépendance et de liberté.

Porteront-ils leurs fruits? Nous le saurons bientôt. Tous les yeux sont en ce moment tournés vers l'Italie : pour mieux juger de sa transformation récente, il faut savoir ce qu'était historiquement son passé. C'est l'objet de l'introduction qu'on va lire.

—

INTRODUCTION.

L'Italie, l'Italie ! contrée qu'immortalisa l'histoire, chère aux arts, riche en souvenirs et parée d'une admirable nature ! On aura beau visiter l'antique et mystérieuse Égypte, parcourir la Californie aux mines opulentes, étudier l'Afrique avec l'*Artésien* Delegorgue, qui chasse aux éléphants comme notre célèbre Gérard aux lions, Samarcande d'après les récits attachants de M. Huc le missionnaire, la Chine avec nos soldats vainqueurs, ou le Japon avec l'ouvrage de M. Fraissinet, c'est toujours au milieu des palais de Florence, des grandeurs de Rome et sous le ciel amoureux de Naples, qu'on viendra chercher les plus instructives et les plus poétiques émotions.

On irait les chercher jusqu'aux flancs toujours agités, jusqu'au sommet toujours fumant du Vésuve et de l'Etna. Mais l'Etna, mais le Vésuve donnent aux contrées qui les entourent de moins rudes secousses que les agitations politiques. L'Italie entière n'a cessé de tressaillir, depuis 1789, à l'explosion de la révolution française ; au bruit des victoires immortelles de Napoléon Bonaparte en Lombardie ; aux acclamations qui, bientôt après, saluent la république *Parthénopéenne ;* aux longs gémissements qui suivent en tous lieux la réaction sanglante dirigée par le cardinal Ruffa ; à l'avénement du roi Joseph ; à la chute du roi Murat ; enfin aux cris de liberté, d'indépendance que poussent, un moment, Naples et le Piémont, en 1821,

1.

mais qui bientôt s'affaiblissent et meurent alors devant les baïonnettes autrichiennes.

Il y avait eu longtemps auparavant, dans Naples, des hommes épris de la liberté dès leur jeune âge, des hommes qui, rêveurs, solitaires, parcourant les bords de la mer, gravissant les hauteurs du Vésuve, mêlaient leurs vœux au bruit des flots, aux sourds mugissements du volcan. Ils criaient aux échos : « Liberté ! liberté ! » les échos restaient sourds. La liberté ! les nobles, les plus éclairés, la bourgeoisie la plus riche la réclament, mais la cour la redoute, le peuple la combat. Elle triompha pourtant un moment quand Championnet parut avec l'armée française sous les murs de Naples. La victoire lui fut disputée dans la ville même. « Les lazaroni, dit Championnet dans sa dépèche « au Directoire, ces hommes échappés de l'armée, qui « avaient fui devant nous, sont des héros renfermés dans « Naples. On se bat dans toutes les rues ; le terrain est « disputé pied à pied ; les lazaroni sont commandés par « des chefs intrépides. Occupé déjà par les Français, le « fort Saint-Elme les foudroie, la terrible baïonnette les « enfonce ; ils se replient en ordre, reviennent à la charge, « s'avancent avec audace, et gagnent souvent du ter- « rain. » Jamais plus beau témoignage ne fut rendu à cet élan sublime d'un peuple courageux qui défend ses foyers. Championnet termine sa dépèche par ces mots : « Les « patriotes ont le dessus, la *révolution est faite*. Un mo- « narque de moins, une république de plus, voilà l'histoire « des affaires. » Ces gens-là s'y entendaient. En voulez-vous une preuve de plus ? Le lendemain, le général, vainqueur généreux, négociateur adroit, donnant des grenadiers français pour garde d'honneur à saint Janvier, avait

le clergé pour allié, les lazaroni pour amis, et le saint pour très-obéissant serviteur : le miracle avait lieu comme de coutume.

Beau triomphe, mais court. Championnet est rappelé; les Français s'éloignent; la réaction s'organise. En vain les patriotes napolitains la combattent.... N'avaient-ils pas entrepris au delà de leurs forces? La prudence et la réflexion avouaient-elles, dirigeaient-elles toujours les projets du plus généreux enthousiasme? les peuples étaient-ils préparés à d'aussi grands changements? La liberté est-elle une plante qui puisse croître et fleurir sous tous les climats, dans toutes les saisons, en tous les pays, si l'on n'y a dès longtemps disposé le terrain par la culture? Des plans hardis trouvaient-ils un appui certain dans les institutions, les esprits, le caractère des peuples trop divisés encore de l'Italie moderne. Que devaient-ils aux souvenirs du passé? des rivalités et souvent des haines irréconciliables; à la politique? l'art de diviser et non pas d'unir; aux mœurs? une mollesse entretenue par des gouvernements ombrageux; à l'éducation? une systématique ignorance que constatent surtout les mémoires d'Alfieri; enfin à la religion? moins la foi courageuse, élevée d'un chrétien que les pratiques d'une dévotion minutieuse? Le moment était-il donc venu d'ouvrir brusquement à la lumière des yeux habitués si longtemps aux ténèbres?

Un pontife, Pie VII, qui n'a jamais passé pour un esprit arriéré, en jugeait lui-même tout autrement : il habitait Ancône, où le général napolitain Ambrosio lui tenait divers discours sur une constitution italienne. Le lendemain, au moment où le général lui faisait sa cour en se tenant à cheval près de la portière de sa voiture, survint un gen-

tilhomme estropié qui demanda au pape sa bénédiction, pour que cette bénédiction lui rendît l'usage de ses jambes. Le pontife, se tournant vers Ambrosio, lui dit : *Entendez-vous, général, où nous en sommes encore? l'Italie n'est que trop loin du temps que vous désirez.* — Je crois qu'il parlait sensément.

Mais comment en était-elle venue là, cette Italie si forte de son enthousiasme pour la liberté, si riche des produits du commerce, si brillante de l'éclat des armes, des lettres et des arts au moyen âge? Ceci vaut la peine qu'on s'y arrête un moment. Il faut se donner ce spectacle. Rien n'explique le présent comme le passé; rien ne dit mieux comment les divisions sont nées des rivalités, comment les malheurs sont nés des fautes, car il n'y a pas une faute que ne caractérise une particularité de l'histoire. — Que celle de l'Italie avait d'intérêt quand, à peine échappées au joug pesant mais glorieux de Charlemagne, toutes les villes opposaient leurs droits, leurs priviléges aux prétentions de l'empire germanique! Dès le douzième siècle, Crémone, Ancône soutiennent contre les Allemands des siéges de six mois, luttant avec une égale constance contre les armes et contre la faim. Les femmes donnaient alors l'exemple d'un courage porté jusqu'à l'héroïsme. Déjà Chinzika, par sa présence d'esprit et sa résolution, avait délivré Pise, surprise dans la nuit par les Sarrasins. Une torche à la main, une veuve nommée Stamura incendie les machines et les tours en bois qui menaçaient les assiégés d'Ancône. Milan, qu'enflammait l'amour de l'indépendance, Milan, prise et rasée par Frédéric Barberousse, relevait ses murailles, rappelait, armait ses citoyens dispersés, et leur étendard célèbre, le Carrocio, voyait fuir les

soldats de l'empire et l'empereur à Lugano, près des bords du Tessin. Jours de liberté! jours de gloire!

Malheureusement, non pas chaque contrée, chaque État, mais chaque ville avait le même besoin d'indépendance, le même désir d'être gouvernée par ses lois et d'y soumettre toutes les autres. Unies au moment d'un danger commun, dès qu'il était passé, ces cités libres, guerrières, ambitieuses, usaient leurs forces dans des luttes acharnées, mais indécises : Milan contre Novare, Brescia contre Lodi, Padoue contre Vicence, Florence contre Pise ou Sienne. Chose étrange! ces combats incessants entre des villes voisines affaiblirent les penchants guerriers. Voici comment. Ces agrégations, ces communautés comptaient plus de bourgeoisie que de noblesse. Les seigneurs demeurèrent dans leurs donjons. La féodalité y perdit beaucoup de son importance, et la chevalerie de ses habitudes guerrières. Dans la plupart des villes, les citoyens étaient marchands, orfévres, drapiers, artisans; leur profession leur laissait peu de temps à donner aux armes, et la proximité des *puissances belligérantes* n'offrait point de développements à la stratégie. Un même jour voyait souvent commencer et finir la guerre. Entrer en campagne, se joindre, s'attaquer, combattre, vaincre, était l'affaire de quelques heures. Vainqueurs et vaincus rentraient, la plupart du temps, coucher chez eux : mauvaise école, à laquelle ne pouvaient se former sérieusement ni soldats ni capitaines.

La guerre, ce n'est point quelques heures de combat; ce n'est point deux jours de résistance héroïque contre une armée d'invasion comme à Naples, au temps de Championnet; la guerre, ah! ce n'est point comme après

1848, à Rome, ce n'est point la révolte au milieu de la paix, contre un pouvoir plein de douceur; ce n'est point l'assassinat; ce n'est point l'attaque à main armée de palais sans défense; on n'est pas des héros à pareil compte. La guerre, ce sont les mille épreuves qu'y subit l'homme et qui lui donnent, quand il y résiste, un corps, un bras, une volonté, j'ai presque dit un cœur de fer; ce sont les marches, les veilles, les fatigues, les jours passés sous un soleil ardent, les nuits sous un froid glacial; les privations, la faim, la soif, les blessures sans pansements, les souffrances loin d'un foyer et d'une main amis. De toutes ces épreuves cependant, et seulement dans ces épreuves naissent l'esprit militaire, l'attachement au drapeau, la soumission dans la discipline, la constance dans les fatigues, l'opiniâtreté dans l'attaque, la confiance dans le commandement, tout ce qui fait la force, la réputation, la gloire des armées; et, je suis forcé de le dire, tout ce qui, seul, assure une indépendance aux nations.

Les Italiens du quinzième siècle, en ne prenant de la guerre que les combats et les périls, la faisaient en sybarites. De cette façon de guerroyer commode à ne point guerroyer du tout, il n'y avait qu'un pas : on le fit. Dirai-je ces guerriers mercenaires, vendant un courage qu'ils n'avaient pas, et des jours qu'ils se gardaient bien d'exposer? Dirai-je la curieuse bataille d'Anghiari, où quatre heures de mêlée n'eurent pour résultat que la mort d'un seul homme, encore (le maladroit!) parce qu'il était tombé de cheval? dirai-je que ces combattants, si remplis de ménagements l'un pour l'autre, avaient la vie sauve dès qu'ils se rendaient! *Si chaude que fût l'action*, dit Machia-

vel, *ils ne pouvaient mourir ni pendant ni après*. Ce n'était pas l'immortalité de la gloire !

La formation de ces bandes en armes au milieu de populations qui leur en abandonnaient l'usage eut bien d'autres dangers : elle menaça dans leurs libertés ces villes qui s'en montraient si jalouses. La valeur usurpait le pouvoir; et ceux que n'y conduisait pas la valeur s'y glissaient par la ruse, s'y maintenaient par la cruauté. A Rimini les Malatesti, dans Urbin les Montefeltro, le sanguinaire Eccelino dans Padoue, dans Milan les Visconti, donnent l'exemple de la plus artificieuse tyrannie. De tous côtés, surprises, complots, poison, assassinats, mais surtout dissimulation profonde. La généreuse Italie du moyen âge perd et dégrade son caractère dans ces triomphes de la perfidie. Tout sentiment de grandeur, de moralité même, s'éteint. Le succès justifie les plus vils ou les plus odieux moyens, et l'opinion des hommes se déprave à ce point qu'un grand écrivain, Machiavel, prend pour son héros Castruccio-Castracani, scélérat heureux qu'un peu de bravoure, quelque habileté, beaucoup de trahisons élevèrent un moment à la souveraineté dans Lucques, et qui, tout couvert du sang de ses victimes et même de ses partisans osait hypocritement faire écrire sur sa robe : *Il est ce que Dieu l'a fait !* Voilà l'homme que l'historien de Florence compare à Scipion l'Africain !

Ici se place un curieux épisode que le nom de Scipion rappelle encore ; j'en demande pardon à ce grand nom. Clément V avait transporté le siége pontifical en France. Nicolas Rienzi, fils d'un cabaretier, mais éloquent, enthousiaste, ambitieux, veut rendre à Rome nouvelle les lois républicaines de l'ancienne Rome. L'amitié de

Pétrarque et l'amour des Romains lui servent d'appui. Il réprimait l'orgueil et les excès des nobles; il appelait l'Italie entière à la liberté. Tous les États voisins lui envoient des ambassades. Les rois le prennent pour arbitre. Tant d'honneurs l'enivrent. Sa raison cède à sa vanité : le tribun se pare de titres pompeux; les impôts payent le luxe des festins et des fêtes. Les barons courent aux armes. Le peuple s'insurge. Où donc est l'héritier des Gracques? Il fuyait sous le manteau d'un portier. Mille coups le renversent au pied du Capitole. La liberté meurt après lui dans des convulsions anarchiques. Le pouvoir religieux consola Rome alors du pouvoir populaire, et l'Italie reprit le cours, un moment suspendu, de ses divisions.

Tribuns du peuple ou soldats de fortune prétendaient la soumettre à leur domination. Eux aussi rêvaient un pouvoir unique! Mais l'orgueil du succès et la force des armes se brisaient presque aussitôt contre la politique. Les Italiens du quinzième siècle, nourris dans les délibérations des conseils, les luttes de la place publique, le secret des menées et des brigues; habiles à cacher leurs projets, à pénétrer ceux des autres; prévoyants dans leurs craintes, peu scrupuleux dans les moyens; d'un caractère artificieux, d'un esprit délié, d'une parole séduisante et trompeuse, étaient d'excellents artisans de complots et de ligues.

De la politique italienne à cette époque on pourrait dire ce que le Tasse a dit d'Armide : « Sous un masque « trompeur elle cache si bien ses desseins, qu'ils échap- « pent à l'œil le plus soupçonneux. »

E celo si sotto mentito aspetto
Il suo pensier, ch' altrui non diè sospetto.

Un État ne pouvait prendre en Italie une consistance, une influence nouvelle, sans attirer à l'instant sur lui les regards de tous les autres, qui s'unissaient et lui faisaient contre-poids. Mais tandis que les Italiens multipliaient ou maintenaient, à grand renfort de traités, leurs fractions territoriales et leurs divisions intestines, les États voisins tendaient, au contraire, à l'unité, et, par la force que donne l'unité, aux conquêtes. Prêtre sans croyance, pape sans mœurs, prince sans foi, homme sans pitié, Alexandre VI, dans une politique de vengeance, seconda l'entrée des Français et de Charles VIII en Italie. Il s'en repentit, mais trop tard, et tous les Italiens s'en repentirent avec lui. Combien ne durent-ils pas regretter leurs simulacres de combats, leurs victoires et leurs défaites inoffensives devant des guerriers sans peur et sans pitié! Les longues piques des Suisses, les mouvements déjà si rapides de l'artillerie française, les arcs de fer des chevau-légers, l'élan fougueux des gens d'armes les frappaient de surprise. Mais quelle terreur pour les condottieri, quand, à Fornoue, quatre fois plus forts en nombre, trois mille cinq cents des leurs furent, du premier choc, jetés sur le champ de bataille, et que le lendemain des monceaux de cadavres leur apprirent le massacre de tous les prisonniers!

Malheureuse Italie! tu perds dès ce moment, pour longtemps, repos, richesses, liberté, splendeur! Suisses, Français, Wallons, Castillans, lansquenets se précipitent dans ces riches contrées. Entre des soldats endurcis par leurs maux, irrités de leurs privations, la guerre prend un caractère sombre et terrible; entre des peuples différents de mœurs et surtout de langage, la prière ne trouve

point de mots qui puissent attendrir des vainqueurs ! — Un passage de Paul Jove m'a toujours frappé. Le connétable de Bourbon venait de tomber atteint d'un coup de mousquet au pied des remparts de Rome; ses soldats, furieux, se précipitent de tous côtés dans la ville. Aux cris qu'ils poussent, le pape Clément VII, qui priait agenouillé dans sa chapelle, se relève, et, pour fuir, prend le long corridor qui, comme chacun sait, soutenu par deux murs au-dessus des plus hautes maisons de la ville, conduit du Vatican au château Saint-Ange. Paul Jove suivait le pape et relevait sa longue robe, afin qu'il pût marcher plus vite : de ce point élevé, dans toute l'étendue de ce couloir, Clément VII, tout plein d'effroi qu'il était lui-même, put voir, dans mille scènes différentes, l'épouvante, la fuite, le massacre des malheureux habitants. Voilà le tableau qu'offrit pendant quarante ans l'Italie entière.

Les armes, la politique, l'or et la puissance de Charles V prévalurent. En pouvait-il être autrement? On voit pourtant, par l'effort isolé, tardif que tentèrent alors les Florentins, pour lui résister ce qu'eût donné de nerf à la résistance l'union sincère de tous les États italiens. Malheureusement cette union, cette sincérité surtout n'exista jamais entre eux. Les Suisses, leurs voisins, montagnards ignorants, grossiers et pauvres, avaient pourtant formé, dès le treizième siècle, une fédération respectable d'abord, et redoutée plus tard. Mais si la liberté, le courage, le patriotisme affermirent d'abord dans leurs mains puissantes le faisceau des treize cantons, plus tard l'affection, la bonne foi lui servaient de lien, et les dangers communs le resserraient au lieu de l'affaiblir. Un pareil exemple

était noble et profitable à suivre. Pourquoi les républiques et les petits souverains de l'Italie n'en eurent-ils la pensée ni dans ces temps déjà si loin, ni de nos jours? Pourquoi l'Italie ne forma-t-elle jamais un corps uni, puissant, respectable? — Pourquoi?... Pourquoi les peuples ont-ils entre eux, comme les hommes, un caractère, des traits, des qualités ou des penchants distincts? — Entre les Etats italiens tout était défiances, jalousies, rivalités, ruses, déloyautés, défections colorées, honorées du nom de politique. Ils étaient déjà tous détachés, intimidés ou vendus quand Florence succomba, non sans gloire, dans une tentative impuissante. Ses institutions civiques ne survécurent pas à sa défaite. Une cloche longtemps célèbre appelait les citoyens au conseil : un ordre vint de la briser. La cloche et la liberté tombèrent du même coup en éclats! Florence tomba comme elle devant un grand homme.

Ici finit l'indépendance de l'Italie. On n'a plus la force de poursuivre. Dans le poëme du Dante, une ombre qui se lève du fond de son tombeau, lui dit : « *Où est mon* « *fils? d'où vient que je ne le vois pas avec toi?* » Le Dante, qui reconnaît Cavalcante Cavalcanti, le père de Guido, son ami, parle de Guido comme d'un homme qui n'est plus. — « *Comment*, reprend le père, *ses yeux se-* « *raient-ils fermés au jour?* » Puis, comme le Dante hésite à répondre, l'ombre retombe dans son sépulcre et ne reparaît plus.

. . . . . . Ricadde é più non parve fuora.

Je serais bien tenté, moi aussi, de retomber dans mon silence. J'hésite à dire, du moins, que pendant plus de

trois cents ans, depuis 1530, l'Italie, comme puissance politique, n'exista plus qu'en souvenir. Je laisse un de ses historiens le prouver :

« De 1530, en effet, jusqu'à nos jours, dit-il, huit ou « dix princes, en Italie, ont continué à se croire souve-« rains, mais sans jouir d'aucune indépendance, sans se « défendre jamais par leurs propres forces, sans exercer « jamais sur les autres l'influence que tous les autres « exerçaient sans cesse sur eux. Trois ou même quatre « républiques, en comptant San-Marino, ont continué à « repousser de leur sein le pouvoir d'un seul, mais sans « garder leur liberté, sans conserver aucune ombre ni de « la souveraineté du peuple, ni de la garantie des droits et « de la sûreté des citoyens. » L'Italie n'a plus été dès lors qu'un vaste musée, où les monuments de la mort sont déposés sous les yeux des curieux. On n'a plus eu une seule fois à se demander, à Vienne, à Madrid, à Paris, à Londres, ce que voudraient, ce que feraient les peuples et les princes de l'Italie. C'est à ce passage de l'historien que l'Italie de nos jours a voulu donner le démenti le plus formel par une héroïque résolution. Mais le dernier siècle lui avait-il laissé les moyens de s'y préparer. Des souverains sans action au dehors n'en étaient que plus ombrageux dans leurs petits États. Tout ce que les pensées et les caractères avaient d'élan s'usait, par leurs soins, dans les pratiques d'une dévotion minutieuse ou d'une galanterie banale. L'indépendance dans l'historien, l'amour de la liberté dans le poëte étaient des titres à la proscription. Peu en coururent les hasards. Le patriotisme, il est vrai, eut, dans Gênes, en 1746, contre l'oppression de l'Autriche, un mouvement sublime ; mais

il fallut encore que la France accourût. Des traités suivent, et l'indolente Italie, succombant sous l'effort,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Sans doute la révolution française la tira de ce long assoupissement. Elle n'en sortit cependant qu'au milieu des rêves trompeurs, des imaginations fantastiques inséparables d'un premier réveil. Malgré les campagnes de Napoléon, malgré les occupations de Milan, de Rome et de Naples par la France, l'Italie, après 1815, semblait retomber dans sa langueur et sa servitude, quand la généreuse et vaillante tentative du roi de Piémont Charles-Albert rendit à l'indépendance un moment d'espoir. La fortune trahit le courage du libérateur ; mais ses nobles desseins n'étaient point abandonnés. L'Autriche les connut et voulut les prévenir : sans sa pesante et salutaire lenteur elle pouvait à temps envahir tout le Piémont. Dès que les Français, alliés fidèles, y mettent le pied tout change. Une volonté puissante et présente dirige leurs efforts : chaque rencontre est une victoire. L'Autriche étonnée, repoussée, confuse, est trop heureuse de conserver Venise et le quadrilatère, qui tiennent une voie sans cesse ouverte a l'Allemagne sur l'Italie.

Nous ne redirons point ce qui se passe pour ainsi dire en ce moment sous nos yeux. Chaque jour, chaque heure nous font connaître la disposition des esprits et la vivacité de désirs plus impatients que réfléchis. On a peine à comprendre que la jeune et courageuse Italie déclare la guerre à des vieillards, à des prêtres, et veuille, en toute hâte, chasser la papauté de son dernier asile pour s'en faire

aussitôt une parure. Quoi donc! attacher tant de prix à posséder Rome quand on ne possède pas encore Venise, c'est meubler magnifiquement son domaine avant d'en avoir fermé les portes. Soyez clos et couvert avant tout. Alfieri, qui détestait le gouvernement absolu de l'Autriche et tout ce qui lui semblait *tudesque*, n'aurait pas eu, sur ce point, d'autre avis, d'autre sentiment.

F[s] Barrière.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

ENFANCE.

Elle embrasse neuf ans de végétation.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et parents.

Je suis né dans la ville d'Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, de parents nobles, honnêtes et très à leur aise. Je fais une mention particulière de ces trois qualités, et je les regarde comme un bonheur pour moi, par les raisons suivantes. Ma naissance parmi la classe noble me servit beaucoup pour pouvoir ensuite, sans encourir la tache d'envieux et de lâche, mépriser la noblesse qui ne se distingue que par son origine, en dévoiler les ridicules, les abus et les vices; mais en même temps son influence me fut assez utile pour ne jamais souiller d'aucune manière la dignité de l'art que je professais. Je dus à mon aisance de rester libre et pur; elle me permit de ne servir que la vérité. La probité de mes parents fit que je n'eus jamais à rougir d'être né gentilhomme. Si quelqu'une de ces choses m'eût manqué en naissant, nécessairement mes divers ouvrages s'en seraient très-fort ressentis; et j'aurais été peut-être ou plus mauvais philosophe, ou moins honnête homme que j'ai pu l'être en effet.

Mon père s'appelait ANTOINE ALFIERI; ma mère, MONIQUE-

Maillard de Tournon. Elle était d'origine savoyarde, comme ses barbares surnoms le démontrent; mais sa famille était depuis longtemps établie à Turin. Mon père, homme d'une grande pureté de mœurs, n'exerça jamais aucun emploi; il vécut toujours sans se souiller d'aucune ambition, comme je l'ai entendu dire par tous ceux qui l'avaient connu. Pourvu de biens suffisants à son rang, doué d'une juste modération dans ses désirs, ses jours furent assez heureux. A l'âge de plus de cinquante-cinq ans, il devint amoureux de ma mère, et il l'épousa; elle était encore très-jeune, et veuve du marquis de Cacherano, gentilhomme d'Asti. Une fille, dont la naissance précéda la mienne de près de deux ans, avait plus que jamais fait naître l'espoir et l'envie, dans le cœur de mon tendre père, d'avoir un fils : mon arrivée dans ce monde en fut d'autant plus fêtée. Je ne sais s'il se réjouissait de cet événement, comme père déjà âgé, ou bien comme gentilhomme fortement attaché à son nom et à la perpétuité de sa race : je croirais assez que sa joie se composait également de ces deux affections. Quoi qu'il en soit, m'ayant mis en nourrice dans un village appelé Rovigliasco, à deux milles d'Asti, il m'y venait voir presque tous les jours à pied : car c'était un homme sans faste et fort simple dans ses manières. Comme il était déjà âgé de plus de soixante ans, quoique encore fort et robuste, ses courses continuelles, dans lesquelles il ne faisait attention ni aux rigueurs de la saison, ni à quoi que ce fût, furent cause qu'un jour, s'étant excessivement échauffé dans une de ses visites périodiques, il prit une fluxion de poitrine, qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau. Je n'avais pas encore achevé alors la première année de ma vie. Ma mère était enceinte d'un autre garçon, qui mourut ensuite en bas âge. Il lui resta donc un garçon et une fille de mon père, et deux filles et un fils de son premier mari, le marquis de Cacherano. Cependant ma mère, quoique veuve pour la seconde fois, se trouvant encore fort jeune, épousa en troisièmes noces le chevalier Hyacinthe Alfieri de

Magliano, cadet d'une maison du même nom que la mienne, mais d'une autre branche. Ce chevalier Hyacinthe, par la mort de son frère aîné, qui ne laissa point d'enfants, devint, avec le temps, héritier de tout son bien, et se trouva très riche. Mon excellente mère trouva une félicité parfaite avec son nouvel époux, qui était à peu près de son âge, d'une très-belle figure, et de mœurs nobles et pures. Elle vécut avec lui dans la plus heureuse et la plus exemplaire union. Cette union dure encore au moment où j'écris ces mémoires, et j'ai quarante-un ans. Ainsi, ces deux époux présentent, depuis plus de trente-sept années, le beau modèle de toutes les vertus domestiques; aimés, respectés, admirés de tous leurs concitoyens, et particulièrement ma mère, qui, par une ardente et héroïque piété, s'est entièrement consacrée au soulagement et au service des pauvres.

Dans cet espace de temps, elle a successivement perdu son fils aîné et sa fille, fruit de son premier hymen, ainsi que les deux garçons qu'elle a eus de son troisième époux : de sorte que dans sa vieillesse, je suis le seul de ses fils qui lui reste. La fatalité de ma destinée me condamne à vivre loin d'elle, chose bien douloureuse pour moi, et qui le serait bien davantage encore (car pour rien au monde je ne voudrais m'en voir continuellement éloigné), si je n'étais pas assuré qu'elle a retrouvé, et dans son caractère fort et sublime, et dans sa vraie piété, une ample compensation de la perte de ses enfants. Qu'on me pardonne cette digression, peut-être inutile, en faveur d'une telle mère.

CHAPITRE SECOND.

Souvenirs de l'enfance.

Malgré tous les efforts que j'ai faits souvent pour recueillir mes idées primitives, ou les sensations reçues avant ma sixième année, je n'en ai pu retrouver d'autres que ces deux-ci. Ma sœur Julie et moi, suivant le sort de notre mère, nous étions passés avec elle, de la maison paternelle, dans celle de son nouvel époux, qui fut pour nous plus qu'un père, tout le temps que nous restâmes chez lui. La fille et le fils du premier lit de ma mère furent successivement envoyés à Turin, l'un au collége des Jésuites, l'autre dans un couvent. Peu de temps après, ma sœur Julie (j'étais alors âgé à peu près de sept ans) fut mise aussi dans un couvent, mais à Asti même; je me rappelle parfaitement ce petit événement domestique, comme le moment où mes facultés sensibles commencèrent à se développer. Je me souviens encore de la douleur que j'éprouvai, et des larmes que je versai à cette séparation de toit seulement; car dans les commencements on ne m'empêchait point d'aller la voir chaque jour. Méditant par la suite sur ces effets et ces symptômes de ce que mon cœur éprouvait alors, j'ai trouvé qu'ils étaient absolument les mêmes que ceux que je ressentis ensuite, lorsque, dans ma bouillante jeunesse, je me vis forcé de me séparer de quelque femme que j'aimais, ou de quelque véritable ami; et j'en ai eu successivement jusqu'ici trois ou quatre de ces derniers, bonheur refusé à beaucoup d'autres qui l'auraient peut-être plus mérité que moi. Le souvenir de cette première peine du cœur m'a fourni ensuite la preuve que toutes les affections de l'homme, quoique diverses, ont le même principe.

Resté seul de garçon dans la maison maternelle, on me donna pour précepteur un bon prêtre, nommé dom Ivaldi. Il m'enseigna à compter et à écrire, et me conduisit jusqu'en quatrième, où je n'expliquais pas trop mal, comme il le disait, quelques vies de *Cornelius-Nepos*, ainsi que les *Fables de Phèdre*. Mais le bon Ivaldi était lui-même fort ignorant, à ce que je remarquai ensuite; et si, après ma neuvième année, on m'avait laissé dans ses mains, je n'aurais vraisemblablement plus rien appris. Mes parents eux-mêmes n'avaient aucune sorte d'instruction; et je leur entendais souvent répéter cette maxime rebattue de nos gentilshommes d'alors, qu'un seigneur ne devait pas être un docteur. Cependant j'avais par caractère une certaine inclination pour l'étude, et particulièrement depuis que ma sœur était sortie de la maison. Cette solitude où je me trouvais avec mon maître me portait en même temps à malélancolie et au recueillement.

CHAPITRE TROISIÈME.

Premiers symptômes d'un caractère passionné.

C'est ici le lieu de faire mention d'une autre particularité fort étrange, concernant le développement de mes facultés érotiques. Le départ de ma sœur me rendit triste pendant longtemps, et beaucoup plus sérieux qu'auparavant. Mes visites à cette sœur chérie étaient devenues de plus en plus rares, parce que devant donner toute mon attention aux études que je faisais avec mon maître, on ne m'accordait la permission de l'aller voir que les jours de vacances ou de fêtes, et encore pas toujours. Je sentais une espèce de consolation dans ma solitude, par l'habitude que j'avais prise d'aller tous les jours à l'église des Carmes, attenante à notre maison; d'y entendre souvent de la musique, d'y voir officier les moines, d'y contempler toutes les cérémonies de la grand'messe, les processions et autres pompes semblables. Au bout de quelques mois, je ne pensai plus autant à ma sœur, et à la fin je n'y songeai presque plus du tout, et ne désirai autre chose que d'être conduit aux Carmes le matin et l'après-dîner. En voici la raison : Depuis que ma sœur était sortie de la maison, à l'âge d'environ neuf ans, je n'avais vu habituellement d'autres visages de jeunes gens que ceux de quelques novices des Carmes qui pouvaient avoir de quatorze à seize ans à peu près, et qui assistaient aux diverses cérémonies de l'église, vêtus de leurs rochets blancs. Leurs jeunes visages peu différents des visages féminins, avaient laissé dans mon cœur tendre et sans expérience, cette même impression et le même désir de les voir, que le visage de ma sœur y avait imprimé. Ce sentiment enfin, diversifié de tant de manières, n'était pourtant que l'amour. En y réfléchissant plusieurs années après, je m'en suis pleinement con-

vaincu ; car je ne savais alors en aucune façon, ni ce que je sentais ni ce que je faisais : j'obéissais au pur instinct de la nature. Mon innocent attrait pour ces novices devint si fort, que je pensais sans cesse à eux et à leurs diverses fonctions. Tantôt mon imagination me les représentait tenant leurs cierges en main, servant la messe avec un air angélique et plein de componction, tantôt faisant fumer l'encens au pied de l'autel : et tout absorbé par ces images, je négligeais mes études ; toute occupation et toute société m'ennuyait.

J'avais sept à huit ans, quand me trouvant un jour dans ces dispositions mélancoliques, occasionnées peut-être aussi par la faiblesse de ma santé, après avoir vu sortir mon précepteur et mon domestique, je m'élançai hors de mon petit cabinet, qui était situé au rez-de-chaussée et donnait sur une seconde cour où il y avait une grande quantité d'herbes. Je me mis aussitôt à en arracher à pleines mains, à la porter à ma bouche, à la mâcher et à en avaler tant que je pouvais, malgré son goût âpre et plein d'amertume. J'avais entendu dire de je ne sais qui, ni à quelle occasion, qu'il existait une herbe appelée ciguë qui empoisonnait et faisait mourir. Je n'avais jamais eu la pensée de vouloir mourir, et je savais bien peu ce que c'était que la mort : cependant, poussé par je ne sais quel instinct naturel mêlé d'une douleur dont la source m'était inconnue, j'étais avide de manger de cette herbe, m'imaginant que j'y trouverais de la ciguë. Mais rebuté par l'insupportable amertume et par la crudité d'un pareil repas, me sentant d'ailleurs prêt à vomir, je fus dans un jardin qui était proche de la maison, et sans être vu de qui que ce fut, je me délivrai presque tout à fait de l'herbe que j'avais avalée. Retourné dans ma chambre, j'y restai seul et sans mot dire, éprouvant un peu de coliques et quelques douleurs d'estomac. Mon précepteur étant revenu, il ne s'aperçut de rien ; et je ne lui dis rien non plus. Quelques moments après, il fallut se présenter à table ; et ma mère me voyant les yeux gonflés et rouges, comme ils sont après les efforts qu'on a faits en vomissant, me demanda

avec instance et voulut absolument savoir ce qui m'était arrivé. Avec les ordres de ma mère, les coliques allaient toujours croissant, au point que je ne pouvais pas manger; et je ne voulais pas parler. Ma mère s'obstinait à m'interroger; moi à me taire, en m'efforçant de ne donner aucun signe de douleur. Enfin, comme elle m'observait attentivement, elle remarqua que je souffrais réellement, et que j'avais les lèvres verdâtres; car j'avais oublié de me les laver : alors, effrayée au dernier point, elle se lève précipitamment, s'approche de moi, me parle de cette étrange couleur de mes lèvres, me presse, me force de répondre, jusqu'à ce que, vaincu par la crainte et par la douleur, je lui confesse tout en pleurant. On me donne de suite de légers remèdes, et il n'en arrive pas d'autre mal qu'une réclusion de quelques jours dans ma chambre, comme punition; nouveau motif, nouvel aliment pour mon humeur mélancolique.

—

CHAPITRE QUATRIÈME.

Développement du caractère, indiqué par divers petits événements.

Voici une esquisse du caractère que je manifestais dans les premières années de ma raison naissante. Taciturne et tranquille pour l'ordinaire, mais quelquefois extrêmement pétulant et babillard, presque toujours dans les extrêmes, obstiné et rebelle à la force, fort soumis aux avis qu'on me donnait avec amitié, contenu plutôt par la crainte d'être grondé que par toute autre chose, d'une timidité excessive, et inflexible quand on voulait me prendre à rebours.

Pour mieux rendre compte aux lecteurs et à moi-même de ces qualités primitives que la nature avait gravées dans mon âme, parmi quelques petites anecdotes de mon enfance, j'en choisirai deux ou trois que je me rappelle à merveille, et qui peindront vivement mon caractère. De tous les châtiments qu'on pouvait m'infliger, celui qui me causait la douleur la plus vive, au point de me rendre malade, et auquel pour cette raison on ne me condamna que deux fois seulement, c'était de m'envoyer à la messe avec le réseau qui me servait de bonnet de nuit sur la tête; toilette qui cache presque entièrement les cheveux. La première fois que j'y fus condamné (je ne me souviens plus quelle en était la cause), mon précepteur me traîna par la main à l'église voisine des Carmes, église presque abandonnée, et dans la vaste enceinte de laquelle on ne voyait jamais quarante personnes à la fois. Cette punition m'affligea tellement, que de trois mois je fus irrépréhensible. Parmi les raisons que j'ai cherchées dans la suite en moi-même pour connaître la source d'un semblable résultat, j'en trouvai deux principales qui me donnèrent la solution de ce problème. L'une était que je m'imaginais que tous les

yeux devaient nécessairement se fixer sur mon fatal réseau, et que je devais être extrêmement laid et difforme dans cet accoutrement; enfin que tout le monde était dans le cas de me regarder comme un véritable malfaiteur, me voyant puni d'une manière si terrible. L'autre raison était que je craignais d'être aperçu par mes chers novices, et cela me perçait véritablement le cœur. Ceux qui me liront pourront voir en moi, faible enfant, leur portrait et celui de tous les humains morts ou à naître; car nous sommes tous constamment, à le bien prendre, de perpétuels enfants.

L'effet extraordinaire occasionné en moi par cette punition avait rempli de joie mes parents et mon précepteur; de sorte qu'à la moindre apparence de faute, me menaçait-on du réseau détesté, je rentrais soudain en tremblant dans le devoir : malgré cela, étant retombé dans quelque faute, pour l'excuse de laquelle je fis à ma mère un mensonge bien conditionné, la punition du réseau me fut de nouveau infligée; on y ajouta qu'au lieu d'être conduit dans l'église déserte des Carmes, je serais mené dans celle de Saint-Martin, éloignée de la maison, située au beau milieu de la ville, et très-fréquentée à l'heure de midi par tous les oisifs du beau monde. Hélas! quelle douleur fut la mienne! je priai, je pleurai, je me désespérai, mais tout en vain. Quelle nuit je passai! je croyais qu'elle devait être la dernière de ma vie; je ne pus fermer l'œil, et je ne me rappelle pas en avoir passé de plus cruelle, en quelque autre circonstance douloureuse que je me sois trouvé. Enfin l'heure arriva : coiffé de mon triste réseau, pleurant, hurlant, je m'acheminai, tiré par mon précepteur, et poussé par le domestique; je traversai de cette manière deux ou trois rues où nous ne vîmes âme qui vive; mais sitôt que nous fûmes entrés dans les rues habitées et près de la place et de l'église de Saint-Martin, je cessai tout à coup de pleurer et de crier, je ne me fis plus traîner; au contraire, je marchai tranquillement et d'un bon pas, et me serrant contre mon précepteur

Ivaldi, j'espérai de passer sans être remarqué, presque caché sous la large manche du prêtre, au flanc duquel ma petite taille atteignait à peine. J'arrivai au milieu de l'église, guidé par la main comme un aveugle; car en effet ayant fermé les yeux dès l'instant que j'eus mis le pied sur le seuil de la porte, je ne les rouvris qu'au moment où je me mis à genoux à ma place pour entendre la messe; encore je les tins toujours baissés de manière à ne distinguer personne. En sortant de l'église, je redevins aveugle, et m'en retournai à la maison la mort dans l'âme, me croyant déshonoré pour toujours. Je ne voulus, ce jour-là, ni manger, ni parler, ni étudier, ni pleurer; enfin la tension de mon âme et ma douleur furent si violentes, que je tombai malade pour plusieurs jours. Dès ce moment il ne fut plus question du supplice du réseau, tant le désespoir que je montrai dans cette circonstance causa d'effroi à ma tendre mère; et moi, de mon côté, pendant un assez long espace de temps, je ne me rendis coupable d'aucun mensonge : et qui sait si je ne dois pas à ce bienheureux réseau d'avoir été ensuite l'un des hommes les moins menteurs que j'aie connus?

Je placerai ici une seconde anecdote concernant ma première confession, qu'on me fit faire à l'âge de sept à huit ans. Mon précepteur m'y faisait préparer, en me suggérant lui-même les divers péchés que je pouvais avoir commis, et de la plupart desquels j'ignorais jusqu'au nom même. Ayant fait ce préalable examen avec dom Ivaldi, on fixa le jour auquel je devais aller porter aux pieds du *père Ange* mon petit aveu : ce Carme était aussi le confesseur de ma mère. J'y fus : je ne savais ce que je lui disais, tant était grande ma douleur et ma répugnance de me voir forcé de révéler mes secrets, mes actions et mes pensées à quelqu'un que je connaissais à peine. Je crois que le père fit lui-même ma propre confession; quoi qu'il en soit, dès qu'elle fut finie, il me donna l'absolution, en m'enjoignant pour pénitence de me prosterner devant ma

mère avant qu'on se mît à table pour dîner, et dans cette posture, de lui demander publiquement pardon de toutes mes fautes passées. Cette pénitence m'était fort désagréable à avaler, non que j'eusse aucune répugnance à demander pardon à ma mère; mais cette prosternation contre terre, en présence de tous ceux qui pouvaient être là, était pour moi un supplice insupportable. De retour à la maison, monté dans la salle à manger à l'heure du dîner, et tout le monde y arrivant aussi, il me sembla que tous les yeux se fixaient sur moi; moi, de baisser les miens. J'étais irrésolu, confus et immobile, sans oser m'approcher de la table où chacun allait prendre sa place; je ne m'imaginai pas pourtant que quelqu'un sût le secret de ma pénitence. Reprenant un peu de courage, je m'avançai pour m'y asseoir comme les autres; alors ma mère, me regardant d'un air courroucé, me demande si j'ai vraiment le droit de m'asseoir à table; si j'avais fait ce qu'il était de mon devoir de faire, et si enfin je n'ai rien à me reprocher? Chacune de ces questions était un coup de poignard pour mon cœur; mon aspect douloureux répondait certainement assez pour moi, et mes lèvres ne pouvaient proférer une parole. Il n'y eut aucun moyen, non-seulement de me faire exécuter ma pénitence, mais même de me forcer à déclarer quelle elle était. Ma mère, de son côté, ne voulait point trahir mon traître de confesseur. Enfin, la chose aboutit à ce que ma mère perdit sa prosternation, et moi mon dîner, et peut-être aussi l'absolution, que le *père Ange* m'avait donnée à une condition si dure. Je n'eus pourtant point alors assez de sagacité pour pénétrer que le père avait concerté avec ma mère la pénitence qu'il devait m'imposer. Mais le cœur me servant mieux en cela que l'esprit, je conçus depuis lors une haine passablement forte pour le moine, et gardai peu d'inclination pour le sacrement, quoique dans les confessions suivantes on ne m'infligea plus jamais de pénitences publiques.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dernière anecdote de l'enfance.

Mon frère aîné, *le marquis de Cacherano*, qui, depuis quelques années, suivait son éducation à Turin, au collége des Jésuites, vint à Asti en vacances. Il était âgé d'environ quatorze ans au plus, et moi j'en avais huit. Sa présence me fut en même temps un sujet de plaisir et de chagrin. Comme je ne le connaissais pas du tout auparavant (car il était seulement mon frère utérin), je ne me sentais vraiment pas d'amitié pour lui : nous badinions souvent ensemble, et je crois que l'habitude m'aurait donné quelque inclination pour mon frère; mais il était plus grand que moi, avait plus de liberté, plus d'argent, recevait plus de caresses de ses parens. Il avait déjà vu beaucoup plus de choses que moi pendant son séjour à Turin; il avait expliqué son *Virgile*, et que sais-je encore? Il avait tant d'autres petits avantages que je n'avais pas, qu'enfin, pour la première fois, je connus l'envie. Ce n'était pourtant point une basse envie; car elle ne me portait pas à haïr précisément cet individu, mais elle me faisait désirer avec ardeur de posséder les mêmes avantages que lui, sans pour cela vouloir l'en priver; et je pense que voilà les limites des deux envies. L'une, dans les âmes viles, devient haine absolue contre quiconque possède quelque chose; un désir de lui nuire, de lui ravir ce qu'il a, quand même on n'en profite pas soi-même : l'autre, dans les cœurs généreux, devient, sous le nom d'émulation, un désir inquiet et violent d'obtenir les mêmes choses en égale ou plus grande abondance. Oh! combien est fine et imperceptible la ligne qui sépare le germe de nos vertus et de nos vices!

Nous passions notre temps, mon frère et moi, tantôt jouant

ensemble, tantôt nous disputant; et moi, en recevant tantôt de petits cadeaux, tantôt des coups de poing. L'été s'écoula pour moi beaucoup plus joyeusement qu'à l'ordinaire, ayant été jusqu'alors seul d'enfant à la maison; et l'on sait qu'il n'y a pas de plus grand ennui pour cet âge que la solitude. Un jour entre autres qu'il faisait très-chaud, et tandis que tout le monde, après dîner, faisait la *méridienne,* nous nous mîmes à faire l'exercice à la prussienne, que mon frère m'enseignait. Moi, tout en marchant, et faisant un demi-tour à droite, je tombe et vais donner de la tête sur un des chenets restés par mégarde dans la cheminée depuis l'hiver précédent. Le chenet était cassé, et privé de cette pomme de laiton, ordinairement adaptée sur la pointe qui sort de la cheminée : ce fut sur une de ces pointes aïgues que je vins me clouer la tête, à environ un doigt au-dessus de l'œil gauche, au milieu du sourcil. La blessure fut large et profonde : j'en porte encore, et j'en porterai jusqu'au tombeau la cicatrice très-visible. Je me relevai tout de suite de moi-même, et je criai aussitôt à mon frère de ne rien dire, d'autant plus que dans ce premier moment, il me semblait que je n'avais ressenti aucune douleur; et je n'étais sensible en effet qu'à la honte de m'être montré soldat si peu ingambe; mais déjà mon frère était allé réveiller mon précepteur. Le bruit avait pénétré jusqu'à ma mère, et toute la maison était sens dessus dessous. Cependant je n'avais jeté aucun cri, ni en tombant, ni en me relevant; mais lorsque j'eus fait quelques pas vers la table, je sentis couler le long de mon visage quelque chose de très-chaud : j'y portai à l'instant les mains, et quand je les vis pleines de sang, je commençai à pousser des cris. Ils n'étaient simplement que de frayeur; car je me rappelle fort bien que je n'éprouvai de douleur que lorsque le chirurgien eut commencé à laver, à tâter et à panser la plaie. Elle fut quelques semaines à se cicatriser; et pendant plusieurs jours on m'obligea à me tenir dans l'obscurité, parce qu'on craignait beaucoup pour l'œil, dont l'inflammation et le gonflement

étaient devenus excessifs. Durant ma convalescence, et lors que j'avais encore les emplâtres et les bandages, j'allai pourtant, avec beaucoup de plaisir, à l'église des Carmes, quoique cet accoutrement d'infirme me défigurât bien plus que mon réseau de nuit, qui était de couleur verte, fort bien fait, et tout à fait semblable à ceux que les petits-maîtres d'Andalousie portent par agrément. Voyageant dans la suite en Espagne, je le portai moi-même à leur imitation et par coquetterie. Je n'avais donc aucune répugnance à me montrer en public avec tous mes emplâtres, soit que l'idée du péril que j'avais couru flattât mon petit orgueil, soit que ma jeune cervelle, dans ses pensées encore informes, joignît quelque idée de gloire à cette blessure. Il fallait bien qu'il en fût ainsi; car sans avoir bien présent à mon esprit ce qui se passait en moi dans le moment, je me ressouviens à merveille que toutes les fois que, rencontrant quelqu'un, on demandait à dom Ivaldi pourquoi je portais ces emplâtres, et qu'il répondait : *Il est tombé,* j'ajoutais tout de suite de moi-même : *En faisant l'exercice.*

Voilà comment, dans les jeunes cœurs, si on les étudiait bien, on pourrait découvrir les principes divers des vertus et des vices; car certainement tout cela était en moi une semence d'amour de gloire; mais, ni le prêtre Ivaldi, ni tout ce qui m'entourait, ne faisait de semblables réflexions.

Environ un an après, ce même frère aîné s'en étant retourné au collége à Turin, tomba grièvement malade d'un mal de poitrine, qui, dégénéré en éthisie, le conduisit au tombeau en peu de mois. On le retira du collége, on le fit revenir à la maison maternelle, et l'on m'envoya à la campagne pour que je ne le visse pas. En effet, il mourut le même été à *Asti,* sans que je l'aie jamais revu. Sur ces entrefaites, mon oncle paternel, le chevalier *Pellegrino-Alfieri,* auquel avait été confiée la tutelle de mes biens depuis la mort de mon père, et qui revenait de ses voyages en France en Hollande et en Angleterre,

passa par *Asti*, et m'y vit. Comme c'était un homme de beaucoup d'esprit, il remarqua aisément que je n'apprendrais pas grand'chose, si l'on continuait ce même système d'éducation. Arrivé à Turin, il écrivit quelques mois après à ma mère qu'il voulait absolument me placer à l'Académie de cette ville. Mon départ se trouva donc coïncider avec la mort de mon frère. J'aurai toujours présents à ma mémoire la figure, les mouvements et les discours de cette mère inconsolable, qui s'écriait en sanglotant : l'un m'est ôté par Dieu et pour toujours! et cet autre, qui sait pour combien de temps? Elle avait alors de son troisième époux une seule fille ; deux garçons naquirent successivement pendant mon séjour à l'académie de Turin. Sa douleur me pénétra profondément ; mais ensuite le désir de voir des choses nouvelles, l'idée de courir la poste dans quelques jours, moi qui, jusqu'alors, n'avais fait d'autre voyage que celui d'une campagne éloignée d'Asti de quinze milles, dans une voiture tirée par deux paisibles bœufs ; enfin, mille autres petites idées d'enfant, que mon imagination flatteuse venait m'offrir, allégeaient en grande partie la douleur de la mort de mon frère, et celle que me causait l'affliction de ma mère. Mais lorsque le moment du départ arriva, je fus prêt à m'évanouir de chagrin ; il m'en coûtait peut-être encore plus de me détacher de mon précepteur *dom Ivaldi*, que de quitter ma mère.

Porté dans la calèche presque par force, par un homme d'affaires, vieux bonhomme destiné à m'accompagner à Turin, chez mon oncle, où je devais d'abord descendre, je partis enfin, escorté par un domestique qu'on avait choisi pour mon service. C'était un certain *André*, d'*Alexandrie*, jeune homme plein d'intelligence, et d'une assez bonne éducation pour son état et pour notre pays, où savoir lire et écrire n'était pas alors chose commune. Ce fut au mois de juin 1758, je ne sais plus quel jour, que j'abandonnai la maison maternelle, un matin de très-bonne heure. Je pleurai pendant toute la première

poste : arrivé là, pendant qu'on changeait de chevaux, je voulus descendre dans la cour, et me sentant une soif ardente, sans vouloir demander de verre et me faire apporter de l'eau, je m'approchai de l'abreuvoir des chevaux, et y plongeant rapidement une des cornes de mon chapeau, j'en bus autant que je pus en puiser. Mon Mentor, averti par les postillons, accourut en me grondant beaucoup, mais je lui répondis que lorsque l'on courait le monde, on devait s'accoutumer à tout, et qu'un bon soldat ne devait pas boire autrement. Où avais-je pêché ces idées guerrières ? je ne saurais vraiment le dire ; car ma mère m'avait d'ailleurs élevé très-mollement, et avec des précautions tout à fait risibles pour ma santé. C'était donc encore en moi un petit élan de gloire qui se manifesta dès que j'eus la liberté de soulever un peu la tête de dessous le joug.

Je finirai ici cette première époque de mon enfance : je vais entrer maintenant dans un monde un peu moins borné, et pourrai, avec une plus grande brièveté, je l'espère, me dépeindre mieux que je ne l'ai fait encore. Cette première esquisse de ma vie (qui peut-être toute entière est fort inutile à savoir), sera regardée certainement comme plus inutile encore par ceux qui, se croyant hommes, oublient que l'homme même n'est qu'une continuation de l'enfant.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

ADOLESCENCE,

Qui embrasse huit ans d'Éducation infructueuse.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la maison maternelle ; entrée à l'académie de Turin. Sa Description.

Me voici donc courant la poste avec la plus grande vitesse, grâce à un *bon pour-boire* que j'avais obtenu de mon conducteur pour le premier postillon. Cela m'avait bientôt gagné le cœur du second, qui nous fit parcourir la poste suivante avec encore plus de célérité : il allait comme le vent ; et de temps en temps il retournait la tête, me faisant signe de l'œil, en souriant, de lui obtenir la même gratification de l'homme d'affaires, qui déjà sur l'âge, et après s'être épuisé pendant longtemps à me raconter mille sottes histoires pour me consoler, dormait alors profondément et ronflait comme un bœuf. Cet élan de la calèche me causait un plaisir dont je n'avais jamais senti l'égal : car dans la voiture de ma mère, où je ne montais que rarement, nous n'allions qu'à un petit trot à faire mourir. Ajoutez que le carrosse étant fermé, on n'a pas du tout la vue des chevaux ; au lieu que dans nos calèches italiennes on se trouve presque sur leur croupe, et l'on jouit beaucoup mieux de l'aspect du pays. Ainsi de poste en poste le cœur ne cessant

de me battre du plaisir que je trouvais à courir si vite et à voir tant d'objets nouveaux, j'arrivai enfin à Turin, vers les deux heures de l'après-midi. C'était par une journée superbe; l'entrée de cette ville par la Porte-Neuve, la place Saint-Charles jusqu'à *l'Annunziata*, auprès de laquelle mon oncle demeurait, m'avait ravi et mis hors de moi : tout ce trajet est vraiment à la fois magnifique et très-agréable. La soirée ne fut pas aussi joyeuse ; je me trouvais dans une maison étrangère, parmi des visages nouveaux, sans ma mère, sans mon précepteur, en présence de mon oncle, qu'à peine j'avais vu une fois, et qui était infiniment moins caressant et amical que ma mère. Tout cela me fit retomber dans ma première douleur; mes larmes coulèrent de nouveau, et je sentis renaître le regret de tout ce que j'avais quitté le jour précédent. Quelques jours après, habitué déjà à toutes ces nouveautés, je repris ma joie et ma vivacité, au point même que je n'en avais jamais montré ou éprouvé autant. Ce fut à un tel excès, que mon oncle n'y put tenir. Trouvant que j'étais un vrai lutin, qui mettait la maison sens dessus dessous; que, n'ayant point de précepteur, je ne faisais rien du tout, et que je perdais absolument tout mon temps, au lieu d'attendre le mois d'octobre, comme c'était son intention, pour me faire entrer à l'académie, il m'y enferma le premier d'août 1758.

A l'âge de neuf ans et demi, je me trouvai donc tout à coup transplanté au milieu de gens inconnus, éloigné tout à fait de mes parents, isolé et abandonné, pour ainsi dire, à moi-même ; car cette espèce d'éducation publique (si l'on veut bien lui donner ce nom), n'influait en rien sur l'âme de ces jeunes gens, excepté dans les études, et encore Dieu sait comment ! Jamais aucune maxime de morale, jamais aucun enseignement propre à la conduite de la vie n'y était donné. Et qui l'aurait donné, si les professeurs eux-mêmes ne connaissaient le monde ni par théorie ni par pratique ?

Cette académie était un magnifique édifice, de forme car-

rée, au milieu duquel on voyait une cour immense. Deux des côtés du bâtiment étaient occupés par les élèves, les deux autres par le théâtre royal et les archives du roi. En face de ces deux derniers était celui que nous occupions, nous, qu'on appelait *du second et troisième appartement;* vis-à-vis du théâtre étaient ceux du premier, dont je parlerai bientôt. La galerie supérieure de notre côté se nommait *du troisième appartement,* et était destinée aux plus jeunes élèves et aux écoles inférieures. La galerie du premier étage, appelée seconde galerie, était réservée aux adultes. Une moitié ou un tiers de ceux-ci étudiaient à l'université, autre édifice très-voisin de l'académie; les autres étaient occupés chez eux, aux études militaires. Chaque galerie contenait au moins quatre chambrées, de onze jeunes gens chacune, que présidait un prêtre, nommé *assistant*, et qui le plus souvent était un paysan revêtu de l'habit de prêtre, auquel on ne donnait nul salaire : ayant la table et le logement, il tâchait d'étudier lui-même la théologie ou le droit à l'université. Quand ce n'étaient pas des étudiants, c'étaient de vieux prêtres, ignorants et grossiers. Un tiers au moins, du côté dont j'ai parlé comme destiné au premier appartement, était occupé par les pages du roi, au nombre de vingt ou vingt-cinq, qui etaient totalement séparés de nous, à l'angle opposé de la vaste cour.

Pour nous, jeunes étudiants, nous étions, comme on le voit, très-mal placés : entre un théâtre, où nous n'avions la permission d'entrer que cinq ou six fois par an, dans le carnaval, et les pages, qui, attendu le service de la cour, les chasses et les cavalcades, nous paraissaient jouir d'une vie bien plus libre et plus variée que la nôtre ; et enfin non loin des étrangers, qui occupaient le premier appartement presque à l'exclusion des gens du pays. On y voyait un amas de septentrionaux, Anglais principalement, Russes et Allemands ; comme aussi beaucoup d'individus des autres États d'Italie. C'était plutôt une auberge qu'une maison d'éducation; ils n'étaient astreints à aucune

règle, qu'à celle de rentrer chez eux avant minuit. Du reste, ils allaient à la cour et aux spectacles et dans les bonnes et mauvaises compagnies, tout comme il leur plaisait. Pour le plus grand supplice de nous autres, pauvres habitants du second et du troisième appartement, la distribution locale était telle, que chaque jour pour aller entendre la messe dans notre chapelle, ou bien pour nous rendre aux écoles de danse et d'armes, nous étions obligés de passer par la galerie du premier appartement et d'avoir continuellement sous nos yeux l'effrénée et insultante liberté des autres, dont nous faisions un rapprochement bien dur avec la sévérité de la discipline à laquelle nous étions soumis, et que nous comparions à celle d'une *galère*. Celui qui fit cette distribution ne connaissait nullement le cœur humain, s'il ignorait la funeste influence que devait avoir sur de jeunes âmes la vue continuelle de tant de fruits défendus.

—

CHAPITRE SECOND.

Premières études pédantesques et mal faites.

J'étais donc logé au troisième appartement, dans la chambrée dite du milieu, confié à la garde de ce même André, mon domestique, qui, ne voyant ni ma mère ni mon oncle, ni aucun autre de mes parents qui pût lui en imposer, devint pour moi un vrai démon, en me tyrannisant en tout. Le lendemain de mon entrée à l'académie, les professeurs voulurent m'examiner pour s'assurer de ce que je savais; ils me trouvèrent assez fort pour entrer en quatrième, et ils m'assurèrent que je pourrais très-aisément dans trois mois passer en troisième si je voulais travailler avec assiduité. Je m'y déterminai avec ardeur : et c'est alors que j'ai connu pour la première fois quelle était la force de l'émulation, puisque en concurrence avec plusieurs autres, plus âgés que moi, je fus admis à un nouvel examen dans le mois de novembre, et je passai en troisième. Le maître de celle-ci s'appelait *dom Degiovanni,* prêtre peut-être moins instruit que mon *dom Ivaldi*, et qui n'avait pas, comme lui, autant d'affection et de sollicitude pour moi, se trouvant chargé de quinze ou seize écoliers, qui tous avaient des droits à des soins qu'il ne prodiguait pas.

C'est de cette manière que je me traînais dans cette petite école, ignorant, parmi des ignorants, et sous un ignorant. On nous y faisait traduire *Cornelius Nepos* et quelques églogues de Virgile : nous y faisions des thêmes, bien sots et bien insipides; de sorte que dans tout autre collége où les études eussent été mieux dirigées cette troisième aurait pu passer tout au plus pour une très-mauvaise quatrième. L'émulation me poussait jusqu'à ce que j'eusse devancé ou au moins

4.

égalé celui qui passait pour le premier : aussitôt que j'étais parvenu à la primauté, je m'attiédissais et je tombais dans la torpeur. J'étais peut-être digne d'excuse, rien ne pouvant se comparer à l'ennui et à l'insipidité de telles études.

Toute l'année 1759 s'étant écoulée pour moi dans de pareilles études, je passai aux humanités. Le maître, *dom Amatis*, était un prêtre de beaucoup d'esprit et de sagacité, et instruit autant qu'il le fallait : c'est sous lui que je profitai le plus ; et autant, que la méthode de ces études, mal entendues, le comportait, je devins suffisamment fort dans le latin. Mon émulation s'accrut par la rencontre d'un jeune homme qui était mon rival pour les *thèmes*, et qui quelquefois les faisait mieux que moi. Il me laissait bien plus en arrière dans les exercices de la mémoire, récitant jusqu'à six cents vers des *Géorgiques* de Virgile d'une seule haleine, sans se tromper d'une syllabe, tandis que moi je ne pouvais jamais en réciter plus de quatre cents, et encore bien mal ; chose qui me faisait véritablement de la peine. Autant que je peux me souvenir des mouvements de mon âme, il me semble que même dans ces disputes d'enfants mon caractère n'était pas de mauvaise nature ; car quoique je me visse vaincu, et que deux cents vers de plus signalassent ma défaite ; quoique je fusse suffoqué par la colère, et que souvent je fondisse en larmes et que j'en vinsse jusqu'à de violentes injures contre mon rival, cependant, soit qu'il fût meilleur que moi, soit que je m'apaisasse je ne sais comment, nous ne nous disputions presque jamais, bien que tous les deux d'une force physique assez égale ; et dans le fond nous vivions en amis. Je crois que mon enfantine et non moins forte ambition retrouvait des consolations et une espèce de compensation de l'infériorité de ma mémoire dans le prix de thème, que je remportais presque toujours. D'ailleurs, il ne m'était pas possible de haïr ce condisciple : il avait en lui quelque chose de noble et de beau qui me charmait. Or, j'ai toujours eu un penchant inné pour tout ce qui est noble

et beau, soit dans les hommes, soit dans les animaux, soit dans les choses; tout ce qui porte ce caractère prévient d'abord mon esprit, égare même pour un temps mon jugement, et m'empêche de discerner la vérité.

Pendant toute l'année des humanités, mes mœurs se conservèrent encore pures et innocentes, quoique la nature presqu'à mon insu m'agitât quelquefois en secret. Ce fut dans cette année que l'Arioste, en quatre petits volumes, me tomba dans les mains, sans que je puisse me souvenir comment. Je ne l'avais certainement pas acheté, car je ne possédais pas un sou; je ne l'avais pas volé, ayant conservé le souvenir le plus vif de cette faute quand je l'ai commise. Il me semble que je l'ai acquis d'un de mes camarades, volume par volume, et en le troquant contre la moitié d'un poulet, qu'on nous donnait ordinairement tous les dimanches. De sorte que mon premier Arioste m'a dû coûter un couple de poulets pendant quatre semaines. Cependant, ce que je viens de dire, je ne pourrais l'assurer; et j'en suis fâché, car je serais bien aise de savoir si la première fois que j'ai bu à la fontaine d'Hippocrène ce n'a pas été aux dépens de mon estomac, et si je n'ai pas sacrifié aux muses le meilleur morceau qui fût alors en ma possession. Cette lecture clandestine ne dura pas longtemps. *L'assistant* s'étant aperçu qu'il circulait parmi nous un petit livre, qu'on cachait à son approche, le découvrit enfin, le confisqua, se fit donner les autres volumes, qu'il porta tous au sous-prieur.

CHAPITRE TROISIÈME.

Auxquels de mes parents fut confiée mon adolescence à Turin.

Pendant ces deux premières années d'Académie j'appris donc très-peu de choses : ma santé devint fort mauvaise, à cause que j'étais très-mal et très-mesquinement nourri, qu'on avait peu de soin de moi, et que je dormais peu : tout cela était entièrement opposé à la méthode qu'on avait observée durant neuf ans à la maison maternelle. Je ne grandissais point ; je ressemblais à une petite bougie très-pâle et très-mince. Je fus attaqué successivement par diverses maladies ; la plus singulière de toutes fut celle qui fit crevasser ma tête en vingt endroits différents. Il en sortait une humeur visqueuse et puante, précédée d'un cruel mal de tête : mes tempes devinrent toutes noires ; et ma peau, charbonnée, s'effeuillant à plusieurs reprises, se renouvela presque entièrement sur le front et sur les tempes. Mon oncle paternel le chevalier *Pellegrino Alfieri*, avait été nommé gouverneur de la ville de Coni, où il faisait sa résidence pendant huit mois de l'année ; de sorte qu'il ne me restait à Turin d'autres parents que ceux de ma mère, la maison Tournon, et un cousin de mon père, appelé le comte *Benoît Alfieri*, et que je nommais aussi mon oncle. Il était premier architecte du roi, et il logeait à côté de ce même théâtre royal, dont il avait fait le plan, et qu'il exécuta avec autant d'art que d'élégance. J'allais quelquefois dîner chez lui, et quelquefois seulement en visite ; cela dépendait absolument du caprice de mon André, qui exerçait sur moi un pouvoir despotique, en prétextant toujours des lettres de mon oncle de Coni.

Ce comte Benoît était vraiment un brave et digne homme ;

il m'aimait et me caressait beaucoup. Il était très-passionné de son art, d'un caractère fort simple, et presque étranger à tout ce qui n'avait pas rapport aux beaux-arts. Je pourrais donner beaucoup de preuves de cette passion démesurée qu'il avait pour l'architecture; passion qui le portait jusqu'à m'entretenir souvent, avec le plus grand enthousiasme (moi, enfant et ignorant sous tous les rapports), du divin *Michel-Ange Buonarotti*, qu'il ne nommait jamais sans baisser la tête ou ôter son chapeau, avec un respect et une dévotion qui ne sortiront point de ma mémoire. Il avait passé une grande partie de sa vie à Rome; il était plein du *beau* antique. Cependant, quelquefois par la suite il s'éloigna du bon goût dans sa manière de bâtir, pour se conformer aux modernes : la preuve en est dans le plan bizarre de l'église de *Carignano*, faite en éventail. Mais ces petites taches, il les a entièrement effacées dans la voûte savante et hardie du manége du roi, dans le salon de *Stupinigi*, et dans la façade solide et pleine de dignité du temple de Saint-Pierre *in Ginevra*. Peut-être l'essor de son génie pour l'architecture a été arrêté par le peu de ressources que le roi de Sardaigne pouvait lui offrir. C'est ce qu'atteste la quantité de plans nobles et grandioses qu'il a laissés en mourant, et dont le roi s'est emparé.

J'ai beaucoup de satisfaction à parler de cet oncle, qui savait au moins faire quelque chose; et c'est maintenant que j'en connais tout le prix. Mais quand j'étais à l'académie, il m'ennuyait quelquefois, quoiqu'il m'aimât beaucoup. Voyez la bizarrerie de l'esprit humain et la force des mauvais principes! ce qui m'ennuyait le plus en lui, c'était précisément son maudit parler toscan, qu'il avait adopté pendant son séjour à Rome, et qu'il n'avait jamais voulu quitter, quoique l'italien soit une véritable contrebande à Turin, ville amphibie. Cependant, la force du vrai et du beau est si grande que ceux même qui au commencement, lorsque mon oncle rentra dans ses foyers,

se moquaient de son toscan, quelque temps après s'étant aperçus qu'il parlait vraiment une langue, et qu'eux ne faisaient que balbutier un jargon barbare, finirent par bégayer du toscan toutes les fois qu'ils parlaient avec lui. Cela arriva surtout à ces seigneurs qui voulaient un peu rhabiller leurs maisons et les faire ressembler à des palais : ouvrages futiles, dans lesquels cet excellent homme, sans aucun profit et seulement par amitié, perdait la moitié de son temps pour faire plaisir aux autres; chose déplaisante, comme je le lui ai entendu dire plusieurs fois, pour soi-même et pour l'art. De manière que différentes maisons des premiers habitants de Turin embellies par lui, et augmentées de cours, de vestibules, d'escaliers, de portes cochères et de diverses commodités intérieures, resteront comme monuments de sa facile bonté pour servir ses amis ou ceux qui se disaient tels.

Cet oncle avait fait encore le voyage de Naples avec mon père, presque deux ans avant son mariage; et c'est de lui que j'ai su différentes choses relatives à celui-ci, entre autres qu'étant allé voir le Vésuve, mon père voulut à toute force se faire descendre jusqu'à la croûte du cratère intérieur, qui était très-profond; ce que l'on exécutait par le moyen de cordes qui étaient mises en œuvre par des hommes restés sur le sommet de l'ouverture extérieure. Presque vingt ans après, quand j'y fus pour la première fois, je trouvai toutes les choses changées et cette descente impossible; mais il est temps de revenir à mon sujet.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Continuation de mes prétendues études.

Aucun de mes parents ne prenant soin de moi, je perdais mes plus belles années sans rien apprendre, et ma santé dépérissait de jour en jour. Toujours malade, toujours avec quelque plaie sur le corps, j'étais devenu le jouet continuel de mes camarades, qui me donnaient, avec beaucoup de gentillesse, le titre de *charogne ;* et ceux qui voulaient passer pour plus spirituels et plus humains y ajoutaient l'épithète de *puante.* Le résultat de cet état était une mélancolie profonde ; et l'amour de la solitude prenait en moi chaque jour de plus fortes racines. Malgré tout cela, en 1760, je passai en rhétorique ; car toutes mes maladies me laissaient pourtant quelques moments pour le travail, et il en fallait très-peu pour faire de pareilles classes. Le maître de rhétorique se trouva être moins habile que celui d'humanités. Quoiqu'il nous expliquât l'Énéide et qu'il nous fît faire des vers latins, il me semblait qu'au lieu d'avancer, je reculais dans l'intelligence de la langue latine. Dans cette année de prétendue rhétorique, il m'arriva de rattraper mon petit Arioste, en le volant volume par volume à mon sous-prieur, qui l'avait mêlé parmi d'autres livres exposés sur ses tablettes. Je pris le moment où des jeunes gens privilégiés allaient dans sa chambre pour voir jouer au ballon de ses fenêtres. De cette chambre, qui était en face du *batteur,* on jouissait mieux de ce spectacle que de nos galeries, qui étaient de côté. J'avais l'attention, aussitôt que j'avais pris un volume, de resserrer entre eux ceux qui l'avoisinaient. C'est de cette manière que pendant quatre jours consécutifs je fus assez

heureux pour reconquérir mes quatre petits volumes, chose dont je fus enchanté, sans cependant en souffler le mot à personne. En réfléchissant aujourd'hui sur le fait que je rapporte, je me rappelle que dès que j'eus mon Arioste je ne l'ouvris plus. Il me paraît que deux raisons (outre ma mauvaise santé, qui était la principale) me le firent négliger : la difficulté de le comprendre, qui étoit plutôt augmentée que diminuée (voyez quel beau rhétoricien j'étais!), ensuite l'interruption continuelle des histoires de l'Arioste, qui au milieu de l'aventure vous abandonne; chose qui, à dire le vrai, me déplaît même à présent, comme contraire à la vérité et détruisant tout l'effet produit jusque-là. Comme je ne savais où aller attraper la suite de l'aventure, je finissais par y renoncer. Je ne connaissais pas même le nom du Tasse, qui aurait été infiniment plus conforme à mon caractère. Il me tomba aussi alors dans les mains, j'ignore comment, l'Enéide d'*Annibal Caro.* Je la lus avec avidité et fureur plus d'une fois, me passionnant beaucoup pour Turnus et pour Camille. Je m'en prévalais aussi en cachette pour la traduction du thème que notre maître nous donnait; ce qui ne me faisait pas avancer dans le latin. Je ne connaissais aucun autre de nos poëtes, excepté quelques opéras de Metastasio, comme le *Caton,* l'*Ataserce* et l'*Olimpiade;* et d'autres que le hasard me procurait parmi les livrets des opéras qu'on représentait pendant le Carnaval. Ils m'amusaient beaucoup, jusqu'au moment où arrivait l'ariette *interruptrice* du développement des passions, précisément au point où je commençais à m'identifier avec le sujet. Cela me causait une véritable peine, et m'ennuyait bien davantage que les interruptions de l'Arioste. J'eus aussi différentes comédies de *Goldoni* (pour celles-ci, c'était le maître lui-même qui me les prêtait), et elles me divertissaient infiniment. Mais le génie dramatique, dont peut-être le germe était en moi, se voila et peu-à peu s'éteignit faute d'aliment, d'encouragement et de toutes autres choses. Enfin mon ignorance était

au comble, ainsi que celle de ceux qui m'élevaient ou m'entouraient.

Pendant les longs et fréquents intervalles dans lesquels ma mauvaise santé m'obligeait à garder la chambre, un de mes camarades, plus âgé que moi, plus fort, et surtout plus ignorant, me faisait de temps en temps composer pour lui, soit en traduisant, soit en amplifiant, soit en faisant des vers.

Ayant passé mon année de rhétorique quelquefois malade, toujours languissant, je fus appelé à l'examen accoutumé, et jugé capable d'entrer en philosophie. On faisait ces études hors de l'académie, dans l'université, qui était tout près, où l'on allait deux fois par jour, le matin pour la géométrie, et l'après-dîner pour la philosophie. Me voilà philosophe à l'âge de treize ans, pas encore accomplis; j'étais si orgueilleux de ce nom, que je me plaçais déjà presque dans la classe qu'on appelait des *grands*. Ajoutez à cela l'amusement agréable de sortir de la maison deux fois par jour : ce qui me donnait souvent occasion de faire de petites escapades en ville, en donnant pour sortir de l'école un prétexte quelconque.

Quoique je fusse le plus petit de tous les *grands* qui se trouvaient au second appartement, où j'étais descendu, c'était précisément mon infériorité de taille, d'âge et de force, qui me donnait plus de courage, et m'engageait à me distinguer. En effet, j'étudiai d'abord autant qu'il fallait pour figurer aux répétitions que nos répétiteurs de l'académie faisaient le soir dans la chambrée. Je répondais à leurs questions ainsi que les autres, et quelquefois mieux; ce qui devait être en moi une simple opération de mémoire, puisque, à dire vrai, je ne comprenais rien à cette philosophie pédantesque, insipide par elle-même, et enveloppée de latin, avec lequel il fallait toujours s'escrimer le dictionnaire à la main. Quant à la géométrie, dont je fis le cours entier, qui consistait dans les six premiers livres d'Euclide, je n'en pus jamais comprendre la quatrième proposition, et je ne l'entends pas

même à présent, ayant eu toujours la tête absolument *anti-géométrique*. Pour la philosophie péripatéticienne, à laquelle on assistait l'après-dîner, c'était une chose à dormir debout; pendant la première demi-heure, on écrivait le cours sous la dictée du professeur, et il l'expliquait en latin, Dieu sait comment, dans les trois quarts d'heure qui nous restaient. Tous les écoliers, enveloppés entièrement dans leurs grands manteaux, dormaient d'une manière délicieuse : parmi tous ces philosophes, on n'entendait d'autre bruit que la voix languissante du professeur, et les tons hauts, bas et moyens des ronfleurs, qui faisaient le plus beau concert du monde.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Différents faits peu importants, dans le genre du chapitre précédent.

Dans l'hiver de cette année 1762, mon oncle le gouverneur de Coni revint pour quelques mois à Turin ; et m'ayant vu dans un très-mauvais état de santé, il obtint pour moi le petit privilége de me faire nourrir un peu mieux, c'est-à-dire plus sainement. Cette amélioration de nourriture, les distractions que les sorties journalières, pour me rendre à l'université, me procuraient, les courses que je faisais en allant dîner chez mon oncle dans les jours de vacances et ce doux sommeil périodique de trois quarts d'heure dans l'école contribuèrent à me remettre un peu. Je commençai alors à me développer et à grandir. Mon oncle, en qualité de notre tuteur, fit sortir ma sœur Julie du couvent de Saint-Anastase d'Asti, pour la placer dans celui de Sainte-Croix à Turin. Elle était restée six ans dans le premier, sous les auspices d'une de nos tantes, veuve du marquis Trotti, qui s'y était retirée. Juliette avait été élevée plus mal encore que moi. L'empire absolu qu'elle avait pris sur la bonne tante en fut la cause ; non-seulement celle-ci ne lui fut d'aucune utilité, mais en l'aimant beaucoup elle la gâta tous les jours davantage. La jeune personne, qui était plus âgée que moi de deux ans, approchait de la quinzaine. Dans notre Italie, cet âge n'est pas tranquille ; la nature y parle déjà hautement au cœur tendre et facile d'une jeune fille. Une petite amourette, de celles qui peuvent avoir lieu dans les couvents, quoique celui qui en était l'objet eût pu l'épouser très-convenablement, déplut à mon oncle, et le determina à la faire venir à Turin. Il la confia à une tante maternelle, religieuse à Sainte-Croix. La vue de cette sœur, que j'avais si tendrement

aimée, et qui était vraiment embellie, me fit le plus grand plaisir ; elle me récréa le cœur et l'esprit, et me rendit à la santé. J'étais d'autant plus enchanté de la possibilité de la voir de temps en temps, qu'il me paraissait que je la soulageais un peu dans ses peines de cœur. Quoique séparée de son amant, elle s'obstinait à dire qu'elle voulait l'épouser. J'avais obtenu de mon gardien André d'aller à son couvent presque tous les dimanches et jeudis, qui étaient nos deux jours de repos. Souvent je passais tout le temps de ma visite, qui durait une heure et plus, à pleurer avec elle à la grille. Ces pleurs me faisaient un grand bien, et je m'en retournais plus soulagé, mais pas plus gai. En ma qualité de philosophe, je lui donnais du courage, et je l'excitais à persister dans son choix, en l'assurant qu'elle finirait par vaincre l'obstination de mon oncle. Mais le temps, dont l'influence est si grande sur les cœurs les plus fermes ne tarda pas à lui faire sentir son pouvoir. L'éloignement, les obstacles, les distractions, et surtout l'éducation, infiniment meilleure que celle qu'elle avait reçue, la consolèrent et la guérirent quelques mois après.

Dans les vacances de cette année de philosophie j'allai pour la première fois au théâtre de Carignan, où l'on donnait des opéras bouffons. Ce fut par une faveur particulière de mon oncle l'architecte, qui me logea pendant une nuit chez lui ; ne pouvant aller à ce théâtre sans enfreindre les règlements de notre académie, qui nous prescrivaient de rentrer une demi-heure après le coucher du soleil. Il ne nous était permis d'aller, pendant le carnaval, qu'une seule fois la semaine au théâtre du roi, où nous nous rendions en corps. Mon charitable oncle fit dire au supérieur qu'il me menait dans sa maison de campagne pour un jour et une nuit, et par ce subterfuge j'eus le bonheur d'entendre l'opéra bouffon d'*Il Mercato di Malmantile ;* c'était une composition d'un maître célèbre, chantée par les meilleurs bouffons d'Italie, *le Carratoli, le Baglioni* et ses filles. Cette musique, vive, brillante et variée, fit sur moi la plus

profonde impression. Elle laissa, pour ainsi dire, un sillon d'harmonie dans mes oreilles et dans mon imagination ; elle agita les fibres les plus cachées de mon cœur, au point que pendant plusieurs semaines je tombai dans une mélancolie extraordinaire, mais qui cependant n'était pas sans agrément. Il en résulta un ennui et un dégoût pour toutes mes études, et en même temps une fermentation toute particulière des idées les plus fantastiques, qui auraient pu m'inspirer des vers si j'avais su en faire, et qui m'auraient fait exprimer les sentiments les plus passionnés si je ne me fusse pas ignoré moi-même. Ce fut la première fois que la musique produisit un effet aussi fort sur moi ; je n'en avais jamais éprouvé de semblable, et il est resté longtemps gravé dans ma mémoire. Quand je me ressouviens du peu de représentations de grands opéras auxquelles j'ai assisté pendant quelques carnavals, lorsque j'en compare les effets à ceux que j'éprouve encore actuellement quand je retourne au spectacle après m'en être sevré pendant quelque temps, je trouve que rien ne m'agite le cœur et la tête d'une manière aussi puissante et aussi irrésistible que toute espèce de sons, et surtout ceux des voix de femme et de contre-alto. Rien n'éveille en moi plus de sensations différentes et terribles. Les plans de presque toutes mes tragédies n'ont été faits qu'en entendant de la musique ou quelques heures après en avoir entendu.

La première année de mes études à l'université s'étant ainsi écoulée, mes répétiteurs ne manquèrent pas de dire à mon oncle de Coni (je ne sais comment ni pourquoi) que j'avais très-bien travaillé. J'obtins donc de lui d'aller passer quinze jours du mois d'août dans cette ville pour le voir.

Dans mon court séjour à Coni, je fis le premier sonnet, que je n'oserai pas appeler mien, puisque ce n'était qu'un réchauffé de vers gâtés, et pris presque en entier de *Métastase* et de l'*Arioste*, les seuls poëtes que j'eusse lus. Je crois même qu'il n'y avait ni rime ni mesure ; car, quoique j'eusse fait des vers

latins hexamètres et pentamètres, je n'avais jamais appris aucune règle de la poésie italienne. J'ai eu beau chercher dans ma tête pour me souvenir d'un ou deux de ces vers, mes efforts ont été vains. Je me rappelle seulement qu'ils étaient à la louange d'une dame à laquelle mon oncle faisait la cour, et qui ne me déplaisait pas. Ce sonnet certainement ne pouvait être que détestable; néanmoins il fut beaucoup loué, et par la dame, qui n'y entendait rien, et par d'autres personnes, qui n'y entendaient pas davantage. De sorte que je me crus déjà poëte. Mais mon oncle, militaire plein de sévérité, et qui était assez versé dans l'histoire et la politique, n'entendant rien à la poésie, qu'il n'aimait pas, n'encouragea point ma muse naissante. Au contraire, il désapprouva le sonnet, et en se moquant il dessécha ma verve poétique. Cela me fit passer toute envie de faire des vers jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et combien de vers, bons ou mauvais, mon oncle étouffa avec ce premier sonnet!

L'étude de la physique et de l'éthique (ou morale) succéda l'année suivante à celle de notre sotte philosophie. Mon oncle, à qui on avait dit que j'étudiais beaucoup, pour m'en récompenser se proposa, dans l'hiver de 1763, de me faire un petit cadeau, chose qui ne lui était jamais arrivée. Mon domestique André me l'annonça plusieurs mois auparavant avec une emphase prophétique, en m'assurant qu'il savait de bonne part que je le recevrais si je continuais à me bien conduire; mais jamais il ne me dit en quoi il devait consister.

Cet espoir indéterminé, que mon imagination embellissait encore, me donna une ardeur nouvelle et renforça ma science de perroquet. Un jour, enfin, le valet de chambre de mon oncle me montra ce fameux cadeau; c'était une épée d'argent, assez bien travaillée. Après l'avoir vue, j'en eus la plus grande envie, et je l'attendais tous les jours, car il me semblait que je la méritais; mais le cadeau n'arriva jamais. On désirait, je le sus ensuite, que je la demandasse à mon oncle; et ce même

caractère qui plusieurs années auparavant m'avait empêché de demander à mon aïeule maternelle une chose que je désirais, quoique pressé vivement par elle, me coupa la parole encore cette fois. Il n'y eut pas moyen de demander l'épée à mon oncle, et je ne l'eus pas.

—

CHAPITRE SIXIÈME.

Faiblesse de mon tempérament. Maladies continuelles. Incapacité pour tout exercice, et surtout pour la danse ; et pourquoi.

C'est de cette manière que mon année de physique se passa. Dans le courant de l'été, mon oncle fut nommé vice-roi de Sardaigne, et se disposa à y aller. Étant parti dans le mois de septembre, il me recommanda au peu de parents que nous avions encore à Turin. Quant à mes intérêts pécuniaires, il y renonça, et partagea la tutelle avec un de ses amis. Ce fut alors que je commençai à être un peu plus au large pour mes dépenses. Mon nouveau tuteur m avait fixé une petite pension, que je touchais tous les mois ; chose à laquelle mon oncle n'avait jamais voulu consentir, ce qui me semblait et me semble encore très-déraisonnable. Peut-être André s'y opposait-il. Comme il dépensait pour mon compte (et pour le sien, à ce que je crois), il lui était plus commode de faire des mémoires, afin de me tenir ainsi dans une plus grande dépendance. A la fin de l'année 1762 j'avais passé à l'étude du droit civil et canonique; cours qui au bout de quatre ans portait l'étudiant au comble de la gloire, au doctorat. Après quelques semaines d'étude de droit, je retombai dans la même maladie que j'avais essuyée deux ans auparavant, cette éruption générale de la peau du crâne. Elle fut beaucoup plus forte que la première fois. Ma pauvre tête était incapable de conserver les définitions, le Digeste et tout l'appareil de l'un et l'autre droit. Je ne pourrais mieux comparer l'état physique et extérieur de ma tête qu'au terrain qui, brûlé par le soleil, se crevasse dans tous les sens, en attendant la pluie bienfaisante qui doit le consolider. Il sortait de mes crevasses une humeur visqueuse, au point que

je ne pus cette fois-ci sauver mes cheveux des détestables ciseaux. Un mois après, je sortis de cette désagréable maladie tondu et avec une perruque. Cet accident fut un des plus douloureux de ma vie, autant par la privation de mes cheveux que par la funeste obligation de porter perruque : elle devint à l'instant le jouet de tous mes pétulants et malins camarades. J'en pris d'abord ouvertement la défense ; mais, voyant ensuite que je ne pouvais la sauver du torrent déchaîné contre elle, et que je risquais de me perdre moi-même, je changeai de tactique ; je pris le parti le plus dégagé : j'ôtai ma malheureuse perruque avant que l'on m'en fît l'affront ; je la pelotai en l'air, et j'en fis moi-même un objet de risée. En effet, quelques jours après, l'animadversion publique s'étant calmée, je restai la tête à perruque la moins poursuivie, et je dirais presque la plus respectée, parmi les deux ou trois autres qu'on trouvait dans la même chambrée. J'appris dès lors qu'il faut avoir l'air d'abandonner volontairement ce que nous ne pouvons empêcher qu'on nous ôte.

Cette même année on me donna deux autres maîtres, un de clavecin et l'autre de géographie. J'avais pris du goût à celle-ci, en m'amusant de la sphère et des cartes ; et je l'avais apprise passablement bien, en y mêlant un peu d'histoire et surtout d'histoire ancienne. Le maître qui me l'enseignait, en français, était de la Vallée d'Aoste ; il me prêtait de temps en temps des livres français, que je commençais à comprendre un peu, entre autres Gil-Blas, qui vraiment m'enchanta. Ce fut le premier livre que je lus de suite, et d'un bout à l'autre, après l'Énéide *del Caro*, et il m'amusa bien davantage. Dès lors je tombai dans les romans, et j'en lus beaucoup, tels que *Cassandre, Almachilde*, etc. Les plus noirs et les plus tendres m'intéressaient le plus. Dans le nombre se trouvaient les *Mémoires d'un homme de qualité*, que j'ai relus au moins dix fois. Quoique je me sentisse une passion démesurée pour la musique, et que j'eusse même des dispositions pour cet art,

je ne fis aucun progrès sur le clavecin ; seulement ma main devenait plus légère sur le clavier. La musique écrite n'a jamais pu entrer dans ma tête : tout était en moi oreille et mémoire, et pas autre chose. Une des raisons de mon ignorance invincible dans la musique écrite était l'heure, peu opportune, à laquelle je prenais mes leçons : c'était aussitôt après le dîner. J'ai observé à toutes les époques de ma vie que ce temps m'était expressément contraire pour les opérations de l'esprit, et même pour la simple application des yeux sur le papier ou autre objet quelconque. Ces notes, nichées dans leurs cinq lignes parallèles, tremblotaient devant mes yeux ; et après une heure de leçon, je quittais le clavecin, n'y voyant plus ; j'étais malade et comme stupide le reste de la journée.

Je na faisais pas plus de progrès dans les armes et dans la danse : dans les armes, à cause de ma faiblesse, ne pouvant rester en garde ni dans les autres attitudes de cet art. C'était aussi l'après-dîner, et souvent en quittant le clavecin, que je prenais l'épée. — A la haine que j'avais naturellement pour la danse se joignait l'antipathie que j'éprouvais pour le maître, Français nouvellement arrivé de Paris, qui, avec un certain air poliment incivil et avec la caricature continuelle de ses mouvements et de ses discours, doublait l'aversion innée que je ressentais pour cet art de marionnettes. Cela fut au point que quelques mois après je quittai mes leçons ; et je n'ai jamais su danser un demi-menuet. Le seul mot de danse m'a depuis toujours fait frémir et rire en même temps, deux effets que les hommes ont souvent produits ensemble sur moi. J'attribue en grande partie à ce maître de danse le sentiment défavorable, et peut-être un peu exagéré, qui est resté dans le fond de mon cœur sur la nation française, qui cependant a des qualités très-agréables et faites pour être recherchées. Mais on n'efface jamais les premières impressions reçues dans un âge si tendre, et elles s'affaiblissent difficilement avec les années. La raison les di-

minue à mesure qu'on avance dans la vie, mais on est forcé toujours de combattre pour juger sans passion, et souvent on a le malheur de ne pas réussir. En récapitulant mes idées primitives, je trouve deux autres causes qui m'ont fait devenir dès mon enfance *anti-Français*. La première est l'impression que fit sur mon imagination la vue des femmes qui accompagnaient à son passage à Asti la duchesse de Parme, et qui étaient toutes barbouillées de ce vilain rouge dont les Françaises seules faisaient usage alors.

J'en ai parlé encore plusieurs années après, ne pouvant me rendre raison ni de l'intention ni de l'effet d'une parure aussi bizarre que ridicule, qui est contraire à la nature; car quand, ou par maladie, ou par ivresse, ou par toute autre cause, une figure humaine se colore de ce rouge désagréable, on le cache si l'on peut; et lorsqu'on le laisse voir, il excite le rire ou la pitié. Ces figures françaises me laissèrent une longue et profonde impression, et me firent éprouver quelque chose de désagréable et de repoussant pour les femmes de cette nation. L'autre cause d'éloignement pour la France était le résultat de mes études de géographie : ayant vu sur la carte la grande différence d'étendue et de population qui existait entre l'Angleterre ou la Prusse et la France; entendant aussi dire, toutes les fois qu'on racontait des nouvelles de guerre, que les Français avaient été battus par mer et par terre ; me rappelant les premières notions de mon enfance, pendant laquelle on m'avait conté que les Français avaient été souvent maîtres de la ville d'Asti, et que dernièrement ils s'étaient laissé faire prisonniers, au nombre de six ou sept mille, sans nulle défense, s'étant conduits, avant d'être chassés, avec insolence et tyrannie, toutes ces différentes particularités, réunies pour ainsi dire sur la figure de mon ridicule maître de danse, me laissèrent toujours dans le cœur, par la suite, de l'éloignement pour les Français (1). Certainement, celui qui voudrait rechercher en

(1) Les campagnes de Napoléon en Italie, et tout récemment les vic-

soi-même, dans son âge avancé, les raisons primitives des haines ou des affections diverses pour les individus, ou pour les différents peuples, retrouverait peut-être dans son enfance, les premiers et insensibles germes de ses sentiments, qui ne sont ni plus sensés, ni différents de ceux que je viens d'indiquer. O la petite chose que l'homme!

toires de Magenta et de Solferino, dispensent de répondre à cette boutade de mauvais goût. Il est probable qu'aujourd'hui les compatriotes d'Alfieri ne partagent plus ses sentiments d'avarsion contre la France.

(*Note des nouv. éditeurs*.)

CHAPITRE SEPTIÈME.

Mort de mon oncle paternel. Je deviens libre pour la première fois. J'entre au premier appartement de l'académie.

Après dix mois de séjour à Cagliari, mon oncle y mourut. Il avait à peine soixante ans, mais sa santé était très-mauvaise. Avant son départ pour la Sardaigne, il me disait souvent que je ne le reverrais plus. Mon affection pour lui était bien tiède, car je l'avais vu très-rarement, et il s'était toujours montré pour moi un peu dur et sévère, sans cependant être injuste. Homme estimable par sa probité et son courage, il avait servi avec distinction. Avec un caractère prononcé et plein de force il réunissait toutes les qualités pour bien commander. Il jouissait même de la réputation d'homme de beaucoup d'esprit : esprit, cependant, un peu étouffé par une érudition mal ordonnée et accompagnée d'un babil perpétuel sur tout ce qui avait rapport à l'histoire, tant ancienne que moderne. Je ne fus donc pas beaucoup affligé de cette mort, dont je n'avais pas été témoin et que tous ses amis avaient déjà prévue. Elle me faisait jouir du patrimoine, déjà suffisant, de mon père, accru par l'héritage considérable de cet oncle.

La tutelle finit en Piémont à quatorze ans ; et les lois du pays vous donnent alors un curateur, qui, en vous laissant maître de vos revenus annuels, ne peut empêcher légalement que l'aliénation des immeubles. Cette nouvelle position, par laquelle j'étais devenu maître de mes biens à l'âge de quatorze ans, me donna de l'importance à mes yeux, et commença par me faire faire de beaux châteaux en Espagne. Pendant ce temps mon domestique-gouverneur André fut renvoyé par ordre du tuteur, et avec justice, car il s'était livré sans frein au

vin et au libertinage ; et l'oisiveté et le manque de surveillance l'avaient rendu querelleur et très-mauvais sujet. Il avait avec moi les plus mauvaises manières ; il me maltraitait sans cesse : quand il était ivre, ce qui lui arrivait quatre ou cinq fois par semaine, il allait jusqu'à me battre. Dans mes très-fréquentes maladies, aussitôt qu'il m'avait donné à manger, il s'en allait, et me laissait quelquefois enfermé dans ma chambre depuis l'heure du dîner jusqu'à celle du souper. Cela, plus que tout autre chose, m'empêchait de me rétablir et triplait en moi l'horrible tristesse que la nature m'avait donnée en naissant. Et cependant, qui le croirait? je pleurai, je soupirai durant plusieurs semaines sur la perte de cet André. N'ayant aucune raison pour m'opposer à ce qu'on m'en débarrassât, je continuai pendant quelques mois à l'aller voir tous les jeudis et dimanches, lui étant défendu de venir à l'académie. Je me faisais conduire chez lui par mon nouveau valet de chambre, homme un peu grossier, mais d'un caractère doux et débonnaire. Je donnai à cet André tout l'argent que j'avais, ce qui n'était pas beaucoup. Ayant enfin trouvé une autre place, le temps, autant que le changement de ma position, finit par le chasser de mon esprit. Si je voulais me peindre en beau, en rendant compte de la cause d'un attachement aussi déraisonnable pour un si mauvais sujet, je pourrais dire que je trouvais qu'il était en moi le résultat d'une certaine générosité de caractère ; mais cependant rien n'est moins vrai. Cela n'empêche pas que, la lecture de Plutarque ayant fait naître dans mon cœur l'amour de la gloire et de la vertu, j'aie connu, apprécié, toutes les fois que je l'ai pu, le plaisir si satisfaisant de rendre le bien pour le mal. Mon attachement pour André, qui m'avait si souvent causé de la peine, était un mélange de l'habitude de le voir, depuis sept ans qu'il était auprès de moi, et de la prédilection que j'avais prise pour quelques-unes de ses bonnes qualités. Il saisissait tout ce qu'on lui disait avec beaucoup de sagacité, et il l'exécutait avec infiniment d'adresse et de célérité.

Les contes dont il m'amusait étaient remplis de mouvement, d'esprit et d'imagination. Aussi je me raccommodais avec lui aussitôt que la colère que ses vexations et ses mauvais procédés excitaient en moi était passée. Je ne saurais comprendre comment j'ai pu m'accoutumer au joug de cet homme, moi qui naturellement déteste la force et les mauvais traitements. Cette réflexion m'a fait quelquefois depuis plaindre ces princes qui, sans être tout à fait imbéciles, se laissent cependant mener par des gens qui prennent de l'ascendant sur eux dans leur adolescence : âge funeste, par la profondeur des impressions qu'on reçoit.

Le premier avantage que je retirai de la mort de mon oncle fut de pouvoir aller au manége, ce que j'avais toujours ardemment désiré et qu'on m'avait jusqu'alors refusé. Le prieur de l'académie ayant su que j'avais la plus grande envie d'apprendre l'équitation voulut en profiter pour mon utilité. Il en fit le prix de mes études ; et promit de me satisfaire si je voulais prendre le premier grade de l'échelle doctorale à l'université. On y parvenait en essuyant un examen public, fait avec négligence, des deux années de logique, physique et géométrie. Je m'y déterminai à l'instant ; et ayant cherché un répétiteur particulier qui pût au moins me rappeler les définitions de ces études, si mal faites, en quinze ou vingt jours je rassemblai, tant bien que mal, une douzaine de périodes latines qui étaient tout ce qu'il fallait pour répondre au peu de questions que les examinateurs devaient me faire. Me voilà donc devenu, je ne sais comment, en moins d'un mois *maître ès arts matriculé*, et je pris ma première leçon d'équitation, art dans lequel je devins vraiment maître quelques années après. J'étais alors d'une taille plutôt petite que grande et fort maigre de corps : j'avais peu de force dans les genoux, qui sont les pivots de l'équitation. Mais la ferme volonté et la passion me tenaient lieu de force. En peu de temps je fis des progrès assez rapides, surtout dans l'art de manier les chevaux et de deviner leurs mou-

vements et leurs penchants. Je dus à cet agréable et si noble exercice le retour de ma santé, le développement de mon corps et une certaine vigueur que j'acquis à vue d'œil. Je commençai ainsi une nouvelle existence.

Mon oncle enterré, devenu maître ès arts, délivré du joug d'André, monté sur un noble coursier, on ne saurait croire combien chaque jour ma contenance était plus fière. Je commençai par déclarer nettement au prieur et à mon curateur que l'étude du droit m'ennuyait ; que j'y perdais mon temps, et qu'en un mot je ne voulais plus la continuer. Le curateur ayant eu une entrevue avec le gouverneur de l'académie, ils prirent tous les deux le parti de me faire passer au premier appartement, où l'on n'était gêné d'aucune manière.

J'y entrai donc le 8 mai 1763. Pendant l'été j'y restai presque seul ; mais dans l'automne il y arriva une foule d'étrangers de tous les pays, excepté des Français. Les Anglais y faisaient le plus grand nombre. Une table noblement servie, beaucoup de dissipation et de sommeil, très-peu d'étude, un exercice journalier à cheval, et surtout le pouvoir de suivre toujours ma fantaisie, m'avaient rendu, avec la santé, la hardiesse et la vivacité. Mes cheveux étaient revenus ; et ayant jeté la perruque, je m'habillai à ma manière. Je dépensais beaucoup en habits, pour me dédommager du noir que les règlements de l'académie m'avaient obligé de porter pendant les cinq ans que j'étais resté au troisième et second appartement. Mon curateur criait contre la quantité et la richesse de mes habits ; mais mon tailleur, qui savait que je pouvais le payer, me faisait crédit, et s'habillait, je crois, à mes frais. Aussitôt que je fus devenu libre et que j'eus un héritage, je trouvai des amis, des compagnons, des flatteurs, et enfin tout ce qui vient avec l'argent et s'en va constamment avec lui.

M'étant lié d'amitié avec plusieurs jeunes gens de la ville qui avaient leurs gouverneurs, nous nous voyions tous les jours,

et nous faisions de grandes cavalcades sur de mauvais chevaux de louage ; folie où nous risquions de nous casser le cou mille fois. Nous descendions en courant de l'ermitage des Camaldules jusqu'à Turin, dont le chemin à pic est pavé et rempli de cailloux : ce que pour rien au monde je n'aurais fait après, même avec d'excellents chevaux. Nous courions dans les bois qui sont entre le *Po* et la *Doire,* chassant devant nous mon valet de chambre, qui sur sa rossinante faisait le cerf. Quelquefois on ôtait la bride à son cheval, et alors nous le poursuivions à grands cris et à coups de fouet, imitant le son du cor avec la bouche, sautant des fossés énormes, passant à gué, ou nous roulant au beau milieu de la *Doire,* à l'endroit où elle se jette dans le *Po*. Nous faisions enfin tant et de telles étourderies, que personne ne voulait plus nous louer de chevaux, à quelque prix que ce fût. Cet exercice donnait de la force à mon corps et même à mon esprit, et préparait mon âme à mériter, à supporter la liberté physique et morale que je venais d'acquérir.

CHAPITRE HUITIÈME.

Oisiveté totale. J'éprouve des contrariétés, que je supporte avec patience.

Je n'avais alors personne qui se mêlât de mes affaires, excepté le nouveau valet de chambre que mon curateur m'avait donné : c'était pour moi un demi-gouverneur, et il devait m'accompagner toujours et partout. Mais, à dire vrai, comme il était bête et naturellement un peu intéressé, j'en faisais tout ce que je voulais avec de l'argent; et j'achetais ainsi sa discrétion. L'homme, par sa nature, ne se contentant jamais de rien (et j'étais le plus inquiet des hommes), je m'ennuyai bientôt de la petite gêne d'avoir sans cesse, partout où j'allais, mon valet de chambre sur mes talons. Cette servitude me paraissait d'autant plus pénible, que j'étais le seul qui y étais soumis, parmi ceux du premier appartement, qui tous sortaient et rentraient autant de fois qu'ils voulaient et comme ils voulaient. On me donnait pour raison que j'étais le plus jeune de tous, n'ayant pas même quinze ans. Je m'obstinai pourtant à vouloir sortir seul comme les autres; et sans rien dire, ni à mon valet de chambre, ni à personne, je sortis effectivement. D'abord je fus réprimandé par le gouverneur; ce qui ne m'empêcha pas de recommencer. La seconde fois je fus mis aux arrêts chez moi; mais aussitôt qu'ils furent levés je sortis encore. On me donna des arrêts plus sévères; remis en liberté, je sortis de nouveau, et ainsi tour à tour, ce qui dura un mois, la punition augmentant tous les jours et toujours inutilement. Enfin, à de nouveaux arrêts, je déclarai qu'on n'avait qu'à m'y laisser toujours, parce que j'étais décidé à user de ma liberté comme auparavant, aussitôt qu'on me l'aurait rendue, et que

dans aucun cas je ne voulais être traité ni mieux ni plus mal que tous mes camarades; que cette distinction était injuste et odieuse, et qu'elle me rendait le jouet des autres; que si M. le gouverneur pensait que je n'étais ni assez âgé ni assez raisonnable pour faire comme ceux du premier appartement, il pouvait me renvoyer au second. A ce discours arrogant, on répondit par des arrêts si longs, que j'y restai plus de trois mois, et particulièrement tout le carnaval de 1764. Je m'obstinai à ne point demander d'être remis en liberté; et ainsi, enrageant et persistant, je crois que j'y serais plutôt pourri que de jamais plier. Je dormais presque toute la journée; vers le soir je sortais du lit, et me faisant porter un matelas tout près de la cheminée, je me jetais dessus. Je ne voulais plus recevoir le dîner accoutumé de l'académie, qu'on faisait monter dans ma chambre; je faisais moi-même *della polenta* et d'autres plats semblables, à mon feu. Je ne me laissais plus coiffer; je ne m'habillais plus, et j'avais l'air d'un sauvage. Il m'était défendu de sortir de la chambre; mais on laissait venir chez moi les amis du dehors, ces fidèles compagnons de mes héroïques cavalcades. J'étais sourd et muet avec eux, et comme un corps sans âme; toujours couché sur mon matelas, ne répondant mot à personne, telles questions qu'on me fît. Je restais ainsi des heures entières les yeux fixés sur le plancher et remplis de larmes, sans cependant en laisser couler une seule.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Mariage de ma sœur. — Mon premier cheval.

Le mariage de ma sœur Julie avec le comte Hyacinthe de *Cumiana* mit un terme à cette vie de véritable brute. Il eut lieu le 1er mai 1764, jour qui est resté gravé dans ma mémoire ; je partis avec toute la noce pour la belle campagne de *Cumiana*, éloignée de Turin seulement de dix milles. J'y passai près d'un mois très-gaiement ; ce qui était tout simple pour quelqu'un qui sortait de prison, où il était resté pendant tout l'hiver. Mon beau-frère avait obtenu ma liberté, et j'avais été réintégré, à des conditions équitables, dans les droits naturels de ceux qui habitaient le premier appartement de l'académie. C'est ainsi qu'au prix de plusieurs mois des arrêts les plus durs j'obtins l'égalité parmi mes camarades. A l'occasion de ces noces, j'avais obtenu aussi beaucoup plus de liberté dans mes dépenses ; ce que l'on ne pouvait plus légalement me refuser. De là l'achat de mon premier cheval, que je menai à la campagne de *Cumiana*. C'était un très-beau cheval sarde à poil blanc, avec les plus belles formes, remarquable surtout par la tête, le col et le poitrail. Je l'aimais à la fureur ; et je ne m'en souviens jamais sans une très-vive émotion. Ma passion pour lui vint au point de troubler mon repos, de m'ôter l'appétit et le sommeil toutes les fois qu'il avait la plus légère incommodité ; ce qui arrivait fort souvent, parce qu'il était ardent et délicat en même temps. Mon affection pourtant ne m'empêchait pas, lorsque je le montais, de le tourmenter et de le maltraiter quand il n'allait pas à ma manière. La délicatesse de cet excellent animal me servit de prétexte pour en avoir encore un autre de selle, et puis deux de

voiture; ensuite un de cabriolet, et encore deux de selle. De sorte que, presque en une seule année, j'eus jusqu'à huit chevaux. Mon avare curateur criait, et moi je le laissais crier à son gré. Ayant vaincu sa parcimonie et son avarice, je me jetai aussitôt dans mille espèces de dépenses, et surtout dans celle des habits. Il y avait parmi mes camarades des Anglais qui dépensaient beaucoup. Ne voulant pas être surpassé par eux, je tâchais de les surpasser moi-même, et j'y réussissais. Mais, d'un autre côté, je voyais beaucoup de jeunes gens qui n'étaient pas de l'académie, avec lesquels je vivais bien plus en société qu'avec les académistes même. Dans la dépendance de leurs parents, ils avaient peu de moyens ; et quoique nés des premières familles de Turin, et qu'ils eussent une tenue très-décente, ils étaient pourtant fort restreints dans leurs dépenses de poche. Il faut avouer, pour l'honneur de la vérité, qu'à l'égard de ceux-ci j'ai pratiqué alors une vertu que par la suite j'ai trouvée m'être naturelle, et par laquelle je me suis toujours laissé entraîner : elle consiste à ne vouloir jamais, dans telle chose que ce soit, surpasser quelqu'un que je connais, ou qui se regarde comme mon inférieur en force physique, en esprit, en générosité, ou en noblesse de caractère. En effet, toutes les fois qu'il m'arrivait de mettre un habit nouveau et d'un grand luxe, soit pour aller à la cour le matin, soit pour aller dîner avec mes camarades d'académie qui rivalisaient avec moi pour ces vanités, je le quittais l'après-dîner, quand venaient mes amis du dehors. Je faisais cacher mon bel habit, afin qu'ils ne le vissent pas, et j'en étais honteux comme d'un crime : il me semblait véritablement que c'en était un d'avoir et, bien plus, d'étaler des choses que mes amis et mes égaux n'avaient pas. Aussi, ayant obtenu, après beaucoup de contestations avec mon curateur, un carrosse très-élégant, chose vraiment inutile et ridicule pour un garçon de seize ans, dans une ville telle que Turin, je ne montais jamais dedans, parce que mes camarades, n'en ayant point, étaient obligés d'aller à pied. Je me faisais

pardonner mes chevaux de selle en les mettant en commun avec eux, quoique chacun d'eux eût le sien, entretenu aux frais de leurs parents. Ce luxe, sans mélange de regrets, parce qu'il ne me distinguait de personne, m'était le plus agréable de tous.

En examinant sans passion, et guidé par le seul amour de la vérité, cette première jeunesse, il me semble, au milieu de tant de torts d'un âge bouillant, effréné, au milieu des vices de l'oisiveté et d'une mauvaise éducation, y trouver cependant un certain penchant à la justice, à l'égalité, à la grandeur d'âme, qui sont les éléments d'un homme libre ou digne de l'être.

—

CHAPITRE DIXIÈME.

Premières amourettes. Premiers petits voyages. Entrée dans les troupes.

Étant allé passer un mois à la campagne, dans la famille de deux frères, qui étaient mes amis particuliers et mes compagnons d'équitation, j'éprouvai pour la première fois et d'une manière qui n'était plus douteuse, le pouvoir de l'amour. Je devins épris de leur belle-sœur, femme de leur frère aîné, jeune brune pleine de vivacité et d'une agacerie bien attrayante. Voici quels furent les symptômes de cette passion, dont j'ai éprouvé dans la suite plus profondément les atteintes. Une mélancolie opiniâtre et profonde ; une recherche continuelle de celle que j'aimais, et que je quittais aussitôt que je l'avais trouvée ; un embarras qui m'empêchait de lui parler si par hasard je me trouvais tant soit peu à l'écart avec elle (jamais je n'y fus tout à fait seul, ses beaux-frères la surveillant avec soin) ; des courses pendant des journées entières (après notre retour de la campagne) dans tous les coins de la ville, pour la voir passer dans telle ou telle rue, aux promenades publiques du *Valentin* et de la *Citadelle ;* l'impossibilité non-seulement de jamais parler d'elle, mais même d'entendre prononcer son nom ; enfin, tous les mouvements et peut-être quelques autres encore, que notre Pétrarque, peintre divin de cette passion divine, a décrits dans ses poésies d'une manière si savante et si passionnée, mouvements que peu de personnes comprennent et que très-peu éprouvent ; mais ceux-là seuls s'élancent loin du vulgaire et sont nés pour les arts. Ce premier amour, qui n'eut pas de suite, ne s'est jamais entièrement éteint. Dans les longs voyages que j'ai faits pendant les années suivantes, sans le vouloir et presque sans m'en apercevoir, je l'ai gardé comme une conscience

intime, dirigeant toute ma vie. Il me semblait qu'une voix me criait au fond des plus secrets replis de mon cœur : si tu acquiers telle ou telle qualité, tu pourras à ton retour plaire davantage à cette femme; et les circonstances changées, tu pourras donner un corps à cette ombre.

Dans l'automne de 1765 je fis avec mon curateur un voyage de dix jours à *Gênes*. C'était la première fois que je sortais du pays. La vue de la mer me ravit l'âme, et je ne me lassais point de la contempler. La position magnifique et pittoresque de cette superbe ville m'échauffa aussi l'imagination. Si j'eusse su une langue quelconque et que j'eusse eu sous ma main quelque poëte, j'aurais fait certainement des vers; mais depuis deux ans je n'ouvrais plus un livre; bien rarement encore quelques romans français et quelques volumes de prose de Voltaire, qui me faisaient le plus grand plaisir. En allant à Gênes j'eus l'inexprimable consolation de revoir ma mère et ma ville natale, que j'avais quittées depuis sept ans, qui à cet âge ressemblent à des siècles. Étant revenu de Gênes, il me semblait que j'avais fait quelque chose de grand et que j'avais beaucoup vu; mais autant je me regardais, par ce voyage, au-dessus de mes amis de l'académie (que je ne voulais cependant pas mortifier en le leur montrant), autant je me trouvais, en enrageant, au-dessous de mes camarades du dedans, qui tous venaient de pays fort éloignés comme l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, etc., et qui regardaient mon voyage de Gênes comme une bagatelle. Cela me donnait une envie démesurée de voyager et de voir par moi-même leurs pays.

Les derniers dix-huit mois que je restai au premier appartement s'écoulèrent rapidement, dans une oisiveté et une dissipation continuelles. Depuis la première année que j'y étais entré je m'étais fait inscrire sur la liste de ceux qui demandaient de l'emploi dans les troupes; et trois ans après, dans le mois de mai de 1766 je fus enfin compris dans une promotion générale d'environ cent cinquante jeunes gens. De-

puis plusieurs mois j'étais devenu bien tiède pour la carrière militaire ; mais n'ayant point rétracté ma demande, je fus forcé d'accepter, et l'on me nomma porte-drapeau dans le régiment provincial d'Asti. D'abord j'avais demandé à entrer dans la cavalerie, à cause de la passion que j'avais pour les chevaux; ensuite je changeai l'objet de ma demande, et j'entrai dans un de ces régiments provinciaux qui en temps de paix ne se réunissent sous les bannières que deux fois par an, et pour peu de jours. Il me restait ainsi une entière liberté de ne rien faire, le seul état que je voulusse véritablement embrasser. Cependant cette milice me déplut beaucoup , d'autant plus que mon emploi me forçait à quitter l'académie, où je vivais assez volontiers et avec plaisir, maintenant que j'avais mon entière liberté. Mais il fallut prendre son parti; et dans le courant de ce mois de mai je sortis de l'académie, après y être resté huit ans. Dans le mois de septembre je me rendis à la première revue de mon régiment, à Asti, où je remplis très-exactement les devoirs de mon petit emploi, tout en le détestant. Je ne pouvais en aucune manière me plier à cette chaîne de dépendance graduelle qu'on appelle subordination, et qui est l'âme de la discipline militaire, mais qui ne pouvait jamais entrer dans la tête d'un futur poëte tragique. En sortant de l'académie, j'avais loué un petit mais joli appartement dans la maison même de ma sœur. Je m'amusai là à dépenser mon argent de mon mieux, en chevaux , en superfluités de tous genres, et en dîners que je donnais à mes amis et à mes anciens camarades d'académie. La manie de voyager, qui s'était accrue en moi par mes conversations fréquentes avec tous ces étrangers, me détermina, contre mon caractère, à imaginer un petit manége pour arracher une permission de voyager à Rome et à Naples, au moins pendant un an. Il était certain qu'on ne me laisserait jamais voyager seul à dix-sept ans et quelques mois, que j'avais alors. Je fis en sorte de déterminer un gouverneur anglais, catholique, qui accompagnait dans ce voyage d'Italie un Flamand

et un Hollandais avec lesquels j'avais passé plus d'un an à l'academie, à se charger de moi. Je fis tant que je donnai envie à ces jeunes gens de m'avoir pour leur compagnon. Je me servis de mon beau-frère pour obtenir du roi la permission de partir sous la direction du gouverneur anglais, homme d'un âge très-avancé et d'une excellente réputation. Enfin, notre départ fut fixé pour les premiers jours d'octobre de cette année. Ce fut ma première intrigue, et j'en ai peu à me reprocher. Il fallut persuader le gouverneur, mon beau-frère et surtout mon très-avare curateur. L'affaire réussit; mais j'étais honteux et indigné de toutes les souplesses, simulations et dissimulations qu'il m'avait fallu employer pour en venir à bout. Le roi, qui dans notre petit pays se mêlait de toutes les petites affaires, n'avait aucun penchant à laisser voyager sa noblesse, et surtout un enfant qui sortait alors de sa coquille et qui annonçait un certain caractère. Il fallait que je me courbasse beaucoup, mais heureusement cela ne m'empêcha pas ensuite de me relever tout entier.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

JEUNESSE,

Qui embrasse environ dix ans de voyages et de déréglements.

CHAPITRE PREMIER.

Premier voyage : Milan, Florence et Rome.

Dans la matinée du 4 octobre 1766, après avoir passé une nuit entière sans fermer l'œil, occupé des idées les plus folles, je partis avec un transport inexprimable pour ce voyage si ardemment désiré. Nous étions quatre maîtres dans la voiture; deux domestiques venaient à notre suite dans une calèche, et mon valet de chambre nous précédait en courrier. Ce n'était plus ce petit vieillard qui remplissait trois ans auparavant presque les fonctions de gouverneur auprès de moi; c'était un ancien valet de chambre de mon oncle, qui après sa mort était passé à mon service; il s'appelait *François Elia* : il avait été avec mon oncle deux fois en Sardaigne, et avait fait avec lui le voyage de France, d'Angleterre et de Hollande. Il avait un esprit très-délié, une activité peu commune, et valait mieux lui seul que les quatre autres domestiques ensemble. Il sera dès ce moment le grand ordonnateur de mes voyages, puisqu'il se trouva être notre seul et véritable guide ; les autres, maîtres et valets, étant d'une incapacité absolue, des enfants, ou des vieillards redevenus enfants.

Nous séjournâmes quinze jours à Milan. J'avais demeuré à Turin, dont la position est si belle ; j'avais vu Gênes, deux années auparavant : ainsi je ne pouvais ni ne devais me plaire à Milan. Le peu de choses qu'il y a à voir, je ne les vis pas, ou je les vis mal et à la hâte, en véritable ignorant que j'étais, étranger à tout art utile et agréable. Je me souviens, entre autres, qu'à la Bibliothèque Ambroisienne le bibliothécaire me présenta un manuscrit autographe de Pétrarque; et moi, en véritable Allobroge, je le lui rendis avec la plus grande indifférence. J'avais une espèce de rancune contre Pétrarque, parce que quelques années auparavant, quand j'étais en philosophie, ses œuvres m'étant tombées dans les mains, je les avais ouvertes au hasard, au commencement, au milieu et à la fin ; et après avoir lu ou épelé quelques vers, je n'avais jamais pu les comprendre. Et vite, faisant chorus avec les Français et avec tous les ignorants présomptueux, j'avais répété que Pétrarque était un ennuyeux diseur de bons mots et de futilités.

Au reste, dans ce voyage d'une année, je n'avais pris avec moi d'autres livres que quelques Voyages d'Italie, presque tous en français ; et je marchais à grands pas vers la perfection de la barbarie, dans laquelle j'étais déjà si fort avancé. Je ne parlais, avec mes compagnons de voyage, que français; dans toutes les maisons milanaises où nous avions été reçus, on ne parlait que français ; de sorte que si quelquefois je voulais arranger des idées dans ma pauvre petite tête, elles n'étaient habillées qu'à la française. Le peu de lettres que j'écrivais n'étaient écrites qu'en français ; le petit journal bien ridicule de mes voyages, pareillement en français ; et tout cela était fort peu de chose. Je ne savais cette langue que par routine ; et si j'en avais jamais appris les règles, je ne me le rappelais plus. Je savais encore moins l'italien; voilà le résultat du malheur d'être né dans un pays *amphibie,* et de la mauvaise éducation que j'y avais reçue.

Nous partîmes de Milan après y avoir séjourné presque

quinze jours. Je ne dirai rien ici de tout ce que j'avais écrit dans le journal dont j'ai parlé plus haut; je le jetai au feu. Je ne donnerai pas d'autres particularités sur ce voyage d'un enfant, fait dans des pays aussi connus : je dirai peu ou rien de toutes les villes que j'ai visitées en vrai Vandale, et je ne parlerai plus que de moi, puisque c'est le malheureux sujet de cet ouvrage.

Nous arrivâmes peu de jours après à *Bologne* en passant par *Plaisance, Parme* et *Modène.* Nous ne nous arrêtâmes à *Parme* qu'un seul jour, et que quelques heures à *Modène;* et à notre manière accoutumée, sans rien voir, ou voyant ce qui méritait d'être vu, très-vite et très-mal. Le seul plaisir et le plus grand que j'aie éprouvé dans ce voyage a été de courir la poste sur les grands chemins, et le plus que je pouvais en courrier. Je ne trouvais pas à mon gré *Bologne*, ni ses portiques; pour ses tableaux, je n'étais nullement connaisseur. Toujours pressé par une avide inquiétude, je poussais sans cesse notre éternel gouverneur pour le faire partir. Nous arrivâmes à *Florence* à la fin d'octobre. Ce fut, depuis notre départ de *Turin*, la première ville qui me plut par sa position. Elle me plut cependant moins que *Gênes*, que j'avais vue deux ans auparavant. Nous y demeurâmes un mois. Là, comme ailleurs, entraîné par la renommée, je visitai, suivant ma méthode ordinaire, le palais *Pitti*, la *Galerie*, et différentes églises : tout cela avec le plus grand dégoût, et sans aucun sentiment du beau, surtout en peinture; mes yeux étaient insensibles au mérite de la couleur. Si j'avais eu du goût pour quelque chose, c'était pour la sculpture, et bien plus pour l'architecture. Peut-être était-ce en moi un souvenir de mon excellent oncle. Le tombeau de *Michel-Ange*, à *Santa-Croce*, fut du petit nombre des monuments qui m'arrêtèrent. Je fis quelques réflexions sur la mémoire d'un homme si célèbre. Je sentis dès ce moment qu'il n'y a de véritablement grands que ceux qui laissent quelque monument durable de leur talent et de leur génie. Une semblable

pensée isolée, au milieu de l'immense dissipation d'esprit où je vivais habituellement, s'évanouit promptement. Parmi tous les torts de ma jeunesse, je ne compterai certainement pas comme le moins grave celui d'avoir, dans ce court séjour d'un mois à Florence, commencé à apprendre l'anglais sous la direction d'un pauvre maître, Anglais de naissance; et cela, au lieu de m'efforcer, par l'exemple vivant de ces heureux Toscans, à me faire entendre au moins sans barbarie dans leur langue divine, que j'estropiais toutes les fois que j'étais obligé de m'en servir. J'évitais de la parler autant que je pouvais : la honte agissait sur moi; mais elle n'était pas assez forte pour vaincre ma paresse. J'avais cependant corrigé ma prononciation de de notre horrible U *lombard* ou *français*, qui m'avait toujours déplu par sa maigre articulation et par la petite bouche que font les lèvres de celui qui le prononce : on dirait la grimace ridicule des singes. A présent même, depuis cinq à six ans que je suis en France, quoique j'aie les oreilles pleines de cet U, je ne puis m'empêcher d'en rire toutes les fois que j'y prends garde au théâtre, et surtout dans les salons (comédie perpétuelle), où l'on voit de petites lèvres se contracter en parlant, comme si elles soufflaient sur un potage bouillant.

Perdant ainsi mon temps à Florence, voyant peu, n'apprenant rien, et surtout bientôt ennuyé, je pressai mon vieux mentor, et nous partîmes le premier décembre pour *Lucques*, en passant par *Prato* et *Pistoie*. Un jour à *Lucques* nous parut un siècle; et nous repartîmes aussitôt pour *Pise*. Le jour que nous passâmes à *Pise* me parut bien long aussi, quoique le *Campo-Santo* me plût beaucoup : de là nous allâmes à *Livourne*. Cette ville m'enchanta autant parce qu'elle ressemble un peu à *Turin* que par la vue de la mer, dont je ne pouvais jamais me lasser. J'y demeurai huit à dix jours, estropiant sans cesse l'anglais d'une manière cruelle, et les oreilles, toujours fermées au toscan. Quand j'ai examiné par la suite la cause d'une préférence si folle, j'ai trouvé que c'était le résultat d'un

faux amour-propre, dont je ne me rendais pas compte. Ayant vécu pendant deux ans avec des Anglais, ayant entendu partout exalter leur puissance et leur richesse ; voyant leur grande influence politique; d'un autre côté, regardant l'Italie entière effacée du rang des puissances; les Italiens divisés, faibles, avilis, esclaves, j'étais honteux d'être et de paraître Italien, et je ne voulais appartenir en rien à cette nation.

De *Livourne* nous allâmes à *Sienne*. La position de cette ville ne me satisfaisait pas; mais un rayon de lumière vint subitement traverser mon âme : mes oreilles et mon cœur furent subjugués en entendant parler les gens du peuple d'une manière aussi suave et avec une élégance, une netteté, une précision parfaite. Je n'y restai pourtant que vingt-quatre heures ; le temps de ma conversion littéraire et politique était encore bien éloigné : il me fallut vivre longtemps loin de l'Italie, pour connaître et apprécier les Italiens. Je partis enfin pour *Rome*, avec un battement de cœur presque continuel, dormant très-peu la nuit, et pensant toute la journée à *Saint-Pierre*, au *Panthéon*, au *Colisée*, à tout ce que j'avais entendu tant exalter. Je rêvais aussi beaucoup à quelques traits de l'histoire romaine, qui, quoique sans ordre et sans précision, m'était suffisamment restée dans la tête; car c'était la seule histoire que j'avais consenti à apprendre un peu dans ma première jeunesse.

Ce fut je ne sais plus quel jour du mois de décembre 1766 que je vis enfin la porte *del Popolo*. Quoique le mauvais état et la misère du pays de *Viterbe* m'eussent indisposé, cette superbe entrée me consola et charma mes regards. Nous étions à peine descendus à la place *d'Espagne*, où nous allâmes loger, que mes deux jeunes compagnons et moi, laissant le gouverneur se reposer, nous commençâmes à courir pendant le reste de la journée, et nous visitâmes entre autres à la hâte le *Panthéon*. Mes compagnons se montraient en tout plus surpris que moi. Quelque temps après, lorsque j'ai vu leurs pays, j'en

ai facilement deviné la cause. Nous restâmes à *Rome* huit jours seulement, pendant lesquels nous ne fîmes que courir pour satisfaire notre première et impatiente curiosité. Pour moi, j'aimais mieux retourner deux fois par jour à *Saint-Pierre* que voir des choses nouvelles. Je remarquerai que cette admirable réunion d'objets sublimes ne fit pas sur moi l'impression que j'en attendais; mais dans la suite mon admiration alla toujours croissant, et je ne reconnus le véritable prix de tant de merveilles que lorsque, fatigué de la misérable magnificence ultramontaine, il m'arriva, quelques années après, de me fixer à Rome pour longtemps.

CHAPITRE SECOND.

Continuation des voyages. Je m'affranchis de mon gouverneur.

L'hiver approchait, et je pressais sans cesse notre gouverneur de partir pour *Naples*, où nous comptions passer tout le carnaval. Nous voyageâmes par des voiturins; les chemins de *Rome* à *Naples* étaient presque impraticables, et mon valet de chambre Elie s'étant cassé un bras en tombant de cheval près de *Radicofani*, nous l'avions reçu dans notre voiture, où il avait beaucoup souffert des cahots. Il montra dans cet accident infiniment de présence d'esprit et une véritable force d'âme; il se releva tout seul, conduisit son cheval par la bride jusqu'à *Radicofani*, éloigné de plus d'un mille. Là, tandis qu'on cherchait un chirurgien, il fit ouvrir la manche de son habit, et, après avoir visité lui-même son bras, qu'il trouva cassé, le donna à tenir, et de l'autre main il se le remit parfaitement. Le chirurgien arriva en même temps que nous, et trouva l'opération si bien faite selon les règles de l'art, qu'il ne fit autre chose que d'y adapter des ligatures; et nous pûmes repartir en moins d'une heure, en plaçant le blessé dans la voiture, où il souffrait beaucoup sans jamais se plaindre. Arrivés à *Aquapendente*, le timon se trouva rompu : nous fûmes tous fort embarrassés, maîtres et valets, et nous ne savions que faire. Le seul *Elia*, son bras en écharpe, trois heures après qu'il se l'était cassé, se donna tant de mouvements, déploya tant d'activité, que le timon fut bientôt raccommodé, et qu'il alla jusqu'à *Naples* sans autre accident.

J'ai pris plaisir à donner ces détails sur une aventure qui fait connaître un homme d'un courage et d'une présence d'esprit au-dessus de son état. J'aime surtout à louer et admirer ces

qualités simples et naturelles. Malheur aux mauvais gouvernements qui les négligent, les craignent ou les étouffent!

Nous arrivâmes à *Naples* le second jour de Noël, par un temps de printemps. L'entrée de *Capo-di-China* par les *Études* et la rue de *Tolède* me présenta cette ville, si gaie et si peuplée, sous un aspect qui restera toujours présent à ma mémoire. Mais on nous obligea d'aller loger à une mauvaise hôtellerie, située dans la ruelle la plus sombre et la plus sale de la ville, parce que toutes les bonnes auberges étaient pleines. Cette contrariété empoisonnait mon séjour dans cette charmante la ville. La position gaie ou triste d'une maison a toujours eu la plus irrésistible influence sur mon faible cerveau, jusqu'à l'âge le plus avancé.

Peu de jours après, je fus présenté dans différentes maisons par le ministre de Sardaigne : le carnaval me parut plus brillant et plus agréable que tout ce que j'avais vu à Turin dans ce genre, tant par les spectacles publics que par la quantité de fêtes particulières et par la variété des divertissements. Cependant, au milieu de ces nouveaux et continuels tourbillons, jouissant d'une liberté entière, ayant de l'argent en suffisance, âgé de dix-huit ans et d'une figure prévenante, je trouvais partout la satiété, l'ennui et même la douleur. Mon plus grand plaisir était d'aller à l'Opéra-Bouffon; mais cette musique si gaie et si agréable laissait dans mon âme une longue et profonde mélancolie. Mille idées plus funestes et plus lugubres les unes que les autres venaient assaillir mon esprit; je m'y plaisais, et j'allais les alimenter en me promenant seul sur les plages bruyantes de *Chiaja* et de *Portici*. J'avais fait connaissance avec plusieurs jeunes gentilshommes napolitains, mais je n'étais devenu l'ami d'aucun. Mon naturel bourru m'empêchait de faire les avances; et comme j'en portais l'empreinte sur mon visage, personne ne me recherchait. Il en était de même avec les femmes; j'avais un penchant très-vif pour elles, mais je n'aurais voulu plaire qu'à celles qui étaient

remplies de pudeur et de modestie, et cependant je ne plaisais qu'aux effrontées : ainsi mon cœur demeurait toujours vide. Outre cela, l'ardente passion que j'avais toujours pour les voyages ultramontains me faisait fuir avec soin les chaînes de l'amour. A cette époque, je me sauvai donc de tous ses piéges. Je voltigeais toute la journée dans ces petits cabriolets si légers pour voir tout ce qu'il y avait de curieux, mais je ne voyais rien, ne me connaissant à rien. Je courais d'un lieu à un autre, parce que je ne me lassais jamais de courir et que le repos m'était insupportable.

Introduit à la cour, quoique le roi Ferdinand IV ne fût alors âgé que de quinze à seize ans, je lui trouvai une entière ressemblance de maintien avec les trois autres souverains que j'avais déjà vus : mon excellent roi, Charles-Emmanuel, déjà presque vieux ; le duc de Modène, gouverneur de Milan ; et le grand-duc de Toscane Léopold, fort jeune encore. Depuis lors j'ai compris clairement que tous les princes ensemble n'avaient qu'un même visage et que toutes les cours n'étaient qu'une même anti-chambre. Pendant mon séjour à Naples, je recommençai à intriguer de nouveau, par le moyen du ministre de Sardaigne, pour obtenir de la cour de Turin la permission de quitter mon gouverneur et de continuer mon voyage tout seul. Bien que, mes jeunes compagnons et moi, nous vécussions dans une parfaite harmonie et que le gouverneur ne nous causât jamais aucun déplaisir, cependant, comme il fallait toujours se concerter pour le choix des auberges, et que notre vieux mentor était toujours irrésolu, changeant et temporiseur, une pareille sujétion m'était insupportable. Il fallut donc me résoudre à prier notre ministre d'écrire en ma faveur à Turin, de rendre témoignage de ma bonne conduite et d'assurer que j'étais vraiment en état de me conduire par moi-même et de voyager seul. L'affaire réussit, à ma grande satisfaction, et j'en eus une vive reconnaissance pour le ministre, qui, prenant à moi beaucoup d'intérêt, fut le premier

à me mettre en tête de m'adonner à l'étude de la politique pour entrer dans la carrière diplomatique. Cette idée me plut infiniment; il me sembla alors que de toutes les servitudes celle-là était la moins dure : mes idées s'y dirigèrent pendant quelque temps, sans faire cependant aucune étude qui y eût rapport. Je n'en dis mot à personne, et je me contentai seulement d'avoir une conduite régulière et décente, qui aurait pu me mener à tout, et qui était peut-être au-dessus de mon âge. En quoi mon naturel me servait mieux encore que ma volonté. J'ai eu toujours une certaine gravité de mœurs et de manières (sans charlatanisme cependant), et j'ai mis de l'ordre dans le désordre même. Presque toutes les fois que j'ai commis des fautes, je l'ai fait avec connaissance de cause.

Jusqu'ici j'avais vécu entièrement inconnu à moi-même. Je ne me croyais capable de rien au monde, je n'avais aucun penchant décidé, excepté pour la mélancolie; ne trouvant jamais de repos ni de tranquillité, je ne savais jamais ce que je désirais. J'obéissais aveuglément à mon naturel, que je connaissais superficiellement, mais que je n'étudiais pas davantage. Plusieurs années après je me suis aperçu que mon malheur venait seulement du besoin ou plutôt de la nécessité d'avoir le cœur rempli d'un véritable amour et la tête occupée de quelque noble travail. Quand l'une de ces ressources me manquait, j'étais incapable de tout, ennuyé, rassasié et chagrin au delà de toute expression.

Le carnaval fini, pour faire usage de ma nouvelle et entière indépendance, je voulus absolument partir seul pour Rome, notre vieux mentor, qui attendait, à ce qu'il disait, des lettres de Flandre, ne voulant fixer aucune époque pour notre départ. Moi, impatient de quitter Naples et de revoir Rome, ou, pour parler plus vrai, très-impatient de me trouver seul et maître de moi-même sur un grand chemin éloigné de plus de

trois cents milles de ma prison natale, je ne voulus pas differer davantage, et je quittai mes compagnons. Je fis très-bien, car ils restèrent à Naples tout le mois d'avril, et ne se trouvèrent pas à Venise pour la solennité de l'Ascension, que je voulais voir.

—

CHAPITRE TROISIÈME.

Continuation de mes voyages. — Ma première avarice.

Mon fidèle Élie, qui avait précédé mon arrivée à Rome, me prépara au pied de la Trinité de *Monti* un appartement très-propre et très-joli, qui me consola de la saleté de Naples. Même dissipation, même ennui, même mélancolie, même rage de me remettre en voyage; ce qui était pire encore, même ignorance des choses qui sont la honte de ceux qui les ignorent; et une insensibilité, qui augmentait tous les jours, pour les beaux et magnifiques objets dont Rome est pleine; je m'étais borné à ne voir que trois ou quatre de ces merveilles, et j'y retournais habituellement. J'allais tous les jours chez le comte de *Rivera*, ministre de Sardaigne, vieillard respectable, qui, quoique sourd, ne m'ennuyait pas, et me donnait de très-bons conseils. Une fois il m'arriva de trouver sur sa table un beau Virgile in-folio ouvert au sixième livre de l'Énéide. Le bon vieillard, en me voyant entrer, me fit signe de m'approcher, et commença à réciter à haute voix, avec le plus grand enthousiasme, les beaux vers sur *Marcellus*, que tout le monde connaît et sait par cœur. Pour moi, qui ne les entendais plus, quoique je les eusse traduits, expliqués et récités six ans auparavant, j'en fus si honteux et j'en éprouvai une si profonde douleur, que pendant plusieurs jours je ne fis que réfléchir à mon opprobre, et ne retournai plus chez le comte. Mais la rouille qui s'attachait de plus en plus à mon esprit était si épaisse, qu'il fallait pour l'arracher quelque chose de plus fort qu'un regret passager. Cette sainte et utile honte passa sans laisser aucune trace, et pendant plusieurs années je ne lus plus ni Virgile ni aucun autre bon livre, en quelque langue que ce fût.

Dans ce second séjour que je fis à Rome, je fus présenté au pape Clément XIII. C'était un beau vieillard; sa vénérable majesté, la magnificence du palais de *Monte-Cavallo,* m'ôtèrent toute répugnance pour la prosternation, quoique j'eusse lu l'histoire ecclésiastique et que je susse au juste la valeur de cette cérémonie.

Ce fut alors que je commençai ma troisième petite intrigue, près la cour paternelle de Turin, par l'organe du comte de *Rivera*, pour obtenir la permission de voyager durant une autre année en France, en Angleterre, et en Hollande, dont les noms seuls faisaient battre mon jeune cœur d'étonnement et de plaisir. Ce petit manége me réussit encore; et me voilà libre de courir le monde pendant toute l'année 1768. Il survint cependant une petite difficulté, qui m'affligea beaucoup; mon curateur, avec lequel je n'avais jamais compté et qui ne m'avait jamais mis au fait de mes revenus, m'écrivit, à l'occasion de la permission que j'avais obtenue, que pour la seconde année il me donnerait une lettre de crédit de quinze cents sequins, ne m'en ayant donné que douze cents pour le premier voyage. Cette annonce mesquine me fit beaucoup de peur, sans cependant me décourager. J'avais toujours entendu dire qu'on vivait très-chèrement dans les pays ultramontains, et il me paraissait bien dur de m'y trouver au dépourvu et obligé de faire une mauvaise figure. Je n'osais pas, d'un autre côté, écrire d'une manière décidée à mon avare curateur. Je me le serais mis à dos, et il aurait fait retentir à mon oreille ce mot, *le roi*, qui à Turin dès qu'il s'agit des nobles se mêle des affaires domestiques les plus intimes. Il aurait pu aisément me faire passer pour un prodigue et pour un libertin : je ne me fis donc aucune querelle avec le curateur. Mais je pris en moi-même la résolution d'économiser autant que je pourrais, dans ce premier voyage, sur les douze cents sequins qu'on me donnait, pour augmenter la somme des quinze cents qu'on me promettait. Étant ainsi passé, pour la première fois, d'un état de

dépense presque splendide à une épargne excessive, j'éprouvai un accès de la plus sordide avarice. Elle alla si loin, que non-seulement je ne visitais plus aucune des curiosités de Rome, pour ne point donner de *pour-boire*, mais je refusais même à mon fidèle et cher Élie ce qu'il lui fallait pour se nourrir; je le remettais de jour en jour, jusqu'à ce qu'il fut obligé de me dire que je le forcerais à me voler pour vivre. Alors, bien contre mon gré, je lui donnai tout ce qui lui était nécessaire.

Ainsi rapetissé d'esprit et de cœur, je partis pour *Venise* les premiers jours de mai. Ma mesquinerie me fit choisir les voiturins, quoique je détestasse le pas des mulets: cependant, comme la différence entre la poste et les voiturins était très-grande, je m'y soumis en pestant. Je laissai dans la calèche Élie avec mon domestique, et je montai une très-maigre rossinante, qui bronchait à chaque pas. J'étais obligé de faire presque tout le chemin à pied. J'allais ainsi en comptant, à voix basse et sur mes doigts, combien j'économiserais sur les dix ou douze jours de mon voyage; combien sur un mois de séjour à Venise; combien pour sortir d'Italie; combien sur tel ou tel autre point, et je repassais incessamment ces vilenies dans ma tête.

J'avais pris le voiturin jusqu'à *Bologne*, par la route de *Lorette;* mais arrivé à cette dernière ville, mon ennui fut si grand, et je trouvai mon âme si serrée, que je ne pus plus rester fidèle à ma lésinerie et à mes mulets; et je quittai cette manière de voyager, vraiment mortelle. Voilà donc ma naissante avarice vaincue par mon bouillant caractère. Enfin, j'envoyai tout au diable; je payai le *voiturin* pour tout le voyage, et, soulagé d'un grand poids, je pris la poste en respirant. De ce moment l'économie ne fut plus en moi que de l'ordre sans avarice.

Me voilà enfin à *Venise*. Dans les premiers jours, sa position, vraiment surprenante, me remplit d'étonnement et de plaisir. J'en aimais jusqu'au jargon, et c'est peut-être parce que mes oreilles y étaient accoutumées par les comédies de

Goldoni, que j'avais lues dans mon enfance. Ce dialecte est en effet gracieux; il manque seulement de majesté. La foule des étrangers, la quantité de spectacles, la diversité des fêtes et des amusements qu'on donna cette année pour le duc de *Wirtemberg*, et qui se trouvaient réunis à ceux qui ont lieu à la foire de l'Ascension, me firent rester à *Venise* jusqu'à la moitié de juin, sans cependant beaucoup m'amuser. Ma mélancolie habituelle, l'ennui, mon impatience de changer de lieu recommençaient à me tourmenter, aussitôt que l'avidité de voir des choses nouvelles était un peu satisfaite. Je passai plusieurs jours, vivant solitairement, ne sortant point de chez moi, ne bougeant pas de ma fenêtre, d'où je faisais des signes à une jeune demoiselle qui logeait vis-à-vis de moi, et avec qui j'échangeais de temps en temps quelque mots.

Le reste de la journée, qui était bien longue, je le passais ou à dormir, ou à rêver je ne saurais dire à quoi, et souvent à pleurer sans aucun motif: j'avais perdu ma tranquillité, et je ne pouvais pas même soupçonner ce qui me l'ôtait. Quelques années après, ayant fait de nouvelles observations sur moi, j'ai trouvé que c'était une maladie qui me prenait tous les ans au printemps, quelquefois en avril, et quelque fois en juin. Elle durait plus ou moins; elle se faisait sentir avec plus ou moins de force, selon que mon cœur et mon esprit se trouvaient alors plus ou moins vides et oisifs.

J'ai éprouvé aussi que mes facultés intellectuelles ressemblaient à un baromètre, et que je me sentais plus ou moins de talent pour la composition en raison du poids de l'air. J'étais presque entièrement stupide pendant les grands vents du solstice et de l'équinoxe; j'ai eu toujours infiniment moins de pénétration le soir que le matin. L'imagination, l'enthousiasme et l'aptitude à inventer ont toujours eu plus de force en moi au milieu de l'hiver, ou au milieu de l'été, que dans les saisons intermédiaires. Cette matérialité, que je crois en grande partie commune à tous les hommes qui ont les nerfs un peu délicats,

a tout à fait diminué en moi l'orgueil qu'aurait pu m'inspirer ce que j'ai fait de bien , comme elle a affaibli la honte de ce que j'ai fait de mal, surtout dans mon art. Je suis entièrement convaincu que dans les temps dont je parle il n'était pas en mon pouvoir de rien produire de bon,

CHAPITRE QUATRIÈME.

Je finis mon voyage d'Italie, et j'arrive pour la première fois à Paris.

Mon séjour à Venise, à tout prendre, fut plutôt ennuyeux qu'agréable; je ne visitai pas même la dixième partie des merveilles en peinture, sculpture et architecture, qu'on trouve réunies dans cette ville : il suffit de dire, à ma honte, que je ne vis pas même l'arsenal. Je ne pris aucune note sur ce gouvernement, qui diffère en tout des autres : s'il n'est pas possible de le louer comme bon, il doit être au moins considéré comme rare, ayant existé pendant tant de siècles avec tant d'éclat, de prospérité et de tranquillité. Mais, toujours étranger aux beaux-arts, je ne savais que végéter honteusement. Enfin, je partis de Venise, et j'éprouvai, comme a mon ordinaire, un plaisir plus grand en la quittant qu'en y arrivant. Je passai à *Padoue*, qui me déplut; je ne pensai pas même à faire la connaissance d'un seul de ces professeurs célèbres avec lesquels j'ai tant désiré d'être lié dans la suite : je frissonnais alors aux noms seuls de professeur, d'étude et d'université. Je ne savais pas même qu'à quelques milles de *Padoue* étaient les cendres de notre immortel Pétrarque : et qu'avais-je affaire de lui, moi qui ne l'avais jamais lu, ni compris, ni senti; moi qui l'avais rejeté bien vite, lorsque, par hasard, il m'était tombé sous la main! Pressé continuellement par l'ennui et l'oisiveté, je passai par *Vicence*, *Véronne*, *Mantoue*, *Milan*, et je gagnai à la hâte *Gênes*, ville que j'avais très-peu vue, quelques années auparavant, et qui m'avait laissé un certain désir de la revoir. J'avais des lettres de recommandation pour ces divers pays, mais je ne les donnais pas pour la plupart; et quand je les présentais, je ne retournais plus que chez les personnes qui s'obstinaient à ve-

nir me chercher; ce qui n'arrivait presque jamais et ne devait guère arriver. Cette *sauvagerie* était d'une part le résultat de la fierté et de l'inflexibilité d'un caractère que l'éducation n'avait pas formé; et de l'autre, d'une répugnance presque invincible à voir des figures nouvelles; disposition inconciliable avec la fureur de changer sans cesse de pays. Étrange bizarrerie! mon cœur avait besoin de vivre avec les mêmes personnes et de les trouver dans d'autres lieux!

Je ne tardai pas à m'ennuyer aussi à *Gênes*, où il n'y avait point alors de ministre de Sardaigne et où je ne connaissais que mon banquier. J'avais résolu d'en partir à la fin de juin, lorsqu'un jour ce banquier, galant homme, ayant beaucoup d'usage du monde, vint me faire une visite. Il me trouva seul, sauvage et mélancolique; il voulut savoir comment je passais mon temps, et ayant vu que je n'avais point de livres, point de connaissances, et que toutes mes occupations se réduisaient à rester à ma fenêtre, à courir dans les rues de *Gênes*, ou à me promener en bateau, il eut pitié de moi et de ma jeunesse, et il voulut absolument me mener chez un de ses amis. C'était le chevalier Charles *Negroni*, qui avait passé une partie de sa vie à Paris, et qui, voyant que j'avais une si grande envie d'y aller, m'en parla beaucoup: l'opinion qu'il voulut me donner de cette ville me parut alors exagérée, et je ne la trouvai vraie qu'en y arrivant, quelques mois après. Ce brave et galant homme me présenta dans les premières maisons de *Gênes;* et au fameux festin que donna le nouveau doge, il me servit d'introducteur et de compagnon. Ce fut là que je manquai de devenir amoureux d'une aimable femme, qui paraissait vouloir me payer de retour. Mais la rage de courir le monde et de quitter l'Italie me sauva des chaînes que l'amour me gardait pour un autre temps.

Embarqué sur une petite felouque pour passer à *Antibes*, il me semblait que j'allais aux Indes. Dans mes promenades maritimes, il ne m'était jamais arrivé de m'éloigner du rivage que

de quelques milles. Un vent frais nous poussa au large; il devint plus fort et dangereux, et nous obligea à prendre terre à *Savonne*, où nous restâmes deux jours pour attendre le beau temps. Ce retard m'ennuya et m'affligea beaucoup. Je ne sortis pas de la maison, et je n'allai pas même visiter la célèbre vierge de *Savonne*. Je ne voulais absolument plus rien voir de l'Italie, ni en entendre parler. Il me semblait que tout le temps que j'y passais encore était pris sur les plaisirs qui m'attendaient en France. Mon imagination exaltée grossit toujours à mes yeux le bien et le mal, quand ils sont encore dans l'avenir; en sorte que lorsque j'éprouve l'un ou l'autre, surtout le bien, il est déjà usé.

Débarqué à *Antibes*, tout me réjouissait: une langue nouvelle, des usages, une architecture, des figures, tout nouveau; et quoique tout fût pire plutôt que mieux, la variété produisait en moi des sensations agréables. Je partis à l'instant pour Toulon, dont l'aspect me déplut et où je ne vis rien. Je passai à Marseille. La position riante de cette ville, ses rues droites et propres, son cours, si beau, son port, ses femmes, si jolies et si agaçantes, me firent le plus grand plaisir. Je me déterminai à y séjourner un mois, pour laisser passer aussi les grandes chaleurs. Il y avait table d'hôte à l'auberge où je demeurais. J'avais par là compagnie à dîner et à souper, sans être obligé de parler, ce qui a toujours été un effort pour moi. Ma taciturnité, dont une timidité, que je n'ai jamais pu vaincre entièrement, était la principale cause, redoublait par le babil continuel des Français, qui se trouvaient en grand nombre à cette table, la plupart officiers et négociants. Je ne contractai avec eux ni amitié ni familiarité; c'est à quoi mon caractère n'a jamais été porté. Je les écoutais volontiers, sans en tirer aucun profit; mais j'ai toujours écouté sans peine, même les discours des sots : on apprend d'eux tout ce qu'ils ne disent pas.

C'était surtout pour son théâtre que je voulais voir la France. J'avais trouvé, deux ans auparavant, une troupe de comédiens

français ; et je les avais suivis avec la plus grande assiduité pendant tout l'été : je connaissais par conséquent les principales tragédies, et presque toutes les comédies les plus célèbres. Je dois avouer que ni en Piémont, ni en France, à mon premier, ou même à mon second voyage, deux ans après, il ne me vint pas à l'esprit que j'eusse jamais le désir ou le talent de composer des ouvrages dramatiques. J'écoutais ceux des autres attentivement, mais sans aucun instinct d'imitation, sans aucun mouvement intérieur qui trahît l'auteur futur. En tout, j'étais plus amusé par la comédie qu'ému par la tragédie, quoique naturellement plus enclin à pleurer qu'à rire. Quand j'y ai réfléchi dans la suite, il m'a semblé qu'une des principales causes de mon indifférence pour la tragédie venait de ce que dans presque toutes les pièces françaises il y a des scènes entières et quelquefois des actes remplis par des personnages secondaires, qui me glaçaient en prolongeant l'action sans nécessité ou, pour mieux dire, en l'interrompant. D'ailleurs, mon oreille, quoique je ne voulusse plus être Italien, me servait malgré moi, en m'avertissant de l'ennuyeuse et insipide uniformité de ces vers dont les rimes marchent deux à deux, de ces hémistiches dont la mesure est si triviale, et enfin de ces désinences nasales qui sont si désagréables. De là, sans savoir pourquoi, quoique les acteurs fussent excellents relativement aux nôtres, qui sont détestables ; quoique les pièces fussent très-bonnes quant aux passions, à la conduite et aux pensées, j'éprouvais de temps en temps un froid glacial, et je sortais peu content du théâtre. Les tragédies qui me faisaient le plus de plaisir étaient *Phèdre*, *Alzire*, *Mahomet*, et quelques autres.

Après le spectacle, un de mes amusements à Marseille était de me baigner presque tous les soirs dans la mer ; j'avais trouvé un petit endroit fort agréable, sur une langue de terre placée à droite hors du port, où en m'asseyant sur le sable, le dos appuyé contre un petit rocher qui empêchait qu'on ne pût me

voir du côté de la terre, je n'avais plus devant moi que le ciel et la mer. Entre ces deux immensités, qu'embellissaient les rayons d'un soleil couchant, je passais en rêvant des heures délicieuses ; et là je serais devenu poëte si j'avais su écrire dans une langue quelconque.

Tout ennuie les oisifs : ainsi je m'ennuyai bientôt du séjour de Marseille. Poursuivi par la fureur de voir *Paris*, je partis le 10 août, plutôt comme un homme qui s'échappe que comme un voyageur ; et j'allai nuit et jour, sans m'arrêter, jusqu'à Lyon. Ni *Aix*, avec sa magnifique et riante promenade ; ni *Avignon*, avec le tombeau de la célèbre *Laure ;* ni *Vaucluse*, longtemps la demeure de notre divin *Pétrarque*, rien ne put me détourner d'aller droit comme un trait à mon but. La lassitude m'arrêta quarante-huit heures à Lyon ; mais m'étant remis en route, j'arrivai en moins de trois jours à Paris, par la Bourgogne.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Mon premier séjour à Paris.

C'était au mois d'août, entre le 15 et le 20, au milieu d'une matinée nébuleuse, froide et pluvieuse, que j'entrai à Paris, par le misérable faubourg Saint-Marceau. Je quittais le beau ciel de la Provence et de l'Itatie, et je n'avais jamais vu des brouillards si épais, surtout dans cette saison. En avançant dans le tombeau fétide et fangeux du faubourg Saint-Germain, où je fus me loger, mon cœur se serra; et je n'ai jamais éprouvé de ma vie une impression si douloureuse pour une si petite cause. Que d'empressement, que de désirs, que de folles illusions m'avaient conduit dans ce cloaque! En descendant à l'auberge, je me trouvai entièrement détrompé, et sans la lassitude extrême et la honte dont je me serais couvert, je serais reparti à l'instant. Lorsque je commençai à courir dans Paris, mes illusions se perdirent encore davantage. Une architecture barbare et chétive, l'éclat ridicule et mesquin du peu de maisons qu'on décore du titre de palais et d'hôtels; la saleté des églises gothiques; la construction vraiment vandale des théâtres d'alors; mille autres objets désagréables, dont le plus repoussant était le visage plâtré de femmes, fort laides : rien de tout cela n'était assez compensé pour moi par la beauté de tant de jardins; par l'élégance des étonnantes promenades publiques, toujours fréquentées; par le bon goût et le nombre infini des belles voitures; par la sublime façade du Louvre; par la quantité de spectacles, presque tous bons; et par tant d'agréments et de plaisirs de tous genres.

Le temps s'obstinait à être mauvais, et depuis près de quinze jours que j'étais à Paris je n'avais pas encore salué le soleil.

Mes jugements moraux se ressentent toujours un peu de l'influence de l'atmosphère; cette première impression de Paris resta si fortement gravée dans ma tête, qu'il me semble que je l'éprouve encore même à présent, c'est-à-dire vingt-trois ans après, quoique ma raison la combatte et la condamne en partie.

La cour était à *Compiègne*, où elle devait passer tout le mois de septembre. L'ambassadeur de Sardaigne, pour qui j'avais des lettres, ne se trouvant pas à Paris, je n'y connaissais âme qui vive, excepté quelques étrangers que j'avais rencontrés en Italie, et qui comme moi n'y connaissaient pas un honnête homme. Je passais mon temps aux promenades, aux théâtres et avec les filles, toujours tourmenté par un malaise qui me poursuivait partout. Notre ambassadeur ne revint de Fontainebleau à Paris qu'à la fin de novembre. Il me présenta dans différentes maisons, et surtout chez les ministres étrangers. Il y avait un petit pharaon chez l'ambassadeur d'Espagne, où je jouai pour la première fois. N'ayant ni perdu ni gagné, je m'ennuyai bientôt du jeu et de tous mes amusements, et je resolus de partir dans le mois de janvier pour aller à Londres. Rassasié de Paris, dont je ne connaissais à la vérité que les rues, ma rage de voir des choses nouvelles s'était beaucoup calmée. Je les trouvais toutes non-seulement au-dessous des chimères mon imagination, mais même au-dessous des réalités que j'avais vues en Italie. Ce fut donc à Londres que j'achevai de bien connaître et d'apprécier *Naples*, *Rome*, *Venise* et *Florence*.

Avant de partir pour l'Angleterre, mon ambassadeur me proposa de me présenter à la cour de *Versailles*. Une certaine curiosité de voir une cour plus belle que les autres me porta à accepter. Nous choisîmes le 1er janvier 1768 pour voir les cérémonies du jour. Je savais que le roi ne parlait jamais aux étrangers qui n'étaient pas marquants; je ne pus cependant me faire à l'impassible et sourcilleux maintien de Louis XV. Il toisait l'homme qu'on lui présentait de la tête aux pieds, et il avait l'air de n'en recevoir aucune impression. Il me

semble cependant que si l'on disait à un géant : *Voici une fourmi que je vous présente;* en la regardant il sourirait ou dirait peut-être : *Ah! le petit animal!* et s'il gardait le silence, sa figure le dirait pour lui. Ce mépris négatif ne m'affligea plus autant, lorsque, quelques moments après, je vis le roi recevoir de la même manière des étrangers plus importants que moi. Après une courte prière au milieu de deux prélats, dont, si je m'en souviens bien, l'un était cardinal, le roi prit le chemin de la chapelle ; et entre deux portes le *prévôt des marchands,* premier officier de la municipalité de Paris, s'avança vers lui et lui balbutia un compliment d'usage pour le premier de l'an. Le taciturne monarque lui répondit par un mouvement de tête ; et s'étant retourné vers un de ses courtisans, lui demanda où étaient restés les *échevins* qui accompagnaient ordinairement le *prévôt*..... A cette question, une voix sortit du milieu de la foule, et dit plaisamment : *Ils sont restés embourbés;* toute la cour en rit, et le monarque même en sourit et fut à la messe. La fortune inconstante a voulu que, presque vingt ans après, je visse à l'hôtel de ville un autre Louis recevoir bien plus gracieusement un compliment bien différent, qui lui était fait par un autre *prévôt*, sous le nom de *maire*, le 17 juillet 1789. C'était alors les courtisans qui étaient restés embourbés en venant de Versailles à Paris. Peut-être je rendrais grâce à Dieu d'avoir été témoin de ce spectacle, si je n'étais persuadé que le règne de ces millions de rois plébéiens sera plus funeste à la France et au monde entier que celui des rois Capétiens.

CHAPITRE SIXIÈME.

Voyage en Angleterre et en Hollande. — Mes premières amours.

Je partis de Paris vers la moitié de janvier, avec un de mes compatriotes, jeune homme d'une très-belle figure, d'assez d'esprit naturel, et plus âgé que moi de dix à douze ans; au reste, aussi ignorant que moi, réfléchissant bien moins et aimant mieux s'agiter dans le tourbillon de la société que de travailler à connaître et à observer les hommes. Il était le cousin de notre ambassadeur à Paris et neveu du prince *de Masserano,* alors ambassadeur d'Espagne à Londres, chez qui nous devions aller loger. Quoique je n'aimasse pas les compagnons de voyage, comme il s'agissait d'aller à un lieu déterminé, je m'en accommodai sans peine. Mon nouveau camarade était d'une humeur très-gaie, il parlait beaucoup; et nous avions la satisfaction mutuelle, moi de me taire et d'écouter, lui de parler et de se louer. Il était très-épris de lui-même, ayant beaucoup plu aux femmes; et il me contait d'un air solennel ses bonnes fortunes, que j'écoutais avec plaisir et sans envie. Le soir, quand nous descendions dans les auberges, en attendant le souper, nous jouions aux échecs; il me gagnait toujours, car je n'ai jamais eu l'esprit du jeu. Pour nous rendre à Calais, nous prîmes par Lille, Douai et Saint-Omer. Le froid était si excessif, qu'une nuit, quoique dans une voiture bien fermée, avec des glaces et des stores; quoique nous eussions la précaution d'y tenir une bougie allumée, nous trouvâmes notre pain et même notre vin glacés. Je me réjouissais de cet excès de froid, car j'aime tous les extrêmes.

En quittant les côtes de France, le froid diminua beaucoup, et nous ne trouvâmes point de neige de Douvres à Londres.

L'Angleterre et surtout Londres me plurent infiniment, à la première vue. Les chemins, les auberges, les chevaux, les femmes, la vie et l'activité; la propreté et la commodité des maisons, quoique très-petites; point de pauvres; un mouvement perpétuel d'industrie répandu également dans les provinces et dans la capitale ; tous ces avantages m'enchantèrent au premier coup d'œil. Je n'ai point changé d'avis dans les autres voyages que j'y fis après.

A Londres, il est plus aisé aux étrangers de se faire présenter dans les maisons particulières qu'à Paris. Entraîné par cette facilité et par mon compagnon de voyage, je me jetai dans le tourbillon. En général je ne me soucie point de vaincre les obstacles, quand il ne m'en revient aucun bien. La bienveillance véritablement paternelle du prince *de Masserano* ne contribua pas peu à triompher de mon caractère rustique et revêche. C'était un excellent vieillard, qui aimait les Piémontais avec passion, étant né en Piémont, quoique son père se fût ensuite transplanté en Espagne. Après trois mois de séjour, je m'aperçus que je m'ennuyais dans les assemblées, les soupers et les bals, et que je n'y apprenais rien; je changeai de rôle, et au lieu de faire le seigneur dans le salon, je fis le cocher à la porte : je menais en voiture par tout Londres mon compagnon, qui faisait l'agréable ; en lui laissant toute la gloire des succès amoureux, je m'acquittais de mon métier de cocher avec tant d'intelligence et d'adresse, que même dans les combats à coups de timon, qui sont d'usage en sortant du *Renelawgh* et des spectacles, je m'en tirais avec honneur, sans rien briser et sans faire aucun mal aux chevaux. Mes amusements de tout l'hiver se bornèrent à monter à cheval pendant cinq à six heures tous les matins, et à rester sur le siége durant deux ou trois heures tous les soirs, quelque temps qu'il fît. Dans le mois d'avril nous fîmes, avec mon compagnon de voyage, une incursion dans les plus belles provinces de l'Angleterre. Nous allâmes à *Portsmouth*, *Salsbury*,

Bath, *Bristol*, et nous retournâmes par *Oxford* à *Londres*.

Le pays m'enchanta. J'eus dès lors le désir de m'y fixer pour toujours, non que les individus me plussent beaucoup ; mais les sites, les mœurs simples, les femmes, belles et modestes, surtout une véritable liberté, tout cela me faisait oublier le désagrément du climat, la mélancolie qui y est inévitable, et la cherté, vraiment ruineuse, de la vie.

Revenu de cette petite tournée, qui me redonna du goût pour le mouvement, je me sentis de nouveau pressé par la fureur de courir ; et ce fut avec beaucoup de peine que je différai jusqu'au mois de juin mon départ pour la Hollande. Je m'embarquai à *Harwich* pour *Helvoetluys*, où, par un bon vent, j'arrivai en douze heures.

La Hollande est pendant l'été un riant et agréable pays. Il m'aurait plu bien davantage si je l'eusse visité avant l'Angleterre. Tout ce qu'on y admire, population, richesse, propreté, bonnes lois, industrie et activité, tout cela se trouve encore plus en Angleterre. En effet après beaucoup de voyages et la plus grande expérience, les deux seuls pays de l'Europe que j'aie toujours désiré habiter, ont été l'Angleterre et l'Italie. La première, parce que l'art y a changé et subjugué la nature ; la seconde, parce que la nature s'y maintient toujours pleine de force et de vigueur, malgré les langes dont ses gouvernements, quelquefois mauvais et toujours oisifs, l'ont enveloppée.

Pendant mon séjour à *La Haye*, qui fut plus long que je ne l'avais cru, je tombai enfin dans les filets que l'amour m'avait tendus en vain jusqu'à ce moment. Une jeune femme, mariée depuis un an, belle, douce, ingénue, timide et pleine de grâces naturelles, m'inspira la passion la plus vive. Le pays étant petit et les distractions peu nombreuses, je commençai à la voir plus souvent que je n'aurais voulu ; et je finis par éprouver de la peine toutes les fois que je ne pouvais la voir autant que je le désirais. Je me trouvai pris sans m'en apercevoir, au point que je rêvais à la manière de ne plus sortir de *La Haye*,

étant persuadé qu'il me serait impossible de vivre sans elle. Mon cœur se trouva ouvert dans le même temps aux traits de l'amour et aux douces insinuations de l'amitié. Mon nouvel ami était *Dom Joseph d'Acunha*, ministre de Portugal en Hollande. Il avait beaucoup d'originalité dans l'esprit, de l'instruction, un grand caractère; un cœur noble, et une âme remplie de feu et d'élévation. Une certaine sympathie entre nos deux taciturnités nous avait liés mutuellement sans que nous nous en fussions aperçus. La franchise et la chaleur de nos deux âmes firent le reste. Je me trouvais très-heureux à *La Haye*, où, pour la première fois de ma vie, il m'arrivait de ne rien désirer au monde, hors mon ami et ma maîtresse. Amant et ami, payé d'un double retour, j'étais enivré des affections les plus douces. Je parlais de mon ami à ma maîtresse et de ma maîtresse à mon ami. J'éprouvais ainsi des plaisirs vifs, ineffables et jusque-là inconnus à mon cœur, quoiqu'il en éprouvât confusément le besoin. Mon digne ami me donnait toujours les plus sages conseils : je n'oublierai jamais le service qu'il me rendit en me faisant rougir avec adresse de ma vie stupide et oisive, de ma répugnance à ouvrir un livre quelconque de mon ignorance universelle, qui allait jusqu'à ne connaître ni nos excellents poëtes Italiens, ni nos prosateurs, ni les philosophes les plus célèbres. Il me parla surtout de l'immortel *Machiavel*, dont je ne savais que le nom; défiguré dans nos éducations par les préjugés, qui le décrient sans le faire connaître, nous le haïssons sur la parole de ses détracteurs, qui souvent ne l'ont jamais ni lu ni compris. Mon ami *d'Acunha* m'en donna un exemplaire, que je conserve encore et que j'ai beaucoup lu et apostillé bien des années après. Ce que j'éprouvai de fort étrange alors, mais dont je ne me suis rendu compte que depuis, c'est que le désir de l'étude et une certaine effervescence d'idées créatrices ne s'emparaient de moi que quand j'étais fortement occupé d'amour. L'amour m'ôtait à la fois le moyen de m'appliquer, et m'en donnait la plus grande envie. Jamais je ne me suis senti plus propre à

une composition littéraire quelconque que quand je pouvais porter l'hommage de mon talent à celle qui m'inspirait une grande passion.

Mon bonheur en Hollande ne fut pas de longue durée. Le mari de la femme que j'aimais était un très-riche particulier, dont le père avait été gouverneur à *Batavia* ; il aimait à changer de pays. Il venait d'acheter une baronnie en Suisse, où il voulait aller passer l'automne. Il fit pendant le mois d'août un petit voyage aux eaux de *Spa* avec sa femme. Comme il n'était pas jaloux, je les suivis. Nous revînmes ensemble de *Spa* jusqu'à *Maestricht*, où je fus obligé de la quitter ; elle alla à la campagne avec sa mère, et lui en Suisse. Je ne connaissais pas sa mère, et je n'avais aucun prétexte décent ou plausible pour m'introduire chez elle.

Cette première séparation me brisa le cœur ; cependant nous avions encore l'espérance de nous revoir. En effet, aussitôt que le mari fut parti pour la *Suisse*, elle vint me rejoindre à *La Haye*. Ma joie fut extrême ; mais elle passa comme l'éclair. Nous restâmes dix jours ensemble, et je me crus aussi heureux qu'un homme peut l'être. Comme elle n'avait pas le courage de me parler du jour de son départ, ni moi la force de le lui demander, un matin, à l'improviste, mon ami d'*Acunha* entra chez moi, et me dit qu'elle avait été obligée de partir. Il me donna un petit billet d'elle, qui me frappa mortellement, quoiqu'il fût plein d'une tendre affection. Elle m'annonçait, avec la plus grande ingénuité, qu'elle était forcée impérieusement de rejoindre son mari, qui le lui avait ordonné, et qu'elle ne pouvait plus différer son départ sans se déshonorer. Mon ami me donna toutes les consolations qui étaient en son pouvoir, et m'exhorta à écouter la raison, puisque le mal était sans remède.

Je ne serais jamais cru si je racontais les transports frénétiques dans lesquels je tombai. Je voulais absolument mourir ; cependant, je n'en dis mot à personne. Je fis le malade pour

obliger mon ami de me quitter; je fis appeler un chirurgien, qui me saigna. Il était à peine sorti, que je feignis de dormir, et m'étant enfermé dans mes rideaux, je pensai quelques instants à ce que j'allais faire, puis je défis mes ligatures, avec l'intention de mourir en perdant tout mon sang. Mais mon fidèle et intelligent Élie, qui m'avait vu dans un état si violent; et à qui mon ami, avant de sortir, avait fait sa leçon, eut l'air de croire que je l'avais appelé; il vint au bord de mon lit, et ouvrit tout à coup les rideaux. Surpris et honteux en même temps, peut-être repentant, ou au moins peu ferme dans ma folle résolution, je lui dis que les ligatures s'étaient défaites : il feignit de le croire, les rétablit, et ne voulut plus me perdre de vue. Il envoya chercher mon ami, qui accourut à l'instant chez moi; ils me forcèrent tous les deux à quitter le lit. Mon ami voulut me faire conduire chez lui, où je restai plusieurs jours, pendant lesquels il ne me laissa jamais seul. Ma douleur était morne et silencieuse ; et soit honte, soit défiance, je n'osais pas la montrer. Je ne disais mot ou je pleurais. Le temps cependant, les conseils de mon ami, les petites distractions auxquelles il me forçait, un rayon d'espérance de revoir ma maîtresse à son retour en Hollande l'année suivante, et, plus que tout cela peut-être, la legèreté naturelle à mes dix-neuf ans, me soulagea peu à peu. Mon âme resta longtemps blessée, mais la raison reprit le dessus.

Revenu un peu à moi-même, mais toujours très-affligé, je pris la résolution de partir pour l'Italie. Je trouvais insupportable la vue du pays et des lieux qui ne pouvaient plus me donner le bonheur, que je n'avais entrevu que pour le perdre. J'avais pourtant beaucoup de peine à me détacher d'un tel ami; mais lui-même, me voyant si profondément blessé, m'encouragea à partir. Il était persuadé que le mouvement, la variété des objets, l'éloignement et le temps me guériraient infailliblement.

Je le quittai vers le milieu de septembre, à *Utrecht* où il

avait voulu m'accompagner. Je pris la route de *Bruxelles*, et traversai la *Lorraine*, l'*Alsace*, la *Suisse* et la *Savoie*, sans m'arrêter, si ce n'est pour dormir. J'arrivai en Piémont , et j'allai tout droit à *Cumiana*, campagne de ma sœur. De là j'allai à Suze, sans passer par Turin, voulant éviter tout commerce avec les hommes ; pour guérir ma fièvre, je sentais que j'avais besoin d'une solitude absolue. Pendant tout ce voyage, de toutes les villes où je passai, comme *Nancy*, *Strasbourg*, *Bâle* et *Genève*, je ne vis que les murs. Je n'ouvrais pas même la bouche avec mon fidèle Élie ; je ne lui parlais que par signes ; et lui, se conformant à mon humeur, m'obéissait de même et prévenait tous mes besoins.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De retour dans ma patrie, je m'adonne aux études philosophiques.

Je restai six semaines à la campagne avec ma sœur, et j'allai à Turin aussitôt qu'elle y retourna. Presque personne ne me reconnaissait, ma taille s'étant prodigieusement développée pendant ces deux années de voyage. La vie oisive et remplie de distractions que j'avais menée avait fait le plus grand bien à mon tempérament. En passant par *Genève*, j'avais acheté une malle pleine de livres, parmi lesquels étaient les œuvres complètes de *Rousseau*, de *Montesquieu*, d'*Helvétius* et autres. A peine rendu chez moi, le cœur plein de mélancolie et d'amour, je sentais le besoin impérieux d'appliquer mon esprit à une étude quelconque. Mais à laquelle ? Mon éducation négligée, et suivie de six années de dissipation et d'oisiveté, m'avait rendu incapable de toute espèce d'étude. Ne sachant pas si je resterais dans mon pays, ou si je recommencerais mes voyages, je m'établis pendant l'hiver chez ma sœur, où je ne voyais absolument personne, et je passais mes journées à lire et à me promener. Je ne lisais que des livres français : je voulus commencer l'*Héloïse* de *Rousseau ;* je revins plusieurs fois à la charge, mais inutilement. Quoique d'un caractère très-passionné, quoique encore fort amoureux, je trouvais dans ce livre tant de recherche, tant de manière, tant d'affectation, tant de chaleur de tête et tant de froideur de cœur, qu'il me fut impossible d'achever le premier volume. Je n'entendais rien aux *OEuvres politiques* de *Rousseau ;* et je les laissai là. La prose de *Voltaire* me faisait le plus grand plaisir; mais ses vers m'ennuyaient. Je n'ai jamais lu sa *Henriade* que par morceaux ; un peu plus *la Pucelle*, quoique tout ce qui est obscène m'ait

toujours dégoûté. Je lus aussi quelques-unes de ses tragédies. Pour *Montesquieu,* je le lus deux fois, d'un bout à l'autre, avec plaisir et surprise, et peut-être aussi avec quelque profit. L'*Esprit,* d'*Helvétius*, me fit une profonde, mais désagréable impression. Le livre des livres, pour moi; celui qui me ravissait véritablement, et qui me fit passer pendant tout l'hiver les heures les plus heureuses, était *Plutarque.* Je relus jusqu'à cinq et six fois les vies de *Timoléon, César, Brutus*, *Pélopidas*, et d'autres encore, avec des cris, des pleurs et de tels transports, que j'entrais presque en fureur; et s'il y avait eu quelqu'un dans la chambre voisine, on m'aurait certainement cru fou. Toutes les fois que je rencontrais quelques-uns des grands traits de ces grands hommes, j'étais saisi d'une agitation si forte, que je ne pouvais plus rester assis. J'étais comme hors de moi, et je versais des larmes de douleur et de rage, en me retrouvant né en Piémont, et dans des temps et sous des gouvernements où il était impossible de penser ou de dire quelque chose de grand, et où l'on était réduit à penser et à sentir inutilement. Durant cet hiver, j'étudiai, avec la plus grande chaleur, le système planétaire, et les mouvements et les lois des corps célestes. Je poussai ces connaissances jusqu'où elles peuvent arriver sans le secours de la géométrie, que je n'avais jamais pu apprendre; c'est-à-dire, que j'étudiai très-mal la partie historique de l'Astronomie, qui est purement mathématique. Malgré ma grossière ignorance, j'en compris assez pour élever mon intelligence jusqu'à l'immensité de l'univers. Nulle étude plus que celle-ci n'aurait rempli mon âme et ne m'aurait charmé davantage, si j'avais eu les connaissances nécessaires pour la continuer. Au milieu de ces nobles et douces occupations, qui me récréaient, et qui augmentaient cependant ma taciturnité, ma mélancolie et mon dégoût pour tous les amusements communs, j'étais pressé sans cesse, par mon beau-frère, de me marier. J'avais un penchant naturel à la vie domestique. Mais, après avoir vu l'Angleterre à dix-neuf ans,

après avoir lu avec beaucoup de feu et goûté *Plutarque* à vingt ans, j'éprouvais la plus grande répugnance à me marier et à avoir des enfants à Turin. Cependant, la légèreté de mon âge me fit écouter peu à peu les conseils de mon beau-frère. Je consentis à ce qu'il négociât pour moi un mariage avec une jeune demoiselle, riche héritière, de très-bonne maison, et presque jolie, qui, avec ses yeux noirs, m'aurait fait oublier mon *Plutarque*, comme *Plutarque* avait affaibli ma passion pour la belle Hollandaise. J'avouerai ici que j'eus alors la lâcheté de désirer plutôt la richesse que la beauté. Je calculai que ma fortune s'augmentant de presque moitié, me mettrait en état de faire ce qu'on appelle dans le monde une brillante figure; mais ma bonne étoile me servit mieux que mon faible jugement. La demoiselle, après avoir montré du penchant pour moi, en fut détournée par une de ses tantes, qui devint favorable à un jeune gentilhomme, enfant de famille moins riche que moi, mais ayant une quantité de frères et d'oncles et jouissant d'une certaine faveur à la cour. Il avait été page du duc de *Savoie*. héritier présomptif du trône, qui par la suite le combla de bienfaits. Il était d'un excellent caractère, et il avait des mœurs douces et aimables. Je passais au contraire pour un homme extraordinaire (en prenant ce mot en mauvaise part), qui se conformait peu à la manière de penser, aux mœurs, au caquetage et à l'esclavage de sa patrie; qui ne prenait pas assez de précaution pour en blâmer les usages et pour s'en moquer; ce qu'avec raison on ne pardonne jamais. Je fus donc solennellement refusé; et le jeune homme eut la préférence. La demoiselle fit très-bien pour elle, puisqu'elle passa des jours heureux dans la famille où elle entra; elle fit aussi très-bien pour moi, puisque si je me fusse embarrassé d'une femme et d'enfants, j'aurais dit adieu aux Muses. Son refus me fit peine et plaisir en même temps. Pendant qu'on traitait l'affaire, j'éprouvais très-souvent des regrets : je sentais une espèce de honte que je n'osais avouer. Je rougissais en moi-même de faire, pour

de l'argent, quelque chose qui était contraire à ma manière de penser. Mais une première faiblesse en produit une seconde, et elles se multiplient à l'infini. Un des motifs de cette cupidité, certainement très-peu philosophique, était le projet que j'avais formé pendant mon séjour à Naples, de me jeter dans la diplomatie. Cette idée avait été alimentée par les conseils de mon beau-frère, vieux courtisan : le désir de ce riche mariage était donc comme la base de mes futures *ambassades ;* carrière où plus on est riche, mieux on réussit.

Heureusement pour moi le mariage manqué emporta avec lui toutes mes velléités diplomatiques : je n'ai jamais demandé aucun emploi ; et, grâce à Dieu, ce stupide désir est resté enseveli en moi : il n'a jamais été connu que de mon beau-frère.

Mes deux projets évanouis, je résolus de continuer mes voyages en attendant ce que je deviendrais. J'avais réglé mes comptes avec mon curateur, du pouvoir duquel je m'étais affranchi aussitôt que j'avais eu vingt ans. Instruit de mes affaires, je me trouvai bien plus à mon aise que mon curateur ne me l'avait fait croire. En cela il m'avait rendu un grand service, m'ayant accoutumé plutôt au moins qu'au plus ; ce qui me donna une certaine habitude d'ordre dont je ne me suis jamais écarté. Je me trouvais alors avoir 2,500 sequins de revenu net. J'avais beaucoup d'argent comptant qu'on avait économisé pendant les années de ma minorité. Il me semblait que j'étais assez riche pour un garçon, et surtout dans mon pays. Ayant abandonné tout projet d'accroître ma fortune, je me préparai à un second voyage que je voulus faire en dépensant beaucoup, et en me procurant toutes les commodités possibles.

—

CHAPITRE HUITIÈME.

Second voyage en Allemagne, en Danemarck et en Suède.

Après avoir obtenu l'indispensable permission du roi, je partis pour *Vienne* dans le mois de mai 1769. Je laissai l'embarras de payer la dépense à mon fidèle Élie, et je commençai à réfléchir profondément sur les choses de ce monde. A la chagrine et oisive mélancolie, à l'impatience physique de changer de lieu, qui m'avait poursuivi dans mon premier voyage, succéda une mélancolie très-douce et portée à la réflexion. Elle était le résultat en partie de mes amours et en partie de mes lectures, qui m'avaient sérieusement occupé pendant six mois. Les *Essais de Montaigne* me furent de la plus grande utilité, et peut-être est-ce à eux que je dois d'avoir appris à penser, si jamais j'ai pensé par la suite. Je les avais en dix petits volumes qui remplissaient exclusivement les poches de ma voiture, et ils étaient devenus mes inséparables compagnons de voyage. Je tirais d'eux instruction et plaisir. Ils flattaient même mon ignorance et ma paresse, car j'en ouvrais au hasard un volume quelconque, j'en lisais une page ou deux et je le refermais. Je passais des heures entières à rêver sur ces deux pages. J'étais honteux aussi de rencontrer à chaque feuille un ou plusieurs passages latins, et d'être obligé à en chercher la traduction dans les notes ; j'etais dans l'impossibilité totale non-seulement d'entendre les citations des poëtes, mais même celles des prosateurs les plus faciles. Je ne me donnais pas même la peine de l'essayer, et j'avais sottement recours à la note. Je dirai plus, je sautais à pieds joints les fréquents morceaux de nos premiers poëtes italiens qu'on y rencontre ; j'aurais eu de la peine à les entendre. Qu'on juge

par là quelle devait être mon ignorance et combien augmentait tous les jours pour moi la difficulté de parler notre divine langue.

J'arrivai à *Vienne* par la route de *Milan* et *Venise,* deux villes que je voulus revoir; et je passai ensuite à *Trente, Inspruck, Ausbourg* et *Munich*, où je m'arrêtai très-peu. Je trouvai *Vienne* une ville presque aussi petite que Turin, sans avoir les avantages de sa position. J'y restai pendant tout l'été, et je n'y appris rien. Dans le mois de juillet je fis un tour jusqu'à *Bude,* pour voir une partie de la Hongrie. Redevenu très-oisif, je ne faisais que courir de tous côtés dans différentes sociétés, mais toujours bien en garde contre les traits de l'amour. Pour m'en garantir j'usais du remède que *Caton* recommande dans de pareilles circonstances. J'aurais pu aisément pendant mon séjour à Vienne faire la connaissance du célèbre poëte *Métastase,* chez qui notre ministre, le comte de *Canale,* vieillard respectable, passait des soirées entières avec une compagnie choisie de gens de lettres, pour y lire des morceaux des classiques grecs, latins et italiens. Il avait voulu m'y mener, m'ayant pris en affection et ayant eu pitié de mon oisiveté. Je ne le voulus jamais, soit ma sauvagerie, soit le mépris que l'habitude du français m'avait donné pour tous les livres italiens. Il me semblait que cette réunion de gens de lettres avec leurs classiques ne pouvait être qu'une triste compagnie de pédants. D'ailleurs j'avais vu *Métastase,* dans les jardins de *Schœnbrunn*, faire à *Marie-Thérèse* la petite génuflexion d'usage avec une figure si servilement satisfaite et adulatrice, que moi qui avais mon Plutarque dans ma jeune tête et qui m'exagérais toujours toutes les théories, je n'aurais jamais consenti à me lier ni d'amitié, ni de familiarité, avec un poëte vendu au despotisme que je détestais si chaudement. Je prenais ainsi le caractère d'un penseur sauvage; et ces bigarrures, se réunissant aux passions de vingt ans et à leurs suites naturelles, formaient en moi un ensemble original et même ridicule. Je continuai en

septembre mon voyage par *Prague* et *Dresde,* où je demeurai un mois. De là à *Berlin,* où je demeurai autant. En mettant le pied sur les États du grand *Frédéric,* qui me parurent ne former qu'un vaste corps de garde, je sentis doubler mon horreur pour le métier des armes. Je fus présenté au roi. En le voyant je n'éprouvai aucun mouvement ni de surprise ni de respect, mais bien de colère et de rage : mouvements qui tous les jours se fortifiaient et se multipliaient en moi à la vue de tout ce qui n'allait pas comme il eût été convenable, à la vue de tant de faussetés qui prenaient le masque de la vérité. Le *comte de Finch,* qui me présentait, me demanda pourquoi, étant au service de mon souverain, je n'en portais pas ce jour-là l'uniforme. Je lui répondis qu'il me semblait qu'il y avait déjà assez d'uniformes dans cette cour. Le roi m'adressa les quatre mots d'usage. Je le regardai avec la plus grande attention en fixant respectueusement mes yeux sur les siens, et je remerciai le ciel de ne m'avoir pas fait naître son esclave. Je sortis de cette caserne prussienne, vers la moitié de novembre, en la détestant autant que possible.

Après être resté trois jours à *Hambourg,* je partis pour le Danemarck. J'arrivai à *Copenhague* au commencement de décembre, et je trouvai le pays assez à mon gré par sa ressemblance avec la Hollande; j'y remarquai aussi une certaine activité, du commerce et de l'industrie comme on n'en trouve pas sous les gouvernements absolument monarchiques ; enfin tout ce qui produit un certain bien-être général, qui prévient à la première vue celui qui arrive et fait un éloge tacite de celui qui gouverne. On ne trouve aucun de ces éléments de bonheur social dans les États prussiens, quoique le grand *Frédéric* commandât aux lettres, aux arts et à la prospérité, de fleurir sous sa protection. J'aimais *Copenhague* et le Danemarck, parce que ce n'était ni Berlin, ni Prusse, pays qui, plus que tout autre, m'a laissé une pénible et désagréable impression, quoique l'on y trouve, et surtout à Berlin, quantité de belles choses,

et particulièrement en architecture ; mais à present même, après tant d'années, je ne peux pas me retracer l'idée de ce peuple de soldats, sans retrouver la même rage que leur vue me causait alors. Pendant l'hiver, je recommençai à bégayer l'italien avec l'envoyé de *Naples* en *Danemarck;* c'était le comte *Catanti,* Pisan, beau-frère du célèbre premier ministre de Naples, le marquis de *Tanucci,* autrefois professeur à l'université de Pise. J'aimais beaucoup la langue et la prononciation toscane, en la comparant surtout au gémissement nasal et guttural de la langue danoise, que j'étais forcé d'entendre heureusement sans la comprendre. Je parlais très-mal, quant au choix des expressions, à la concision et à la force du langage, mérite que les Toscans possèdent au suprême degré. Mais la prononciation de mon italien barbare était pure et toscane. Je m'étais toujours moqué de toutes les autres prononciations italiennes, qui me blessaient l'oreille, et je m'étais accoutumé à prononcer aussi bien que je le pouvais l'*u,* le *z,* le *gi,* et le *ci,* et les autres toscanismes. Le comte *Catanti* m'encouragea à ne pas négliger une langue si belle, et que je devais d'autant plus regarder comme la mienne, que pour rien au monde je ne voulais consentir à passer pour Français. Je recommençai donc à lire des livres italiens. Dans le nombre, je rencontrai les dialogues de l'*Arétin,* qui me dégoûtaient par leur obscénité, mais m'enchantaient par l'originalité, la variété et le choix des expressions. Je m'amusais ainsi à lire, étant obligé, pendant tout l'hiver, de garder la chambre, et quelquefois le lit, à cause des différentes incommodités dont je fus attaqué pour avoir voulu un peu trop échapper à l'amour sentimental. Je relus pour la troisième et quatrième fois mon *Plutarque;* je ne quittais jamais *Montaigne :* de sorte que ma tête était un mélange bizarre de philosophie, de politique et de libertinage. Quand mes petites maladies me permettaient de sortir, un de mes plus grands amusements, dans ce climat boréal, était la course en traîneau, vélocité presque

imaginaire, qui remuait et récréait ma rapide imagination.

A la fin de mars, je partis pour la Suède. Quoique le *Sund* ne fût pas encore gelé, et la *Scanie* pas encore couverte de neige, aussitôt que j'eus passé la ville de *Norkoping*, je retrouvai de nouveau le plus dur hiver; des monceaux de neige, tous les lacs pris, de sorte que je ne pus continuer à rouler sur les roues de ma voiture, et je fus obligé de la faire démonter et de l'attacher sur des traîneaux. J'arrivai ainsi *Stockholm*. La nouveauté de ce spectacle, la nature majestueuse et sauvage de ces immenses forêts, de ces lacs, de ces précipices, me ravissaient. Quoique je n'eusse jamais lu *Ossian*, je sentais s'éveiller en moi beaucoup de ses agrestes images, telles que je les retrouvai ensuite dans les beaux vers de notre célèbre *Cezarotti*.

L'aspect de la *Suède* et ses habitants de toutes classes me plaisaient beaucoup, soit par mon goût pour les extrêmes, soit par d'autres raisons que je ne saurais expliquer. La vérité est que si je me déterminais à vivre dans le Nord, je préférerais ce pays à tous les autres qui me sont connus. La forme mixte du gouvernement de Suède, à travers laquelle paraît une demi-liberté, me donna la curiosité de l'étudier à fond; mais incapable de toute application sérieuse et continuelle, je ne sus pas l'approfondir. J'en compris assez cependant pour m'en former une idée dans ma petite tête; je sentis que la pauvreté des quatre classes qui ont droit de voter, l'extrême corruption des deux classes des nobles et des bourgeois, qui étaient sous l'influence de l'or de la France et de la Russie, rendaient impossible l'accord parmi les ordres, détruisaient l'efficacité des déterminations et anéantissaient toute idée d'une liberté juste et durable. Je continuai à m'amuser avec les traîneaux dans ces sombres forêts, et sur ces immenses lacs pavés de neige, jusqu'au 20 avril, époque où, en quatre jours, tout dégela avec une rapidité incroyable, par l'effet du long séjour que le soleil faisait sur l'horizon, et par la force des vents maritimes. A mesure

que les neiges, amoncelées à plus de dix couches l'une sur l'autre, se fondaient, la plus fraîche verdure commençait à paraître. Spectacle vraiment surprenant et tout à fait poétique.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Continuation de mes voyages en Russie, en Prusse, à Spa, et Hollande et en Angleterre, pour la seconde fois.

Je me trouvais assez bien à *Stockholm ;* mais la fureur éternelle de changer de place me fit quitter cette ville vers la mi-mai, pour aller par la Finlande à *Pétersbourg.* J'avais fait une course jusqu'a la fameuse université d'*Upsal,* et en route j'avais visité différentes mines de fer, où l'on trouvait des choses assez curieuses ; mais n'en ayant pris aucune note, ne les ayant point examinées avec attention, je ne puis rien en dire. Arrivé à *Grisselhamn,* petit port de la Suede, placé sur ses côtes orientales, en face du golfe de *Bothnie,* je trouvai que l'hiver après lequel il semblait que je courusse recommençait. La mer était en grande partie gelée, et le passage du continent à la première petite île (il faut en passer cinq pour entrer dans le golfe) devenait impraticable pour toute espèce de barque. Il nous fallut rester trois jours dans ce triste lieu, jusqu'à ce que de nouveaux vents commençassent à fendre l'épaisse croûte de neige qui se sillonna avec fracas, et forma de gros blocs flottants, à travers lesquels, si on n'avait pas craint le danger, on aurait pu faire passer une barque. Le lendemain, arriva à *Grisselhamn* un pêcheur, dans un petit bateau qui venait de la première île à laquelle nous devions aborder. Il nous assura qu'il nous mènerait, si nous en voulions courir les risques : je m'y déterminai à l'instant. J'avais une barque plus grande que la sienne, à cause de ma voiture; ce qui augmentait la difficulté, mais diminuait en même temps le danger, parce qu'elle pouvait résister davantage aux chocs de ces masses de glace flottantes. Il arriva ce que j'avais prévu : ces petites îles de glaces

surnageantes faisaient ressembler cette affreuse mer à une terre crevassée et fendue de tous côtés. Comme le vent était très-faible, les coups que ces masses donnaient à ma barque la caressaient plutôt qu'ils ne la heurtaient. Cependant, comme il y avait une quantité prodigieuse de ces blocs de glace, qui venaient de tous les côtés, et s'amoncelaient devant la proue de notre barque, elle nous menaçait à chaque instant de nous repousser sur le continent : il fallait alors recourir à la hache. Plus d'une fois, les matelots et moi nous descendîmes sur ces îles flottantes pour les fendre et les détacher des parois de notre barque, afin de donner passage à la proue, et de pouvoir faire agir les rames. Nous sautions ensuite dans le bâtiment, et par l'impulsion que nous lui donnions, il avançait à travers cet incommode entourage. Nous fîmes ce premier trajet de sept milles suédois en plus de dix heures. La nouveauté d'un pareil voyage m'amusa beaucoup; mais peut-être ces détails n'amuseront-ils pas autant mes lecteurs : je les adresse aux Italiens, qui ne sont pas accoutumés à un semblable spectacle. Le premier espace franchi de la sorte, les six autres, plus courts et moins embarrassés par les glaces, furent beaucoup plus faciles. C'est un des pays de l'Europe qui, dans sa sauvage rudesse, me plut davantage. Il éveillait en moi les idées les plus gigantesques, les plus mélancoliques, effet de ce long et indéfinissable silence qui règne dans l'atmosphère, et qui vous lance pour ainsi dire loin de la terre.

Débarqué enfin à *Abo,* capitale de la *Finlande* suédoise, je continuai par de beaux chemins, et avec d'excellents chevaux, mon voyage jusqu'à *Pétersbourg,* où j'arrivai à la fin de mai. Je ne saurais dire si j'y arrivai de jour ou de nuit; car dans un climat aussi boréal, il n'y a presque plus de nuit dans cette saison. J'étais si fatigué de n'être pas sorti de ma voiture depuis plusieurs nuits, j'avais la tête si bouleversée et j'étais si ennuyé en voyant toujours cette perpétuelle lumière, que je ne savais plus dans quel jour de la semaine, à quelle heure du

jour, ni en quelle partie du monde je me trouvais; d'autant que les mœurs, les habillements et les barbes des Moscovites me faisaient croire que j'étais plutôt avec des Tartares qu'avec des Européens.

J'avais lu l'*Histoire de Pierre le Grand*, par *Voltaire;* je m'étais trouvé à l'académie de Turin avec des Russes, et j'avais toujours entendu faire l'éloge de cette nation naissante. Mon imagination n'avait pas manqué encore de tout agrandir, pour me laisser le regret d'être de nouveau détrompé : j'étais donc, en approchant de Pétersbourg, dans un état d'anxiété et d'attente tout à fait extraordinaire. Mais, hélas! à peine eus-je mis le pied dans ce camp asiatique de baraques alignées, que je me ressouvins de *Rome*, de *Gênes*, de *Venise* et de *Florence;* et je ne pus m'empêcher d'en rire. Ce que j'ai vu par la suite dans ce pays a confirmé en moi de plus en plus cette première impression : et j'en ai rapporté au moins l'intéressante nouvelle qu'il ne méritait pas d'être vu. Tout, excepté les barbes et les chevaux, me déplut si fortement, que pendant six semaines que je restai parmi ces barbares masqués à l'européenne, je ne voulus faire la connaissance de personne; jusqu'à ne pas même revoir deux ou trois jeunes gens des premières familles du pays, avec lesquels j'avais vécu à l'Académie. Je ne me fis pas présenter à la fameuse *autocrate Catherine II;* je ne vis pas même matériellement le visage d'une souveraine qui, de nos jours, a lassé la renommée. Quand je me suis demandé, par la suite, la raison d'une conduite aussi inutilement sauvage, je me suis convaincu que ce fut par une véritable intolérance de caractère, et par une haine insurmontable pour la tyrannie; haine générale, qui, dans cette circonstance particulière, s'attachait à une personne soupçonnée du plus horrible crime, le meurtre d'un époux désarmé. Je me souvenais très-bien d'avoir entendu dire aux défenseurs d'un si grand forfait, que *Catherine II*, en prenant les rênes de l'empire, voulait réparer tous les maux que son mari avait

faits à l'État, lui donner une constitution, et restituer ainsi, au moins en partie, ses droits à l'humanité blessée par l'esclavage des Russes. Je les voyais cependant courbés, depuis cinq ou six ans, sous le joug de cette Clytemnestre philosophe. Indigné de ce que j'avais vu, je ne voulus point aller à *Moscou,* comme j'en avais eu le dessein, et je brûlai de retourner en *Europe.*

Il n'était que trop certain que la femme que j'avais tant aimée n'était plus à *la Haye;* elle avait quitté cette ville pour aller avec son mari s'établir à Paris. Ne pouvant plus me détacher de mes deux excellents chevaux, je me fis précéder par Elie avec ma voiture, et moitié à pied, moitié à cheval, je pris le chemin de Liége. Je trouvai dans cette ville un envoyé de France, que je connaissais. Il voulut me mener chez le prince-évêque; je le laissai faire par complaisance autant que par bizarrerie : n'ayant pas vu la fameuse cour de *Catherine II,* je voulais voir celle du prince de *Liége.* Pendant mon séjour à *Spa,* j'avais été introduit aussi chez un autre bien plus petit prince ecclésiastique, l'abbé de *Stavelo,* dans les Ardennes. En passant par son abbaye, le même envoyé de France m'y mena dîner; notre repas fut bon et gai. De *Liége* et toujours tenant compagnie à mes chevaux, je passai à *Bruxelles*, à *Anvers*; je traversai le *Mordick*, ét par *Rotterdam,* j'arrivai à *la Haye.* Mon ami, avec lequel j'avais toujours entretenu une correspondance, me reçut à bras ouverts, et m'ayant trouvé un peu moins fou, il tâcha de m'entretenir dans mes nouvelles dispositions par ses sages et bienveillants conseils. Je restai avec lui presque deux mois; mais la saison commençant à s'avancer, et brûlant d'envie de revoir l'Angleterre, nous nous séparâmes à la fin de novembre. Je tins la même route que dans mon premier voyage, et arrivé heureusement à *Harvick,* je fus en peu de jours à *Londres.* J'y trouvai tous les amis que j'avais fréquentés lors de mon premier séjour, et particulièrement le prince de *Masserano,* ambassadeur d'Es-

pagne, et le marquis de *Caraccioli*, ministre de Naples, homme d'un esprit très-plaisant et plein de sagacité. Ils me servirent tous les deux de père, pendant mon second séjour à Londres, où je me trouvai dans des circonstances extraordinaires et très-épineuses.

—

CHAPITRE DIXIÈME.

Je deviens amoureux pour la seconde fois.

Dès mon premier voyage à Londres, j'avais éprouvé un penchant bien vif pour une très-belle dame de très-haut rang. C'est peut-être même son image, gravée dans mon cœur sans que je m'en aperçusse, qui avait le plus contribué à me faire trouver ce pays beau, agréable, et à me donner le désir de le revoir. Quoique ma belle Anglaise eût paru assez favorable à mes vœux, mon caractère revêche et sauvage m'avait préservé de ses chaînes. A mon retour, un peu plus policé, et d'un âge plus propre à une grande passion, oubliant tout ce que l'amour m'avait fait de mal à la Haye, j'en devins éperdûment amoureux ; ma passion était si forte, si furieuse, que même dans ce moment où j'en parle, je frissonne en y pensant, quoique le neuvième lustre ait déjà commencé à me glacer. J'avais souvent l'occasion de voir cette Anglaise, surtout chez le prince de *Masserano,* dont la femme louait par moitié avec elle une loge à l'Opéra-Italien. Je ne la voyais jamais chez elle, parce que les dames anglaises n'étaient pas alors dans l'usage de recevoir des visites et surtout des étrangers. D'ailleurs son mari était très-jaloux, autant qu'un ultramontain peut et sait l'être. Ces obstacles m'enflammaient davantage. Tous les matins, je tâchais de la voir soit à *Hyde-Parck,* soit dans quelque autre promenade. Tous les soirs je la rencontrais soit aux assemblées, soit aux spectacles ; et notre liaison devenait tous les jours plus intime. Elle arriva au point qu'en ayant le bonheur d'être ou de me croire aimé, je me trouvais malheureux et je l'étais en effet, n'imaginant aucun moyen pour continuer à la voir sans témoin et sans danger. Les jours passaient, s'envolaient, et le

printemps avec eux; l'époque de son départ pour la campagne, où il me serait impossible de la voir, approchait; et elle devait y passer sept à huit mois. Je voyais arriver l'époque terrible et fixée d'avance de la fin de juin, comme le terme de ma vie. Ma tête malade et mon cœur plus malade encore ne pouvaient concevoir la possibilité physique de survivre à une telle séparation. Cette seconde passion, par sa durée, était devenue infiniment plus forte que la première. L'idée de ma mort, que j'avais attachée à notre séparation, avait rendu mon âme farouche, au point que je me conduisais comme un homme qui n'avait plus rien à perdre. Le caractère de cette femme, qui n'aimait et ne connaissait aussi que les extrêmes, ne contribuait pas peu à nourrir cette espèce de fièvre. Les choses en étaient là; et ses imprudences et les miennes augmentant tous les jours, son mari s'en aperçut, et parut plusieurs fois m'en montrer son ressentiment. Je ne désirais rien davantage; car l'éclat qu'il aurait pu faire dans sa colère devait, ou changer ma position, ou me perdre entièrement. Je passai cinq mois dans cette anxiété vraiment terrible; mais enfin la bombe éclata. Différentes fois et à des heures diverses du jour, j'avais été introduit chez elle par elle-même au grand danger de tous les deux, et je n'avais jamais été vu. A Londres, les maisons sont très-petites et les portes toujours fermées. Les domestiques, qui restent ordinairement dans des salles souterraines, laissent beaucoup de facilité à ceux qui sont dans la maison d'ouvrir la porte de la rue et de faire entrer quelqu'un qu'on peut aisément cacher dans de petites chambres qui se trouvent au rez-de-chaussée près de la porte d'entrée. Toutes ces introductions furtives nous avaient toujours réussi; et nous avions l'attention de choisir les heures où le mari était dehors et les domestiques à table. Ces succès, nous faisant oublier le danger, nous enhardirent à en tenter de nouveaux. Dans le mois de mai, le mari l'ayant menée à une maison de campagne à seize milles de Londres pour y passer huit jours, elle m'indiqua

sur-le-champ le moment où je pourrais aller en secret l'y voir. Elle choisit un jour où son mari, qui était officier aux Gardes, devait assister à une revue et était obligé de coucher à Londres. Seul, à cheval, le soir du jour désigné, je me mis en route, et comme elle m'avait donné une description détaillée du lieu, je laissai mon cheval à une auberge peu éloignée : il était déjà nuit et je continuai mon chemin à pied jusqu'à la porte du parc où elle m'attendait; j'entrai, croyant n'avoir été vu de personne. Toutes ces entrevues exaltaient notre passion sans la satisfaire, parce que l'idée terrible de la séparation les troublait toujours. Nous prîmes en conséquence toutes les mesures possibles pour les rendre fréquentes, tout en nous désolant sur le nouveau séjour qu'elle devait faire sous peu dans cette maison de campagne, où il m'était absolument impossible de la voir. Revenu le lendemain à Londres, je pensais avec délire que deux jours devaient s'écouler encore avant que je pusse la revoir, j'en comptais les heures, les minutes, les instants. Je vivais dans une espèce de transport qu'il est impossible de faire comprendre à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé; et certainement peu l'ont éprouvé comme moi. Je ne pouvais plus exister autrement qu'en marchant toujours sans but; et aussitôt que j'étais obligé de m'arrêter un peu, soit par lassitude, soit pour prendre quelques aliments, soit enfin pour essayer de dormir, je me relevais avec des cris et des hurlements, et je me démenais dans ma chambre comme un véritable fou. Parmi mes chevaux, j'avais encore avec moi celui que j'avais acheté à *Spa* : lorsque je le montais, je faisais des folies qui effrayaient les plus hardis cavaliers de l'Angleterre. Je franchissais d'un seul élan les haies les plus hautes et les plus épaisses, les fossés les plus larges et toutes les barrières que je rencontrais. Dans un de ces jours intermédiaires qui séparaient mes visites à cette fortunée maison de campagne, en me promenant avec le marquis de *Carracioli*, je voulus lui montrer combien mon cheval était étonnant :

ayant vu une haute barrière entre le grand chemin et la prairie, j'allais la sauter au galop; mais comme ma tête était à moitié perdue, je ne pensai pas à soutenir la bride de mon cheval, qui donna des pieds dans la barrière. Nous tombâmes l'un sur l'autre : il se releva le premier, et moi après; et il me sembla que je ne m'étais fait aucun mal. Au reste, mon fol amour avait doublé mon courage, et il semblait que je cherchasse exprès toutes les occasions de me casser le col. Le marquis de *Carracioli* avait beau me crier de gagner le chemin battu pour sortir de la prairie, je ne l'écoutais pas : je ne savais ce que je faisais. Ayant vu mon cheval prêt à s'échapper, je courus après; je me saisis à temps des rênes, je sautai dessus, et lui donnant des éperons dans le ventre, je le poussai vers la malheureuse barrière, qu'il franchit comme un éclair; et il répara ainsi son honneur et le mien. Mon jeune orgueil ne jouit pas longtemps de ce triomphe. Après avoir fait quelque pas assez doucement, aussitôt que ma tête et mon corps commencèrent à se refroidir, j'éprouvai une douleur affreuse dans l'épaule gauche. Elle était démise, et le petit os qui l'unit au col était brisé. La douleur augmentait; et ne pouvant aller qu'au pas, le chemin qu'il me fallut faire pour retourner chez moi me parut bien long. Le chirurgien arriva; après m'avoir bien tourmenté, il m'assura que tout était remis : il fit ses ligatures, et m'ordonna de rester couché. Ceux qui connaissent l'amour peuvent seuls se faire une idée de ma rage, lorsque je me vis cloué dans un lit la veille de cet heureux jour qui était fixé pour notre second *rendez-vous*. Mon accident était arrivé dans la matinée du samedi; je pris patience pendant tout ce jour, et jusqu'au dimanche soir. Ce repos forcé ranima un peu la vigueur de mon corps, et augmenta beaucoup mon courage. Je voulus absolument me lever à six heures du soir, malgré les remontrances de mon *Elie*. J'entrai tout seul dans une chaise de poste, et j'allai où l'amour m'appelait. La douleur que j'avais au bras, et les liga-

tures qui étaient très-serrées, m'empêchaient de monter à cheval. La prudence ne me permettait pas non plus d'arriver jusqu'à la maison de campagne dans ma chaise, avec mon postillon. Je me déterminai en conséquence à quitter ma voiture à la distance de presque deux milles, et je fis le reste de la route à pied, une main en écharpe, et de l'autre tenant mon épée : précaution que je crus nécessaire en entrant de nuit dans une maison étrangère. Les secousses de la chaise de poste avaient dérangé les ligatures, et renouvelaient en l'augmentant les douleurs de l'épaule, qui depuis n'a jamais pu se remettre comme il faut. Néanmoins, à chaque pas que je faisais, il me semblait que j'étais le plus heureux homme de la terre; j'approchais d'elle! J'arrivai enfin, mais je ne pus jamais forcer la petite porte qui était fermée, et que la première fois j'avais trouvée entr'ouverte. Je parvins avec beaucoup de peine, et sans l'aide de personne (car nous n'avions point de confident) à grimper sur la palissade, et de là je me laissai glisser dans le parc. Le mari couchait ce soir-là à Londres, à cause des revues du lundi. J'arrivai à l'appartement de ma maîtresse, et je la trouvai qui m'attendait. Nous restâmes ensemble jusqu'à la pointe du jour, sans trop nous embarrasser de l'événement de la porte qu'elle avait ouverte quelques heures auparavant, et que j'avais trouvée fermée. Je sortis de la même manière que j'étais entré, persuadé que personne ne m'avait vu. Je retournai à ma voiture, et je fus à Londres à sept heures du matin, tourmenté par le regret de l'avoir quittée, et par la douleur insupportable de mon épaule. J'étais cependant dans un état de frénésie tel, que je ne m'embarrassai plus de tout ce qui pouvait m'arriver, même en prévoyant tout ce qu'il y avait de pire. Je fis serrer de nouveau mes ligatures par le chirurgien, sans lui permettre cependant de rien raccommoder. Le mardi soir je me trouvai un peu mieux, et je voulus sortir : j'allai au théâtre Italien, dans la loge du prince de *Masserano,* qui y était avec sa femme. Ils

me croyaient estropié, et ils ne furent pas peu surpris en ne me voyant d'autre mal que mon bras en écharpe.

Pendant que d'un air en apparence tranquille j'écoutais la musique, et que d'un visage impassible je jouais le calme, quoique mon cœur fût bouleversé par mille passions différentes, il me sembla entendre quelqu'un qui, en disputant, prononçait mon nom à la porte de la loge. Par un mouvement machinal, je me lève, j'ouvre la porte, je la referme sur moi à l'instant, et la première personne que je vois, c'est le mari de ma maîtresse, qui attendait qu'on lui ouvrît la loge fermée à clef. Depuis longtemps je prévoyais cette rencontre que j'avais beaucoup désirée, mais que mon honneur ne me permettait pas de provoquer. En sortant de la loge comme un éclair, mes premières paroles furent : *Me voilà, qui me demande? C'est moi*, répondit-il, *j'ai quelque chose à vous dire. Sortons. — Je suis tout prêt;* et sans ajouter un mot de plus nous sortîmes. C'était vers sept heures et demie du soir ; dans les longs jours d'été, les spectacles à Londres commencent à six heures. De *Hay-market*, nous prîmes le chemin du parc de *Saint-James*, d'où par une vaste grille on entre dans une vaste prairie qu'on appelle *Green-park*. Là, dans un petit coin écarté, sans dire mot, nous tirâmes nos épées. C'était alors l'usage de porter l'épée avec le frac ; de sorte que je me trouvai en avoir une. Pour lui, en entrant à Londres, il avait été prendre une épée chez le fourbisseur. A moitié de la rue de *Pall-mall*, il m'adressa deux ou trois fois la parole pour me reprocher de m'être introduit chez lui en cachette à plusieurs reprises ; et il me demandait comment cela s'était fait. Malgré le sentiment de ma conscience, qui ne me dissimulait pas la justice de sa colère ; malgré le transport où j'étais, je conservais assez de présence d'esprit pour ne lui répondre autre chose que *cela n'est pas vrai, mais si vous le croyez, me voici pour vous en donner satisfaction.* Il recommençait ses assertions, et il me donnait tant de détails et si circonstanciés sur ma dernière course, que je voyais très-

bien, malgré mon *cela n'est pas vrai,* qu'il était informé de tout très-exactement. Enfin il me dit : Il est inutile de s'obstiner à nier, ma femme m'a tout avoué elle-même. Ces paroles me pétrifièrent ; et je lui répliquai (bien à tort sans doute, et je m'en suis repenti ensuite) *Si elle l'a avoué, je ne le nierai pas.* Ces mots à la vérité m'échappèrent, parce que j'étais déjà ennuyé de rester si longtemps sur la négative pour une chose qui était si vraie et si manifeste ; rôle qui me révoltait vis-à-vis d'un ennemi offensé, et que je n'avais joué qu'en me faisant beaucoup de violence, et dans la seule intention de sauver ma maîtresse. Voilà quels furent nos discours en chemin ; mais lorsque nous fûmes arrivés et que j allais tirer mon épée, il remarqua que mon bras gauche était en écharpe ; il eut la générosité de me demander si cela ne m'empêcherait pas de me battre. Je lui répondis que non ; je le remerciai et je me mis en garde. J'ai toujours mal tiré des armes. Je me jetai sur lui, contre toutes les règles de l'art, comme un forcené, à la vérité, je ne cherchais qu'à me faire tuer. Je pourrais jamais dire ce que je fis. Il faut cependant que je l'aie attaqué avec toute la force dont j'étais capable, puisque, après sept à huit minutes de combat, je me trouvai avoir par derrière le soleil qui, au commencement, était directement sur mes yeux jusqu'à m'empêcher d'y voir. Il fallut en conséquence que, toujours poussé en se retirant, il eût décrit une courbe. En ferraillant de la sorte, et lui portant toujours des coups qu'il ne faisait que parer, je pense que s'il ne me tua pas, c'est qu'il ne le voulut pas, et que si je ne le tuai pas, c'est que je ne le pus pas. Enfin, il m'allongea une botte qui m'atteignit entre le coude et le poignet, et aussitôt il m'avertit que j'étais blessé. Je ne m'en étais point aperçu, et en effet la blessure n'était pas grand'chose. Alors il baissa la pointe de son épée et me dit qu'il était satisfait, en me demandant si je l'étais aussi. Je lui répondis qu'étant l'offensé, cela dépendait de lui. Il remit son épée et moi la mienne, et il partit à l'instant. Resté seul, je voulus voir un peu ce que c'était que ma bles-

sure ; après avoir examiné mon habit, qui était déchiré le long de la manche, n'éprouvant pas une grande douleur et ne voyant pas couler beaucoup de sang, je pensai que ce n'était qu'une légère égratignure. Au reste, je ne pouvais m'aider de mon bras gauche, ni ôter mon habit tout seul. Je me contentai, avec le secours de mes dents, de m'envelopper, comme je pus, le bras avec un mouchoir, pour diminuer ainsi la perte du sang. Sorti du parc par la même rue de *Pall-mall,* je me trouvai devant le théâtre que j'avais quitté il y avait une heure. A la lueur des lumières des boutiques, je vis que ni mon habit, ni mes mains n'étaient tachés de sang. Je dénouai mon mouchoir avec les dents, et n'éprouvant aucune douleur, je retournai dans la loge. En entrant le prince de *Masserano* me demanda pourquoi je m'étais sauvé comme l'éclair, et d'où je venais. Voyant qu'il n'avait rien entendu de notre dialogue, je répondis que je m'étais souvenu que j'avais à parler à quelqu'un, et je n'ajoutai rien de plus. Malgré les efforts que je faisais pour me montrer calme, mon âme était dans la plus terrible agitation, je pensais aux suites que pouvait avoir une telle affaire, et surtout au tort qu'elle ferait à la femme que j'adorais. Ne pouvant plus rester en place, un quart d'heure après être entré, je partis sans savoir ce que je deviendrais. Comme ma blessure ne m'empêchait pas de marcher, j'eus l'idée d'aller chez une belle-sœur de ma maîtresse, qui nous favorisait beaucoup et chez qui nous nous étions vus quelquefois : ce fut une idée très-heureuse.

En entrant dans l'appartement, la première personne qui se présenta à mes yeux fut ma maîtresse elle-même. Dans l'état où j'étais, l'émotion que sa vue inattendue me causa pensa me faire trouver mal. Elle me donna aussitôt les éclaircissements les plus vraisemblables, mais les moins exacts sur l'événement. Le sort me réservait la connaissance de la vérité par une toute autre voie. Elle me dit que son mari avait su que quelqu'un s'était introduit chez lui à la campagne, sans savoir cependant qui c'était. Il apprit aussi qu'on avait mis un cheval tel jour,

à telle auberge; et que la personne qui l'avait laissé était venue le reprendre, en payant largement, sans dire un mot. Il avait donc aposté, en partant pour Londres, un ou plusieurs domestiques, pour épier tout ce qui se passerait, et lui en rendre compte à son retour; il se trouva partir pour Londres précisément le même dimanche où j'en sortais pour aller à sa compagnie, où j'étais arrivé à pied à la nuit tombante. Les espions m'avaient vu traverser le cimetière, m'approcher de la petite porte du parc, et ne pouvant pas l'ouvrir, sauter la palissade. Ils m'avaient vu sortir le lendemain à la pointe du jour, et prendre le grand chemin pour aller à Londres. Non-seulement ils n'avaient osé me rien dire, mais ils ne s'étaient pas même montrés. N'ayant là aucun intérêt personnel, et m'ayant vu marcher l'épée à la main d'un air résolu, comme les gens de sang-froid n'aiment pas la rencontre des amoureux, ils s'étaient déterminés à me laisser aller. Il est sûr cependant que s'ils avaient voulu m'arrêter, soit en entrant, soit en sortant du parc, rien ne pouvait avoir des suites plus funestes pour moi. Ou j'aurais essayé de fuir, et j'aurais eu l'air d'un voleur; ou j'aurais voulu les attaquer pour me défendre, et on aurait pu me faire passer pour un assassin: et certainement j'étais résolu à ne pas me laisser prendre en vie, et à faire usage de mon épée. Quoi qu'il fût arrivé, dans ce pays, où l'on ne viole pas impunément les lois, je me serais certainement exposé à une punition sévère; j'en frémis encore aujourd'hui, mais alors je n'hésitais pas même à tout braver. Le hasard voulut qu'en revenant lundi soir, le mari fût conduit par le même postillon qui m'avait mené, et qui lui raconta que je l'avais laissé à quelque distance de là; qu'il m'avait attendu toute la nuit, et d'autres particularités. Le postillon avait fait de moi un portrait si ressemblant, qu'il était impossible de ne pas me reconnaître. Arrivé chez lui, ses gens avaient fait leur rapport; et il avait acquis la certitude de son déshonneur.

Au récit de ce trait d'un exemple de jalousie anglaise, la jalousie italienne se voit forcée de sourire, tant est grande la

différence du résultat des mêmes passions dans des caractères et des climats différents, et surtout sous des lois différentes! Tout lecteur italien s'attend ici à des coups, à des poignards, à des poisons, ou au moins à voir cette femme sequestrée du monde entier : rien de tout cela. Le mari anglais, quoiqu'il aimât sa femme à l'adoration, ne perdit pas son temps en emportements, en menaces, en plaintes; il la confronta tout de suite avec les témoins, et elle fut aisément convaincue d'un fait qu'on ne pouvait nier. Le matin du mardi, il lui déclara qu'à compter de ce moment elle n'était plus sa femme, et qu'un divorce légitime allait les séparer. Il ajouta que le divorce ne lui suffirait pas, et qu'il voulait encore se venger sur moi des outrages qu'il avait reçus; qu'il allait repartir pour Londres à l'instant et qu'il saurait bien me trouver. Elle avait alors, sans perdre de temps, expédié un homme de confiance, avec un billet dans lequel elle m'instruisait de tout ce qui était arrivé. Le courrier, largement payé, avait presque crevé un cheval, en venant à franc étrier : aussi arriva-t-il à Londres une heure avant le mari. Par bonheur pour moi, ni l'un ni l'autre ne me trouvèrent à la maison, et je ne fus averti de rien. Le mari, me trouvant sorti, pensa que je pouvais être au théâtre Italien, et il me rencontra, comme je l'ai raconté.

Ma bonne étoile me rendit à cette occasion deux services : le premier de me faire disloquer le bras gauche au lieu du bras droit; et le second, de ne me faire recevoir la lettre de ma maîtresse qu'après notre combat. Je ne sais si sans cela je me serais aussi bien conduit. Dès que le mari fut parti, la femme le suivit à Londres, et en y arrivant, elle alla chez sa belle-sœur, qui demeurait assez près de chez elle. Elle avait su que son mari était rentré, une heure avant, en fiacre; qu'il était monté précipitamment dans son appartement, où il s'était enfermé, sans vouloir parler à personne. Elle était donc persuadée qu'il m'avait rencontré et tué. Tout ce récit, qu'elle me faisait par

morceaux, était interrompu par des pleurs, par des sanglots, et par les mouvements de tant de passions différentes dont nous étions agités. Ces éclaircissements m'offraient cependant un dénoûment inattendu et très-heureux : le divorce inévitable et prochain allait me permettre de l'épouser, et je ne demandais pas mieux. Enivré de cet espoir, je ne me souvins plus de ma petite blessure ; quelques heures après cependant ma maîtresse voulut la visiter. On y trouva seulement la peau légèrement effleurée, et du sang dans les plis de la chemise. Cette petite opération finie, j'eus la curiosité de visiter mon épée ; je la trouvai dentelée comme une scie, et diminuée presque de moitié, tant mon adversaire avait eu à parer mes coups : je l'ai conservée comme un trophée pendant plusieurs années.

La nuit était très-avancée : il fallut enfin nous séparer. Je ne voulus par retourner chez moi sans passer chez le marquis de *Carracioli,* pour l'informer de tout ce qui s'était passé. Il avait entendu parler de l'événement d'une manière confuse, et il me croyait tué. Il m'accueillit comme un homme qui venait de ressusciter ; il m'embrassa, et me donna les marques de la plus vive amitié. Nous passâmes encore deux heures de la nuit à causer, et je ne retournai chez moi qu'à la pointe du jour. Je me mis au lit, et après tant d'agitations diverses, je dormis du sommeil le plus profond et le plus doux.

CHAPITRE ONZIÈME.

Je suis détrompé d'une manière horrible.

Voici maintenant le détail exact de l'histoire de la journée précédente. Mon fidèle *Elie*, ayant vu arriver sur un cheval tout essoufflé, et couvert de sueur, un courrier qui lui avait recommandé, avec la plus grande chaleur, de me remettre une lettre, sortit à l'instant pour me chercher : il alla d'abord chez le prince de *Masserano,* et de là chez le marquis de *Carracioli,* dont les demeures étaient éloignées de quelques milles; ce qui lui avait fait perdre plusieurs heures. En revenant à la maison, qui était dans *Suffolk-Street*, tout près d'*Hay-market,* il eut l'idée d'entrer à l'Opéra-Italien pour voir si j'y étais. Il monta, et demanda aux ouvreurs de loges, qui me connaissaient très-bien, s'ils m'avaient vu. On lui répondit que je venais de sortir avec quelqu'un qui m'avait demandé très-vivement. Elie savait très-bien, quoiqu'il ne la tînt pas de moi, toute l'histoire de mes amours. Le nom de la personne qui était venue me chercher, et les circonstances qui avaient accompagné la remise du billet, l'éclairèrent à l'instant sur tout. Il connaissait ma maladresse à tirer des armes, augmentée par la dislocation de mon bras gauche, et il me regarda comme mort. Il courut à l'instant au parc de *Saint-James;* mais n'ayant pas jeté les yeux dans *Green-park,* il ne nous trouva pas. Il commençait à faire nuit, et il fut obligé de sortir du parc, comme tout le monde. Ne sachant plus que faire pour apprendre ce qui m'était arrivé, il s'achemina vers la maison du mari, dans l'espérance d'en tirer quelques lumières. Il arriva à sa porte au moment où il descendait de voiture. Il le vit avec une épée sous le bras, s'élancer plutôt qu'entrer dans la maison, don-

ner des ordres pour faire fermer la porte, d'un air très-inquiet, et d'un ton qui décelait le trouble. *Elie* s'était confirmé dans le soupçon que j'avais été tué; et ne sachant plus ce qu'il devait faire, il avait passé chez M. de *Carracioli*, pour lui rendre compte de ce qu'il savait, et de ce qu'il craignait.

Pour moi, restauré par plusieurs heures du sommeil le plus tranquille, je fis panser mes blessures; je volai chez ma maîtresse, et j'y passai la journée entière. Des domestiques, que nous avions apostés, nous informaient de tout ce que faisait le mari, dont la maison, comme je l'ai dit, était tout près de celle où nous nous trouvions. Quoique le divorce me parût mettre un terme à tous nos malheurs ; quoique le père de ma maîtresse, que je connaissais depuis deux ans, fût venu le mercredi pour voir sa fille, et lui eût même adressé des félicitations, parce que (à ce qu'il disait) elle allait enfin s'unir à un homme qui la méritait; malgré tant d'apparences favorables, il me semblait que je voyais sur ce beau front un nuage présage de malheur. Elle pleurait sans cesse, et elle me protestait à chaque instant qu'elle m'aimait au delà de toute expression. Elle m'assurait que le scandale de cet événement, et le déshonneur dont elle s'était couverte dans sa patrie, seraient bien compensés par le bonheur, si elle pouvait l'obtenir, de vivre toujours avec moi; mais elle ajoutait qu'elle était sûre que je ne l'épouserais jamais. Son obstination à répéter ces paroles me désolait. Je savais très-bien qu'elle ne me croyait ni menteur, ni faux ; et je ne pouvais absolument comprendre la cause de sa défiance. Cette funeste perplexité troublait et anéantissait même tout le plaisir que j'avais à la voir librement depuis le matin jusqu'au soir. Le procès, déjà commencé, me troublait aussi; éclat toujours fâcheux pour ceux qui conservent encore un peu d'honneur et de pudeur. On concevra donc dans quel état d'anxiété je dus passer l'intervalle entre le mercredi et le vendredi. Ce même jour, dans la matinée, je redoublai mes instances pour tirer de ma maîtresse quelques éclaircisse-

ments sur l'affreuse énigme de ses discours, de sa tristesse, et surtout de sa défiance. Après un long préambule, interrompu par les soupirs et les sanglots, elle me dit enfin qu'elle était bien sûre de ne pas me mériter ; que je ne devais, ne pouvais, ne voudrais jamais l'épouser !.... Avant de.... m'aimer... elle avait aimé.... — Qui donc ? lui dis-je avec la plus grande véhémence. — Le *jockey*.... qui était.... au service de son mari. — Qui était ? quand ? — Grand Dieu ! je me sens mourir ! pourquoi me le dire ? Femme cruelle ! il valait mieux m'assassiner ! — Elle reprit la parole, et peu à peu elle me fit le honteux aveu de ses sales amours, dont les douloureux et incroyables détails me rendirent glacé, immobile et presque pétrifié. Mon très-digne précurseur était encore dans la maison du mari au moment où elle parlait : c'était lui qui avait épié les démarches de sa maîtresse ; c'était lui qui avait découvert mon premier voyage à la campagne, et le cheval que j'avais laissé toute la nuit à l'auberge ; c'était lui qui, avec les autres domestiques, m'avait vu à mon second voyage du dimanche. Lorsqu'il sut que son maître s'était battu ; que ce dernier était au désespoir du divorce avec une femme qu'il aimait encore éperdûment, il se détermina le jeudi à lui demander audience. *L'amant jockey* fit alors une confession générale de ses amours, qui duraient depuis trois ans ; et il n'en oublia aucune circonstance, pour détromper son maître, se venger lui-même, et punir sa maîtresse infidèle et son rival. Il finit par le supplier vivement de ne pas se désoler davantage, et de regarder plutôt comme un bonheur la perte d'une telle femme. Toutes ces cruelles circonstances, je les sus ensuite ; elle ne me conta alors que le fait tout simple, avec toutes les couleurs qui pouvaient l'affaiblir.

Aucune langue humaine ne pourra jamais exprimer l'état de douleur et de rage où j'étais tombé. Je prenais à chaque instant les résolutions les plus forcenées et les plus funestes, et je les abandonnais le moment d'après. Je gémissais, je jurais,

je rugissais; et au milieu de tant de mouvements différents, je sentais que je l'aimais encore éperdûment. A présent même (vingt ans après) quand je pense à ce que j'éprouvais alors, je sens bouillonner mon sang.

Je la quittai enfin. Je lui dis qu'elle m'avait très-bien connu, lorsqu'elle s'était persuadée que je ne l'épouserais jamais; que si, après notre mariage, le hasard m'eût révélé une infamie pareille, je l'aurais tuée de ma main. Je me serais peut-être tué aussi après, si je l'eusse aimée alors autant que je l'aimais dans ce moment. J'ajoutai que je la méprisais un peu moins cependant, puisqu'elle avait eu la force et la loyauté de me tout avouer; que je serais toujours son ami, et que je ne la quitterais jamais; que, si elle le voulait, je consentais à l'accompagner dans quelque partie inconnue de l'Amérique ou de l'Europe, et à vivre avec elle, à condition cependant qu'elle ne serait ni ne passerait jamais pour ma femme.

Je la quittai le soir du vendredi. Agité par toutes les furies de l'enfer, je ne pus fermer les yeux, et je me levai avec le soleil. M'étant assis machinalement à ma table, j'y vis une de ces immenses gazettes qu'on imprime tous les jours à Londres; et la parcourant au hasard, ce que j'y rencontrai d'abord ce fut mon nom. Je regarde attentivement, et je lis un article bien long, dans lequel on donnait les details les plus exacts et les plus précis de mon aventure. J'en apprends toutes les funestes et ridicules circonstances; j'y vois le nom, l'âge du *jockey*, mon rival, et l'ample confession qu'il avait faite à son maître. Si je n'eusse pas été assis, je serais tombé à une telle lecture. Mais quelques instants après, un rayon de lumière vint m'éclairer; je vis clairement alors que ma perfide maîtresse m'avait *avoué* le soir tout ce que le gazetier avait publié le matin. Je perdis alors tout frein et toute mesure; je courus chez elle, et après l'avoir accablée des injures les plus vives et les plus méprisantes, mêlées de l'amour le plus emporté et de la douleur la plus cruelle; après l'avoir menacée des partis les plus déses-

pérés, je la quittai, en lui disant que je ne la reverrais plus ; mais une heure après, je retournai chez elle, et j'y restai toute la journée. Je revins le jour suivant et tous les jours encore, jusqu'à ce qu'elle résolût de quitter Londres, où elle était devenue la fable du public, pour passer dans quelque couvent en France. Je l'accompagnai, et nous errâmes dans différentes provinces de l'Angleterre, pour prolonger le temps que nous devions être encore ensemble. Je m'indignais, je frémissais d'être avec elle ; cependant je ne pouvais m'en séparer. Ayant enfin saisi un instant favorable où la honte et le dépit furent plus forts que l'amour, je la quittai à *Rochester*, d'où elle et sa belle-sœur prirent le chemin de France par *Douvres*, et je m'en retournai à Londres.

A mon arrivée, je sus que le mari avait continué son procès de divorce, et que j'y jouais le principal rôle, parce qu'il me donnait la préférence sur le jockey. Je sus que celui-ci continuait même à être à son service : tant est vraiment généreuse et évangélique la jalousie des Anglais ! Je ne peux aussi que me louer du procédé de ce bon mari ; il ne voulut pas me tuer, quand vraisemblablement il le pouvait ; il ne voulut pas me rançonner, comme il y était autorisé par les lois du pays, où toute offense a un tarif, et nulle n'est payée plus cher que celle qu'il avait reçue. Si au lieu de me faire tirer l'épée, il eût voulu me faire financer, il m'aurait mis très-mal à mon aise. Les indemnités sont toujours taxées en raison des dommages, et ceux qu'il avait éprouvés étaient incalculables, autant par l'attachement qu'il conservait pour sa femme que par le ridicule dont l'aveu du jockey l'avait couvert. Ce brave et honnête homme se comporta avec moi, dans cette affaire, d'une manière que je n'avais certainement pas méritée. Le procès s'étant poursuivi sous mon nom, et le fait étant trop évident, je sus qu'on avait prononcé le divorce sans que j'eusse été obligé de comparaître devant les juges, et sans qu'on eût songé à mettre aucun obstacle à mon départ d'Angleterre.

J'ai peut-être été trop indiscret en donnant tous ces détails sur cette aventure d'un très-grand intérêt et d'une très-grande importance pour moi; mais j'ai cru que je les devais à mes lecteurs, parce qu'elle fit beaucoup de bruit dans le temps, et parce que de tels événements pourront servir à me faire connaître intimement par ceux qui en auront envie.

—

CHAPITRE DOUZIÈME.

Je reprends mes voyages. Je retourne en Hollande et en France. Je vais en Espagne et en Portugal, et de là en Piémont.

Après une si terrible agitation, je ne pouvais plus avoir de tranquillité, en voyant tous les jours les objets et les lieux qui me rappelaient tant de souffrances. Tous ceux qui s'intéressaient à moi eurent pitié de l'état violent où je me trouvais, et m'engagèrent à partir. Je quittai l'Angleterre à la fin de juin.

Toujours rêvant, toujours dans le délire, toujours pleurant, sans dire un mot, j'arrivai enfin tout seul à Paris. Cette grande ville ne me plut pas plus que la premiere fois ; elle ne me procura aucune espèce de distractions. J'y restai un mois, pour laisser passer les grandes chaleurs, avant d'entrer en Espagne. Pendant ce second séjour, j'aurais pu aisément voir et fréquenter le célèbre *Jean-Jacques Rousseau*. Un Italien que je connaissais, et qui était très-lié avec lui, m'offrit de m'y présenter, et il me garantissait que nous nous plairions mutuellement. J'estimais beaucoup *Rousseau*, plus par son caractère pur et ferme, par sa conduite sublime et indépendante, que par ses ouvrages. Le peu que j'en avais pu lire m'avait plutôt ennuyé, parce qu'on y sent l'affectation et le travail. Néanmoins, comme, par caractère, j'étais peu curieux et point endurant ; comme j'avais dans mon cœur autant d'orgueil et plus d'inflexibilité que lui, sans y avoir cependant les mêmes droits, je ne voulus jamais consentir à cette présentation, dont le succès était au moins douteux. Pourquoi aller chercher un homme fantasque et bourru, auquel j'aurais rendu dix grossièretés pour une ? car, par instinct autant que par un mouvement naturel, je rends toujours avec usure le mal comme le bien.

Au lieu de me lier avec Rousseau, je fis, ce qui était bien plus intéressant pour moi, connaissance avec les premiers hommes de l'Italie et peut-être du monde : j'achetai à Paris une collection des principaux poëtes et prosateurs italiens, en trente-six volumes, petit format, très-bien imprimés. Ces illustres maîtres m'accompagnèrent dès lors partout, quoique, à dire vrai, je n'en fisse pas grand usage pendant les deux ou trois premières années. Il est sûr que j'achetai cette collection plutôt pour l'avoir que pour la lire. Je n'avais alors ni l'envie, ni la possibilité de me livrer à une application quelconque. Quant à la langue italienne, je l'avais si parfaitement oubliée, que je trouvais de la peine à comprendre tous les auteurs un peu plus difficiles que *Métastase*. Mais en ouvrant de temps en temps, par oisiveté autant que par ennui, quelques-uns de mes trentes-six volumes, je fus tout surpris de voir la quantité de *rimeurs* qu'on avait réunis, pour faire nombre, à nos quatre poëtes. Mon ignorance était si grande que je ne connaissais pas même les noms des ouvrages de *Torrachionne*, *Morgante*, *Ricciardetto*, etc......... ; poëmes dont j'ai déploré par la suite la facilité triviale et la stérile abondance. Cette acquisition fut pour moi d'un avantage incalculable : je ne me séparai plus de ces six pères de notre langue, *le Dante*, *Pétrarque*, *l'Arioste*, *le Tasse*, *Boccace* et *Machiavel*, dans lesquels on trouve tout. A ma honte, j'étais arrivé à vingt-deux ans sans avoir lu un seul de ces classiques, excepté quelques morceaux de l'Arioste dans mon adolescence.

Avec un si puissant antidote contre l'oisiveté et l'ennui (quoique d'abord de nul effet pour moi, qui ennuyé et ennuyeux, restais toujours oisif), je partis pour l'Espagne à la mi-août. Je passai par *Orléans*, *Tours*, *Poitiers*, *Bordeaux* et *Toulouse*, la plus belle et la plus riante partie de la France, sans y jeter un seul regard ; et j'entrai en Espagne par *Perpignan*. Depuis Paris, la première ville où je m'arrêtai fut *Barcelone*. Pendant tout ce voyage, je ne fis autre chose que pleurer tout

seul. J'ouvrais de temps en temps quelques volumes de mon ami *Montaigne,* que depuis un an je n'avais plus regardé; cette lecture entrecoupée me donnait peu à peu de la raison, du courage et quelquefois même des consolations.

J'avais vendu tous mes chevaux anglais en Angleterre, excepté le plus beau que j'avais laissé chez le marquis de *Caraccioli :* et comme sans chevaux je ne vis qu'à demi, quelques jours après mon arrivée à Barcelone, j'en achetai deux : l'un andalous, de la race des *Chartreux de Xerez,* superbe animal bai-doré, et l'autre un *hacha* de *Cordoue,* plus petit, mais excellent et plein de feu. Depuis mon enfance j'avais toujours desiré des chevaux d'Espagne, mais je n'avais pu m'en procurer à cause de la difficulté de leur sortie. J'en avais enfin deux, les plus beaux qu'il était possible d'avoir; et mon cœur en bondissait de joie. Mes chevaux me soulageaient bien plus que *Montaigne.* Je comptais faire avec eux tout mon voyage d'Espagne, car dans ce pays, tout à fait africain, les routes sont si détestables, qu'on n'a pu encore y établir la poste pour les voitures : elles sont obligées d'aller à petites journées au pas des mulets. Une légère indisposition m'ayant forcé de rester jusqu'au mois de novembre à *Barcelone,* je me mis, avec une grammaire et un dictionnaire espagnols, à étudier cette belle langue, très-facile pour les Italiens. En quelques jours je commençai à lire, à comprendre et à goûter suffisamment *Don Quichotte.* Il est vrai aussi que le souvenir de l'avoir lu autrefois, en français, m'aidait beaucoup.

Je pris la route de *Saragosse* et de *Madrid;* et je m'accoutumai peu à peu à voyager par des déserts d'où l'on ne saurait jamais bien se tirer si l'on n'a pas jeunesse, patience et argent. Cependant je m'y accoutumai tellement que, pendant les quinze jours qu'il me fallut pour arriver jusqu'à *Madrid,* toutes les fois que j'étais obligé de séjourner dans quelques-unes de ces villes à demi barbares, j'étais plus contrarié que

lorsque je marchais. Il est vrai encore que changer de place est pour moi le plus grand des biens, et rester le plus grand des efforts. Ainsi le veut mon caractère inquiet : je faisais presque tout le chemin à pied, à côté de mon superbe andalous, qui m'accompagnait comme un chien fidèle ; et nous faisions la conversation ensemble. C'était un plaisir ineffable pour moi d'être seul avec lui dans ces vastes déserts de l'Aragon. Je me faisais précéder par mes domestiques avec ma voiture et je les suivais de loin. *Élie,* sur un très-beau mulet, son fusil à la main, tirait à droite et à gauche quelques lièvres, quelques lapins, quelques oiseaux, qui sont les seuls habitants qu'on rencontre. Il me devançait de plusieurs heures, à la *halte* de midi et à celle du soir : et il me faisait préparer sa chasse pour mes repas.

Ce fut un malheur pour moi, mais peut-être un bonheur pour les autres, que je n'eusse alors aucun moyen d'exprimer en vers ni mes pensés, ni mes émotions. Les réflexions mélancoliques et morales, les images terribles et gaies, de toutes couleurs, que le mouvement continuel, dans ces solitudes, présentait à mon imagination, m'auraient inspiré le besoin de les chanter : mais je ne savais alors aucune langue, et je ne soupçonnais pas même que je pusse jamais écrire, soit en prose, soit en vers. Je me contentais de rêver tout seul, de pleurer comme un enfant, sans savoir pourquoi, et de rire de même : deux choses qu'on regarde comme folie, et avec raison, si elles n'ont aucun résulat, et qu'on appelle poésie si elles enfantent quelques ouvrages.

J'arrivai de cette manière à Madrid. Le goût que j'avais pris pour une vie de *Bohémien* fit que je ne tardai pas à m'y ennuyer. Je ne restai qu'un mois à Madrid, et je n'y connus âme qui vive, excepté un horloger qui revenait de *Hollande,* où il avait été apprendre son métier. Ce jeune Espagnol était rempli d'esprit naturel. Il avait vu un peu le monde, et il souffrait de la barbarie qui pesait sur son malheureux pays. C'est ici le mo-

ment de raconter un trait véritablement brutal, dont mon pauvre Élie manqua d'être la victime. Un soir que j'avais soupé avec cet horloger, et que j'étais encore à causer tout près de la table avec lui, *Élie* entra pour arranger mes cheveux, comme à son ordinaire, avant de m'aller coucher ; en me serrant avec son fer une boucle, il me tira un cheveu assez fortement ; sans dire un seul mot je me lève, plus prompt que la foudre, je prends un chandelier et le lui jette à la figure · le coup qu'il en reçut à la tempe droite fut si fort que le sang en jaillit à l'instant comme d'une fontaine, et avec une si grande violence que la figure et même toute la personne de l'horloger, placé de l'autre côté de la table, qui était fort large, en furent couvertes. Ce jeune homme crut, et avec raison, que j'étais devenu fou. Il ne pouvait avoir vu ni ne devait se douter que cette fureur soudaine fût causée par un cheveu tiré un peu plus qu'un autre ; et il se leva aussi à l'instant pour me saisir ; mais pendant ce temps le courageux Élie, si cruellement blessé, avait sauté sur moi pour se venger, et il avait bien fait ; mais moi, très-agile, je m'étais échappé de ses mains. J'avais couru à mon épée, qui était sur une commode, et j'avais eu le temps de la tirer du fourreau et d'en diriger la pointe contre sa potrine. Élie dans sa fureur venait toujours au-devant de moi sans la craindre ; l'Espagnol s'interposait entre l'un et l'autre. Au bruit, aux cris, tout l'hôtel fut sur pied ; les domestiques, les valets de chambre montèrent et nous séparèrent : ainsi finit ce combat tragi-comique, vraiment honteux pour moi. Les esprits s'étant un peu calmés, nous entrâmes en explication. Je dis à Élie que j'avais senti qu'il m'arrachait les cheveux, et que je n'avais pas pu m'empêcher de me mettre en fureur. Il m'assura qu'il ne s'en était pas même aperçu ; et l'Espagnol sut à la fin que je n'étais pas fou, mais que j'étais très-loin d'être sage. Ainsi finit cette malheureuse et honteuse scène, dont je fus si affligé et si humilié, que je dis à Élie qu'il aurait bien fait de me tuer ; et il était homme à le faire. Il était plus grand que moi (je suis ce-

pendant très-grand) et d'une force et d'un courage extraordinaires. Sa blessure à la tempe ne fut pas profonde, mais elle saigna beaucoup : si je l'eusse attrapé un peu plus haut, j'aurais certainement tué un homme que j'aimais; et cela, pour un cheveu. Je fus très-effrayé d'un excès de colère aussi brutal; quoique je vissse Élie un peu calmé, mais pas tout à fait rasséréné, je ne voulus lui montrer aucune espèce de méfiance. Deux heures après qu'on eut pansé sa blessure, et que tout fut remis dans l'ordre, j'allai me coucher, et je laissai ouverte, comme à mon ordinaire, la porte donnant de ma chambre dans la sienne, sans écouter l'Espagnol, qui me disait de ne pas donner ainsi moyen de se venger à un homme offensé et encore irrité. Je dis même à haute voix à Élie, qui s'était déjà mis au lit, qu'il pouvait me tuer, s'il le voulait, pendant la nuit, et que je le méritais. Mais ce brave homme, qui avait autant d'élévation d'âme que moi, ne se vengea qu'en conservant toujours les deux mouchoirs pleins de sang avec lesquels on avait essuyé sa plaie toute fraîche; et pendant plusieurs années, il me les montra de temps en temps. Il faut connaître par expérience les mœurs et le caractère piémontais pour comprendre ce mélange de férocité et de générosité des deux côtés.

Quand je me suis demandé, par la suite, la cause d'un transport si horrible, je me suis convaincu que ce cheveu tiré n'était, pour ainsi dire, que la dernière goutte jetée dans le vase prêt à déborder. Mon caractère irascible, encore exaspéré par la solitude perpétuelle et l'oisiveté, n'avait besoin que de la plus légère impulsion pour éclater. Au reste, je n'ai jamais levé la main sur aucun de mes domestiques que comme j'aurais pu le faire avec mon égal. Je ne me suis jamais servi ni d'une canne, ni d'aucune arme, mais seulement de mes mains, ou du premier meuble que je trouvais à ma portée, comme il arrive souvent à beaucoup de jeunes gens dans les premiers transports de leur colère; et encore, toutes les fois que j'ai eu ce malheur, j'aurais approuvé, et même estimé le domestique qui m'aurait

rendu la pareille, puisque je n'entendais jamais battre mon domestique comme son maître, mais seulement me disputer d'homme à homme avec lui.

Je quittai Madrid dans les premiers jours de décembre, et par *Tolède* et *Badajoz* je pris le chemin de *Lisbonne*, où j'arrivai la veille de Noël. Le spectacle que cette ville présente, surtout à ceux qui, comme moi, y abordent par le Tage, est vraiment surprenant. C'est l'aspect le plus théâtral et le plus magnifique, presque comme celui de Gênes, mais avec plus de variété et d'étendue. Sa vue m'enchanta, surtout à une certaine distance. L'étonnement et le plaisir diminuèrent cependant à mesure que j'approchai du rivage, et se changèrent bientôt en tristesse et en deuil. Dès que j'eus mis pied à terre, je vis dans certaines rues des masses de pierres, reste du tremblement de terre, amoncelées, divisées et alignées comme des constructions ; on trouvait encore beaucoup de rues ainsi remplies dans la partie basse de la ville, quoiqu'il se fût déjà écoulé quinze ans depuis cette funeste catastrophe.

Le court séjour de cinq semaines que je fis à Lisbonne sera toujours une époque mémorable et chère à mon cœur, pour y avoir connu l'abbé de *Caluso,* frère cadet du comte *Valperga di Massino,* alors notre ministre en Portugal. Cet homme, rare par son caractère, ses mœurs et son savoir, me rendit ce séjour délicieux. Je le voyais tous les jours à dîner, chez son frère : j'y retournais le soir pour le revoir encore; je passais avec lui les longues soirées d'hiver, et je les préférais à tous les amusements que le grand monde pouvait m'offrir. J'ai toujours appris quelque chose avec lui. Sa bonté, son indulgence étaient parfaites : elles m'allégeaient le poids et la honte de mon extrême ignorance, qui lui devait paraître d'autant plus révoltante, que ses connaissances en tous genres étaient sans bornes. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé avec les gens de lettres que j'avais fréquentés jusque alors ; je les

avais trouvés tous insupportables, et il en devait être ainsi, car mon ignorance égalait mon orgueil. Ce fut au milieu d'une de ces si douces soirées que j'éprouvai un accès d'enthousiasme très-vif pour la poésie. Ce ne fut qu'un éclair qui s'éteignit aussitôt et qui disparut pour plusieurs années. Ce digne et complaisant abbé me lut la superbe ode à la Fortune, de *Guide*, poëte dont jusque alors j'avais ignoré le nom. Quelques stances de cette ode, et surtout celle sur *Pompée*, me ravirent. L'abbé, enchanté, se persuada que j'étais né pour faire des vers, et il m'assura qu'en travaillant j'en pourrais faire de très-bons. Mais, cet accès de verve étant passé, je ne le crus pas possible, et je n'y pensai plus. Cependant l'amitié et la douce société de cet homme unique, vrai *Montaigne* vivant, me furent de la plus grande utilité pour rendre à mon âme un peu de tranquillité. Je me remis à lire un peu et à réfléchir avec plus de suite que je n'avais fait dix-huit mois auparavant. Je ne serais pas resté dix jours à Lisbonne sans mon cher abbé; rien ne me plut dans cette ville, excepté les femmes, qui sont très-voluptueuses. Mais comme la santé de l'âme m'était devenue mille fois plus chère que la santé du corps, j'eus soin de ne fréquenter que celles dont la facilité pouvait me préserver de toute passion.

Je partis au commencement de février pour *Séville* et *Cadix*. Je n'emportai de Lisbonne que l'amitié la plus vive et une estime profonde pour l'abbé de *Caluso*, que j'espérais revoir à Turin. Le climat de *Séville* et la physionomie originale et tout à fait espagnole que cette ville a su se conserver, mieux que toutes les autres du royaume, me firent le plus grand plaisir. J'ai toujours préféré un original, quoique mauvais, à la meilleure copie. La nation espagnole et la nation portugaise sont en effet les seules de l'Europe qui aient gardé leurs mœurs, surtout parmi le peuple et la bourgeoisie. Quoique le bon soit noyé dans une mer d'abus de tous genres, je crois que ces peuples ont tout ce qu'il faut pour pouvoir se

relever, opérer de grandes choses, et avoir de grands succès, surtout militaires; ils en ont tous les éléments : courage, persévérance, honneur, sobriété, docilité, patience et élévation d'âme.

J'achevai mon carnaval assez gaiement à *Cadix*. En quittant cette ville pour *Cordoue*, je m'aperçus que j'en emportais des *souvenirs* qui n'étaient pas faciles à guérir. Ces blessures, peu glorieuses, empoisonnèrent mon long voyage jusqu'à Turin.

Arrivé pour la seconde fois par *Tortose* à *Barcelone*, ennuyé de voyager aussi lentement, je me séparai enfin, avec le plus vif regret, de mon beau cheval andalous. Ce dernier voyage l'avait fort maltraité ; je ne voulus pas le fatiguer davantage, en le faisant trotter derrière la voiture à marches forcées. Mon autre cheval, le *Cordouan*, étant devenu boiteux entre *Cordoue* et *Valence*, je ne voulus pas m'arrêter pour le faire guérir ; j'en fis cadeau aux deux très-jolies filles de mon aubergiste. Je leur recommandai d'en avoir soin, de le bien traiter, en les assurant qu'elles pourraient en tirer beaucoup d'argent aussitôt qu'il serait guéri. Pour mon cher *Andalous*, je ne voulus pas le vendre, étant de ma nature très-ennemi de toute espèce de vente : j'en fis donc présent à un banquier français, établi à Barcelone, que j'avais déjà connu à mon premier séjour dans cette ville.

Il faut que je compte ici une particularité qui peut servir à faire connaître le cœur de ces hommes à argent. Il m'était resté presque trois cents *doubles* d'Espagne, que les perquisitions qu'on fait aux douanes des frontières ne m'auraient permis d'extraire qu'avec difficulté. Après avoir fait cadeau de mon cheval à mon banquier, je lui demandai s'il ne pouvait pas me donner une lettre de change, payable à Montpellier, par où il fallait passer. Lui, pour me témoigner toute sa reconnaissance, après avoir pris mes *doubles*, calcula la lettre avec toute la rigueur des intérêts de la semaine et du jour.

Arrivé à Montpellier, je trouvai que j'avais perdu sept pour cent. je n'avais certainement pas besoin de cette courtoisie de banquier pour fixer mon opinion sur cette classe qui m'a toujours paru la plus vile du monde social. Ils jouent les grands seigneurs ; et pendant qu'ils vous donnent, par faste, un très-bon dîner chez eux, ils vous dépouillent, par principes de métier, dans leur cabinet, et ils sont toujours prêts à profiter des calamités publiques.

—

CHAPITRE TREIZIEME.

Je deviens amoureux pour la troisième fois. — Mes premiers essais en poésie.

Quoique aux yeux des autres, comme aux miens, je n'eusse tiré aucun fruit de mes voyages, mes idées commençaient cependant à s'étendre, et ma raison à se redresser : aussi j'accueillis très-mal mon beau-frère, lorsqu'à Turin, où j'arrivai fort fatigué, il vint de nouveau me conseiller de solliciter des emplois diplomatiques. Je lui dis que j'avais vu d'assez près les rois et ceux qui les représentaient ; qu'il m'était impossible de les estimer beaucoup ; que je ne voudrais pas même représenter le Grand Mogol, et encore moins le roi de Sardaigne, le plus petit des princes de l'Europe ; qu'il n'y avait d'autre parti pour ceux qui étaient nés dans des pays comme le nôtre, que de vivre de leur fortune, s'ils en avaient, et de se livrer à quelque occupation louable, sous les auspices d'une heureuse indépendance. Ce discours fit allonger un peu la mine à mon beau-frère, gentilhomme de la chambre du roi. Il ne me parla plus d'emploi, et je restai ferme dans mes idées.

Me voici à vingt-trois ans, assez riche pour mon pays ; libre autant qu'on peut l'être ; ayant acquis la connaissance, quoique imparfaite, du monde moral et politique, en voyant tant de pays et d'hommes différents ; philosophe autant que mon âge le comportait, et aussi orgueilleux qu'ignorant. On devine que je n'avais pas encore parcouru toute l'échelle des erreurs, et que j'avais beaucoup de fautes à commettre avant de donner un essor louable et utile à mon caractère impétueux, superbe, intolérant.

A la fin de 1773, je pris une maison magnifique sur la place

Saint-Charles, à Turin Je la meublai avec goût, avec luxe, et en même temps avec une certaine singularité : et je commençai à mener la vie la plus agréable et la plus insouciante, avec des amis que je trouvai en foule. Mes anciens compagnons d'Académie, de folie et de jeunesse, devinrent les plus intimes. Parmi eux, il s'en trouva dix ou douze qui se convinrent davantage. Nous établîmes une société permanente qui avait des règles, des vœux, et mille autres momeries pareilles, qui ressemblaient beaucoup à la *maçonnerie*, sans cependant l'être : nous décidions à la pluralité si nous devions admettre ou exclure ceux qui se présentaient. L'unique but de cette société, qui se réunissait plusieurs fois la semaine, était de nous amuser, en soupant souvent ensemble, et de raisonner ou de déraisonner sur tout.

Ces solennelles séances se tenaient chez moi, parce que ma maison était plus belle et plus vaste que celles de mes camarades, et parce que, comme je l'habitais seul, on s'y trouvait plus libre. Parmi ces jeunes gens, qui tous étaient bien nés et des premières familles de la ville, il y avait beaucoup de mélange ; des riches et des pauvres ; des hommes médiocres, de bons et d'excellents : quelques-uns avaient peu d'esprit, d'autres en avaient beaucoup ; plusieurs même étaient très-instruits. Il en résultait que je ne pouvais primer sur eux, quoiqu'à moi seul j'eusse plus vu le monde qu'eux tous ensemble ; et je crois que si je l'avais pu, je ne l'aurais pas voulu. Les lois que nous établîmes furent discutées et non dictées : elles furent justes et impartiales. On avait placé un tronc assez grand, par l'ouverture duquel on jetait des papiers de toute espèce ; la clef en était confiée au président, qu'on élisait toutes les semaines, et qui était chargé de lire tous ces papiers. On en trouvait d'amusants et de bizarres ; ils ne portaient jamais le nom de l'auteur, mais on le devinait souvent. Par un malheur commun à tous, et à moi en particulier, ces écrits étaient, non pas en langue, mais en pa-

roles françaises. Pour mon compte, j'en jetai plusieurs dans le tronc, qui divertirent beaucoup l'assemblée. C'était sur des sujets plaisants, mêlés de philosophie et d'impertinence, et d'un style qui, s'il n'était pas détestable, certainement n'était pas bon, mais qui s'entendait, et pouvait passer pour un auditoire aussi peu versé que moi dans cette langue. Je me souviens d'un morceau, que je conserve encore, qui décrivait une scène du *Jugement dernier*. Dieu demandait à toutes les âmes un compte exact de leurs actions; et j'avais mis en scène plusieurs personnages qui peignaient eux-mêmes leur caractère. Cette bagatelle eut beaucoup de succès. On y trouvait du sel et de la vérité, et les auditeurs reconnaissaient et nommaient sur-le-champ sur les portraits et les allusions, ceux que j'avais eus en vue.

Ce petit essai. qui me fit voir que je pouvais mettre mes idées sur le papier, et faire quelque impression sur les autres, m'inspira le désir et un faible espoir de parvenir à écrire quelque chose qui pourrait me survivre; mais rien n'était plus vague, mon ignorance me privant de tout moyen de composition. Une sorte d'instinct me portait à la satire, et j'avais une grande facilité pour attacher le ridicule aux choses et aux personnes. Malgré mes dispositions pour un si mauvais genre, je le méprisais dans le fond du cœur : je sentais que ces succès, si courts, sont dus bien plutôt à la malignité et à l'envie qui se réjouissent toujours quand on attaque les autres, qu'au mérite intrinsèque du railleur.

La liberté entière dont je jouissais, la dissipation continuelle, les femmes, mes vingt-quatre ans; mes chevaux, dont j'avais augmenté le nombre jusqu'à douze, tous ces obstacles insurmontables, même pour une volonté forte, endormaient et éteignaient en moi toute velléité littéraire. Je végétais ainsi dans la plus profonde oisiveté, sans avoir un seul instant à moi, sans ouvrir jamais un livre. Il ne faut donc pas s'étonner si je tombai de nouveau dans les chaînes de l'amour: son

joug fut cette fois bien plus honteux. Il ne fut brisé que par un véritable et frénétique amour de l'étude, qui dès lors ne me quitta plus, et à qui je dus d'avoir échappé à l'ennui, à la satiété, et, il faut le dire, au désespoir. Je suis sûr que si je ne m'étais pas créé une continuelle et forte occupation de tête, avant d'atteindre trente ans je serais devenu fou, ou je me serais tué.

Cette troisième ivresse d'amour fut vraiment extravagante, et cependant l'accès fut bien long. Le nouvel objet de ma tendresse était une femme d'une naissance distinguée, mais d'une mauvaise réputation, même dans le monde galant ; elle était plus âgée que moi de neuf à dix ans. A ma première entrée dans le monde, pendant que j'étais à l'Académie, je l'avais un peu connue. Je me trouvais logé vis-à-vis de sa maison. Ses avances, mon oisiveté, et mon âme, qui était peut-être une de celles dont Pétrarque dit avec tant de vérité :

> So di che poco canupe si allaccia
> Un' anima gentil, quand' ella è sola,
> E non è chi per lei difesa faccia (1).

Enfin, Apollon, qui voulait m'appeler à lui par cette route extraordinaire ; tout cela fit que, quoique sans estime et d'abord sans amour pour elle (sa beauté pourtant n'était pas ordinaire), je crus comme un fou à l'amour sans bornes qu'elle me témoignait, et je finis par l'aimer véritablement jusqu'à la passion. Il n'y eut plus pour moi ni amusements, ni amis ; je négligeai même mes chevaux chéris. Depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, j'étais continuellement avec elle ; mécontent d'y être, et ne pouvant pas la quitter. État douloureux

(1) Je sais que les plus faibles liens peuvent enlacer une âme tendre, quand elle est abandonnée à elle-même, et que la raison n'est pas là pour la défendre.

et bizarre, dans lequel je vécus, ou, pour mieux dire, je végétai depuis la moitié de 1773 jusqu'en février 1775; sans compter les suites de cette aventure, dont les résultats furent en même temps funestes et heureux pour moi.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Maladie et guérison.

Pendant le long espace de temps que dura cette intrigue, je ne faisais qu'enrager depuis le matin jusqu'au soir : ce qui altéra beaucoup ma santé. A la fin de 1773, je fus attaqué d'une maladie cruelle, et si extraordinaire, qu'elle fit dire aux plaisants, qui ne manquent pas à Turin, qu'on l'avait faite exprès pour moi. Je commençai par vomir pendant trente-six heures; et quand mon estomac n'eut plus rien à rejeter, le vomissement devint une convulsion si horrible du diaphragme, qu'il m'était impossible d'avaler même une goutte d'eau. Les médecins craignirent l'inflammation, et me firent saigner au pied. A l'instant, l'effort pour vomir cessa; mais il fut remplacé par une convulsion générale, et par des secousses si fortes que je donnais tantôt de la tête contre le chevet de mon lit, et tantôt des pieds, et surtout des coudes contre tout ce qui se rencontrait. Je ne pouvais prendre ni boisson, ni nourriture d'aucune espèce; et toutes les fois qu'on voulait approcher de moi, soit un vase, soit autre chose, la violence des soubresauts était telle, qu'elle repoussait tout ce qu'on me présentait. C'était pire encore si l'on voulait me retenir de force ; quoique malade, et exténué par quatre jours d'une diète rigoureuse, l'énergie de mes muscles me faisait faire des efforts qui m'eussent été impossibles en parfaite santé. Je passai de cette manière cinq jours entiers, durant lesquels je n'avalai que vingt ou trente gouttes d'eau à la volée, et que je rejetai un moment après. Enfin, au sixième, on me jeta dans un bain très-chaud, moitié huile et moitié eau, où l'on me laissa six heures: cela calma les convulsions. On me fit continuer ces bains; et une fois

que le chemin de l'œsophage fut ouvert, je bus beaucoup de petit lait, et je fus guéri en peu de jours. La longueur de la diète et les efforts du vomissement avaient été tels, qu'il se forma dans le bréchet, entre les deux petits os qui le composent, un vide si grand, qu'on pouvait y placer un œuf de moyenne grosseur. Ce vide est resté toujours ainsi. Une maladie si singulière n'était que le résultat de la douleur, de la honte et de la rage où m'avaient jeté mes indignes amours; je ne voyais aucun moyen d'en sortir, et je désirais et j'espérais même mourir. Au cinquième jour de mon mal, au moment où j'étais dans le plus grand danger, on m'envoya un de mes amis, brave et digne homme et plus âgé que moi, pour me déterminer à me confesser et à faire mon testament. Avant qu'il en eût ouvert la bouche, sa figure et son préambule me firent deviner de quoi il s'agissait. Je le prévins, en demandant un prêtre et un notaire; et je n'en fus point troublé. Il m'est arrivé deux ou trois fois, dans ma jeunesse, de regarder la mort en face, et toujours avec la contenance la plus ferme. J'ignore si je la recevrai de même lorsqu'elle se présentera pour la dernière fois. Il faut que l'homme meure pour que les autres et lui-même puissent apprécier ce qu'il valait.

Rétabli de cette maladie, je repris tristement les chaînes de mon amour; mais j'eus au moins le courage de quitter celles que mon état de militaire m'imposait. Le métier des armes m'avait toujours déplu, surtout dans un pays où il n'y a pas de patrie. J'allai chez mon colonel, et prétextant le mauvais état de ma santé, je demandai à quitter le service, auquel, à la vérité, je ne m'étais jamais assujetti. Des huit ans que j'avais porté l'uniforme, j'en avais passé cinq hors du pays et dans les trois autres à peine avais-je assisté à quatre revues : on n'en faisait que deux par an dans les régiments de milices provinciales où je servais. Le colonel me conseilla d'y penser encore, avant qu'il envoyât ma démission à la cour. Par politesse, je cédai à ses conseils; j'eus l'air d'y penser

pendant quinze jours : je la redemandai ensuite, et je l'obtins.

Je traînai ainsi mes jours, honteux de moi-même ; ennuyé et ennuyeux ; évitant toutes mes connaissances, tous mes amis. Il me semblait que je lisais mon opprobre sur leur figure. Dans le mois de janvier 1774, ma maîtresse tomba malade ; je pouvais bien être, quoique je ne l'aie jamais su avec certitude, la cause de sa maladie. Son mal exigeait qu'elle restât dans un repos et un silence absolus ; et je m'étais placé sur une chaise, au pied de son lit, pour la soigner. J'y restais depuis le matin jusqu'au soir, sans jamais ouvrir la bouche ; je ne voulais pas l'incommoder en la faisant parler. Dans une de ces séances, qui n'étaient certainement pas amusantes, entraîné par l'ennui, je m'emparai de cinq ou six feuilles de papier qui me tombèrent sous la main, et je commençai ainsi au hasard, sans aucun plan, à barbouiller une scène d'une pièce que je ne sais si je dois appeler comédie ou tragédie, ni si elle aurait été d'un seul acte, de cinq ou de dix. Enfin, c'étaient des paroles en forme de dialogue en vers, entre un homme que j'appelais *Photin*, une femme, et une *Cléopâtre* qui survenait après que les deux premiers avaient beaucoup parlé. Ne sachant quel nom donner à la femme, je lui attachai celui de *Lachésis*, sans même me rappeler que c'était le nom d'une des trois *Parques*. Quand je pense actuellement à cette entreprise, elle me semble d'autant plus étrange, que depuis cinq à six ans non-seulement je n'avais pas écrit un seul mot d'italien, mais je n'avais pas même ouvert un livre, si ce n'est que très-rarement et à de longs intervalles. Ainsi, je ne saurais dire pourquoi ni comment je me déterminai à écrire ces scènes en italien et en vers. Lorsque je commençai à barbouiller ce papier, je n'eus d'autre raison de faire parler *Cléopâtre* plutôt que *Bérénice*, *Zénobie*, ou autres reines de tragédie, que l'habitude de voir depuis longtemps, dans l'antichambre de ma maîtresse, de superbes tapisseries qui représentaient l'histoire de *Marc-Antoine* et de *Cléopâtre*.

Ma maîtresse revint de sa maladie, et moi, sans plus penser aux scènes ridicules que j'avais écrites, je les plaçai sous le coussin de sa *chaise longue*, où elles restèrent oubliées pendant un an sans que personne s'en doutât.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Je redeviens libre. — Premier sonnet.

Un soir, en revenant de l'Opéra (insipide et ennuyeux amusement de toute l'Italie), où j'avais passé plusieurs heures dans la loge de ma maîtresse, objet tour à tour de ma haine et de mon amour, je pris la détermination immuable de m'affranchir une fois pour toutes de mon esclavage. L'expérience m'avait appris que la fuite ne me donnait pas assez de force pour soutenir mes résolutions; qu'elle les avait affaiblies et même anéanties. Je voulus me mettre à une plus grande épreuve : je me flattai que mon caractère ferme et opiniâtre me ferait réussir, par des moyens qui m'obligeraient à de plus grands efforts. Je résolus de ne plus sortir de ma maison, qui, comme je l'ai déjà dit, était située vis-à-vis celle de ma maîtresse ; de regarder ses fenêtres; de la voir entrer et sortir tous les jours; d'en entendre parler d'une manière quelconque; et, malgré tout cela, de ne céder désormais en rien, ni aux messages directs ou indirects, ni aux souvenirs, ni enfin à aucun des moyens qu'on pourrait employer; j'étais préparé à mourir (ce qui m'était égal), ou à m'affranchir. Pour me lier tout à fait à cette détermination une fois prise, par la crainte du déshonneur qui en serait résulté si je n'avais pas su la tenir, je l'écrivis à un de mes amis. C'était un de ceux qui m'aimaient le plus et que j'estimais davantage. Il avait pitié de l'état où il me trouvait; mais comme il ne voulait pas avoir l'air de l'approuver, et qu'il sentait l'impossibilité de m'en tirer, il avait cessé de venir chez moi depuis quelque temps. Dans le billet que je lui adressais, je lui rendais compte en trois lignes du parti que j'avais pris; et je lui envoyais. comme gage de son immutabilité une belle

et longue tresse de mes vilains cheveux roux. Je les avais fait couper exprès pour me créer un obstacle presque invincible à me montrer nulle part. Il était impossible de paraître en public ainsi tondu ; on ne supportait alors cette toilette que chez les paysans et les matelots. Je finissais en le priant de m'assister de sa présence et de son courage pour raffermir le mien. Isolé de cette manière chez moi, je défendis toute espèce de message ; et je passai les quinze premiers jours en poussant des cris et des rugissements affreux. Quelques amis venaient me visiter, il me semblait qu'ils me plaignaient ; c'était peut-être parce que je ne me plaignais pas moi-même ; mais ma figure et mon maintien parlaient à ma place. Je voulus essayer de lire quelque chose, et je ne comprenais pas même les gazettes. Quelquefois il m'arrivait de parcourir des pages entières, d'en prononcer toutes les paroles, sans en retenir une seule. Je me promenais aussi à cheval dans les lieux les plus solitaires, et c'était le seul exercice qui me fît du bien au corps et à l'âme. Je passai plus de deux mois, jusqu'à la fin de mars 1775, dans cet état presque frénétique : alors je sentis naître en moi une idée qui commença enfin à me détourner de cette unique, désagréable et desséchante pensée. En rêvant un jour aux distractions que la poésie pourrait me donner, il m'arriva de faire, avec la plus grande peine, et à différentes reprises, un essai de quatorze vers, que je regardai comme un *sonnet*, et que j'eus envie d'envoyer à l'aimable et savant père *Paciaudi*. Il venait chez moi de temps en temps, et il m'avait toujours montré la plus grande bienveillance, sans cependant me dissimuler ses regrets de me voir tuer le temps et moi-même dans une oisiveté absolue. Cet excellent homme m'avait toujours exhorté à faire des lectures italiennes. Un jour qu'il avait trouvé chez un bouquiniste la *Cléopâtre* du cardinal *Delfino*, qu'il appelait *Superbe*, il se souvint que je lui avais dit que c'était un sujet tragique, et que j'aurais voulu le tenter (quoique je ne lui eusse jamais montré mon premier avorton dont

j'ai parlé plus haut). Il l'acheta et me la donna. Dans un moment de raison, j'avais eu la patience de la lire et de l'apostiller. Je la lui avais ainsi renvoyée, persuadé que, sous le rapport du plan et des passions, elle valait moins que la mienne, si je l'eusse jamais achevée, comme j'en avais l'idée. Le père *Paciaudi*, pour ne pas me décourager, feignit de trouver mon sonnet bon, quoiqu'il ne le crût pas, et qu'en effet il ne le fût pas. Quelques mois après, lorsque je me familiarisai avec nos excellents poëtes, j'appris à estimer ce sonnet ce qu'il valait au juste, c'est-à-dire rien. J'ai les plus grandes obligations à ces premières louanges, que je ne méritais pas, et à celui qui me les donna avec tant d'amabilité, puisqu'elles m'encouragèrent à tâcher d'en obtenir de justes.

Plusieurs jours avant ma rupture avec ma maîtresse, j'avais pensé à tirer de dessous le coussin de sa *chaise longue* les scènes de ma *Cléopâtre*, qui étaient restées là pendant un an. Il arriva que dans un de ces moments de solitude et de rage continuelle j'y jetai les yeux. Étonné de la ressemblance de l'état de mon cœur avec celui d'*Antoine*, je dis en moi-même : Il faut continuer cette pièce ; la refaire, si elle ne peut pas rester ainsi ; mais y développer les passions qui me dévorent, et la faire représenter par les comédiens qui viendront au printemps. A peine cette idée me fut passée par la tête, que presque guéri, je commençai à barbouiller du papier ; à rapiécer, à changer, à ôter, à ajouter : à continuer, à recommencer, et enfin à devenir fou d'une autre manière, pour cette malheureuse *Cléopâtre?* née sous de si mauvais auspices. Je n'étais pas honteux de consulter quelques-uns de mes amis, qui n'avaient pas comme moi négligé la langue et la poésie italiennes. Je recherchais, j'ennuyais tous ceux qui pouvaient me donner des conseils, des avis, des lumières sur un art auquel j'étais si étranger. De cette manière, ne désirant autre chose que d'apprendre et de faire quelque essai dans une carrière aussi dangereuse que téméraire, ma maison se changeait peu à peu en une espèce d'a-

cadémie. Les circonstances, en me donnant l'envie d'apprendre, m'avaient rendu docile par accident; mais mon naturel reprenait le dessus, et j'étais peu flexible aux leçons qu'on me donnait. Je me désolais alors; j'ennuyais moi-même et les autres, et je n'en tirais aucun avantage. Le seul et véritable que cette nouvelle disposition me donna fut de me détacher peu à peu de mes amours, et de réveiller ma raison depuis si longtemps assoupie. Je ne me trouvais plus dans la dure et ridicule nécessité de me faire attacher sur une chaise pour m'empêcher de sortir de chez moi et de retourner chez ma maîtresse. Ce fut un des mille moyens que j'avais imaginés pour redevenir sage à toute force. Les attaches étaient cachées sous un grand manteau dans lequel j'étais enveloppé, et elles ne me laissaient libre que d'une seule main pour lire, écrire ou me frapper la tête. De tous ceux qui venaient me voir, aucun ne pouvait seulement soupçonner que j'étais attaché sur une chaise. Je restais ainsi de longues heures; Élie seul, qui était mon geôlier, connaissait le secret. Il me déliait toutes les fois que mon accès de fureur imbécile était passé, et que, sûr de moi et de ma volonté, je lui disais de le faire. De tous les bizarres moyens que j'employai, le plus étrange fut encore une mascarade que je fis à la fin de ce carnaval, au bal public du théâtre. Habillé en *Apollon*, j'osai m'y présenter avec une lyre, dont je jouais comme je pouvais, et y chanter de mauvais vers que j'avais composés. Une semblable effronterie était tout à fait contraire à mon caractère. La seule excuse que je puisse donner pour des scènes pareilles est ma faiblesse pour résister à une passion si déréglée. Je sentais qu'il fallait mettre une barrière insurmontable entre elle et moi; et je voyais que la plus forte de toutes était la honte à laquelle je m'exposais en reprenant un attachement que j'avais tourné en ridicule avec autant de publicité. Ainsi, la crainte de cette honte m'empêchait de m'apercevoir que je m'en couvrais déjà en public.

Cependant, je me sentais échauffé peu à peu par un senti-

ment qui m'était tout à fait inconnu, l'amour de la gloire. Enfin, après quelques mois de continuelles consultations poétiques ; après avoir usé des grammaires, lassé des dictionnaires ; après avoir réuni une quantité de sottises, je parvins à rassembler cinq morceaux que j'appelai *actes*, et j'intitulai le tout *tragédie*. Aussitôt que le premier acte fut au net, au lieu de le jeter au feu, je l'envoyai à l'obligeant père *Paciaudi*, afin qu'il l'examinât et qu'il m'en donnât son avis par écrit. Les apostilles qu'il mit à ce premier acte, et les conseils qu'il me donna dans le billet qu'il m'écrivit, en le renvoyant, me déterminèrent à le refaire en entier avec plus de patience et d'opiniâtreté. De ce travail sortit la tragédie de *Cléopâtre*, qu'on représenta à Turin le 16 juin 1775.

Je ne fatiguais pas seulement le pauvre père *Paciaudi*, pour en tirer une censure de ce second essai, mais plusieurs autres encore, et surtout le comte *Augustin Tana*, à peu près de mon âge, et qui, pendant mon séjour à l'Académie, était page du roi. Nous avions reçu la même éducation ; mais en sortant des pages, il avait constamment cultivé la littérature française et l'italienne ; et il s'était formé le goût, surtout dans la critique et la philosophie, sans trop s'attacher à la grammaire. La finesse, la grâce et l'élégance de ses observations, sur cette malheureuse *Cléopâtre*, feraient bien rire le lecteur, si j'avais le courage de les lui montrer ; mais elles me feraient trop de mal, et d'ailleurs elles ne seraient pas tout à fait comprises, parce que je n'ai copié qu'une quarantaine de vers de ce premier avorton. J'avais fait aussi une petite pièce en prose, qu'on devait donner après *Cléopâtre* , et que j'avais intitulée : *les Poëtes*. Cependant, ni la petite pièce ni la tragédie n'étaient les sottises d'un sot. On y trouvait, par-ci, par-là, quelques éclairs d'esprit. Dans *les Poëtes*, je m'étais mis moi-même en scène, sous le nom de *Zeuxippe* : je m'y moquais le premier de ma *Cléopâtre ;* j'évoquais son ombre, afin qu'en compagnie des autres héroïnes tragiques, elle prononçât sur ma tra-

gédie, qui était aussi mauvaise que celle des poëtes mes rivaux. La seule différence qui existât entre les pièces de ceux-ci et la mienne, c'est que les premières étaient les productions mûres d'une incapacité érudite, et la mienne une production prématurée d'une ignorance qui promettait quelque chose.

Ces deux pièces furent représentées pendant deux soirées de suite. Mais ravisé, et repentant de m'être si témérairement exposé au public, quoiqu'il se fût montré très-indulgent, je fis mon possible auprès des acteurs et de ceux qui les dirigeaient, pour qu'on ne représentât plus mes pièces. Depuis cette fatale soirée, un feu dévorant s'empara de mon âme ; je brûlais d'obtenir un jour, au théâtre, des lauriers mérités ; et jamais fièvre d'amour ne me donna de si brûlants transports. Voilà la manière dont je m'exposai en public pour la première fois. Si les nombreux ouvrages dramatiques qui sont sortis de ma plume par la suite n'ont pas été meilleurs que ces deux premiers, cette entrée au Parnasse, avec le brodequin et le cothurne, fut sans doute folle et ridicule; mais si, au contraire, je peux jamais être compté parmi les bons auteurs tragiques ou comiques, ce premier pas a été l'affaire la plus importante de ma vie.

Je terminerai ici l'époque de ma jeunesse. Ma virilité ne pouvait commencer sous de plus heureux auspices.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

VIRILITÉ.

Elle embrasse plus de trente ans de compositions, de traductions et d'études nouvelles.

CHAPITRE PREMIER.

Mes deux premières tragédies, *Philippe* et *Polinice*, conçues et écrites en prose française. Déluge de poésie détestable.

Me voilà, à vingt-sept ans, engagé, avec le public et avec moi-même, à devenir auteur tragique. Je vais indiquer quelles étaient les ressources qui pouvaient soutenir alors une pareille témérité.

Un caractère résolu, opiniâtre, indomptable, plein, et débordant, pour ainsi dire, de toutes les affections où dominaient, par le plus bizarre assemblage, l'amour avec tous ses emportements, et une haine poussée jusqu'à la rage contre toute espèce de tyrannie ; un souvenir faible et vague des différentes tragédies françaises que j'avais vu représenter plusieurs années auparavant, et que, jusque alors, je n'avais ni lues, ni méditées ; l'ignorance presque absolue des règles de l'art dramatique, celle de l'art si nécessaire de bien écrire et de manier ma propre langue ; tout cela, enveloppé d'une écorce de présomption, ou, pour mieux dire, d'une pétulance incroyable, et d'une telle violence, qu'elle ne me laissait que rarement

chercher et entendre la vérité. On voit qu'avec de semblables éléments, on pouvait former un prince mal élevé plutôt qu'un écrivain distingué. Il s'élevait cependant, du fond de mon cœur, une voix qui me criait bien plus énergiquement que le petit nombre de mes vrais amis : « Il faut rétrograder, rede-« venir enfant, pour ainsi dire, rapprendre la grammaire, et « tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour écrire avec pureté. » Cette voix devint si puissante, qu'enfin elle me soumit à la dure nécessité de recommencer les études de mon enfance, à l'âge où je pensais et je sentais en homme. Mais la flamme de la gloire brillait à mes yeux ; je voulais laver la honte de mes déplorables succès, et je pris assez de courage pour affronter et vaincre ces obstacles et ces répugnances.

La représentation de *Cléopâtre* m'avait ouvert les yeux sur le sujet, qui est intrinsèquement mauvais, et ne sera jamais mis en œuvre que par un auteur inhabile et novice ; mais elle m'avait aussi montré l'immensité de l'espace que j'avais à parcourir avant de pouvoir revenir à la barrière, me jeter dans la lice une seconde fois, et m'élancer vers le but avec plus ou moins de bonheur. Le voile une fois tombé de mes yeux, je me fis le serment solennel de n'épargner ni fatigue, ni ennui pour me mettre en état de savoir ma langue comme le premier professeur d'Italie. Je pris cette résolution, parce qu'il me semblait que, si je parvenais une fois à bien m'exprimer, les idées et l'invention ne me manqueraient pas. Le serment prononcé, je me jetai à corps perdu dans le gouffre de la grammaire, comme Curtius, tout armé et le regard assuré. Autant j'étais convaincu d'avoir mal fait tout ce que j'avais fait jusque alors, autant je croyais être sûr de pouvoir mieux faire avec le temps. Il me semblait que j'en avais le gage et la preuve dans mes deux tragédies *Philippe* et *Polinice*, que j'avais écrites en prose française, trois mois avant la représentation de *Cléopâtre*. Je les avais lues à quelques-uns de mes amis ; ils m'avaient paru en être frappés. Je n'en jugeai pas par le plus ou

moins de louanges qu'ils me donnèrent, mais bien par l'attention soutenue avec laquelle ils les écoutèrent d'un bout à l'autre ; leur agitation muette et leurs visages émus m'en dirent plus que leurs paroles. Mais, pour mon malheur, quelles que fussent ces deux tragédies, elles se trouvaient conçues et nées en prose française, et il y avait beaucoup à faire avant de les changer en poésie italienne. Je les avais ébauchées dans cette langue mesquine et désagréable, non que je la susse, ni même que je prétendisse la savoir, mais parce que, dans mes cinq années de voyage, je n'en avais parlé ni entendu parler aucune autre, et que c'était celle dans laquelle je m'expliquais le moins mal, et qui trahissait le moins ma pensée. Par mon ignorance des langues, je ressemblais assez à un de ces fameux coureurs d'Italie, qui, malade dans son lit, rêve qu'il court, et auquel il ne manque que les jambes pour surpasser ses rivaux.

Cette impossibilité de m'expliquer et de me traduire moi-même, non-seulement en vers, mais même en prose italienne, était telle que lorsque je relisais en cette langue un acte ou une scène qui avait paru plaire à mes auditeurs en français, ils ne les reconnaissaient plus : ils me demandaient sérieusement pourquoi je les avais changés. Telle était l'influence d'un autre habit et d'autres draperies, que la même figure n'était plus ni reconnaissable ni supportable. J'enrageais, je pleurais ; mais il me fallait prendre patience et recommencer. J'étais obligé de dévorer les livres classiques, les plus insipides et les plus antitragiques, pour m'emparer de la manière toscane. En deux mots, il me fallait toute la journée oublier ce que je savais, pour apprendre.

Cependant ces deux tragédies, renfermées dans mon portefeuille, me faisaient prêter un peu plus patiemment l'oreille aux conseils pédantesques qui me venaient de tous côtés. Ces mêmes tragédies m'avaient donné la force d'assister à la représentation, bien pénible pour moi, de *Cléopâtre*. Chaque vers que l'acteur

prononçait retentissait dans mon cœur comme la plus amère critique de tout l'ouvrage, qui depuis lors perdit tout intérêt à mes yeux. Je ne le considérai plus que comme un aiguillon pour l'avenir.

Je ne me laissai pas intimider par les critiques, justes parfois, mais plus souvent ignorantes et malignes, dirigées contre mes tragédies, lorsque j'en publiai la première édition à Sienne, en 1783. Mais je ne m'enorgueillis pas davantage des applaudissements immérités que voulut bien m'accorder le parterre de Turin, touché peut-être de ma jeune audace. A commencer du mois de juillet 1783, je ne voulus plus prononcer un seul mot de cette langue, et j'évitai soigneusement les sociétés où on la parlait. Et néanmoins, je ne venais point à bout de *m'italianiser*. Je me pliais très-mal aux études graduées et régulières : toujours récalcitrant aux bons conseils, je voulais de nouveau essayer de voler de mes propres ailes. C'est pour cela que je m'efforçais de mettre en vers tout ce qui me passait par la tête : j'essayais tous les genres, tous les mètres. Mon orgueil se brisait contre tous ; mais l'obstination et l'espérance me restaient. Entre autres rapsodies (car je ne puis les appeler poésies), il m'arriva de composer des couplets, que je chantai dans un banquet de *francs-maçons :* ils faisaient allusion aux divers ustensiles, grades et charges de cette société. Quoique j'eusse déjà volé un vers de Pétrarque, dans mon premier *sonnet*, mon peu d'attention et mon ignorance étaient telles, que je commençai cette pièce sans me rappeler les règles du *tercet*, que je n'avais peut-être jamais bien sues. Je la continuai, sans m'apercevoir de mon erreur, jusqu'au douzième. Alors, ayant quelques doutes, j'ouvris le *Dante*, et je reconnus la faute : je l'évitai dans la suite de la pièce, laissant les autres tels qu'ils étaient. Le tout fut chanté au banquet : mais ces *francs-maçons* ne s'entendaient pas plus en poésie que dans l'art de bâtir, et mes vers passèrent.

Vers le mois d'août de cette année 1775, je sentis que la

vie dissipée de la ville m'empêchait de me livrer entièrement à l'étude: et je me retirai dans les montagnes qui séparent le *Piémont* du *Dauphiné*. Je passai presque deux mois à *Cézannes*, petit village au pied du mont *Genèvre*, où l'on prétend qu'Annibal franchit les Alpes. Quoique par caractère je fusse assez porté à la réflexion, j'étais quelquefois imprudent par impétuosité; je ne réfléchis donc pas, en prenant cette résolution, que je rencontrerais encore, dans ces montagnes, cette maudite langue française, que j'avais tant de raison de fuir. L'idée de cette retraite me fut donnée par ce même abbé qui m'avait accompagné dans mon dernier et ridicule voyage de *Florence*.

Cet abbé était né à Cézannes; il était rempli d'esprit et de la plus aimable philosophie, et très-versé dans la littérature latine et française. Il avait été gouverneur de deux de mes compagnons de collége, et là nous nous étions liés d'une amitié qui a toujours continué. Je dois avouer que l'abbé *d'Aillaud* travaillait dès lors avec zèle à m'inspirer l'amour des lettres, en me promettant des succès; mais tous ses efforts étaient vains.

Voilà, lorsque j'étais au premier appartement de l'académie, quelles étaient mes dispositions pour devenir auteur tragique. Il faut dire aussi que, même dans la suite, je n'ai jamais pu supporter le chant méthodique, muet et glacé des vers français. Ils ne m'ont jamais paru des vers, soit lorsque je ne savais pas ce que c'était qu'un vers, soit lorsque j'ai cru le savoir.

Je reviens à ma retraite pendant l'été à *Cézannes*. Outre mon abbé, homme de lettres, j'avais encore avec moi un abbé musicien, qui me montrait à jouer de la guitare. J'avais beaucoup de dispositions pour cet instrument, qui me semblait inspirer la poésie; mais pas assez de volonté pour les cultiver, malgré les transports que ses sons excitaient en moi. Je n'ai jamais été bien fort ni sur la guitare, ni sur le clavecin, que

j'ai appris dans ma jeunesse, quoique mon imagination et mes oreilles fussent musicales *au* suprême degré. Je passai ainsi cet été entre ces deux abbés, dont l'un, avec sa musique, me soulageait du tourment, si nouveau pour moi, que l'application à l'étude me causait, et l'autre me faisait donner au diable avec son français. Malgré cela, ces moments furent très-utiles et vraiment délicieux pour moi. Je pus me recueillir en moi-même et travailler avec force à enlever la rouille dont mon pauvre esprit était couvert : je pus exciter dans ma tête la faculté d'apprendre, endormie par dix ans d'une honteuse et léthargique oisiveté. Je commençai à traduire ou réduire en prose et phrases italiennes le *Philippe* et le *Polinice*, nés dans un langage bâtard. Cependant, malgré toute la peine que je me donnais, ces deux tragédies restaient toujours *amphibies*, entre l'italien et le français, comme dit notre poëte d'un papier qui brûle :

. . . . Un color bruno
Che non é nero encora e il bianca muove (1).

Tout en m'occupant de ce travail pénible, de faire des vers italiens avec des pensées françaises, je m'étais cruellement fatigué à refaire ma *Cléopâtre* pour la troisième fois. J'en avais lu quelques scènes, développées en français, au comte *Tana*, mon censeur tragique et non grammatical. Il les avait trouvées très-belles et remplies de force, surtout celle d'*Antoine* avec *Auguste*. Lorsqu'elles furent changées en mauvais vers italiens, mous, lâches et chantants, il les trouva fort au-dessous du médiocre. Il me le dit sans détour, et je le crus ; je dirai plus, je le sentis : tant il est vrai que, dans toute poésie, le style fait la moitié de sa valeur, et que dans quelques-unes,

(1) Une couleur brune, qui n'est pas encore noire et où le blanc change et se ternit.

comme dans la lyrique, il fait tout. De sorte que quelques vers qui,

Col la lor vanità che par personna (1),

sont au-dessus d'autres,

Fosser gemme legate in vile anello (2).

Je remarquerai ici que je dois une éternelle reconnaissance autant au père *Paciaudi* qu'au comte *Tana*, et surtout à ce dernier, pour les vérités qu'ils eurent le courage de me dire, et pour m'avoir fait, presque par force, rentrer dans la voie de la saine littérature. La confiance que j'avais dans ces deux hommes était si grande, que ma destinée littéraire a dépendu entièrement d'eux. J'aurais, au moindre signe, jeté au feu tout écrit qu'ils auraient blâmé; comme je fis d'une quantité prodigieuse de vers qui ne méritaient pas d'autre correction. Si je suis devenu poëte, je dois ajouter à ce titre : *par la grâce de Dieu, du comte Tana et du père Paciaudi.* Ils furent mes deux tutélaires dans le combat pénible et journalier que j'eus à soutenir, pendant la première année de ma vie littéraire, pour chasser les locutions et les formes françaises, pour dépouiller mes idées de leur première forme, et les rhabiller d'une autre manière ; pour réunir enfin dans le même temps les études d'un homme mûr à celles d'un enfant ; travail incroyable, ingrat, et capable, j'ose le dire, de rebuter quiconque aurait eu moins d'ardeur.

Après avoir traduit en mauvaise prose mes deux tragédies, je commençai à lire et à étudier, vers à vers par ordre d'ancienneté, tous nos poëtes du premier ordre. Je ne faisais point de notes aux marges, mais je mettais sur les vers, de petits traits perpendiculaires qui m'indiquaient les pensées, les ex-

(1) Avec leur parure qu'on prend pour eux-mêmes.

(2) Fussent-ils des pierres précieuses, mal enchâssées.

pressions, les sons qui m'avaient fait plus ou moins de plaisir. Je trouvai d'abord le *Dante* trop difficile ; je le quittai pour le *Tasse,* que jusque alors je n'avais pas encore ouvert. Je le lisais avec tant d'attention, je voulais y observer tant de choses si opposées et si différentes, qu'aussitôt que j'en avais lu dix stances, je me sentais plus fatigué que si je les eusse composées moi-même. Peu à peu, cependant, j'accoutumai mes yeux et mon esprit à ce genre de lecture très- laborieux, et je gravais pour ainsi dire en moi, tout d'une haleine, toujours en les apostillant, la *Gerusalemme* du *Tasse,* l'*Orlando Furioso* de l'*Arioste*, ensuite le *Dante,* sans commentaire, et enfin *Pétrarque.* J'employai presque un an à ce travail. Quand je rencontrais quelque difficulté dans le *Dante,* je me souciais peu de l'entendre, si elle était historique ; mais si elle était d'expression, de tournure ou de mots, j'essayais de tous mes efforts à la surmonter, en la devinant. J'échouais souvent ; je m'enorgueillissais du peu que j'avais vaincu. Cette première lecture me donna plutôt le matériel que l'esprit de ces grands poëtes : je me préparai ainsi à bien les comprendre dans les lectures suivantes ; à les analyser, à les goûter, et peut-être encore à les imiter. *Pétrarque* me parut plus difficile que le *Dante,* et au commencement me plut moins : on ne peut jamais éprouver un grand plaisir en lisant les poëtes quand on est obligé de s'escrimer pour les entendre. Comme je voulais écrire en vers blancs ou *sciolti,* j'en cherchais les modèles. On me conseilla la traduction de *Stace* par *Bentivoglio*. Je la lus, l'étudiai, l'apostillai tout entière avec la plus grande avidité ; et la structure des vers me sembla trop faible pour l'adapter au dialogue tragique. Mes censeurs et amis me recommandèrent l'*Ossian* de *Cesarotti.* Voilà les premiers *vers libres* qui me frappèrent ; et je pensai qu'avec une légère modification, ils seraient un excellent modèle de vers dialogués. Je voulus lire aussi quelques tragédies italiennes ou traduites du français. J'espérais pouvoir y apprendre quelque chose, au moins

sous le rapport du style ; mais elles me tombèrent des mains par la longueur, la trivialité et la prolixité des tournures et du vers, sans parler de la faiblesse des pensées. Parmi les moins mauvaises, je lus les quatre tragédies que *Paradisi* a traduites du français, et y mis des notes, ainsi qu'à la *Mérope* de *Maffei.* Cette dernière me plut assez par le style, dans quelques endroits, quoiqu'elle me laissât beaucoup à désirer pour la perfection vraie ou chimérique dont j'avais le type dans mon imagination. Je me demandais à moi-même : « Comment se « fait-il que notre langue divine, si mâle, et quelquefois éner- « gique et fière dans le *Dante*, devienne si pâle et si efféminée « dans le dialogue tragique ? Comment *Cesarotti*, dont le vers « est si nerveux dans *Ossian*, devient-il si prosaïque et si « diffus dans *Sémiramis* et le *Mahomet* de *Voltaire*, qu'il a « traduits ? Pourquoi le pompeux *Frugoni*, chef d'une nouvelle « école de *vers libres* ou *sciolti*, dans sa traduction de *Rha-* « *damiste* de *Crébillon*, est-il si fort au-dessous de *Crébillon* « et de lui-même ? Certainement la faute n'en est pas à notre « langue, si flexible et si variée. » Je proposai ces doutes à mes amis et à mes censeurs ; ils ne surent que répondre. L'excellent *Paciaudi* me recommandait cependant de ne pas négliger, dans mes laborieuses lectures, la prose, qu'il appelait savamment la *nourrice du vers*. Je me souviens qu'un jour il m'apporta le *Galateo del Basa*, et il me conseilla de le bien méditer, surtout pour les tours des phrases, qui étaient du toscan tout pur, et l'antipode des gallicismes. Je fus presque blessé de ce conseil puéril et pédantesque : moi qui dans mon enfance l'avais lu (comme nous l'avons fait tous) bien mal, peu entendu et point goûté. Je l'ouvris cependant, mais avec la plus grande répugnance. A la vue de son premier *Ronciossiacosache* (1), auquel est accolée une longue période aussi pompeuse qu'insignifiante, je me sentis saisi d'un mouvement

(1) Attendu que.

de colère si vif, que je jetai le livre par la fenêtre, en m'écriant comme un fou : « C'est une nécessité bien cruelle et « bien fâcheuse que, pour écrire des tragédies, à l'âge de « vingt-sept ans, je sois obligé d'avaler toutes ces puérilités, « et de me dessécher le cerveau avec des pédanteries pa- « reilles. » Le père *Paciaudi* sourit de cette fureur poétique et peu polie ; et il me prophétisa que je lirais par la suite le *Galateo* plus d'une fois. La chose arriva ainsi, mais plusieurs années après, quand mes nerfs se trouvèrent assez endurcis pour supporter le joug de la grammaire. Non-seulement je lus le *Galateo,* et y fis des notes, mais aussi sur tous nos prosateurs du quatorzième siècle. J'ignore avec quel profit. Le fait est que celui qui pourrait bien les lire sous le rapport de leurs tournures de phrases, et qui saurait se parer avec adresse de l'or de leurs habits, en séparant les guenilles qu'ils couvrent, serait sûr de donner au style de ses écrits, soit historiques, soit philosophiques, soit poétiques ou de tout autre genre, une richesse, une brièveté, une netteté et une force de coloris qu'aucun de nos écrivains italiens ne possède. Peut-être le travail en serait affreux ; et celui qui aurait l'esprit et la capacité d'en tirer parti, ne voudrait pas le faire, tandis que celui qui ne les aurait pas, le ferait en vain.

—

CHAPITRE SECOND.

Je prends un instituteur, et je me remets à expliquer *Horace*. Premier voyage littéraire en Toscane.

Adonné depuis six mois tout entier aux études italiennes, je fus saisi, au commencement de l'année 1776, par une honte vive et honnête de ne presque plus entendre le latin. C'était au point que, lorsque je trouvais, par-ci, par-là quelques citations, même les plus courtes et les plus communes, je me voyais forcé de les passer, pour ne pas perdre de temps à les déchiffrer, m'étant d'ailleurs défendu toutes lectures françaises, et réduit au seul italien ; j'étais privé de tous secours pour lire des pièces de théâtre. Cette raison et mon amour-propre me firent entreprendre ce second travail pour pouvoir lire les tragédies de *Sénèque*, dont quelques morceaux sublimes m'avaient enchanté. Je voulais lire aussi les traductions littérales latines des tragiques grecs, bien plus exactes et moins ennuyeuses que toutes les traductions italiennes. Après m'être armé de patience, je pris un excellent maître, qui me mit dans les mains les fables de *Phèdre*, et qui, à son grand étonnement et à ma honte, s'aperçut bientôt que je ne les entendais pas. quoique je les eusse expliquées à dix ans. En effet, toutes les fois que je voulais essayer de le rendre en italien, je faisais des contre-sens épouvantables. Dès que mon maître eut la mesure de mon ignorance, et qu'il connut la fermeté de ma résolution, il me donna *Horace* au lieu de *Phèdre,* et me dit : « Du difficile « nous en viendrons au facile, et ce premier travail sera plus « digne de vous : faisons des fautes sur le prince des lyriques « latins, qui est très-difficile, et il nous aplanira la route pour « descendre aux autres. » C'est ce que nous fîmes. Nous prîmes

un *Horace sans commentaire ;* et depuis le commencement de janvier jusqu'au mois de mars, à force de constance, à force d'estropier, de deviner, de me tromper, je me mis en état de bien entendre toutes les odes de ce poëte. Cette étude me coûta beaucoup de travail ; mais aussi elle me fut de la plus grande utilité, puisqu'elle me fortifia dans la grammaire, sans me faire quitter la poésie.

Je vins à *Pise,* et pendant les six ou sept semaines que j'y demeurai, je conçus le plan de ma tragédie d'*Antigone* que j'écrivis en assez bonne prose toscane. Je mis le *Polinice* en vers : ils furent moins mauvais que ceux du *Philippe.* Il me parut que je pouvais lire ce *Polinice* à quelques-uns des principaux professeurs de l'Université. Ces messieurs furent contents de ma tragédie, et ne censurèrent que quelques expressions, par-ci, par-là, sans y mettre même la sévérité dont j'aurais eu besoin. Il y avait des endroits et des vers heureux, cependant l'ensemble était encore languissant et trivial, à mon avis ; mais, selon eux, le style était quelquefois incorrect, quoique coulant et sonore : nous ne nous entendions pas. J'appelais languissant et trivial ce qu'ils nommaient *coulant* et *sonore ;* quant aux incorrections, c'était une affaire de fait et non de goût ; et ainsi ce n'était pas un sujet de dispute. Il n'y avait pas même contestation sur les choses de goût ; puisque nous jouions a merveille chacun notre rôle, eux celui de docteurs, moi celui d'écolier. Néanmoins j'étais bien ferme dans la volonté de ne plaire avant tout qu'à moi-même. J'apprenais donc de ces messieurs ce qu'il ne fallait pas faire ; et je me flattai d'apprendre de moi-même, du temps, de l'exercice et de l'opiniâtreté, ce que je devais faire. Si je voulais égayer le lecteur aux dépens de ces savants, comme peut-être ils se sont égayés aux miens, je pourrais en nommer tel qui me conseillait d'étudier la *Tancia del Buonarotti,* je ne dirai pas comme modèle, mais comme pouvant m'être d'un grand secours dans les vers tragiques, pour les richesses de la langue et des tour-

nures. C'était comme si quelqu'un proposait à un peintre d'histoire d'étudier *Callot*. D'autres me vantaient le style de *Metastase*, comme excellent pour la tragédie. Le fait est qu'aucun de ces savants n'était savant en tragédie.

Me voilà, en moins d'un an, avec le patrimoine de trois autres tragédies, le *Philippe*, né Français et fils d'un Français; je le tirai des souvenirs que j'avais gardés du *don Carlos* de l'abbé de Saint-Réal, roman que j'avais lu quelques années auparavant : les *Frères ennemis* de Racine me donnèrent l'idée de *Polinice;* le douzième livre de *Stace*, dans la traduction de *Bentivoglio,* me fournit le sujet de l'*Antigone*. Quelques traits que j'avais pris dans Racine, et d'autres, tirés d'une pièce *d'Eschyle*, traduite par le père Brumoy, me déterminèrent à ne jamais lire les tragédies des auteurs qui traitaient les mêmes sujets que j'entreprenais; cela pour éviter le reproche de les avoir pillés, et pour être sûr que ce que je faisais, soit bien, soit mal, était à moi. Qui lit beaucoup avant de composer, pille beaucoup sans s'en apercevoir et perd toute originalité. Cette raison m'avait déterminé aussi à quitter, l'année d'auparavant, la lecture de *Shakespeare*, d'autant plus que j'étais obligé de le lire en français. Plus cet auteur, dont je connaissais cependant tous les défauts, me plaisait, plus je crus nécessaire de m'en sevrer. Après avoir écrit en prose mon *Antigone,* je me sentis enflammer par la lecture de *Sénèque*, et je conçus, dans le même temps, l'*Agamemnon* et l'*Oreste*. Quoique ce soit *Sénèque* qui m'ait donné l'idée de ces deux dernières pièces, je crois cependant que je ne l'ai pillé en rien. A la fin de juin je quittai *Pise,* où j'étais, et vins à *Florence,* où je restai tout le mois de septembre; je m'y appliquai surtout à m'emparer de la langue parlée, en conversant avec les Florentins, et j'y parvins suffisamment. Je commençai dès lors à penser presque exclusivement dans cette langue riche et élégante; premier point indispensable pour la bien écrire. Pendant mon séjour à Florence, je mis en vers, pour la seconde fois, le *Phi-*

lippe ; je le recommençai sur la prose, sans même regarder les vers que j'avais faits précédemment. Mes progrès cependant me paraissaient très-lents, et il me semblait qu'au lieu d'avancer, je reculais. Un jour du mois d'août, dans un cercle d'hommes de lettres, j'entendis parler, par hasard, de l'anecdote historique de *don Garcias,* tué par son propre père, *Cosme Ier*. Ce trait me frappa, et comme il n'est point imprimé, je tâchai de l'avoir manuscrit : je le fis extraire des archives de Florence ; et dès lors je conçus la tragédie qui porte ce nom. Je continuai cependant à barbouiller des rimes, qui étaient toutes mauvaises ; je n'avais à Florence aucun ami qui pût me servir de censeur comme le comte *Tana* et le P. *Paciaudi;* et j'eus assez de jugement et de raison pour ne donner copie de mes vers à personne : je ne les lus même qu'à très-peu de monde. Le mauvais succès ne me décourageait point ; il me prouvait seulement qu'il ne fallait pas cesser d'en lire d'excellents et d'en apprendre par cœur, pour m'identifier avec les formes poétiques. Aussi, pendant l'été, je remplis ma tête des vers du *Dante*, de *Pétrarque*, du *Tasse* et des trois premiers chants entiers de l'*Arioste*. J'étais convaincu qu'un jour viendrait où toutes ces formes de phrases et ces paroles des autres sortiraient de mon cerveau mêlées et identifiées avec mes propres pensées.

CHAPITRE TROISIÈME.

Je m'obstine à me livrer aux études les plus ingrates.

Je revins à Turin dans le mois d'octobre, non pas que je me crusse assez *toscanisé*, mais parce que je n'avais pas pris les mesures nécessaires pour rester plus longtemps hors de chez moi. J'avais encore d'autres raisons bien frivoles : mes chevaux, que j'avais laissés à Turin, m'attendaient et m'y rappelaient. Ma passion pour l'équitation a combattu longtemps celle des Muses ; et elle n'a eu le dessous que plus d'un an après. L'étude et la gloire n'avaient pas assez d'empire sur moi pour me guérir de la rage de m'amuser, qui me reprenait de temps en temps. Cela m'était plus facile à Turin, où j'avais une bonne maison, des connaissances de toute espèce, et plus de distractions et d'amis qu'il ne m'en fallait. Malgré ces obstacles, mes études ne se ralentirent pas pendant l'hiver, et j'augmentai même mes occupations. Après *Horace* tout entier, j'avais lu et étudié, mot à mot, plusieurs autres auteurs du nombre desquels était *Salluste*. La précision et l'élégance de cet historien m'avaient tellement enchanté, que je me déterminai à le traduire avec la plus grande application : j'y parvins pendant l'hiver. Je dois beaucoup à ce travail que j'ai par la suite plusieurs fois refait, changé et limé. Je ne sais si l'ouvrage y a gagné, mais certainement j'y ai beaucoup profité, autant pour l'intelligence du latin que pour la facilité de manier l'italien. Sur ces entrefaites, l'incomparable abbé de *Caluso* était revenu de Portugal, et m'ayant trouvé, contre son attente, enfoncé dans la littérature, et ferme dans le redoutable engagement de de devenir auteur tragique, il m'encouragea et m'aida de ses conseils et de ses lumières avec une bonté et une bienveillance

parfaites. Je reçus les mêmes services du savant comte de *Saint-Raphaël,* et d'autres hommes distingués par leurs connaissances; tous au-dessus de moi par leur âge, leur savoir et leur expérience dans l'art dramatique. Je professe et professerai toujours la plus grande reconnaissance pour toutes ces personnes qui souffraient mon extrême pétulance, quoiqu'elle diminuât, à la vérité, en raison des lumières que j'acquérais tous les jours.

A la fin de cette année 1776, j'éprouvai la plus grande des consolations et depuis bien longtemps attendue. Un matin, en allant chez le comte de *Tana,* auquel j'apportais toujours en tremblant mes vers, aussitôt que je les avais faits ; je lui montrai enfin un sonnet auquel il ne trouva rien à dire. Il le loua beaucoup, et me dit : Voilà les premiers de vos vers qui en méritent le nom. Après toutes les afflictions que j'avais éprouvées, après toutes les humiliations dont il m'avait abreuvé pendant un an que je lui avais lu mes détestables poésies, qu'il censurait sans cesse et sans miséricorde, en véritable ami, en m'en donnant des raisons qui me satisfaisaient toujours, on peut juger de quelle joie il me remplit par ses éloges sincères et inaccoutumés. C'était une description de l'enlèvement de *Ganymède,* à l'imitation de l'inimitable sonnet du *Cassiani,* sur l'enlèvement de *Proserpine.* Il a été imprimé le premier dans mes poésies. Enflammé par la louange, j'en fis aussitôt deux autres : je tirai leur sujet de la fable, et ils furent aussi une imitation comme le premier, après lequel ils se trouvent dans mes œuvres. Tous les trois font sentir peut-être un peu trop leur servile origine, si je ne me trompe; cependant ils ont le mérite d'être écrits avec une certaine clarté et une élégance que je n'avais point encore trouvée. Je les ai gardés, et imprimés bien des années après, tels que je les fis, avec très-peu de changements. Après ces trois premiers sonnets passables, comme il s'était ouvert devant moi une nouvelle carrière, j'en fis pendant l'hiver beaucoup d'autres, en grande partie

amoureux, quoique l'amour ne les dictât pas. Pour m'exercer seulement dans la langue et m'accoutumer à la rime, je commençai à décrire, trait pour trait, la beauté d'une aimable et jolie femme. Je n'avais pour elle aucun amour; ce qu'on voit aisément par les sonnets qui sont plus descriptifs que passionnés. Comme ils sont bien versifiés, je les ai conservés dans mes poésies. Les connaisseurs pourront y remarquer les progrès que je faisais alors peu à peu, dans l'art si difficile d'écrire, sans lequel tout sonnet, aussi bien conçu et conduit qu'il puisse être, ne vaudra jamais rien.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Second voyage littéraire en Toscane. Je me lie d'amitié avec Grandellini. Ouvrages commencés à Sienne.

Je partis dans les premiers jours de mai, après avoir obtenu du roi la permission nécessaire de sortir de *ses heureux États*. Le ministre à qui je la demandai me répondit que j'avais été encore en Toscane l'année précédente : je lui répliquai que c'était précisément pour cela que je voulais y retourner. La permission me fut accordée; mais les deux mots du ministre me firent réfléchir et me donnèrent l'idée d'un projet que j'exécutai quelques mois après, et qui me dispensa de demander désormais aucune permission. Je me proposai de prolonger mon séjour en Toscane, et, mêlant au délire de la véritable gloire beaucoup de vanité, je voulus y mener un grand train de chevaux et de domestiques. Je voulais ainsi jouer les deux rôles qui s'allient très-rarement ensemble : celui de poëte et de grand seigneur. Avec huit chevaux et une suite analogue, je pris le chemin de Gênes, où je m'embarquai avec mes bagages et ma calèche, et j'envoyai, par terre, mes chevaux du côté de *Lerici* et *Sarzanna*, où ils arrivèrent heureusement. J'étais à la vue de *Lerici*, quand un vent contraire me renvoya à *Rappalo*, qui n'est éloigné de Gênes que de deux postes seulement. J'y débarquai; et, ennuyé d'attendre un vent favorable, je quittai ma felouque et tous mes effets; je pris quelques chemises et mon portefeuille, duquel je ne me séparais plus, et avec un seul domestique à cheval je traversai tous ces précipices des Apennins et j'arrivai à *Sarzanna*, où je trouvai mes chevaux et où j'attendis la felouque pendant huit jours. Quoique j'eusse la distraction de mes che-

vaux, comme je n'avais d'autre livre que mon *Horace* et mon *Pétrarque* de poche, ce séjour m'ennuya beaucoup. J'emprun-tai à un prêtre, frère du maître de poste, un *Tite-Live*, auteur qui depuis mes classes, où je ne l'avais ni compris ni goûté, ne m'était plus tombé dans les mains. Quoique passionné jus-qu'à la folie pour la précision de *Salluste*, cependant la su-blimité des sujets et la majesté des harangues de *Tite-Live* me frappèrent. Je lus le trait de *Virginie* et les brûlants discours d'*Icilius*, et je me sentis si transporté que j'en conçus à l'instant l'idée d'une tragédie (1). Je l'aurais écrite d'une haleine, si l'at-tente continuelle de la maudite felouque, dont l'arrivée aurait interrompu mon ouvrage, ne m'eût arrêté.

Il faut ici que, pour l'intelligence du lecteur, j'explique ce que j'entends par ces mots dont je me sers si souvent, *conce-voir*, *développer* et *mettre en vers*. Toutes mes tragédies ont été faites, pour ainsi dire, en trois fois; cette méthode m'a procuré le bienfait du temps, chose si nécessaire pour bien peser une production d'une si grande importance qui se re-dresse difficilement quand elle est mal conçue. J'appelle donc *concevoir* distribuer le sujet en actes et en scènes, fixer le nombre des personnages et tracer en deux pages de prose le sommaire de ce qu'ils feront et diront scène par scène. J'ap-pelle *développer* reprendre d'abord ces premiers feuillets, dia-loguer en prose les scènes qui n'étaient qu'indiquées, sans re-jeter une pensée, telle qu'elle puisse être, et écrire avec toute la verve dont on est susceptible, sans s'embarrasser de quelle manière on écrit. J'appelle, enfin, *versifier* non-seulement mettre cette prose en vers, mais quelque temps après, à tête re-

(1) On fera bien de lire, dans les œuvres du poëte, sa tragédie de Virgi-nie. Nulle part sa haine de la tyrannie n'éclate avec plus d'ardeur : il y a mis en présence, dans le décemvir Appius, la capricieuse arrogance du pouvoir absolu, le fanatisme républicain dans Icilius, et dans Virginius l'âme indépendante et romaine d'un père qui tue sa fille pour ne la point voir esclave. (*Note du nouv. édit.*)

posée, choisir parmi ces longueurs d'un premier jet les meilleures pensées et les revêtir des formes poétiques. Après ces trois opérations, je fais ce que l'on fait dans tout ouvrage : je lime, j'ôte, je change. Mais s'il n'y a point de tragédie dans la conception et le développement, les autres travaux ne la produiront certainement pas. Je me suis soumis à ce mécanisme dans toutes mes compositions dramatiques, à commencer par *Philippe*, et je suis convaincu qu'il fait seul plus que les deux tiers de l'ouvrage. En effet, après un certain intervalle de temps, autant qu'il m'en fallait pour ne plus me souvenir de la première distribution de mes scènes, si en reprenant mon papier je me sentais assailli par une foule de pensées et de mouvements passionnés, qui me forçaient, pour ainsi dire, à écrire, je regardais l'esquisse de ces premières scènes comme bonne et tirée du fond du sujet. Si je ne sentais pas un enthousiasme égal au moins à celui que j'avais éprouvé quand je l'avais conçu, je le changeais ou je le jetais au feu. Lorsqu'une fois j'avais regardé ma première idée comme bonne, je la crayonnais avec la plus grande rapidité; j'écrivais quelquefois deux actes par jour, ou au moins un, et au sixième jour ma tragédie était je ne dirai pas *faite*, mais *née*. De cette manière, n'admettant d'autre juge que mon propre sentiment, je n'ai jamais fini toutes celles que je n'ai pu écrire de verve et d'enthousiasme ; ou si je les ai finies, je ne les ai jamais mises en vers. C'est ce qui m'arriva pour un *Charles Ier*, que je commençai à développer en français après le *Philippe*. A la moitié de l'esquisse du troisième acte, mon cœur et ma main se glacèrent tellement qu'il fut impossible à ma plume de continuer : encore la même chose pour un *Roméo et Juliette*, que je développai cependant en entier, mais avec beaucoup de peine et à de longs intervalles. En relisant l'ouvrage il me refroidit tellement l'âme, que, transporté de colère contre moi-même, je ne pus en continuer l'ennuyeuse lecture, et je le jetai au feu. Cette méthode, que j'ai voulu indiquer en détail, m'a

donné peut-être le résultat que voici. Mes tragédies, prises dans l'ensemble, malgré les nombreux défauts que j'y vois et ceux que je n'y vois pas, ont au moins le mérite d'être ou de paraître faites d'un seul jet, et bien liées ensemble ; de sorte que les phrases, les pensées et l'action du cinquième acte, s'identifient avec les pensées, les phrases et la disposition du quatrième, et ainsi en remontant jusqu'au premier vers du premier acte; ce qui soutient naturellement l'attention du lecteur et donne de la chaleur à l'action. Il s'ensuit aussi qu'après le développement de la tragédie, comme l'auteur n'a pas autre chose à faire que de la mettre en vers, en séparant l'or du plomb, la sollicitude que donnent le travail des vers, et la passion jamais satisfaite de l'élégance, ne peuvent plus nuire à la verve et à l'inspiration qu'on doit aveuglement suivre quand on crée des sujets passionnés ou terribles. Si on trouve que cette méthode m'ait profité, cette petite digression ne sera pas inutile aux gens de l'art; si je me suis trompé, elle servira toujours à en faire trouver une autre qui puisse valoir mieux.

Je reprends mon récit. Aussitôt que la felouque si ardemment attendue arriva à *Lerici*, je pris mes effets et je partis pour *Pise*. J'avais trouvé le sujet de *Virginie*. J'avais résolu de ne pas rester à *Pise* plus de deux jours, parce que je me flattais que sous le rapport de la langue je profiterais davantage à *Sienne*, où l'on parle mieux et où il y a moins d'étrangers.

J'ai toujours béni le moment où j'y arrivai; j'y trouvai un cercle de cinq ou six individus remplis de jugement, de goût et d'instruction, chose vraiment extraordinaire dans un si petit pays. Parmi eux celui qui se distinguait le plus était le respectable François *Gori Candellini*, dont j'ai parlé plusieurs fois dans mes différents écrits, et dont le souvenir, doux et cher à mon cœur, ne me quittera qu'avec la vie.

C'est lui qui me donna l'idée de faire une tragédie de la

conjuration *dei Pazzi*. Le fait m'était inconnu, et il me suggéra de le chercher dans *Machiavel*, de préférence à tout autre historien. Ainsi, par une étrange combinaison, cet auteur divin, qui devait par la suite faire mes délices, m'était donné par un autre véritable ami, qui ressemblait sous beaucoup de rapports à mon cher *d'Acunha*, mais plus érudit et plus savant que lui. En effet, quoique je ne fusse pas assez préparé pour lire tout Machiavel, après avoir lu le récit de la conjuration, j'en dévorai différents morceaux. Il arriva que non-seulement je conçus ma tragédie sur-le-champ, mais que, transporté par le style de cet auteur, style plein d'originalité et de nerf, je me sentis presque forcé à quitter toute autre étude, et, comme inspiré, j'écrivis d'une seule haleine les deux livres de *la Tyrannie*, tels que je les ai imprimés plusieurs années après. Je voulus ainsi exhaler la haine profonde que je ressentais contre toute espèce de tyrannie. Si dans un âge plus mûr j'avais dû de nouveau traiter un tel sujet, je l'aurais traité peut-être un peu plus savamment, en fortifiant mes opinions par l'histoire ; mais je n'ai pas voulu quand je l'ai imprimé affaiblir par la glace des années et par la pédanterie de ma faible érudition l'éclat de jeunesse et de noble et juste indignation dont je crois qu'il brille à chaque page, sans cependant manquer d'une force de raisonnement vraie et pressante, qui, si je ne me trompe, y domine.

CHAPITRE CINQUIÈME.

J'aime enfin d'un noble et véritable amour, et pour la vie.

Après avoir ainsi soulagé mon âme ulcérée du poids de la haine innée en elle contre la tyrannie, je pris mon petit écrit, que j'avais lu à quelques-uns de mes amis, je le cachetai et je le mis de côté sans plus y penser. Je repris le cothurne, et je développai avec beaucoup de rapidité l'*Agamemnon*, la *Virginie* et l'*Oreste*. Pour ce dernier j'avais eu un scrupule, bien méprisable à la vérité, et que mon ami dissipa bientôt. J'avais conçu cette tragédie, l'année auparavant, à *Pise*, et j'en devais l'idée à la lecture du détestable *Agamemnon* de *Sénèque*. Dans l'hiver, en feuilletant mes livres, à Turin, j'ouvris par hasard un volume des tragédies de *Voltaire*, et les premiers mots qui frappèrent mes yeux furent *Oreste, tragédie*. Je fermai le livre à l'instant, piqué de me trouver un compétiteur pareil parmi les modernes. Quelques hommes de lettres à qui je m'adressai m'assurèrent que c'était une de ses bonnes tragédies ; ce qui me dégoûta d'écrire la mienne. Après avoir esquissé à *Sienne* mon *Agamemnon*, sans même ouvrir celui de *Sénèque*, pour ne pas devenir plagiaire, lorsque je voulus développer l'*Oreste*, j'allai consulter mon ami ; je lui racontai tout ce que je viens de dire ; je lui demandai celui de *Voltaire* pour le parcourir et ensuite faire ou ne pas faire le mien. *Gori* me refusa l'*Oreste* français, et me dit : Écrivez votre pièce sans lire celle-là ; si vous êtes né pour faire des tragédies, la vôtre sera pire, meilleure ou égale à la française, mais au moins elle sera de vous. C'est ce que je fis. Ce noble conseil est devenu dès lors un système pour moi.

Les cinq mois que je passai à *Sienne* furent un véritable baume pour mon cœur et pour mon esprit. Je joignis aux compositions dont je viens de parler la continuation de l'étude obstinée des classiques latins, entre autres de *Juvénal,* que je relus toujours par la suite, non moins qu'*Horace.* Comme l'hiver n'est pas infiniment agréable à *Sienne,* et que je n'étais pas non plus tout à fait guéri de mon impatience de changer de lieu, je me déterminai, dans le mois d'octobre, à aller à *Florence*, sans savoir pourtant si j'y passerais l'hiver ou si je retournerais à *Turin.* A peine j'y fus arrivé, dans l'intention d'essayer seulement pendant un mois si je m'y trouverais bien ou mal, qu'il survint un événement qui m'y fixa pour plusieurs années : événement qui heureusement me détermina à quitter ma patrie pour toujours, et qui me fit acquérir ma liberté littéraire, sans laquelle je n'aurais rien fait de bon, si tant est que j'aie fait quelque chose de bon.

Pendant l'été précédent, que j'avais passé tout entier à Florence, j'y avais vu plusieurs fois une belle et aimable femme, étrangère et très-distinguée sous tous les rapports; il était impossible de ne pas la rencontrer et la remarquer, plus impossible encore, une fois qu'on l'avait remarquée, de ne pas chercher à lui plaire. Quoiqu'une grande partie des seigneurs de Florence et presque tous les étrangers de quelque naissance se fissent présenter chez elle, moi, toujours revêche et sauvage par caractère, toujours attentif à éviter les femmes qui me semblaient les plus agréables et les plus belles, je n'y allais pas, et je m'étais contenté de la voir très-souvent aux spectacles et aux promenades. La première impression qu'elle avait produite sur moi avait été infiniment agréable. Des yeux noirs remplis de feu et de la plus douce expression, joints (chose qui se rencontre rarement) à une peau très-blanche et à des cheveux blonds, donnaient à sa beauté un éclat dont il était difficile de se défendre. Vingt-cinq ans, beaucoup de penchant pour les lettres et pour les beaux-arts, un caractère

d'ange, une fortune brillante, et des circonstances domestiques très-pénibles, qui la rendaient malheureuse : comment échapper à tant de raisons d'aimer !

Pendant l'automne, un de mes amis me proposa plusieurs fois de me présenter chez elle. Je me crus assez fort pour l'approcher ; mais bientôt je me trouvai pris sans m'en apercevoir. Encore irrésolu, ne sachant plus si je devais me livrer ou non à ce nouvel amour, je pris la poste au mois de décembre, et j'allai à franc étrier jusqu'à Rome. Ce voyage fou et fatigant produisit pour tout bien le sonnet sur *Rome*, que je fis dans une très-mauvaise auberge de *Baccana*, où je ne pus fermer l'œil. Je n'employai que douze jours pour aller, rester et revenir. En allant et en revenant je revis à *Sienne* mon ami *Gori*, qui ne désapprouva pas les nouvelles chaînes dont j'étais à moitié lié ; de sorte que mon retour à Florence les riva pour toujours. Cette quatrième et dernière fièvre de cœur se manifestait en moi par des symptômes bien différents des autres. Dans les trois premières je n'avais été agité d'aucune passion de l'esprit, qui, comme dans cette dernière, se mêlant à celle de l'âme lui servit de contrepoids et forma (pour m'exprimer avec le poëte) un mélange inconnu un peu moins impétueux et moins brûlant, mais plus profond, plus senti et plus durable. Tel fut l'amour qui depuis lors anima et domina toutes mes affections, et qui ne finira qu'avec ma vie. Je m'aperçus deux mois après que c'était la femme que je cherchais, puisqu'au lieu de trouver en elle, comme dans toutes les femmes vulgaires, un dérangement à mes occupations utiles et un rapetissement, pour ainsi dire, de pensées, j'y trouvai un aiguillon, un secours et un exemple pour tout ce qui est bien. Une fois que j'eus connu et apprécié un trésor si rare, je m'y livrai tout entier. Je ne me trompai pas ; douze ans après, au moment où j'écris toutes ces pauvretés, à cet âge déplorable où il n'y a plus d'illusions, je sens que je l'aime tous les jours da-

vantage, à mesure que le temps détruit le seul charme qu'elle ne doit pas à elle-même, l'éclat de sa passagère beauté. Mon cœur s'élève, devient meilleur et s'adoucit par elle ; et j'oserais dire la même chose du sien que je soutiens et fortifie (1).

(1) Née à Mons, d'une très-noble famille allemande, cette personne dont Alfieri fait un portrait si intéressant, un éloge si mérité, était femme de Charles-Édouard *Stuart*, prétendant, à ce titre, au trône abandonné par Jacques II. Il avait pris le nom de comte d'Albany. Après la mort de Charles-Édouard, Alfieri épousa secrètement sa veuve. (*Note du nouv. édit.*)

CHAPITRE SIXIÈME.

Donation de tous mes biens à ma sœur (1). Mon second accès d'avarice.

Je commençai alors à travailler avec joie, calme et sécurité, comme un homme qui a enfin retrouvé son but et son soutien. J'avais résolu de ne plus quitter Florence, tant que mon amie y resterait. Il me fallut en conséquence exécuter un projet que depuis longtemps j'avais ébauché dans ma tête, et dont l'exécution était devenue d'une nécessité absolue.

J'avais toujours trouvé pesants les liens qui m'attachaient à ma patrie; et surtout ceux qui, par un privilége (certainement peu digne d'envie), obligeaient exclusivement les possesseurs de fiefs à demander au roi la permission de sortir de ses États pour quelque temps que ce fût. Cette permission qu'on obtenait quelquefois avec difficulté, ou qu'on accordait de mauvaise grâce, était toujours limitée. Il m'était arrivé de la demander quatre à cinq fois, et quoique l'on ne me l'eût jamais refusée, je ne pouvais pas m'accoutumer aux démarches qu'elle exigeait. Je trouvais cette loi injuste en elle-même, parce que ni les cadets ni les bourgeois d'aucune classe, quand ils n'avaient aucun emploi, n'y étaient assujettis. Ma répugnance devenait plus grande à mesure que j'avançais en âge. On se souvient que la dernière ne me fut accordée qu'accompagnée de paroles dé-

(1) Ce chapitre est un de ceux peut-être qui méritent le plus d'attention : on y pourra voir à quelle contrainte étaient réduits les sujets dans les anciens États du roi de Sardaigne. Alfieri fait une donation de ses biens pour parvenir, dit-il, à se *dépiémontiser!* Ce tableau, si curieux, eût suffi seul à rendre les mémoires qu'on a sous les yeux indispensables dans une collection destinée à reproduire le caractère et l'esprit du dix-huitième siècle. (*Note du nouv. édit.*)

sagréables et qui m'avaient fait un véritable chagrin. Il faut ajouter à cela que le nombre de mes écrits augmentait de jour en jour. La *Virginie* que j'avais écrite avec la liberté que le sujet exigeait; le livre sur *la tyrannie*, dicté par un homme qui serait né et qui vivrait dans un pays véritablement libre; le plaisir et la profonde sensation que j'éprouvais en lisant *Tacite*, *Machiavel* et le peu d'autres auteurs qui comme eux pensent avec énergie et liberté; la connaissance de ma véritable vocation, et les réflexions qu'elle me faisait faire sur l'impossibilité de rester à Turin si je voulais imprimer quelque chose; les dangers que j'éprouverais en demeurant sujet des lois de Sardaigne, partout où je me trouverais, si je me déterminais à faire imprimer en pays étrangers : toutes ces raisons réunies à la passion qui s'était si heureusement emparée de moi me firent prendre la résolution de me *dépiémontiser* autant qu'il m'était possible et de quitter pour jamais le pays où j'étais né et qui me convenait si peu.

Il s'offrait à moi plusieurs moyens d'exécuter ce projet. J'aurais pu prolonger ma permission d'année en année en la renouvelant : c'était peut-être ce qui eût été le plus sage; mais je serais resté dans l'incertitude : comment compter sur ce qui dépend de la volonté des autres? J'aurais pu employer quelques détours, des finesses, des longueurs, simuler des dettes et réaliser mon bien par des ventes clandestines, pour l'extraire de cette noble prison. Mais tous ces moyens étaient vils et peu sûrs; ils ne me plaisaient pas, peut-être aussi parce qu'ils n'étaient pas extrêmes. Au reste, accoutumé par caractère à mettre tout au pire, je voulais absolument éclaircir et terminer, une fois pour toutes, cette affaire, à laquelle il aurait toujours fallu revenir si je ne prenais pas le parti de renoncer à mon art et à la gloire d'auteur véridique et indépendant. Une fois décidé, je réunis toutes mes forces pour marcher au but : et je fis bien, quoique jeune et passionné de tant de manières différentes. Certes, si je me fusse laissé devancer par le temps et si

j'avais commencé par imprimer hors du pays même les écrits les plus innocents, la chose serait devenue alors très-problématique. Ma subsistance, ma gloire, ma liberté restaient entièrement sous la volonté d'une autorité absolue, qui, blessée nécessairement par ma manière de penser, d'écrire, et par mes actions libres et dédaigneusement courageuses, n'aurait jamais consenti à me laisser échapper à sa puissance.

Il existait alors une loi en Piémont qui portait : « Il est dé-« fendu de faire imprimer des livres ou autres écrits hors de nos « États sans permission des reviseurs, sous peine de soixante-« dix écus d'amende et d'autres peines plus graves, et même « corporelles si les circonstances exigent de donner un « exemple public. » A cette loi il faut ajouter l'autre indiquée plus haut, dont voici les paroles : « Les sujets qui habitent nos « États ne pourront jamais s'absenter sans notre autorisa-« tion par écrit. » On voit très-bien qu'il était impossible que je fusse en même temps sujet et auteur. Je choisis d'être auteur, et, ennemi de tout subterfuge et de toute feinte, je pris pour me *dessujettir* la route la plus courte et la plus simple. Je fis une donation entière de tous mes biens, tant libres que féodaux, à la seule héritière légitime que j'eusse, ma sœur *Julie*, mariée au comte de *Cumiana*. Je la fis de la manière la plus solennelle et la plus irrévocable, et je ne me réservai qu'une pension annuelle de quatorze mille livres de Piémont; ce qui formait un peu plus de la moitié de mes revenus. J'étais très-content de perdre l'autre moitié et d'acheter par là l'indépendance de mes opinions, le choix de mon séjour et la liberté d'écrire. Il est impossible de dire les dégoûts, les embarras que j'éprouvai pour terminer cette affaire : les formalités légales, l'éloignement, le besoin où l'on était de traiter le tout par lettres, me prirent un temps infini. Il fallut encore obtenir les permissions accoutumées du roi, puisque dans ce pays le roi se mêle de toutes les affaires les plus intimes. Il fallut aussi que mon beau-frère, en travaillant pour son compte comme pour

le mien, fût autorisé par le roi autant à accepter ma donation qu'à me payer la redevance annuelle dans tel pays où je voudrais demeurer. Les moins clairvoyants s'apercevaient que je n'avais d'autres raisons de faire ma donation que l'envie de quitter le pays. Il était en conséquence très-nécessaire d'en obtenir la permission du gouvernement, qui aurait pu s'opposer, quand il l'aurait voulu, au payement de la pension dans un pays étranger. Par bonheur le roi d'alors, qui certainement connaissait ma façon de penser, dont j'avais donné des indices non équivoques, aima mieux me permettre de sortir du pays que me garder. Il consentit à tout sur-le-champ; et nous fûmes très-contents tous les deux, lui de me perdre, et moi de me retrouver.

Je crois utile d'ajouter ici une particularité bien étrange pour consoler mes ennemis et faire rire en même temps à mes dépens ceux qui, en s'examinant de près, se trouveront moins malades et moins enfants que je ne l'étais; elle prouvera à ceux qui étudient et observent le cœur humain que dans le même homme, ou au moins en moi, quelquefois on trouve réuni le nain au géant. Le fait est qu'en même temps que j'écrivais la *Virginie* et le livre de *la Tyrannie*, que je brisais avec tant de force les chaînes que ma naissance m'avait données, je continuais à porter l'uniforme du roi de Sardaigne, quoique hors du pays et du service depuis quatre ans. Que diront les sages lorsque je leur avouerai avec franchise la raison qui m'y déterminait? Il me semblait qu'avec l'uniforme j'étais plus leste et que j'avais meilleure grâce. Riez, lecteurs, vous avez raison, et, si vous le voulez, ajoutez qu'en cela j'aimais mieux, comme un enfant, paraître à mon avantage aux yeux des autres qu'estimable aux miens.

Mon affaire traîna depuis le mois de janvier jusqu'au mois de novembre 1778; ce qui la prolongea encore fut le changement que je voulus faire du revenu annuel des cinq mille livres en un capital de cent mille livres, que ma sœur m'au-

rait payé une fois pour toutes. Ce second contrat éprouva plus de difficultés que le premier. Enfin, le roi consentit à l'extraction d'une pareille somme, que je plaçai avec les autres sur ces insidieuses rentes viagères de France. Ce n'est pas que je comptasse plus sur le roi très-chrétien que sur sa majesté Sarde ; mais il me semblait qu'en partageant ainsi mes biens, mon existence serait moins précaire.

Ce fut une époque bien importante pour moi que celle où je fis ma donation, et j'en ai toujours béni l'idée et les résultats. Je ne communiquai à mon amie les démarches qu'elle me coûta que lorsque le contrat fut achevé et consolidé. Je ne voulus pas mettre sa délicatesse à l'épreuve, ou de le lui faire désapprouver comme contraire à mes intérêts, ou de l'approuver comme utile, sous plusieurs rapports, à la durée de notre amour. Cette détermination en effet était la seule qui me permît de ne plus la quitter. Quand elle en fut instruite, elle me blâma avec cette candeur ingénue qui n'appartient qu'à elle. Comme elle ne pouvait plus l'empêcher, elle se calma, et elle me pardonna de ne lui en avoir pas parlé ; peut-être elle m'en aima mieux, et elle ne m'en estima pas moins.

Pendant que j'écrivais lettre sur lettre à Turin, pour faire disparaître les entraves que le roi, les lois et mes parents mettaient à la conclusion de mon affaire, bien résolu de ne plus reculer, telle chose qui arrivât, j'avais donné des ordres à Élie, que j'avais laissé à Turin, de vendre tous mes meubles et mon argenterie. Il s'y employa sans relâche, et en deux mois il avait réuni plus de six mille sequins, que je le chargeai de me faire passer par des lettres de change sur *Livourne*. J'ignore par quel hasard il arriva que dans l'intervalle de ma lettre écrite et de l'exécution de mes ordres il s'écoula plus de trois semaines pendant lesquelles je ne reçus aucune lettre, ni de lui, ni de personne autre, ni avis d'aucun banquier. Quoique je ne sois pas défiant par caractère, je pouvais raisonnablement avoir des soupçons, voyant un retard si bizarre

de la part d'un homme aussi expéditif et aussi exact qu'Élie. La défiance s'empara de moi, et mon imagination, toujours très-ardente, me fit regarder comme certain un événement qui n'était que possible. Je crus fermement pendant plus de quinze jours que les six mille sequins avaient disparu avec la bonne opinion qu'Élie m'avait si justement inspirée. En supposant la chose vraie je me trouvais dans la position la plus dure : l'affaire avec ma sœur n'était pas tout à fait consolidée; mon beau-frère me faisait toujours de nouvelles chicanes : toutes ses difficultés il les faisait au nom du roi. J'en fus si indigné que je finis par lui mander, avec colère et mépris, que s'il ne voulait pas de la donation de mes biens, il n'avait qu'à les prendre ; que je ne voulais plus, en aucune manière, retourner dans mon pays; que je me souciais très-peu d'eux, de leur roi et de leur argent; qu'il n'avait qu'à le garder, et que tout était fini. J'étais en effet entièrement décidé à cette expatriation perpétuelle, au risque même de demander l'aumône. Dans cette terrible incertitude, ma tête travaillait, et je voyais déjà devant moi la pâle misère. Au milieu du délire de mon imagination, toujours fertile en tristes pressentiments, la manière de me procurer ma subsistance, qui se présentait le plus souvent à moi, c'était le métier de *dompteur* de chevaux, dans lequel je crois être maître. Il me semblait aussi que c'était un des moins esclaves, et que je pouvais l'allier à celui de poëte, d'autant plus qu'il est plus facile d'écrire des tragédies dans une écurie qu'à la cour. Heureusement les lettres de change d'Élie arrivèrent.

Avant d'éprouver toutes ces afflictions, plutôt chimériques que réelles, j'avais, aussitôt l'acte de la donation passé, renvoyé tous mes domestiques; un excepté et un cuisinier, que je congédiai quelque temps après. Depuis ce moment, quoique je fusse très-modéré dans ma nourriture, je contractai l'excellente et salutaire habitude d'une sobriété peu commune. Je quittai entièrement le vin, le café et choses semblables; je me

bornai aux plus simples aliments, du riz, du bouilli et du rôti, sans jamais en changer pendant plusieurs années. Quant à mes chevaux, j'en avais renvoyé quatre à Turin, pour les faire vendre avec ceux que j'y avais laissés. Je fis présent des quatre autres à différents seigneurs florentins, qui à la vérité n'étaient pas mes amis, mais de simples connaissances. Ils les acceptèrent, parce qu'ils avaient moins d'orgueil que moi. Je donnai mes habits à mon valet de chambre, et ce fut alors aussi que je sacrifiai l'uniforme. Je pris l'habit noir pour le soir, et du gros bleu pour le matin; couleurs que je n'ai plus quittées et que je porterai jusqu'au tombeau. C'est ainsi que de jour en jour je me restreignais mesquinement, sous tous les rapports, au simple nécessaire; de sorte que je me trouvais avare dans le même temps que je donnais tout mon bien.

Ainsi préparé à tout ce qui pouvait m'arriver de pire, je jetai mes six mille sequins dans les rentes viagères de France; et comme mon caractère est toujours pour les extrêmes, mon économie alla peu à peu si loin, qu'en inventant tous les jours de nouvelles privations, je tombai dans une avarice presque sordide. Je dis *presque*, puisque je ne cessai pas de changer de chemise tous les jours et d'avoir le plus grand soin de ma personne. Mais si mon estomac devait écrire ma vie, il ôterait le *presque*, et dirait que j'étais devenu *très*-sordide. Ce fut, je crois, le second et dernier accès d'une maladie aussi dégoûtante et aussi honteuse, qui dégrade l'âme et rapetisse l'esprit. Quoique tous les jours je me creusasse la tête pour me refuser, ou au moins pour me retrancher quelque chose, je dépensais beaucoup d'argent en livres. Je rassemblai tous nos meilleurs ouvrages italiens, et une grande quantité des plus belles éditions des classiques latins. Je les lus à différentes reprises, les uns après les autres, mais trop vite, et en les dévorant; et je n'en tirai pas l'avantage qui m'en serait revenu si je les eusse lus tranquillement, et surtout avec les commentaires. Je n'ai pu me plier que bien tard à lire ces mau-

Pendant 1779, je mis en vers la conjuration *de' Pazzi;* je conçus la *Rosmunda*, l'*Octavie* et le *Timoléon*. Je développai la *Rosmunda* et la *Marie Stuart;* je mis en vers le *Don Garcias*. J'achevai le premier chant de mon poëme, et j'avançai beaucoup le second.

Au milieu de ces occupations si laborieuses de l'esprit, toutes les affections de mon cœur étaient satisfaites par mon amie présente et mes amis éloignés, avec qui je m'épanchais dans mes lettres. L'un était *Gori*, venu deux ou trois fois à Florence pour me voir, et l'autre l'excellent abbé de *Caluso*, qui y était arrivé aussi vers la moitié de 1779 : il y vint autant pour jouir, pendant un an, de cette bienheureuse langue toscane, que (j'ose m'en flatter) pour le plaisir d'être avec quelqu'un qui l'aimait autant que je le faisais, et enfin pour se livrer tranquillement à ses études; ce qu'il ne pouvait pas faire à Turin, où une nuée de frères, de neveux, de cousins, d'indiscrets de tous genres, abusant de son caractère doux et facile, le forçait à n'être jamais à lui. Il resta une année presque tout entière à Florence, où nous nous voyions tous les jours; et nous passions toutes les après-dînées ensemble. J'ai plus appris par sa conversation érudite et agréable que je n'aurais jamais fait dans les livres. C'est à lui que je dois d'avoir senti et distingué le génie de Virgile, que jusqu'alors je n'avais que lu et compris; ce qui n'est rien, surtout sous le rapport du profit à en tirer, pour ceux qui lisent un poëte tel que celui-là. J'ai essayé dans la suite de faire passer dans les vers de mes dialogues cette perpétuelle variété d'harmonie qui fait qu'on trouve rarement un vers qui ressemble à celui qui le précède. J'ai tâché aussi d'imiter, autant que le génie de notre langue le permet, cette coupe, ces transpositions qui rendent la versification de Virgile si étonnante et si différente de celle de *Lucain*, d'*Ovide*, et de tous les autres poëtes, différence que les gens de l'art peuvent seuls comprendre. Il était bien nécessaire que je cherchasse par-ci par-là à recueillir des formes et des tours

par lesquels le mécanisme de mon vers tragique pût prendre une physionomie toute à lui et pût se tenir debout par la force de sa structure. On ne peut pas, dans ce genre de composition, aider le vers ni l'enfler par de longues périodes, ni par la multiplicité des images, ni par beaucoup de transpositions, ni par une pompe extraordinaire et une bizarrerie de termes, ni par des épithètes recherchées. Le seul arrangement des mots, simple et plein de dignité, fait l'essence du vers, sans lui faire perdre du naturel nécessaire au dialogue.

En 1780, je mis en vers *Marie Stuart.* Je développai le *Timoléon*, que j'avais tiré de *Plutarque;* et *Octavie,* véritable enfant de *Tacite,* que je lisais et relisais avec transport. Je remis en vers le *Philippe* tout entier, pour la troisième fois, en l'abrégeant toujours. Et cependant, il se ressentait de son origine bâtarde, remplie de formes étrangères et impures. Je mis en vers la *Rosmunda* et une grande partie de l'*Octavie;* travail que je fus obligé d'interrompre par des chagrins qui me survinrent.

CHAPITRE HUITIÈME.

Événement qui me fait revoir Naples et qui me fixe à Rome.

Mon amie, comme je l'ai déjà dit, vivait dans l'affliction. Ses chagrins, qui augmentaient tous les jours, et les persécutions continuelles de son mari, finirent par une violente scène. Pour ne pas succomber aux cruels traitements dont elle était accablée, pour sauver sa santé et sa vie, elle fut obligée de chercher des moyens pour échapper à une si cruelle tyrannie. Me voilà engagé de nouveau, contre mon caractère, à intriguer auprès de ceux qui avaient de l'influence dans le gouvernement, pour les déterminer à délivrer cette innocente victime du joug barbare qui pesait sur elle. Fort du témoignage de ma conscience; sûr de n'avoir fait dans cette occasion aucune démarche que pour le bien des autres, et non pour le mien; de n'avoir jamais donné à mon amie des conseils extrêmes que quand ses maux le devinrent (telle a été toujours ma maxime dans les affaires d'autrui, quoique je ne l'aie jamais suivie pour moi); convaincu enfin qu'il était absolument impossible de faire autrement, je ne descendis pas alors et je ne descendrai jamais à me laver des sottes et malignes imputations dont on me noircit. Il suffit de dire que je sauvai mon amie de la tyrannie d'un maître sans raison et toujours ivre, sans compromettre en aucune manière son honneur et sans blesser aucune convenance. Tous ceux qui ont été témoins des circonstances affreuses où elle se trouvait, de la dure contrainte qui la faisait mourir en détail, conviendront qu'il n'était pas facile de se bien conduire dans cette affaire, et surtout de lui assurer l'heureux succès qu'elle eut. Mon amie témoigna le désir de visiter un des couvents de Florence. Son mari ne manqua pas

de l'accompagner; mais il fut bien étonné quand on lui annonça qu'il fallait l'y laisser, et qu'elle y devait rester par ordre du gouvernement. Elle n'y séjourna que peu de temps, et ensuite vint à Rome, où son beau-frère, qui y demeurait, l'avait appelée pour la faire entrer dans un autre couvent (1). Les raisons qui avaient déterminé la séparation avec le mari étaient si fortes et si frappantes, qu'elle fut généralement approuvée.

Mon amie partit pour Rome à la fin de décembre, et je restai, comme un aveugle abandonné, à Florence. Ce fut alors que j'acquis la conviction intime que sans elle la moitié de la vie me manquait. Je me sentis incapable de toute occupation, de tout noble travail; j'oubliai tout, et moi-même et la gloire. Dans cette affaire je n'avais donc travaillé que pour son utilité et pour mon malheur, puisque je ne pouvais en imaginer un plus grand que de ne plus la voir. La bienséance me défendait de la suivre immédiatement à Rome; d'un autre côté, il m'était impossible de vivre à Florence. J'y restai cependant jusqu'à la fin de janvier 1781, et ces quatre semaines me parurent des siècles; je ne pouvais rien faire, pas même lire : je pris enfin le parti de m'en aller a Naples; et je choisis exprès Naples, parce que pour m'y rendre il fallait passer par Rome.

Depuis presqu'un an le second mouvement d'avarice s'était dissipé. J'avais placé en deux fois, dans les rentes viagères de France, cent soixante mille francs; ce qui me donnait une existence sûre et indépendante du Piémont. J'étais revenu à une dépense raisonnable; j'avais racheté des chevaux, mais quatre seulement. Ce qui était même trop pour un poëte. Mon cher abbé de *Caluso* était retourné à Turin depuis six mois. Sans

(1) Le beau-frère dont il est ici question, Henri-Benoit Stuart, porta d'abord le titre de duc d'York. Plus tard il entra dans les ordres, devint cardinal, et à la mort de son frère aîné Charles-Édouard, prit, comme roi d'Angleterre, le nom de Henri IX. (*Note du nouv. édit.*)

ami, sans amie, il me semblait que je n'existais plus. Ainsi, au 1er février, je pris tout doucement à cheval le chemin de *Sienne,* pour y embrasser *Gori* et obtenir de lui quelques consolations. De là je continuai ma route vers *Rome*. Chaque pas qui m'en approchait faisait battre mon cœur plus fort. Le pays inhabité et malsain que je traversai, et qui trois ans auparavant m'avait paru ce qu'il était, je le voyais actuellement comme le séjour le plus délicieux de la terre, je le voyais avec les yeux d'un amant.

J'arrivai, je la vis : mon cœur se brise encore en y pensant. Je la vis derrière une grille, moins tourmentée, il est vrai, qu'elle ne l'était à Florence, mais sous d'autres rapports bien plus malheureuse ! Nous étions séparés, et qui pouvait nous dire pour combien de temps ? J'en versai des larmes ; mais j'avais au moins la consolation de penser que sa santé allait se rétablir ; qu'elle pourrait respirer un air plus libre, dormir d'un sommeil plus tranquille, et ne plus trembler à la vue d'un mari toujours ivre et qui la suivait comme son ombre ; qu'elle existerait enfin ! Cette idée rendait moins cruels et moins longs les jours affreux de l'éloignement que la nécessité allait m'imposer.

Je restai très-peu de jours à Rome, pendant lesquels l'amour me rendit le caractère bien souple; il me fit employer des moyens bien adroits, que je n'aurais jamais mis en œuvre pour l'empire de l'univers : moyens auxquels je ne voulus jamais m'assujettir lorsque je me présentai sur le seuil du temple de la gloire. Quoique l'accès m'en fût très-difficile, je ne pus jamais me résoudre à flatter et à encenser ceux qui en étaient ou qui s'en regardaient comme les gardiens ; je me pliai à faire des visites, à courtiser jusqu'à son beau-frère, duquel dépendait son entière liberté, dont nous nous flattions tous les deux. Je ne parlerai pas de ses deux frères, parce que tout le monde les a connus. Quoique le temps les ait vraisemblablement ensevelis dans l'oubli, ce n'est pas à moi à les en tirer ; je ne

puis pas en dire du bien, et je ne veux pas en dire du mal : c'est cependant la plus grande preuve que j'aie pu donner de l'amour sans bornes que j'avais pour mon amie que d'avoir abaissé mon orgueil devant eux.

Je partis pour Naples, comme je l'avais promis et comme ma délicatesse l'exigeait. Cette séparation me fut encore plus douloureuse que celle de *Florence :* à la première, qui ne dura qu'environ quarante jours, j'avais fait l'essai funeste des peines et de l'amertume qui m'attendaient dans cette dernière séparation, plus longue et plus incertaine.

La vue de Naples et de ses délicieux environs ne me soulagea pas autant que je l'espérais; ils n'étaient plus nouveaux pour moi, et mon cœur était profondément malade. Les livres m'importunaient, les vers et les tragédies étaient négligés; je ne vivais, en somme, que de courriers expédiés et de courriers reçus; je ne pouvais m'occuper d'autres choses que de mon amie éloignée. Je parcourais tout seul, à cheval, les charmantes côtes du *Pausilipe*, de *Bayes*, et quelquefois je prenais le chemin de *Capoue* et de *Caserte*, presque toujours en versant des larmes. J'étais si anéanti que je n'avais pas même envie de soulager par des vers mon cœur, oppressé par tant d'afflictions. C'est ainsi que je passai depuis le mois de février jusqu'à la moitié de mai.

Dans quelques moments moins tristes, je faisais des efforts sur moi-même, et je travaillais. J'achevai de mettre en vers, que je trouvai meilleurs, la moitié du *Polinice*. J'avais terminé l'année d'auparavant le second chant de mon petit poëme, et je voulus commencer le troisième, mais je ne pus pas achever la première stance : le sujet était trop gai pour le misérable état où je me trouvais. Pendant ces quatre mois toutes mes occupations se bornèrent à écrire des lettres et à relire cent fois celles que je recevais de mon amie. Ses affaires cependant commençaient à s'éclaircir, et à la fin de mars elle avait obtenu du pape la permission de sortir du

couvent et de rester, sans bruit, séparée de son mari, dans un appartement que son beau-frère, qui demeurait hors de Rome, lui laissait dans son palais. J'aurais voulu revenir dans cette ville ; cependant je sentais que je ne le devais pas. Il n'y a rien de plus terrible que les combats qu'éprouve un cœur tendre et honnête quand il se trouve placé entre l'amour et le devoir. Je différai ainsi pendant tout le mois d'avril, et je me proposai de traîner de la même manière tout le mois de mai ; cependant, vers le 12 je me trouvai à Rome, sans savoir comment. J'y étais à peine arrivé qu'instruit par la nécessité et l'amour, je continuai et j'achevai mon cours de souplesse et de petite astuce de courtisan, pour habiter la même ville que mon amie et pour pouvoir la voir quelquefois. Après tant d'extravagances, de fatigues, d'efforts pour me rendre libre, me voilà transformé en homme qui fait des visites, des révérences et dit des flatteries, comme un candidat qui voudrait se pousser dans la prélature. Je fis tant, je m'assouplis de tant de manières différentes, que je restai à Rome, toléré par les éminences, et même par tous les prestolets, qui se mêlaient des affaires de mon amie. Heureusement elle n'était dans la dépendance de son beau-frère et de sa triste suite que pour les choses de simple convenance. Pour ce qui avait rapport à ses intérêts, elle avait alors une fortune indépendante, honorable et sûre.

—

CHAPITRE NEUVIÈME.

Je reprends vivement mes travaux à Rome. J'achève mes quatorze premières tragédies.

En décembre de l'année 1781, je composai d'une haleine les quatre premières odes de l'*Amérique libre.* J'y fus entraîné par la lecture de quelque belles odes du *Filicaja,* qui m'avaient beaucoup plu. J'écrivis mes quatre odes en sept jours, et la troisième ne m'en coûta qu'un seul.

Vers la moitié de février 1782, la *Mérope* de *Maffei* me tomba entre les mains pour la seconde fois; je voulus la lire, et voir si je n'y apprendrais pas quelque chose sous le rapport du style. En jetant les yeux sur quelques morceaux, je me sentis saisi tout à coup par la colère et l'indignation de voir notre Italie dans une misère et un aveuglement si grands, qu'on nous faisait croire que cette tragédie était la seule bonne, non pas de celles faites jusqu'alors (ce que je crois), mais de toutes celles qu'on pourrait faire. A l'instant je vis, comme par l'effet d'une illumination soudaine, une autre tragédie, du même nom, sur le même sujet, mais plus simple, plus chaude et plus rapide. Telle elle se présenta à moi, telle je la conçus, comme par inspiration : si j'ai réussi, je l'ignore. Mais si, avec quelque raison, un barbouilleur de vers a pu jamais s'écrier : *Est Deus in nobis*, certainement j'ai pu le dire en concevant, développant, ou versifiant la *Mérope.* Ces trois opérations, ordinairement séparées par de longs intervalles, se suivirent cette fois immédiatement : je n'eus ni calme, ni repos que ma pièce ne fut achevée. La même chose m'arriva pour le *Saül.* Depuis le mois de mars de cette année, j'avais commencé à lire la *Bible*, mais sans ordre et sans méthode; cette lecture suffit ce-

18

pendant pour me remplir de tout le feu poétique qu'on peut en recueillir, et je me sentis entraîné à en tirer un sujet tragique. Je conçus, je développai et je versifiai le *Saül,* qui fut ma quatorzième tragédie, et qui devait être la dernière. Pendant cette année, mes facultés inventives étaient si profondément excitées, que je ne sais où elles m'auraient entraîné, si je ne les eusse arrêtées par la ferme résolution d'en rester là. Déjà deux autres sujets, tirés de la *Bible*, se présentaient à mon imagination; mais toujours ennemi du trop, quoique naturellement porté aux extrêmes, je sus y résister. En développant la *Mérope* et le *Saül,* j'avais un si grand regret d'excéder le nombre que j'avais fixé, que je me promis de ne les versifier que lorsque les autres seraient achevées et parfaitement finies. Mais mes promesses, mes résolutions furent inutiles. Je ne pus y revenir avant que celles-ci fussent terminées; une force irrésistible m'entraînait : je peux dire cependant qu'aucune des autres ne me coûta moins de temps et de travail que ces deux dernières.

Vers la fin de septembre de cette année 1782, elles furent toutes copiées, recopiées et corrigées. Je me croyais alors un des premiers hommes du monde. Dans dix mois j'avais versifié sept tragédies; j'en avais inventé, développe et versifié deux. Enfin, j'en avais corrigé quatorze. Dans le mois d'octobre, après des travaux si pénibles je me livrai à un peu de repos, d'autant plus délicieux, qu'il m'était nécessaire : j'employai quelques jours à faire un petit voyage à cheval, à *Terni*, pour y voir la fameuse cascade. Bouffi d'un orgueil que je n'osais avouer ouvertement qu'à moi-même, j'en laissai cependant percer un peu avec celle qui était un autre moi-même. Son attachement pour moi lui faisait aussi illusion; elle n'était pas éloignée de me regarder comme un grand homme, et m'engageait à tout faire pour le devenir. Après quelques mois de cette ivresse d'amour-propre, en recommençant à examiner mes tragédies, je me ravisai, et je vis combien d'espace il me

restait encore à parcourir avant d'arriver au but si ardemment désiré. Comme cependant je n'avais que trente-quatre ans, et que j'étais jeune encore dans la carrière littéraire, où je n'étais entré que depuis huit ans, j'espérais beaucoup, et je me flattais d'acquérir un jour la palme. Je ne laissai pas évaporer ces espérances en paroles, quoiqu'un rayon de ma gloire à venir brillât déjà sur ma figure.

J'avais lu successivement toutes ces tragédies dans différentes sociétés, qui étaient ordinairement un mélange d'hommes, de femmes, de gens de lettres, de gens peu spirituels, susceptibles de toutes sortes de passions et de gens grossiers et sans éducation. En les lisant, à dire vrai, j'avais recherché moins les éloges que l'utilité; je connaissais assez les hommes, et surtout le beau monde, pour ne pas me fier, ni croire stupidement à des louanges que les livres seuls donnent, et qu'on ne peut refuser à un auteur qui ne vous demande rien, et qui s'époumone dans un cercle de personnes polies et bien élevées. J'estimais ces éloges ce qu'ils valaient; mais j'étais très-attentif, et je savais apprécier les louanges ou la désapprobation des *mouvements*, s'il m'est permis d'employer cette expression. Toutes les fois qu'on trouvera réunis douze ou quinze individus, ainsi mêlés comme je l'ai dit, l'esprit général qui s'établira dans cette assemblée ressemblera beaucoup à celui d'un parterre. Quoique le peu de monde qui y assiste ne paye pas, et que la politesse exige qu'il ait un maintien composé, cependant l'ennui et le froid qu'il éprouve ne peuvent pas se cacher, et beaucoup moins remplacer une véritable attention, un intérêt bien vif, et une forte curiosité d'arriver au dénoûment. Comme l'auditeur ne peut commander à sa propre figure, ni se clouer sur sa chaise, son visage et ses mouvements seront, pour l'auteur qui lit, des indices sûrs de la sensation qu'il produit. C'était presque exclusivement le seul objet auquel je m'attachais en lisant; et j'avais cru remarquer qu'on m'accordait, pendant les deux tiers

du temps, une immobilité ou une tenacité d'attention, et que l'anxiété redoublait en approchant de la catastrophe. Ce qui me prouvait que, même dans les sujets de tragédie les plus connus, on restait en suspens et dans l'incertitude jusqu'à la fin. J'avouerai aussi que, de toutes les longueurs, de toutes les langueurs, dont je m'ennuyais moi-même en relisant, on faisait justice par ces éternels bâillements par ces toux involontaires, par ces mouvements inquiets, qui, sans le vouloir, me donnaient des avis certains. Je ne nierai pas non plus que je n'aie reçu beaucoup de conseils, et même d'excellents, des hommes de lettres, des hommes du monde, et même des femmes. Les gens de lettres s'arrêtaient sur l'élocution et les règles de l'art; les hommes du monde, sur l'invention, la conduite et les caractères; les femmes, sur les passions : tous m'ont été utiles jusques aux rustres, avec leurs contorsions et leurs ronflements. Je les écoutais tous, je me souvenais de tout; je ne négligeais rien, je ne méprisais aucun avis ni aucun individu, quoique j'en estimasse très-peu et j'en tirai pour moi et pour mon art tout ce qui me convenait. J'ajouterai à toutes ces confessions, que je m'apercevais très-bien qu'un étranger comme moi, qui allait faire des lectures de tous côtés, parmi des personnes qui n'étaient pas toujours de ses amis, ne pouvait échapper au ridicule. Je ne m'en repens pourtant point, s'il en est résulté quelque avantage pour moi ou pour mon art. S'il n'en est résulté aucun, alors le ridicule des lectures de mes tragédies se joindra à celui plus grand encore de les avoir fait représenter et imprimer.

CHAPITRE DIXIÈME.

Représentation de mon *Antigone* à Rome. J'imprime mes quatre premières tragédies. Séparation bien douloureuse. Voyage en Lombardie.

Dans un état qui ressemblait au repos, je couvais ma renommée littéraire ; et toujours irrésolu de savoir si je me ferais imprimer alors, ou si j'attendrais encore, voilà qu'il se présente une occasion qui m'offre un moyen intermédiaire : ce fut de me faire jouer, par une compagnie choisie d'amateurs, sur un théâtre particulier qui se trouvait dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne alors, le duc de *Grimaldi*. On y avait représenté jusqu'alors des comédies et des tragédies, toutes traduites, et bien mal, du français. J'avais assisté au *Comte d'Essex* de *T. Corneille*, mis en vers italiens, je ne sais par qui, où la duchesse de *Zagarolo* jouait, plutôt mal que bien, le rôle d'*Elisabeth*. Malgré cela, je vis que cette dame, qui était très-belle, et dont la personne était remplie de dignité, entendait très-bien ce qu'elle disait, et je pensai qu'avec quelques conseils, elle deviendrait excellente actrice. Passant d'une idée à l'autre, je me déterminai à essayer une de mes tragédies avec ces acteurs. Je voulais me convaincre par moi-même si la manière que j'avais préférée à toutes les autres (la nue simplicité de l'action, très-peu de personnages, un vers brisé, et dont la structure bannissait ce chant monotone que nous appelons *cantilena*) pourrait avoir du succès. Je choisis l'*Antigone*, que je croyais la plus froide de toutes mes tragédies, en réfléchissant que si elle réussissait, les autres, qui étaient plus hardies et plus fières, réussiraient davantage. Ma proposition fut acceptée avec plaisir par la noble troupe ; mais comme, parmi les acteurs, on n'en trouvait pas

un alors qui pût jouer un rôle principal (le duc de *Ceri*, frère de la duchesse de *Zagarolo*, excepté), je fus obligé de prendre le rôle de *Creonte;* le duc de *Ceri*, celui d'*Emone;* sa femme, celui d'*Argia;* et celui d'*Antigone*, le plus intéressant de tous, revint de droit à la majestueuse duchesse de *Zagarolo*. Cela arrangé, nous jouâmes la pièce. Je ne dirai rien de cette représentation, dont j'ai parlé autre part bien longuement.

Orgueilleux du succès que j'avais obtenu, au commencement de l'année 1783, je me décidai à subir, pour la première fois, la terrible épreuve de l'impression. Quoique ce pas me parût très-glissant, je ne sus bien à quoi je m'exposais, que lorsque j'appris, par expérience, ce que c'était que les inimitiés et les cabales littéraires, les haines de librairie, les décisions des journalistes, le bavardage des gazetiers, et enfin tout le triste cortége qui accompagne ceux qui se font imprimer. Tout cela m'avait été parfaitement inconnu jusqu'alors, au point que j'ignorais même qu'il y avait des journaux littéraires qui donnaient des extraits et des jugements sur les ouvrages nouveaux; tant j'étais neuf, et vraiment pur de conscience dans le métier d'écrivain!

Une fois l'impression résolue, comme je voyais que les scrupules des réviseurs, à Rome, étaient sans nombre, j'écrivis à mon ami de Sienne pour le prier de s'en charger : ce qu'il fit avec la plus grande chaleur; il me promit d'y veiller de près, et d'y employer encore quelqu'un de ma connaissance pour l'attention et la célérité. Je ne voulus risquer d'abord que quatre tragédies. J'en envoyai à mon ami un manuscrit très-soigné pour l'écriture et la correction, mais bien défectueux pour la clarté, l'élégance et la netteté du style. Je croyais alors, dans l'innocence de mon cœur, que le travail d'un auteur était terminé quand il avait envoyé son manuscrit à l'imprimeur : j'ai appris par la suite, à mes dépens, que c'est : alors qu'il commence.

Pendant les deux mois que dura l'impression de ces quatre tragédies, j'étais à Rome sur les épines, avec des battements de cœur et une fièvre d'âme continuelle. Sans la honte, j'y aurais renoncé et j'aurais repris mon manuscrit. Enfin, l'une après l'autre, elles m'arrivèrent imprimées avec la plus grande correction, grâce à mon ami; très-mal imprimées, comme chacun l'a pu voir, grâce à l'imprimeur, et barbarement versifiées, comme je m'en aperçus par la suite, grâce à l'auteur. L'enfantillage de courir dans les différentes maisons de Rome, et d'offrir ces tragédies bien reliées, pour me capter les suffrages, m'occupa pendant plusieurs jours, et me rendit ridicule non-seulement aux yeux des autres, mais même aux miens. Je les portai au pape d'alors (Pie VI), à qui je m'étais fait présenter l'année d'auparavant, lorsque j'étais venu m'établir à Rome. Il faut, qu'à ma grande confusion, je dévoile ici la tache dont je me souillai à l'audience que le très-saint-père voulut bien me donner. Je n'avais pas une très-profonde estime pour le pape, comme pape, et beaucoup moins pour *Braschi* comme homme de lettres ou protecteur des lettres, puisqu'il n'était ni l'un ni l'autre. Je lui offris, avec le plus grand respect, mon beau volume, qu'il reçut avec beaucoup d'affabilité. Il l'ouvrit, le feuilleta, le mit sur sa table, et le rouvrit encore en me comblant d'éloges. Il ne voulut pas permettre que je procédasse au baiser du pied, et il me releva lui-même de l'humble posture où je m'étais mis, en me donnant de la main un petit coup sur la joue, avec une grâce vraiment paternelle. Cependant moi, qui avais écrit, et qui gardais sur ma conscience le sonnet sur Rome, je répondis en vrai courtisan à ses louanges; et, profitant du bien qu'il me disait de mon *Antigone* et du succès qu'avait eu sa représentation, je saisis l'instant où le pontife exaltait l'art tragique, et où il me demandait si je composerais d'autres tragédies, pour lui répliquer que j'en avais fait beaucoup, et entres autres le *Saül*, sujet tiré de la *Bible*, que, sous ce rapport, je pourrais dé-

dier à Sa Sainteté, si elle daignait le permettre. Le saint-père s'en excusa, en me disant qu'il ne pouvait agréer aucune dédicace de pièces de théâtre, de quelque genre que ce fût. Je ne répliquai rien. Il faut avouer ici que j'éprouvai deux mortifications bien distinctes et bien méritées : l'une, du refus que j'avais cherché volontairement ; l'autre, de me voir forcé, dans ce moment, à m'estimer infiniment moins que le pape, par la lâcheté, la faiblesse, la duplicité (certainement ma conduite fut le résultat d'une de ces trois choses, et peut-être de toutes les trois ensemble) que j'avais eu d'offrir, comme une marque de respect et d'estime, mon ouvrage à un homme que je regardais comme au-dessous de moi dans la ligne du véritable mérite. Il faut aussi, non pas pour me justifier, mais seulement pour expliquer la contradiction vraie ou apparente qu'on remarque dans ma manière de penser, de sentir et d'agir, que j'expose ici ingénument la seule et véritable raison qui m'avait déterminé à prostituer ainsi le cothurne à la tiare. La voici : Depuis quelque temps il circulait des bruits que des prêtres répandaient, et qui venaient de la maison du beau-frère de mon amie, sur le mécontentement qu'il manifestait de la fréquence de mes visites chez elle. Ce mécontentement augmentait tous les jours ; je cherchais, en flattant le souverain de Rome, à me réserver un appui contre les persécutions que mon cœur pressentait déjà, et qui éclatèrent un mois après. Je crois même que la représentation de l'*Antigone*, en faisant trop parler de moi, m'avait suscité des ennemis, et les avait multipliés. Ce fut donc alors l'amour qui me rendit lâche et dissimulé. Je désire que ceux qui liront ce trait puissent se moquer de moi sans s'y reconnaître. J'ai voulu, pour mon profit autant que pour celui des autres, dévoiler cette particularité que j'aurais pu laisser dans l'oubli ; je ne l'avais jamais racontée à personne, parce que j'en étais très-honteux : j'en ai parlé seulement, quelque temps après, à mon amie. Je l'ai écrite aussi pour la consolation de tant d'auteurs présents

et futurs, qui, par quelques funestes circonstances, se trouvent ou se trouveront forcés à déshonorer lâchement et eux-mêmes et leur art par des dédicaces mensongères. Enfin, pour que mes ennemis puissent dire, avec justice et vérité, que si je ne me suis point avili par ces bassesses, je ne l'ai dû qu'au bienfait du sort, qui ne me força jamais à être ou à paraître méprisable.

En avril 1783, le mari de mon amie tomba dangereusement malade à Florence. Son frère partit avec la plus grande précipitation, afin de le trouver encore en vie; mais le mal ayant disparu aussi rapidement qu'il était venu, il le trouva entièrement hors de danger. Pendant la convalescence qui dura environ quinze jours, les prêtres venus de Rome avec le frère, réunis à ceux qui avaient assisté le malade, décidèrent qu'il fallait absolument qu'on persuadât au premier qu'il ne devait plus supporter à Rome, dans sa propre maison, la conduite de sa belle-sœur. Je ne ferai certainement pas ici l'apologie de la vie ordinaire que mènent en général, à Rome et dans tout le reste de l'Italie, les femmes mariées. Je dirai seulement que la conduite de mon amie était, à mon égard, plutôt en deçà qu'au delà des usages les plus communs du pays. J'ajouterai aussi que les torts et les manières cruelles du mari n'étaient pas inventés à plaisir et étaient connus de tout le monde. Malgré tout cela, j'avouerai aussi, pour être juste et vrai, que le mari, le beau-frère et leurs prêtres avaient bien raison de ne pas approuver mes fréquentes visites, quoiqu'elles ne sortissent pas des bornes de l'honneur. Je suis fâché seulement que le zèle des prêtres, qui furent les véritables moteurs de toute cette intrigue, ne fût ni évangélique, ni exempt de fin secondaire; puisque beaucoup d'entre eux se chargeaient de faire l'apologie de notre conduite par leurs exemples. Dans tout ce qu'ils firent, ils ne furent certainement mus ni par la religion, ni par la vertu, mais seulement par la vengeance et par la ruse. A peine le beau-

frère fut-il retourné à Rome, qu'il fit dire à mon amie, par l'organe de ses prêtres, qu'il était indispensable, et convenu entre lui et son frère de faire cesser mes assiduités près d'elle, et qu'il ne les voulait pas supporter davantage. Ensuite cet homme impétueux et inconsidéré, comme s'il avait voulu traiter l'affaire avec plus de décence, en fit le plus grand vacarme dans toute la ville; il en parla à beaucoup de monde, et en adressa même des plaintes au pape. Le bruit se répandit alors que le saint-père m'avait fait insinuer ou ordonner de quitter Rome : ce qui n'était pas vrai, quoiqu'on eût pu le faire avec la plus grande facilité, grâce à la liberté dont on jouit en Italie. Je me ressouvins pourtant que lorsque j'étais à l'académie, pour ne pas me laisser ôter ma perruque par force, je l'avais jetée moi-même ; ainsi je prévins l'affront, et je me déterminai à partir volontairement. Je m'adressai à cet effet au ministre de Sardaigne, et je le priai d'informer le secrétaire d'État, qu'instruit de tous les bruits qui se répandaient et du scandale qui en était le résultat, je m'intéressais trop à l'honneur, à la réputation et à la tranquillité d'une femme aussi respectable, pour ne pas les faire cesser ; que j'avais, en conséquence, pris la résolution de m'éloigner pour quelque temps, et que je partirais au commencement du mois prochain (mai 1783). Cette résolution spontanée et douloureuse plut au ministre et fut approuvée par le secrétaire d'État, par le pape et par tous ceux qui connaissaient la vérité. Ainsi, je me préparai à ce cruel départ. Ce qui me détermina encore à cette démarche fut la vie horrible et malheureuse que je prévoyais devoir mener si je fusse resté à Rome sans pouvoir continuer à voir mon amie chez elle. Je l'aurais exposée à des chagrins et à des dégoûts sans fin si j'avais voulu la voir ailleurs avec une publicité affectée, ou si j'avais employé des moyens mystérieux, dangereux autant qu'inutiles. Rester tous les deux à Rome sans nous voir était pour moi un supplice si grand, que je regardais comme plus

supportable celui de m'éloigner d'elle, de son aveu, et d'attendre une meilleure destinée.

Le 4 mai 1783, jour qui a été et qui sera toujours pour moi du plus amer souvenir, je quittai enfin l'amie sans laquelle le monde n'était rien pour moi. De toutes les époques où j'ai été obligé de me séparer d'elle, celle-ci a été la plus terrible; l'espérance de la revoir était bien incertaine.

Cet événement me troubla la tête pendant deux ans, et empêcha, retarda et gâta, sous tous les rapports, mes études. Pendant tout le temps que j'étais resté à Rome, ma vie avait été vraiment délicieuse. *La villa Strozzi,* qui est aux thermes de Dioclétien, m'avait procuré une retraite charmante. J'y passais mes longues matinées à travailler sans sortir de chez moi. Je n'employais qu'une ou deux heures à parcourir, à cheval, les immenses solitudes qui, dans les environs de Rome, invitent à réfléchir, à pleurer et à faire des vers. Je descendais le soir à la ville, et trouvant le repos, après l'étude, près de celle qui seule me faisait exister et travailler, je m'en retournais content dans ma sollitude, au plus tard à onze heures du soir. Il était impossible de trouver, dans l'enceinte d'une grande ville, un séjour plus gai, plus libre, plus champêtre, et plus convenable à mon humeur, à mon caractère et à mes occupations. Je m'en souviendrai et le désirerai toute ma vie.

Laissant ainsi mon unique amie, mes livres, ma retraite, la paix et moi-même à Rome, je m'en éloignai comme un homme presque stupide et insensé. Je pris le chemin de *Sienne,* où je pus pleurer librement dans le sein de mon ami. Je ne savais ni où j'allais, ni où j'irais, ni où je resterais, ni ce que je deviendrais. La conversation de cet homme incomparable fut un grand soulagement pour moi. Il était bon, compatissant et humain, malgré l'élévation et la force de son âme. On ne connaît jamais le prix et l'utilité d'un véritable ami que dans la douleur. Je crois que sans celui-ci je serais devenu tout à fait fou. Quand il me vit dans cet état à faire pitié, quoiqu'il

connût par expérience ce que c'était que la force et la vertu, il ne voulut cependant pas appliquer cruellement la sévère et froide raison au délire de mon imagination. En partageant ma douleur, il commença à l'adoucir. C'est un présent bien rare du ciel qu'un ami qui sache à la fois raisonner et sentir!

Toutes mes facultés intellectuelles étant ou affaiblies ou endormies, je n'eus plus d'autres occupations et d'autres pensées que d'écrire des lettres : j'écrivis vraiment des volumes pendant cette troisième absence, qui fut la plus longue. Je ne sais pas ce que j'écrivais : j'épanchais la douleur, l'amitié, l'amour, la colère, et toutes les affections dont mon cœur débordait, et qui avaient profondément blessé mon âme. La passion des lettres était éteinte en moi, au point que les différentes critiques bien mordantes de mes tragédies, qu'on m'avait adressées de Toscane pendant mes embarras de Rome, n'avaient pas plus fait d'impression sur moi que si elles ne m'eussent pas concerné. Quelques-unes étaient écrites avec sel et urbanité ; les autres étaient insipides et grossières ; plusieurs étaient signées, d'autres ne l'étaient pas : toutes se réunissaient à ne blâmer presque exclusivement que mon style, qu'on traitait de *très-dur*, *très-obscur*, et *très-extravagant*, sans cependant m'indiquer ni comment, ni pourquoi, ni en quels endroits. Arrivé en Toscane, mon ami, pour me faire sortir de la pensée qui m'occupait uniquement, me lut, dans les journaux de Florence et de Pise, les extraits de toutes les critiques qu'on m'avait envoyées à Rome. Ce furent les premiers journaux littéraires, qui, dans une langue quelconque, me tombèrent sous les yeux. Alors seulement je pénétrai dans les secrets de cet art respectable qui loue ou blâme les différents livres avec le même discernement, le même goût et la même équité, selon que le journaliste a été ou payé, ou flatté, ou oublié, ou méprisé par leurs auteurs. A la vérité, toutes ces critiques mercenaires ne me firent alors aucun effet ; mon âme était entièrement occupée d'une autre pensée.

Après être resté trois semaines à *Sienne*, pendant lesquelles

je ne vis et ne fréquentai que mon ami, la crainte de lui devenir trop importun, puisque je l'étais à moi-même, l'impossibilité de m'occuper, et l'impatience de changer de lieu, qui s'emparait de moi toutes les fois que l'ennui et l'oisiveté reparaissaient, tout cela me fit prendre la résolution de voyager encore. La fête de l'Ascension, que j'avais vue autrefois à Venise, approchait, et j'y allai. Je passai par Florence sans m'y arrêter. Je ne pouvais supporter la vue de ces lieux où j'avais été si heureux, et que je revoyais si malheureux et si triste. Le mouvement du cheval, la fatigue et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien, au moins pour ma santé, que tant de chagrins avaient si fort altérée depuis trois mois. A *Bologne*, je quittai ma route pour aller à *Ravenne* visiter le tombeau du Dante; et j'y passai un jour entier à rêver, prier et pleurer. Dans ce voyage de *Sienne* à *Venise*, je fis une grande quantité de vers remplis de la plus tendre passion ; je faisais presque tous les jours un ou plusieurs sonnets. Les idées se présentaient à mon imagination avec une extrême impétuosité, et je me sentais entraîné. A Venise, lorsque j'entendis publier le traité de paix par lequel l'Amérique avait stipulé sa liberté, j'écrivis la cinquième ode de l'*Amérique libre*, qui termina ce petit poëme lyrique. De *Venise* je passai à *Padoue;* mais je ne manquai pas cette fois, comme les autres, de visiter à *Arqua* la maison et le tombeau de notre maître en amour, *Pétrarque*. J'y consacrai aussi un jour à la méditation et aux vers. A *Padoue*, je connus le célèbre *Césarotti*, dont les manières, la vivacité, la politesse, me firent autant de plaisir que la lecture de ses beaux vers d'*Ossian*. De *Padoue* je retournai à *Bologne* par *Ferrare*, pour y achever mon quatrième pèlerinage poétique, en visitant le tombeau et les manuscrits de l'*Arioste*. J'avais vu à Rome, plusieurs fois, le mausolée du *Tasse*, ainsi que son berceau à *Sorrento*, où j'avais été exprès pendant mon dernier voyage à Naples. Ces quatre poëtes étaient alors, sont et seront toujours pour moi, les premiers,

et, j'ose le dire, les seuls de notre belle langue. Il me paraît qu'on trouve en eux tout ce que la poésie peut offrir, excepté le mécanisme des vers blancs du dialogue ; ces vers se font avec la matière qu'ils ont employée, mais en la façonnant d'une manière différente. Depuis seize ans que je les relis sans cesse, ils sont encore nouveaux pour moi : je les trouve toujours meilleurs dans ce qu'ils ont d'excellent, et toujours, j'ose le dire, très-utiles dans ce qu'ils ont de mauvais. Je ne soutiendrai pas ici, avec un aveugle fanatisme, que tous les quatre n'aient, dans différents endroits, du médiocre et du détestable ; je dirai seulement qu'on peut tirer de précieuses leçons de leurs défauts. Cependant il faut entrer dans leurs intentions, et bien connaître leurs motifs ; il faut non-seulement les comprendre et les goûter, mais les sentir.

De *Bologne*, toujours accablé d'une profonde tristesse, je m'en allai à *Milan*, et de là chez mon cher abbé de *Caluso*, qui était à la campagne avec ses neveux, dans son beau château de *Masino*, peu éloigné de *Verceil* : j'y restai cinq à six jours. Alors, me trouvant tout près de Turin, je fus honteux de ne pas aller embrasser ma sœur. J'y allai ; j'y demeurai une seule nuit avec mon ami, et le lendemain nous retournâmes chez lui. J'avais, par ma donation, abandonné le pays d'une manière à faire croire que je ne voulais plus y demeurer ; je ne me souciais pas de m'y faire voir, surtout à la cour, après si peu de temps. Ce fut la raison de mon apparition et de ma disparition subites. Cette course si rapide, que beaucoup de monde pourra trouver bizarre, cessera de le paraître quand on en saura le motif. Il y avait déjà six ans que je ne demeurais plus à Turin ; il me semblait que je n'y étais ni sûr, ni tranquille, ni libre, et je ne devais, je ne voulais, je ne pouvais y rester plus longtemps.

De *Massino*, je retournai à *Milan*, où je passai tout le mois de juillet. C'est là que je vis très-souvent l'original auteur *del Mattino*, le véritable précurseur de la satire italienne. Je tâchai d'apprendre de ce célèbre et savant écrivain en quoi con-

sistait le principal défaut de mon style tragique. Je le questionnais avec un véritable désir de m'instruire, et je l'écoutais avec la plus grande docilité. Le *Parini* me donna, avec beaucoup de bienveillance et de bonté, d'excellents conseils, peu importants à la vérité, sur différents points qui, tous ensemble, ne pouvaient constituer ce qu'on appelle le style, mais seulement quelques-unes de ses parties. Cependant, ni le *Parini*, ni le *Cesarotti*, ni d'autres hommes distingués, que je visitai et interrogeai, dans ce voyage en Lombardie, avec toute la ferveur et l'humilité d'un novice, n'ont jamais pu m'indiquer ce qui constituait les véritables défauts de mon style; défauts que je ne savais pas alors bien distinguer par moi-même, et que je n'ai vus et corrigés qu'après plusieurs années de travail et d'incertitude. A tout prendre cependant, mes tragédies avaient plus de succès au-delà des Apennins qu'en Toscane. Mon style même y a été blâmé avec moins d'animosité et plus de lumières. Il m'était arrivé la même chose à Rome et à Naples, parmi le peu de lecteurs que j'y avais trouvés. C'est donc un privilége ancien de la seule Toscane, d'encourager de cette manière les écrivains italiens qui font autre chose que des discours académiques, vides de sens, des *cicalate*.

—

CHAPITRE ONZIÈME.

Troisième voyage fait en Angleterre, seulement pour y acheter des chevaux.

Dans le courant d'octobre 1783, je quittai Sienne, où j'étais, et par *Pise* et *Lerici*, j'allai à *Gênes*. Mon ami *Gori* m'accompagna jusque dans cette dernière ville, où nous restâmes deux ou trois jours. De là il retourna en Toscane, et je m'embarquai pour *Antibes*. Ce trajet, que je fis en dix-huit heures, avec la plus grande rapidité, ne fut pas sans danger. Nous passâmes la nuit entière dans la crainte ; la felouque était très-petite, et ma voiture lui faisait perdre l'équilibre ; la mer était haute et le vent violent : bref, je passai de mauvais moments. A peine débarqué, je partis pour *Aix*, où je ne m'arrêtai pas. Aussitôt que je fus à *Avignon*, j'allai visiter la magique solitude de *Vaucluse*. La *Sorgue* reçut en abondance des larmes brûlantes, que mon cœur seul me faisait verser, et qui n'étaient ni imitatives ni feintes. En allant et en revenant de *Vaucluse* à *Avignon*, je fis quatre sonnets ; ce jour fut pour moi l'un des plus heureux et des plus tristes de ma vie. En partant d'*Avignon*, je voulus voir la fameuse *Chartreuse de Grenoble ;* et toujours abîmé dans la plus profonde mélancolie, j'arrivai à *Paris*.

Cet immense cloaque fit sur moi, cette troisième fois, le même effet que les deux premières ; colère et peine. Quoique je fusse recommandé à des hommes de lettres de toutes les espèces, je n'y restai qu'un mois, qui me parut un siècle. Je me préparai dans le mois de décembre à passer en Angleterre. Les gens de lettres, en France, sont presque tous étrangers à notre littérature italienne ; leurs connaissances se bornent à comprendre *Métastase*. Pour moi, je n'entendais rien, et je

ne voulais rien entendre à leur littérature. Ainsi, il m'était impossible de me mêler à leurs entretiens : j'enrageais cependant en moi-même de m'être mis de nouveau dans la nécessité de parler et d'écouter leur jargon nasal et *anti-toscan*. Je hâtai, en conséquence, le moment de mon départ. Le fanatisme de la semaine était alors les ballons aérostatiques. Je vis deux des premières et des plus heureuses expériences ; l'une par l'air raréfié, et l'autre par l'air inflammable. Chacun des deux ballons, en s'élevant, était chargé de deux personnes. Spectacle majestueux et surprenant ; sujet plus poétique qu'historique ; découverte qu'on pourra appeler *sublime* aussitôt qu'on aura trouvé le moyen de la rendre utile. Dès que j'arrivai à *Londres*, je commençai à acheter des chevaux ; d'abord un pour la course ; ensuite deux de selle, et puis un autre encore, et puis six de voiture. J'eus le malheur de perdre plusieurs poulains successivement ; mais à mesure qu'il en mourait un, j'en rachetais deux. Cette passion, vraiment excesssive, qui était restée assoupie pendant six ans, irritée par les privations, s'était rallumée. Je me roidissais contre les obstacles, et quand je vis que de dix chevaux que j'avais achetés, cinq étaient morts, j'en fis monter le nombre à quatorze ; comme j'avais fait quatorze tragédies, tandis que je n'en voulais faire que douze. Celles-ci m'épuisèrent l'esprit, ceux-là la bourse. Mais les distractions que cette quantité de chevaux me procura, me rendirent la santé, et avec elle le courage de travailler à de nouvelles tragédies et à de nouveaux ouvrages. Je ne regrette donc pas tout l'argent que je dépensai, puisque je rachetai avec lui la force et la vivacité, qui languissaient toujours quand j'étais à pied. Je fis d'autant mieux de le dépenser, que je l'avais comptant. Depuis la donation, j'avais vécu, les trois premières années, d'une manière presque sordide, et les trois dernières, décemment et avec modération. Je me trouvais alors une forte somme, que j'avais économisée, produit de mes rentes viagères de France, qui étaient restées intactes. J'en consumai une

grande partie à acheter et à faire transporter en Italie mes quatorze amis. Leur entretien, pendant cinq ans, absorba le reste. Une fois sortis de leur île, ils ne voulurent plus mourir; et moi, qui m'y étais attaché, je n'en voulus pas vendre un seul. Environné de mes chevaux, l'âme toujours brisée par l'absence de celle dont la pensée était pour moi le seul ressort de toute noble et grande action, je ne fréquentais et je ne recherchais plus personne. Je restais ou avec mes chevaux, ou à écrire lettre sur lettre. Je passai ainsi quatre mois à Londres, et je ne pensai pas plus à mes tragédies que si elles n'avaient pas existé. Quelquefois seulement le rapport bizarre que je trouvais entre leur nombre et celui de mes chevaux, se présentait à mon esprit. Je me disais en riant : « Tu as gagné un cheval par « chaque tragédie; » faisant ainsi allusion aux chevaux que nous donnaient, à coups de fouet, nos pédagogues, lorsque nous faisions à l'école une mauvaise composition (1).

Je vécus ainsi, pendant plusieurs mois, dans la plus lâche oisiveté, négligeant jusqu'à mes poëtes favoris. Ma verve était si stérile, que pendant tout mon séjour à Londres je ne fis qu'un seul sonnet, et deux en partant. Accompagné de ma nombreuse caravane, j'arrivai à Calais, et de là à Paris; et ensuite, par Lyon et Turin, je me rendis à *Sienne*. Ce voyage, que j'ai écrit en trois lignes, fut une chose bien difficile à exécuter avec la grande quantité de chevaux que je menais. J'éprouvais tous les jours, et à chaque pas, des embarras, des dégoûts qui m'empoisonnaient tout le plaisir que j'aurais pu tirer de ma *cavalerie*. L'un toussait, l'autre ne voulait pas manger; celui-ci devenait boiteux, les jambes de celui-là s'enflaient. C'était une suite continuelle de désastres, dont j'étais le premier martyr. Dans le passage de Douvres, il fallut les voir placés comme

(1) En Italie, quand un enfant qui est en classe commet quelque faute, le maître le fait prendre par un de ses camarades, qui le charge sur son dos, en lui tenant fortement les mains; et dans cette posture, on lui donne des coups de fouet. On appelle cela *donner un cheval*.

un troupeau de moutons mis en guise de lest au fond du navire, fatigués, sales au point qu'on ne pouvait plus distinguer la couleur dorée de leur superbe poil *bai*. Arrivé à Calais, avant de les débarquer, il fallut encore voir leur dos servir de pont à de grossiers matelots, qui marchaient sur eux, comme si ce n'eût pas été des corps vivants, mais une simple continuation de planches. Enfin, il fallut les voir tirer en l'air par une corde, les quatres jambes pendantes, et de là descendre dans la mer, parce que la marée ne permettait au bâtiment d'aborder que le matin suivant. De sorte que si nous n'avions pas débarqué ainsi le soir, il aurait fallu les laisser toute la nuit dans une posture aussi incommode. Enfin, il est impossible de dire tout ce que je souffris. Cependant, ma sollicitude et ma prévoyance furent si grandes; les soins que je leur donnai, et dont je ne me reposais sur personne, furent si obstinés et si assidus, que, malgré tous les dangers, toutes les vicissitudes, je les menai à terre sains et saufs, sans aucune infortune et aucune incommodité sérieuse.

J'avouerai que, dans ma passion, j'avais placé en eux une vanité aussi sotte qu'extravagante. Quand à *Amiens*, à *Paris*, à *Lyon*, à *Turin* et ailleurs, les connaisseurs trouvaient mes chevaux beaux, j'en étais tout fier, comme si je les avais faits moi-même. L'entreprise cependant la plus difficile et la plus héroïque pour moi, fut le passage des Alpes, entre *Lanslebourg* et la *Novalaise*. J'eus la plus grande peine à faire suivre la caravane, et à garantir des animaux si gros et si pesants, des dangers dont ils étaient menacés parmi les précipices d'une route aussi périlleuse que difficile. Le lecteur me pardonnera ces détails, et le plaisir que je prends à lui décrire mes efforts et mes succès. Ceux à qui ils déplairont les passeront; et ceux qui les liront, jugeront si je ne savais pas mieux ordonner la marche de mes quatorze chevaux, dans ces *Thermopiles*, que les cinq actes d'une tragédie.

Mes chevaux, grâce à leur jeunesse, à mes soins paternels

et au peu de fatigue qu'ils avaient enduré, étaient remplis de feu et de vivacité; les conduire par ces montées et descentes, était infiniment scabreux. Je pris donc à *Lanslebourg* autant d'hommes que j'avais de chevaux ; de sorte que chaque cheval avait son conducteur, qui le tenait très-court par la bride : ils étaient attachés à la queue les uns des autres; et de trois en trois, j'avais placé un de mes paiefreniers, qui, sur un mulet, surveillait les trois chevaux qui le précédaient et qu'il dirigeait. Au milieu du cortége était le maréchal-ferrant de *Lanslebourg*, avec clous, marteau, fers et bottes postiches, pour porter un prompt secours aux pieds de ceux qui pouvaient se déferrer ; ce qui était le plus à craindre, à cause des grosses pierres qui roulaient sous leurs pas. Moi, en qualité de chef, et commandant de l'éxpédition, je marchais le dernier, monté sur *Frontin*, le plus petit et le plus léger de mes chevaux. J'avais à mes côtés deux guides, piétons très-agiles, que j'envoyais au centre, à la tête, à la queue, pour porter mes ordres. Nous arrivâmes de cette manière, très-heureusement, au sommet du *mont Cénis ;* mais quand nous fûmes pour descendre en Italie, je redoutai la vivacité de mes chevaux, et le mouvement plus accéléré que leur imprimait la descente. Je changeai de place ; je descendis de cheval ; je me mis à la tête, à pied. Pour retarder davantage la marche, j'avais mis sur le front de la colonne les chevaux les plus pesants et les moins fougueux; mes aides de camp couraient en avant, en arrière, pour les tenir toujours à la distance indispensable les uns des autres. Malgré toutes ces attentions, plusieurs eurent des pieds déferrés ; mais les dispositions qu'on avait prises étaient si savantes , que le maréchal pouvait leur porter, avec la plus grande promptitude, tous les secours nécessaires, et qu'ils arrivèrent en très-bon état à la *Novalaise,* et sans qu'un seul boitât. Toutes ces balivernes seront un recueil de haute importance pour quiconque aurait à passer, avec beaucoup de chevaux, les Alpes ou d'autres montagnes. Pour moi, après avoir dirigé si habilement ce passage,

je me regardais à peu près comme Annibal, qui n'avait fait autre chose que de passer un peu plus au midi, avec ses esclaves et ses éléphants. Mais si son entreprise lui coûta beaucoup de vinaigre, la mienne me coûta beaucoup de vin ; car toutes mes troupes, mes guides, maréchaux-ferrants, palefreniers, aides de camp, en burent à discrétion.

La tête pleine de toutes les frivolités au milieu desquelles mes chevaux me faisaient vivre, et vide de toute idée utile et louable, j'arrivai, sept ans après mon expatriation, à Turin, où je restai environ trois semaines. Ma cavalerie commençait à m'ennuyer. Je la fis reposer sept à huit jours, et je l'expédiai vers la Toscane, où je comptais aller la joindre. Je voulus respirer aussi de tant d'ennui, de fatigues et de puérilités, si peu convenables à un poëte tragique de trente-cinq ans. Malgré toutes ces distractions, le mouvement, l'interruption totale de toute espèce d'études, avaient fait infiniment de bien à ma santé. Je me trouvai rajeuni de corps, et malheureusement je me trouvais aussi trop jeune de tête. Mes coursiers m'avaient reconduit, à grands pas, à mon ignorance primitive ; mon esprit était de nouveau si rouillé, que je croyais impossible de rien inventer et de rien écrire.

—

CHAPITRE DOUZIÈME.

Court séjour à Turin. J'assiste à une représentation de la VIRGINIE.

Je goûtai à Turin quelques plaisirs, mais j'y trouvai bien plus de chagrins. C'est une douce chose, sans doute, que de revoir les amis de sa première jeunesse, les premiers lieux qu'on a connus, les arbres, les pierres même, enfin tous ces objets, sources de nos premières idées et de nos premiers penchants! Mais combien il fut dur pour moi, en rencontrant les compagnons de mon adolescence, de les voir m'éviter du plus loin qu'ils m'apercevaient ; et lorsque, surpris par ma présence, ils ne pouvaient le faire, me saluer à peine d'un air glacé ou détourner la tête ! Bien loin de leur avoir fait du mal, je les avais toujours traités avec amitié et cordialité. Cela me fit beaucoup de peine, et m'en aurait fait encore davantage, si quelques-uns de ceux qui avaient encore de la bienveillance pour moi ne m'avaient averti que les uns me traitaient ainsi parce que j'avais écrit des tragédies, les autres parce que j'avais beaucoup voyagé, les autres parce que j'étais revenu dans le pays avec une si grande quantité de chevaux, et mille autres petitesses pareilles; petitesses dignes et très-dignes d'excuse aux yeux de celui qui connaît l'homme parce qu'il s'est examiné impartialement lui-même, mais petitesses qu'on doit éviter, autant qu'il est possible, en s'exilant du pays où l'on est né, quand on ne veut pas faire ce que les autres font, ou faire ce qu'ils ne font pas, surtout si ce pays est petit et les habitants oisifs, et si l'on a eu le malheur de les blesser involontairement, en tentant de se mettre au-dessus d'eux d'une manière quelconque.

Il me fallut essuyer, à Turin, une bien plus rude épreuve; ce fut la nécessité indispensable de me présenter au roi. Il ne pouvait pas me regarder de bon œil, parce que je l'avais renié tacitement en quittant ses États. Cependant, les usages du pays et la position même où je me trouvais m'obligeaient d'aller lui faire ma cour, si je ne voulais être accusé d'insolence et d'extravagance. A peine étais-je arrivé à Turin, que mon excellent beau-frère, alors premier gentilhomme de la chambre, m'aborda d'un air inquiet, pour savoir si je me présenterais ou non à la cour. Je le tranquillisai à l'instant et je le consolai en l'assurant que c'était mon intention. Il insista sur le jour, et je ne voulus pas différer. Le lendemain, j'allai chez le ministre. Mon beau-frère m'avait prévenu que le gouvernement était pour moi dans les meilleures dispositions possibles; que je serais reçu à merveille, et que l'on avait même envie de m'employer. Cette faveur, à laquelle je ne m'attendais pas, et que certainement je n'avais pas méritée, me fit trembler; mais l'avis me servit beaucoup, autant pour la contenance que j'avais à garder que pour les discours que j'avais à tenir; et je me préparai à ne me laisser ni engager, ni prendre. Je dis donc au ministre, qu'en passant par Turin, je croyais qu'il était de mon devoir de lui faire ma visite, et de le prier de vouloir bien me présenter au roi, dans le seul but d'offrir mon respectueux hommage à Sa Majesté. Le ministre m'accueillit de la manière la plus flatteuse : d'abord il me laissa entrevoir et finit par me dire ouvertement que le roi aurait de la satisfaction à me voir fixé dans ma patrie; qu'il agréerait volontiers mes services; que je pourrais me faire distinguer, et mille autres bagatelles pareilles. Je tranchai sur le champ dans le vif; et, sans détour, je lui répondis : « Que je retournerais en Toscane pour y continuer mes études et l'impression de mes ouvrages; que j'avais trente-cinq ans, âge auquel on ne change plus de système; que j'avais consacré ma vie aux lettres, et que je la passerais à les cultiver. » Il me répliqua que le métier d'auteur était une bonne et belle

chose, mais qu'il y avait des occupations plus grandes et plus importantes dont j'étais digne. Je le remerciai très-poliment, et je persistai dans la négative. J'eus même la modération et la générosité de ne pas donner à ce brave et honnête homme la mortification inutile qu'il aurait cependant méritée : je ne voulus pas lui faire entendre que leur diplomatie et leurs dépêches me paraissaient et étaient certainement pour moi moins importantes que mes tragédies ou même celle des autres. Mais il est impossible de ramener cette espèce de gens : ils ne peuvent et ne doivent pas se convertir.

Je me contentai de refuser. Le ministre ne manqua pas probablement d'instruire le roi de ma résistance ; de sorte que le lendemain, quand je me présentai devant Sa Majesté, elle ne m'en dit pas un mot, et m'accueillit avec cette affabilité et cette politesse qui lui étaient naturelles. C'était Victor-Amédée III, fils de Charles-Emmanuel, sous le règne duquel je suis né. Quoique je n'aime point les rois en général, et surtout les despotes, je dois dire ici que la race de ces princes, à tout prendre, était excellente, surtout si on la compare à celles qui occupent actuellement les trônes de l'Europe. J'éprouvais, dans le fond de mon cœur, plutôt de l'attachement que de l'aversion pour eux. Ce roi, ainsi que son prédécesseur, était plein de bonnes intentions, sa conduite était sage et exemplaire ; en un mot, il faisait plus de bien que de mal au pays. Quand on pense, cependant, que le bien et le mal que les rois peuvent faire dépendent absolument de leur volonté, il faut frémir et fuir. C'est ce que je fis (1).

Pendant mon séjour à Turin, il m'arriva d'asister, sans que

(1) Ce seul passage révèle tout ce qu'inspirait de crainte à l'auteur le pouvoir absolu. Cette crainte excessive est le trait dominant de son caractère et son plus puissant ressort dramatique. Aussi, pour achever de peindre Alfieri et pour mettre à profit les dernières pages de ce volume y publions-nous la tragédie dont il va parler, *Virginie*, qui est à coup sûr son meilleur ouvrage. (*Note des libraires éditeurs*).

j'en eusse une grande envie, à une représentation publique de ma *Virginie*. Elle fut donnée sur le même théâtre où, neuf ans auparavant, on avait joué *Cléopâtre*, avec des acteurs à peu près aussi habiles. Un de mes amis de l'Académie avait tout disposé pour cette représentation, avant mon arrivée, dont il n'était pas prévenu. Il me demanda de former un peu les acteurs, comme j'avais déjà fait pour *Cléopâtre*. Moi, dont les moyens et surtout l'orgueil étaient augmentés, je refusai de m'y prêter. Je connaissais notre parterre et surtout nos acteurs. Je ne voulus en conséquence devenir, d'aucune manière, complice de leur incapacité; elle m'était démontrée avant même de les avoir entendus : je savais qu'il faudrait commencer par l'impossible, c'est-à-dire par leur apprendre à parler et à prononcer l'Italien au lieu du Vénitien; à faire en sorte que les rôles fussent débités par eux, et non par le souffleur; qu'il faudrait enfin leur faire comprendre (car sentir eût été trop exiger) ce qu'ils doivent faire passer dans l'âme de leurs auditeurs. On voit par là que mon refus n'était pas si déraisonnable et mon orgueil pas trop déplacé. Je laissai à mon ami la faculté de faire ce qu'il voudrait, et je promis seulement d'assister à la représentation. J'y allai, en effet, et je me convainquis que tant que je vivrais, je ne pourrais, dans aucun théâtre d'Italie, recueillir ni louanges, ni blâme. *Virginie* obtint la même attention et le même succès qu'avait obtenu *Cléopâtre*. Elle fut demandée pour la soirée suivante, comme celle-ci l'avait été. Mais, comme on peut le penser, je n'assistai pas à cette seconde représentation. Depuis ce moment commença à se dissiper cette illusion de gloire qui tous les jours se dissipe davantage. Néanmoins, je serai constant dans la résolution que j'ai prise, de tenter encore, pendant une dizaine ou une quinzaine d'années, quelques ouvrages nouveaux, dans deux ou trois genres différents. J'y mettrai tous les soins dont je serai capable : j'aurai, au moins, en mourant, la consolation intime d'avoir satisfait à moi-même et à mon art, autant qu'il

dépendait de moi. Quant au jugement de mes contemporains, dans l'état où se trouve la critique en Italie, on ne peut espérer ni louange ni blâme. Je n'appelle pas louange celle qui ne distingue point, et qui, en ne donnant pas les motifs qui la déterminent, ne saurait encourager l'auteur : je n'appelle pas non plus blâme la censure qui n'enseigne pas à faire mieux.

Je souffris, à la première représentation de *Virginie*, des angoisses bien plus cruelles que celles que j'éprouvai lorsqu'on joua *Cléopâtre,* mais pour des raisons bien différentes. Je ne veux pas les exposer ici avec plus d'étendue ; elles se dévoileront d'elles-mêmes à ceux qui ont l'amour et l'orgueil de l'art ; et elles seront incompréhensibles pour ceux qui en sont dépourvus.

En quittant Turin, je restai trois jours à Asti près de mon excellente et respectable mère. Nous nous séparâmes en versant un torrent de larmes : nous avions, tous les deux, le pressentiment de ne plus nous revoir.

A peine sorti des États du roi de Sardaigne, il me sembla que je respirais plus à mon aise, tant pesaient sur moi les restes de ce joug natal, quoique je l'eusse déjà brisé. Tant que j'y demeurai, toutes les fois que je fus obligé de me rencontrer avec ceux qui avaient de l'influence dans le gouvernement du pays, je me regardai plutôt comme un affranchi que comme un homme libre. Je me souvenais toujours de ce beau mot de Pompée quand il descendit en Égypte et se mit dans la puissance d'un *Photin* : *Qui entre dans la maison du tyran, devient esclave s'il ne l'était déjà.* Ainsi celui qui rentre par oisiveté, ou par plaisir, dans la prison qu'il avait quittée, mérite bien, tant qu'il y a des geôliers, de s'y voir retenu lorsqu'il veut en sortir.

En m'approchant de *Modène*, les nouvelles que je recevais de mon *amie* me remplissaient tour à tour de douleur et d'espérance, et me tenaient toujours dans la plus grande incertitude. Les dernières que je reçus à *Plaisance* m'annoncèrent

qu'elle était enfin libre, et qu'elle quittait Rome : ce qui me transportait de joie, puisque Rome était la seule ville où je ne pouvais la voir. D'un autre côté, la décence, avec ses chaînes de plomb, m'empêchait de la suivre. Après bien des difficultés, après bien des sacrifices d'intérêt qu'elle avait été obligée de faire à son mari, elle avait obtenu enfin du beau-frère et du pape la permission d'aller en Suisse aux eaux de *Baden*. Sa santé était tout à fait altérée, par tant de chagrins qu'elle avait éprouvés. Au mois de juin 1784 elle était partie de Rome, et longeant les côtes de l'Adriatique, par *Bologne*, *Mantoue* et *Trente*, elle avait pris la route du *Tyrol;* dans le même temps qu'en quittant *Turin* par *Plaisance*, *Modène* et *Pistoie*, je m'en retournais à *Sienne*. L'idée que j'étais si près d'elle, et que cependant sous peu nous serions encore bien éloignés l'un de l'autre, m'enchantait et me désolait en même temps. J'aurais pu envoyer, par la droite, ma voiture et mes domestiques en Toscane; et prendre la poste, pour traverser le pays et aller la joindre. Au moins je l'aurais vue! Je désirais, je craignais, j'espérais, je voulais, je ne voulais pas : anxiétés qui ne sont connues que de ceux qui aiment comme j'aimais. Le devoir l'emporta enfin; mon amour pour elle et le soin de sa réputation furent plus forts que tout le reste; enrageant toujours, toujours pleurant, je ne quittai pas la grande route, et gémissant sous le poids de cette douloureuse victoire, j'arrivai à Sienne après dix mois de voyage. Je trouvai dans mon ami *Gori* les consolations qui m'étaient si nécessaires pour traîner encore ma misérable vie et pour lasser l'espérance.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Voyage en Alsace. Je revois mon amie. Plans de trois nouvelles tragédies. Mort de Gori.

Mes quatorze chevaux étaient arrivés quelques jours après moi à *Sienne*, où ils trouvèrent le quinzième, que j'avais recommandé aux soins de mon amie. C'était mon beau fauve, *le Fidèle*, celui même que j'avais souvent chargé, à Rome, du doux fardeau de mon amie, et qui pour cela même m'était plus cher que tous ses nouveaux camarades. L'oisiveté et les distractions où m'avaient jeté tous ces animaux, jointes à la tristesse profonde dont j'étais accablé, me faisaient tenter en vain de reprendre mes occupations littéraires. Je ne fis que peu de vers pendant une partie de juin et tout juillet que je restai à Sienne. J'achevai cependant le troisième chant de mon petit poëme, auquel il ne manquait que très-peu de stances : et je commençai le quatrième et dernier. L'idée de cet ouvrage, auquel j'avais travaillé à tant de reprises, dans un si long intervalle de temps, toujours par morceaux, et sans aucun plan écrit, restait fixe dans ma tête. Tous mes soins se bornaient à ce qu'il ne fût pas long ; ce qu'il serait devenu, si je me fusse laissé aller aux épisodes dont j'aurais pu l'embellir. Je voulais cependant faire quelque chose d'original et de piquant. Je sentais que son premier mérite devait être la brièveté. En conséquence, je n'avais d'abord projeté que trois chants ; mais la *revue des conseillers* m'ayant volé presque un chant entier, j'en fis quatre. Je ne suis pas sûr que toutes ces interruptions n'aient point influé sur l'ensemble du poëme, et qu'elles ne lui aient pas donné un air de pièces rapportées.

Pendant que j'essayais de continuer ce quatrième chant, je

ne cessais d'écrire et de recevoir de longues lettres qui, peu à peu, augmentaient mes espérances et le désir de revoir mon amie. Cette possibilité devint si forte, qu'un jour je ne pus plus y tenir. Je ne dis qu'à *Gori* où j'allais ; et feignant une course à *Venise*, je pris la route de l'Allemagne le 4 août, jour, hélas ! du plus cruel souvenir pour moi ! Pendant qu'ivre de joie, j'allais chercher l'autre moitié de moi-même, j'ignorais que c'était pour la dernière fois que j'embrassais un ami si cher et si rare ! Je croyais ne le quitter que pour six semaines et je le quittais pour l'éternité Je ne me ressouviens jamais de cet événement sans verser des larmes.

Me voici de nouveau sur les grands chemins. Je pris la charmante et poétique route de *Pistoie* à *Modène* : je passai très-rapidement par *Mantoue*, *Trente*, *Inspruck*, et de là par la Souabe à *Colmar*, dans la haute Alsace, sur la rive gauche du Rhin. Tout près de cette ville, je trouvai enfin celle que je cherchais et demandais partout, et dont j'étais séparé depuis seize mois. Je fis ce voyage en douze jours et j'avais beau courir, il me semblait que je n'avançais pas. Pendant la route, la verve poétique me reprit ; et cette puissance qui avait plus d'empire sur moi que moi-même m'inspirait jusqu'à trois ou quatre sonnets par jour. Je m'élançais avec transport sur les traces de mon amie, sur ce chemin qu'elle avait fait deux mois auparavant. Le cœur plein de joie, je me tournai aux poésies badines : j'écrivis en chemin un *chapitre* à *Gori*, où je lui donnais les instructions necessaires sur les soins qu'il devait prendre de mes bien-aimés chevaux. C'était comme je l'ai déjà dit, ma troisième passion ; je serais honteux, si j'avais dit la seconde : il est juste que les Muses passent avant Pégase.

Les vers de ce *chapitre* un peu long, que j'ai imprimé dans la suite parmi mes poésies, furent les premiers et presque les seuls que j'aie écrits dans le genre burlesque ; quoique ce genre ne soit pas le mien, il me semble que j'en

bien amère. Quand ce terrible jour arriva, il fallut obéir au sort; je rentrai dans les ténèbres : je restai séparé de mon amie, et sans savoir pour combien de temps encore, et privé d'un ami, avec la funeste certitude de l'être pour toujours. Chaque pas que je faisais sur cette même route qui naguère avait charmé ma douleur, la doublait à mon retour. Oppressé, accablé par les idées les plus tristes, je ne fis que quelques vers, et en pleurant continuellement jusqu'à *Sienne*, où je me rendis au commencement de novembre. Des amis de mon ami, qui m'aimaient comme je les aimais, c'est-à-dire à cause de lui, augmentèrent immodérément ma douleur par le trop de docilité qu'ils mirent à satisfaire le désir que j'avais de savoir toutes les particularités d'un si cruel événement. Je tremblais, j'évitais de les entendre, et cependant je courais les demander. Je ne retournai plus, comme chacun peut bien le croire, dans cette maison de larmes, que je n'ai plus eu la force de revoir. En revenant de *Milan*, l'année précédente, j'avais accepté un petit appartement, bien gai et bien solitaire, que mon ami m'avait offert dans la maison où nous vivions comme frères.

Le séjour de *Sienne* me devint alors insupportable sans mon ami Gori Je voulus essayer d'affaiblir la douleur de sa perte, sans cependant rien perdre son souvenir, et je changeai de lieux et d'objets. J'allai, dans le mois de novembre, à *Pise*, résolu d'y passer l'hiver. J'attendais qu'une plus heureuse destinée me rendît à moi-même, puisque privé de tout ce qui peut nourrir le cœur, je ne pouvais me regarder comme vivant.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Séjour à Pise. J'y écris le PANÉGYRIQUE DE TRAJAN.

Sur ces entrefaites, mon amie, traversant les Alpes, était rentrée aussi en Italie, par la route de *Turin*. Elle passa à *Gênes*, et de là à *Bologne*, où elle arriva au mois de décembre, et où, sous prétexte de la saison trop avancée, elle se proposa de passer l'hiver. De cette manière, sans sortir des états du Pape, elle se dispensait de retourner à Rome, dans sa prison accoutumée.

Nous voilà donc, moi à *Pise*, et elle à *Bologne*, le seul *Apennin* entre nous, si près l'un de l'autre, et cependant séparés pendant cinq mois. C'était pour moi une consolation et un martyre. J'en recevais des nouvelles tous les trois ou quatre jours, et pourtant je ne devais d'aucune manière tenter de la voir. Je craignais le caquetage des petites villes d'Italie, où ceux qui sortent un peu du vulgaire sont particulièrement observés par tous les oisifs et les médisants. Je passai donc à *Pise* ce long hiver, sans autre consolation que celles des lettres de mon amie, qui étaient très-fréquentes; je perdais, à mon ordinaire, mon temps avec mes chevaux, et je ne faisais pas même usage du petit nombre de livres fidèles compagnons de tous mes voyages. Pressé par l'ennui, aux heures où je ne pouvais ni monter à cheval ni faire le cocher, je tâchais de lire de temps en temps quelque chose, surtout le matin, dans mon lit, en m'éveillant. Dans ces demi-lectures, j'avais parcouru les *Lettres de Pline le Jeune*, et elles m'avaient beaucoup plu, autant par l'élégance du style que par la connaissance qu'elles donnent des mœurs romaines. Je trouvais aussi que l'auteur y développait une âme pure et le caractère le plus beau et le plus

aimable. Cette lecture achevée, je commençai à lire le *Panégyrique de Trajan,* ouvrage que je ne connaissais que de réputation. Après en avoir lu quelques pages, ne retrouvant pas l'auteur des lettres, et moins encore le prétendu ami de Tacite, j'éprouvai un mouvement d'indignation. Je jetai sur-le-champ mon livre; je me mis sur mon séant; je pris la plume avec colère, et m'écriai à haute voix : « Mon cher Pline, si tu étais « véritablement l'ami, le rival et l'admirateur de Tacite, voici « comme tu aurais dû parler à Trajan. » Et sans attendre ni réfléchir, j'écrivis de verve, comme un fou, tout ce qui venait au bout de ma plume; et je me trouvai avoir rempli quatre grandes pages de ma très-fine écriture. Enfin, las et revenu de mon ivresse, quant à l'effusion de la quantité de mots que j'avais jetés sur le papier, je quittai la plume, et de toute la journée je n'y pensai plus. Le lendemain matin, je repris mon *Pline*, ou, pour mieux dire, ce *Pline* qui était si déchu à mes yeux depuis le jour précédent. Je voulus continuer de lire son *Panégyrique :* je n'en parcourus que quelques pages, avec les plus grands efforts; mais il me fut impossible de poursuivre. Je voulus relire alors ce morceau de panégyrique que j'avais écrit dans le délire : il me plut, il m'enflamma bien plus que la première fois, et d'une plaisanterie je fis ou je crus faire une chose très-sérieuse. Je distribuai mon sujet le mieux que je pus; et sans perdre haleine, j'écrivais tous les matins, autant que le permettait ma vue, qui s'obscurcit après une couple d'heures d'un travail d'enthousiasme. J'y pensais pendant le reste de la journée, comme il m'arrive toujours, quand je ne sais quel pouvoir inconnu me donne cette fièvre d'enfantement et de composition. Je le trouvai achevé à la cinquième matinée, du 13 au 17 mars; et avec très-peu de changements, que la lime y porta, je l'imprimai.

Ce travail m'avait agité l'esprit et avait presque suspendu mes cruelles douleurs. Je me convainquis alors, par expérience, que, pour pouvoir supporter les peines dont mon âme

était oppressée, et en attendre le terme sans succomber, il me fallait faire des efforts et contraindre mon esprit à un travail quelconque. Mais comme mon esprit, plus libre et plus indépendant que moi, ne veut jamais obéir, au point que, si avant de prendre ses ordres j'avais voulu faire un panégyrique de Trajan, il n'aurait pas réuni deux idées ; pour le tromper en même temps que tromper ma douleur, je trouvai le moyen de me faire violence par quelque ouvrage de patience. Je repris le *Salluste,* que j'avais traduit, dix ans auparavant, pour m'exercer ; je le fis recopier avec le texte latin en regard, et je me mis sérieusement à le corriger dans l'espoir d'en faire quelque chose. Mon âme, cependant, qui n'était pas susceptible d'une application continuelle et tranquille, ne put même poursuivre un travail aussi pacifique, et il avança peu. Je m'aperçus, au contraire, que dans le délire et l'effervescence d'un cœur préoccupé et malade, il est peut-être plutôt possible de concevoir et d'inventer un ouvrage court et plein de feu que de limer froidement ce qu'on a déjà fait. Quand on corrige, on pense aisément à autre chose. L'invention est une fièvre, et pendant son accès, on ne sent qu'elle. Je quittai en conséquence *Salluste,* que je remis à des temps plus heureux, et je continuai l'ouvrage du *Prince* et des *Lettres,* dont j'avais fait le plan, quelques années auparavant, à *Florence*. J'en écrivis tout le premier livre, et deux ou trois chapitres du second.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Deuxième voyage en Alsace, où je me fixe. Les deux Brutus et l'Abel. Travail repris avec chaleur.

Mon amie était repartie de *Bologne* et avait pris, dans le mois d'avril, la route de Paris. Elle ne pouvait choisir un lieu plus convenable, pour s'y fixer, que la France, où elle avait des parents, des connaissances et des intérêts. Elle resta à Paris jusqu'à la fin d'août, et elle retourna en *Alsace*, dans la même maison de campagne où nous nous étions réunis l'année d'auparavant. Quant à moi, au commencement de septembre, je pris, avec le plaisir et l'empressement le plus vif, le chemin des Alpes tyroliennes. Mon ami que j'avais perdu à *Sienne*, mon amie qui abandonnait l'Italie, me déterminèrent à en sortir aussi. Quoique je ne voulusse pas, et qu'il ne fût point convenable alors de m'établir à demeure avec elle, je cherchais, cependant, à en être le moins éloigné que je pouvais, et surtout à n'avoir pas les Alpes entre nous Je fis donc mettre en mouvement toute ma cavalerie, qui arriva, sans accident, un mois après moi en Alsace, où je réunis tout ce que je possédais, excepté mes livres, dont j'avais laissé à Rome la plus grande partie. Le bonheur qui fut le résultat de cette réunion ne dura que deux mois. Mon amie fut obligée d'aller passer l'hiver à Paris. Je l'accompagnai jusqu'à *Strasbourg*, où je fus forcé de m'en séparer pour la troisième fois. Elle continua sa route, et je m'en retournai à la maison de campagne. Quoique je fusse affligé, mon affliction, cependant, n'était pas celle que j'avais éprouvée dans des occasions semblables : j'étais plus près d'elle ; je pouvais aller la voir sans obstacle et sans crainte de lui faire tort. J'avais enfin la certitude qu'elle viendrait me rejoindre

l'été. Toutes ces espérances me mirent du baume dans le sang, et m'éclaircirent tellement l'esprit, que je m'abandonnai de nouveau aux Muses. M'étant remis à faire des vers, je ne quittai plus mon petit poëme que je ne l'eusse fini Je dictai, je recorrigeai, je rassemblai les trois autres chants, que, comme je l'ai déjà dit, j'avais écrits en dix ans, et qui conservent quelque chose de décousu, défaut qui se trouve rarement parmi ceux dont mes productions fourmillent. J'avais à peine fini ce poëme que dans le nombre des lettres fréquentes et toujours désirées que mon amie m'écrivit, j'en reçus une où comme par hasard elle me disait avoir assisté à une représentation du *Brutus* de Voltaire, qui lui avait fait le plus grand plaisir. Je l'avais vu jouer presque dix ans auparavant, et je ne m'en souvenais plus. Je me sentis subitement saisi par le plus vif mouvement de dépit et d'émulation, et je me dis en moi-même : « Des Brutus! des Brutus d'un Voltaire! j'en ferai « des Brutus : et je les ferai tous les deux ! et le temps prou-« vera, si un tel sujet ne convient pas mieux à moi qu'à un « Français, né plébéien, et qui pendant soixante et dix ans « signa : *Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi.* » Je ne dis pas autre chose; et dans la réponse que je fis à mon amie, je ne lui en marquai pas un mot : mais à l'instant je conçus les deux *Brutus*, tels que je les ai exécutés après. De cette manière, je rompis la résolution que j'avais prise de ne plus faire de tragédie; et de douze elles sont arrivées à dix-neuf. Sur ce dernier Brutus je renouvelai à Apollon les serments les plus solennels que j'aie jamais faits : et certainement je ne romprai jamais ceux-là ; j'en ai pour garants les années qui s'amoncèlent sur ma tête, et tant de choses dans un autre genre qui me restent à exécuter, si cependant j'ai la force et les moyens de les faire.

Je passai cinq ou six mois à la campagne, dans une effervescence de tête continuelle. A peine j'étais levé, que je commençais à écrire cinq ou six longues pages à mon amie; en-

suite je me mettais à mon travail, qui se prolongeait jusqu'à deux ou trois heures après midi. Enfin, je montais à cheval ou en calèche, et je me promenais pendant deux heures. Comme je ne faisais que penser continuellement, soit à un vers, soit à un personnage, soit à autre chose pareille, je ne tirais aucun profit de ces promenades ; et au lieu de me distraire ou de me reposer l'esprit, elles me fatiguaient davantage. Cette manière de vivre me donna une forte attaque de goutte, qui, pour la première fois, me cloua dans mon lit, où je restai immobile et souffrant pendant plus de quinze jours. C'est ainsi que je mis une désagréable interruption à des travaux que j'avais entrepris avec tant de feu. Je vivais trop solitaire et trop occupé ; et je n'aurais pu résister à ce train de vie sans mes chevaux, qui me forçaient à prendre l'air et à faire de l'exercice. Mais les distractions qu'ils me donnaient n'auraient pu me faire soutenir longtemps la perpétuelle tension des fibres de mon cerveau ; et si la goutte, plus sage que moi, ne fût pas venue me donner du répit, j'aurais fini par devenir fou, ou par succomber faute de forces physiques, étant réduit à ne prendre que très-peu de nourriture et à dormir bien moins encore.

—

CHAPITRE SEIZIÈME.

Voyage a Paris. Je prends avec Didot des arrangements pour l'impression de mes dix-neuf tragédies, et je retourne en Alsace. Je tombe dangereusement malade a la campagne, où l'ami Caluso était venu passer l'été avec nous.

Après un séjour, non interrompu, de quatorze mois en *Alsace,* je partis avec mon amie pour Paris. Ce pays, qui m'a toujours été désagréable, autant par lui-même que par mon caractère, devint alors un paradis pour moi : je l'habitais avec elle!.. Incertain cependant si j'y resterais longtemps, j'avais laissé mes chers chevaux en *Alsace,* et je n'avais apporté avec moi que quelques livres et mes écrits. D'abord, le bruit et la mauvaise odeur de ce chaos, après une si longue demeure à la campagne, m'attristèrent. L'éloignement où j'étais de la maison de mon amie, quoique convenu entre nous, et mille autres choses qui, dans cette Babylone, me déplaisaient infiniment, me l'auraient fait quitter à l'instant, si j'avais vécu pour moi et par moi. Mais depuis longtemps il n'en était plus ainsi, et je tâchai de me plier tristement à la nécessité ; je tâchai aussi de tirer de ma position quelque avantage, et de la faire servir, s'il était possible, à m'apprendre quelque chose. Cependant, pour l'art des vers, il n'y a à Paris aucun homme de lettres qui connaisse à fond notre langue. Ainsi, pour cet objet, il n'y avait rien à faire. Quant à ce qui a rapport à l'art dramatique en général, dans lequel les Français s'arrogent exclusivement le premier rang, comme les principes que leurs auteurs tragiques ont pratiqués n'ont pas été les miens, j'aurais eu besoin de trop de flegme pour m'entendre dicter magistralement des arrêts continuels, qui sont justes en grande

partie, mais qui ne sont jamais exécutés par ceux qui les donnent. Cependant, comme ma méthode était de ne jamais contredire, de ne jamais disputer, d'écouter beaucoup, et tout le monde, sans cependant croire presque jamais à personne, j'apprenais de ces parleurs l'art sublime de me taire.

Comme la totalité de mes tragédies me paraissait, à cette époque, mûre pour une impression générale, je me proposai de tirer au moins cet avantage de mon séjour à Paris, et d'en faire une édition belle, soignée et exacte, sans épargner ni frais, ni fatigues. Je m'arrangeai avec *Didot l'aîné,* homme très-instruit et passionné pour son art; très-soigneux et connaissant assez la langue italienne. Je commençai à faire imprimer, dans le mois de mai 1787, mon premier volume de tragédies: ce fut plutôt pour nous engager mutuellement, puisque j'étais décidé à partir dans le mois de juin pour l'*Alsace,* où je devais rester jusqu'à l'hiver, et qu'en conséquence l'impression ne pourrait pas se poursuivre, quoiqu'on prît les mesures pour me faire passer, toutes les semaines, les épreuves à corriger que je renvoyais à Paris. Ainsi, je me liai moi-même d'une double manière, pour retourner l'hiver dans ce pays, qui m'inspirait toujours la plus grande répugnance. Je voulus, pour cela que l'amour et la gloire m'y forçassent. Je laissai à *Didot* le manuscrit des discours préliminaires, et celui des trois premières tragédies, que je croyais stupidement alors réduites, limées et corrigées, autant qu'elles pouvaient l'être; mais quand on commença l'impression, je m'aperçus combien je m'étais trompé.

L'amour de la tranquillité, l'aménité de ma maison de campagne, la société de mon *amie*, avec qui j'habitais; mes livres, mes chevaux bien-aimés; tous ces objets étaient des stimulants bien forts pour me faire retourner en *Alsace* avec délices. A tout cela se joignit encore une autre raison qui doublait mon plaisir: l'ami *Caluso* m'avait fait espérer qu'il viendrait passer l'été avec nous. C'est le meilleur des hommes

que j'aie connus, et le seul ami qui me restât depuis la mort de *Gori*. Quelques semaines après notre arrivée en *Alsace*, mon amie et moi nous partîmes exprès pour aller à la rencontre de l'ami jusqu'à *Genève*; de là nous retournâmes avec lui. par la *Suisse*, à notre campagne près de *Colmar*, où je me trouvai avoir réuni tout ce que j'avais de plus cher au monde. Le premier discours que mon ami me tint roula, à ma grande surprise, sur des affaires domestiques. Il avait reçu de mon excellente mère une commission assez étrange, à cause de mon âge, de mes occupations et de ma façon de penser; c'était une proposition de mariage. Il me la fit en riant et je la refusai de même. Nous arrangeâmes une réponse à ma tendre mère, afin de nous excuser tous les deux.

Une fois que l'affaire du mariage fut ainsi terminée, nous épanchâmes, mon ami et moi, mutuellement nos cœurs, en parlant de ce que nous aimions le plus: les lettres. J'avais véritablement un besoin de causer sur mon art; de parler italien et de choses italiennes: privations que j'éprouvais cruellement depuis deux ans, à mon grand détriment, surtout pour l'art des vers. Il est sûr que si les derniers hommes qui ont joui d'une si grande renommée en France; si *Voltaire* et *Rousseau* avaient dû errer pendant une longue partie de leur vie dans différents pays où leur langue eût été ignorée, et où ils n'eussent trouvé personne avec qui la parler, ils n'auraient certainement pas eu l'impertubabilité et la constance obstinée d'écrire pour le simple amour de l'art, ou pour leur propre satisfaction, comme je faisais et comme j'ai continué de faire, forcé par la circonstance de vivre et de converser avec des barbares. Nous pouvons, nous autres Italiens, appliquer sans crainte cette dénomination, pour tout ce qui a rapport à la littérature italienne, à toute l'Europe, et même à une grande partie de notre Italie : *Suâ nescia.* Quand il s'agit d'écrire parfaitement en italien, et de tenter des vers dans lesquels on trouve l'art de *Pétrarque* et du *Dante*, peut-on demander

combien il y a d'hommes, dans notre pays, qui sachent lire, goûter et sentir vivement ces divins auteurs? Un sur mille, et même c'est beaucoup dire. Malgré cela, toujours ferme dans la conviction de ce qui est vrai et beau, je préfère (et je profite de toutes les occasions qui se présentent pour le répéter) composer dans une langue presque morte et pour des peuples morts; j'aime mieux, dis-je, me voir enseveli, même avant de mourir, que d'écrire dans ces langues sourdes et muettes, en français et en anglais, quoique leurs canons et leurs armées les mettent à la mode. J'aime mieux dix vers italiens, pourvu qu'ils soient bien faits, même dans la certitude de les voir ignorés, non compris et méprisés pour le moment, que des vers français, anglais, ou dans tout autre jargon pareil, dont le mérite n'est que dans la puissance de ceux qui le parlent, dussent-ils me faire lire, applaudir et admirer partout. Il y a une bien grande différence entre faire résonner à ses propres oreilles une lyre noble et suave, même lorsque personne ne vous écoute, et souffler dans une vile cornemuse quand une tourbe entière d'auditeurs à grandes oreilles devrait vous donner les applaudissements les plus solennels.

Je reviens à mon ami, avec qui il m'arrivait d'exhaler souvent ma bile par des discours pareils ; ce qui me faisait beaucoup de bien. Cependant, un bonheur aussi parfait et aussi nouveau pour moi, celui de couler mes jours entre deux êtres si chéris, et qui méritaient autant de l'être, ne dura pas longtemps. Un accident, arrivé à mon ami, troubla notre tranquillité. Un jour, que nous nous promenions ensemble à cheval, il tomba, et se démit le poignet. D'abord, je crus qu'il avait le bras cassé, et même quelque chose de pis : j'en fus extrêmement agité ; mais bientôt après je ne craignis plus pour lui seul. Le surlendemain, je fus attaqué par une dyssenterie violente, dont les progrès furent si rapides et si obstinés, qu'au quinzième jour je me trouvai à toute extrémité.

Je n'avais cependant point de fièvre ; mais j'étais si épuisé, je manquais tellement de chaleur naturelle, que les fomentations de vin aromatisé, qu'on me mettait sur l'estomac, pour rendre quelque activité à ces organes si affaiblis, quoique brûlantes au point que les domestiques en avaient les mains et moi la peau pelées, ne me paraissaient pas chaudes, et je me plaignais de leur extrême froideur. Il n'y avait plus de vie en moi, excepté dans ma tête, qui était affaiblie, mais très-nette. Mon mal se ralentit au bout de quinze jours, et diminua peu à peu, jusqu'au trentième. Dans six semaines j'en fus quitte ; mais j'étais devenu semblable à un squelette, et anéanti de manière que, pendant quatorze semaines, toutes les fois qu'on devait faire mon lit, on me prenait à quatre, pour me transporter dans un autre lit, jusqu'à ce que le premier fût prêt. Je crus véritablement que je n'en réchapperais pas. Je gémissais de mourir ; je ne pouvais quitter mon amie, mon ami, et cette gloire après laquelle je délirais depuis près de dix ans, et que je laissais naissante !

Il plut à la destinée de me sauver ; et mes tragédies reçurent le fini que je pouvais leur donner. Je serais bien payé de tous mes soins si elles ne laissaient pas périr entièrement mon nom.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Séjour de plus de trois ans à Paris. Édition de toutes mes tragédies. Je fais imprimer à Kehl beaucoup d'autres ouvrages.

Je commençais à me rétablir un peu, quand mon ami, qui était déjà parfaitement guéri, et qui avait des occupations littéraires à Turin, où il était secrétaire de l'Académie des sciences, voulut faire une course à *Strasbourg*, avant de partir pour l'Italie. Quoique je fusse encore bien languissant, je voulus l'accompagner, pour prolonger le plaisir de rester avec lui; mon amie y vint aussi, et nous partîmes dans le mois d'octobre. Nous allâmes voir la fameuse imprimerie que M. *de Beaumarchais* avait si magnifiquement établie à *Kehl*, avec les caractères de *Baskerville*, et qu'il destinait à l'édition générale des *OEuvres de Voltaire*. La beauté des caractères, le soin des ouvriers, la facilité que me donnait la connaissance particulière que j'avais faite de M. de Beaumarchais à Paris, me firent naître l'envie de m'en servir pour tous mes autres ouvrages non dramatiques, et qui auraient pu éprouver des obstacles de la part des censeurs qui existaient alors en France, et dont le vétillage n'était pas indifférent. J'éprouvai toujours la plus grande répugnance à subir la révision qui précède l'impression. Je ne désire pas, et je ne crois pas non plus qu'on puisse tout imprimer; mais j'ai adopté entièrement, sous ce rapport, les lois anglaises, et j'y tiens. Je ne fais jamais aucun ouvrage qu'on ne puisse très-librement, et sans aucun blâme pour l'auteur, imprimer en Angleterre. Liberté entière dans les opinions, respect profond pour les mœurs, et jamais rien qui puisse blesser individuellement les personnes; voilà quelles ont été et quelles seront sans cesse mes seules lois.

Après avoir obtenu directement de Beaumarchais la permission de me servir de son admirable imprimerie, je profitai de l'occasion de mon passage pour laisser à ses employés le manuscrit de mes cinq odes de l'*Amérique libre*. Je voulus que ce petit ouvrage servît d'essai. L'impression en fut si belle et si soignée, que, pendant deux ans, j'y fis successivement imprimer tous mes autres ouvrages, qui ont paru ou qui paraîtront. On m'expédiait, toutes les semaines, les épreuves à Paris, et je ne m'occupais qu'à changer et rechanger des vers entiers : j'y étais engagé, autant par l'envie démesurée que j'avais de faire mieux, que par la complaisance et la docilité vraiment étonnante des protes de Kehl, dont je ne pourrai jamais me louer assez. Ils étaient bien différents des *protes, compositeurs* et *pressiers* de *Didot*, qui m'ont véritablement fait bouillir le sang, et qui donnaient de terribles entailles à ma bourse, en me faisant, au poids de l'or, racheter arbitrairement chaque changement de mots que je voulais faire ; et tandis que, dans la vie, on obtient des récompenses lorsqu'on se corrige, moi, au contraire, j'étais obligé de payer pour corriger, ou du moins pour changer mes fautes.

J'arrivai à Paris, où, par l'engagement que j'avais pris, j'étais obligé de me fixer. Je cherchai une maison, et j'eus le bonheur d'en trouver une, bien gaie et bien tranquille, sur le boulevard nouveau du faubourg Saint-Germain, au bout de la rue du Mont-Parnasse. La position en était très-belle, la vue pittoresque, l'air excellent ; on y jouissait de la solitude de la campagne. Il me semblait que j'étais encore à Rome, aux Thermes de Dioclétien. Je fis venir, non sans beaucoup d'embarras, tous mes chevaux, dont je cédai la moitié à mon amie, autant pour son service que pour m'affranchir de la dépense et des distractions qu'ils me causaient. Une fois ainsi casé, je pus me livrer entièrement à l'ennuyeux et difficile embarras de l'impression ; occupation dans laquelle je restai enseveli pendant trois ans entiers.

En février 1788, mon amie reçut la nouvelle de la mort de son mari, arrivée à Rome, où il s'était retiré depuis deux ans, en quittant Florence. Quoique des accidents dont il avait été frappé pendant plusieurs mois eussent fait prévoir sa mort, quoiqu'elle restât veuve et absolument maîtresse d'elle-même, quoiqu'elle ne perdît en lui qu'un tyran et non un ami, je fus témoin oculaire, à ma grande surprise, de sa douleur, qui certainement n'était ni feinte ni exagérée : jamais la dissimulation n'est entrée dans un cœur aussi noble et aussi pur. Certainement son mari, malgré la grande disparité d'âge, aurait trouvé en elle une excellente compagne, et sinon une femme qui l'eût aimé, au moins une véritable amie, s'il ne l'eût exaspérée par des manières dures et grossières. Je devais ce témoignage à la pure vérité.

—

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Commencement des troubles en France. Ma position, mon opinion sur les choses présentes et futures de ce royaume.

Depuis le mois d'avril 1789, j'avais vécu dans des transes continuelles. Je craignais tous les jours que quelqu'un de ces troubles journaliers qui se manifestaient à Paris, depuis la convocation des États-Généraux, ne m'empêchât d'achever mes éditions, qui étaient à leur fin, et que je ne fusse obligé, après tant de dépenses, tant de fatigues, tant d'embarras, de faire naufrage au port. Je me hâtais autant que je pouvais ; mais les ouvriers de la typographie de *Didot* ne faisaient pas de même. Ils s'étaient tous travestis en politiques, en hommes libres, et ils consumaient leurs journées entières à lire les gazettes, au lieu de composer, de corriger et de tirer les épreuves. Je crus en devenir fou. On peut juger quelle fut ma joie quand arriva enfin ce jour où les tragédies qui me coûtaient tant de peines furent emballées et expédiées tant en Italie qu'ailleurs. Cependant, ma satisfaction ne fut pas longue ; les choses allaient de mal en pis, et la sûreté et la tranquilité diminuaient tous les jours dans cette affreuse Babylone, tandis que l'incertitude et les sinistres présages pour l'avenir augmentaient. Quand on est, comme malheureusement nous le sommes, mon amie et moi, au milieu des singes, et qu'on a affaire à eux, il est impossible de ne pas craindre, puisqu'il est impossible que l'envie de nuire ne leur prenne.

Depuis un an, je vois et j'observe en silence les progrès des déplorables effets de la savante ignorance de cette nation, qui peut suffisamment babiller sur tout, mais qui ne réussira jamais en rien, parce qu'elle n'entend pas la manière pratique de me-

ner les hommes ; comme l'a remarqué déjà notre prophète politique *Machiavelli.* Le cœur brisé de douleur en voyant la cause sainte et sublime de la liberté trahie par ces demi-philosophes ; révolté en observant tant de demi-lumières, tant de demi-crimes, rien enfin d'entier, une impéritie totale de tous les côtés ; épouvanté, enfin, en contemplant la puissance militaire et la licence insolente des avocats établies stupidement pour base de la liberté, je ne désire désormais autre chose que de sortir pour toujours de ce fétide hôpital, où l'on ne trouve que des fous ou des incurables. J'en serais déjà dehors, si la meilleure partie de moi-même n'y était malheureusement arrêtée par les circonstances. Devenu presque stupide par les doutes et les craintes continuelles, depuis un an que l'impression de mes tragédies est finie, je traîne de tristes et pénibles jours, et je végète plutôt que je ne vis. Ma tête, devenue stérile par trois années d'impressions et de corrections, ne sait plus se tourner vers aucune noble et louable occupation. J'ai reçu, cependant, et je reçois de tous les endroits où on a fait passer l'édition de mes tragédies, la nouvelle qu'elles sont arrivées, se débitent, et ne déplaisent pas. Comme je ne sais tout cela que par des personnes qui sont mes amis, ou qui ont de la bienveillance pour moi, je n'ose pas me livrer au plaisir qu'une pareille idée devrait me faire. Je suis enfin décidé à n'accepter ni louange ni blâme, si l'on ne me donne pas les *raisons* de l'une ou de l'autre ; mais je demande des raisons éclatantes, qui puissent servir à l'avantage de l'art et au mien : et il est difficile d'avoir de ces *raisons-là.* Jusqu'à ce moment, il ne m'en est parvenu aucune. Je regarde le reste comme rien ; je le savais d'avance : et cependant je n'ai épargné ni fatigue, ni temps pour faire aussi bien qu'il était en moi. Ma mémoire en sera peut-être plus honorée, puisque désabusé, comme je l'étais, de tout, je me suis obstiné à faire bien, plutôt qu'à faire vite, et que je n'ai jamais voulu me courber que pour encenser la vérité seule.

Quant à ce qui regarde les différents ouvrages imprimés à *Kehl*, je ne veux publier pour le moment que les deux premiers, l'*Amérique libre* et la *Vertu méconnue*. Je garde les autres pour des temps moins désastreux. Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser (ce que je ne mérite certainement pas) d'avoir fait *chorus* avec des scélérats, en disant ce qu'ils disent, et que cependant ils ne font pas, ne savent et ne pourront jamais faire. Malgré cela, j'ai voulu les imprimer, parce que, comme je l'ai déjà dit, l'occasion m'y engagea, et parce que je suis convaincu que celui qui laisse des manuscrits ne laisse pas des livres. Aucun livre n'est vraiment fait et achevé, s'il n'a été imprimé avec le plus grand soin, revu et limé, je dirais presque mis sous la presse, par l'auteur même. Malgré tout cela, le livre peut n'être ni fait, ni achevé (ce qui n'arrive que trop souvent), mais il ne l'est certainement pas sans ces soins.

—

CONTINUATION

DE LA

QUATRIÈME ÉPOQUE.

AVANT-PROPOS.

Fixé à Florence, j'ai voulu lire ce que j'avais écrit à Paris, sur ma vie, treize ans auparavant ; et en le recopiant, j'ai tâché de le polir, pour en rendre le style clair et coulant. Ce travail achevé, j'ai cru qu'une fois engagé à parler de moi, je pouvais continuer à décrire cet espace de temps dans lequel il me semble que j'ai fait quelque chose qui mérite d'être connu. Comme mes forces physiques et morales diminuent à mesure que les années s'accumulent sur ma tête ; comme vraisemblablement je ne ferai plus rien, je me flatte que cette seconde partie, qui sera bien plus courte que la première, sera aussi la dernière. Entré dans la vieillesse, dont mes cinquante-cinq ans m'ont ouvert la porte, usé de corps et d'esprit, ne travaillant plus, je n'aurai que peu de chose à dire.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Quatrième voyage en Angleterre et en Hollande. Retour à Paris, où les circonstances m'obligent à me fixer.

Nous partîmes à la fin d'avril 1791 ; et comme notre intention était de rester longtemps en Angleterre, nous emmenâmes nos chevaux, et donnâmes congé pour notre maison de Paris. Nous arrivâmes à Londres en très-peu de jours. Ce pays plut beaucoup à mon amie, sous bien des rapports, et très-peu sous d'autres. Quant à moi, pour qui il n'offrait plus rien de nouveau depuis mes deux premiers voyages, je l'admirai encore (beaucoup moins cependant) à cause des effets de son gouvernement ; mais le climat et la manière de vivre me déplurent, bien plus qu'au troisième voyage : être toujours à table, veiller jusqu'à trois heures du matin, composent une vie entièrement opposée aux lettres, à l'esprit et à la santé. Je fus bientôt attaqué d'une goutte vague, qui, dans cette maudite île, est vraiment indigène ; et une fois que la nouveauté des objets fut épuisée pour mon amie, nous nous ennuyâmes bientôt en Angleterre. Dans le mois de juin de cette année arriva la fameuse fuite du roi de France, qui, repris à Varennes, comme tout le monde sait, fut ramené à Paris et resserré plus que jamais. Cet événement obscurcit de plus en plus l'horizon ; et nous nous trouvâmes très-embarrassés sous le rapport de l'argent. Nous avions, tous les deux, les trois-quarts de nos revenus en France, où le numéraire avait disparu, et était remplacé par un papier idéal, qui tombait tous les jours. Nous vîmes chaque semaine notre fortune diminuer, d'abord d'un tiers, puis de la moitié, ensuite de deux tiers, et bientôt se réduire à rien. Attristés, et forcés par l'impérieuse nécessité, nous nous déterminâmes à nous y soumettre ; et malgré l'af-

freuse perspective qui était devant nous, il fallut retourner en France, seul endroit où nous pouvions vivre avec notre malheureux papier. Dans le mois d'août, avant de quitter l'Angleterre, nous voulûmes la parcourir. Nous allâmes à *Bath*, à *Bristol*, à *Oxfort;* nous revinmes à *Londres*, et de là à *Douvres*, où nous nous embarquâmes quelques jours après.

Là m'attendait une aventure vraiment romanesque, que je raconterai brièvement. Dans mon troisième voyage en Angleterre, en 1783 et 1784, je n'avais rien su, et je n'avais pas même cherché à prendre d'informations sur la *dame au jokey*, pour laquelle je m'étais exposé à tant de risques. Le bruit public m'avait appris seulement qu'elle ne demeurait plus à Londres; qu'après le divorce, son mari était mort, et qu'elle s'était remariée à un homme obscur et presque inconnu. Dans les quatre mois que je venais de passer en Angleterre, je n'avais pas même entendu prononcer son nom, et j'ignorais si elle vivait encore. Au moment de nous embarquer à *Douvres*, je voulus devancer mon amie d'un quart-d'heure, pour voir si tout était en ordre dans le paquebot. Sur le point d'y entrer, je jette les yeux sur le rivage, où il y avait un grand nombre de personnes rassemblées, et le premier objet que mes yeux rencontrent et distinguent parfaitement est la femme que j'avais tant aimée, encore très-belle et presque point changée de ce qu'elle était vingt ans auparavant. Je crus d'abord que je rêvais; je la fixai plus attentivement, et un doux sourire qu'elle me fit en me regardant me donna la certitude que je ne m'étais pas trompé. Les mouvements et les différentes passions que sa vue éveilla en moi ne peuvent s'exprimer : j'eus la force de ne lui rien dire; j'entrai dans le bâtiment, et je n'en sortis plus. Un quart-d'heure après, mon amie arriva, et on leva l'ancre. Elle m'apprit que quelques personnes, venues pour l'accompagner au paquebot lui avaient indiqué la *dame*, en lui disant son nom et en y ajoutant un petit abrégé de sa vie passée et présente. Je lui racontai ce qui m'était arrivé, et com-

ment je l'avais aperçue. Il n'y avait jamais entre mon amie et moi ni dissimulation, ni défiance, ni mésestime, ni plainte. Nous arrivâmes à Calais, où, toujours frappé par la rencontre inattendue d'une femme pour laquelle j'avais fait tant de folies, je voulus satisfaire à mon cœur et lui écrire. J'envoyai ma lettre à un banquier de Douvres, pour la lui remettre en mains propres, et m'en faire passer la réponse à *Bruxelles,* ou je devais arriver sous peu de jours. Je suis vraiment fâché de n'avoir pas gardé copie de cette lettre, qui devait être certainement remplie des mouvements les plus passionnés. Ce n'était pas de l'amour, mais c'était une émotion vraie et profonde, que m'inspirait la vie errante qu'elle menait ; vie si peu convenable à son état et à sa naissance. J'éprouvais une véritable douleur en pensant que j'en avais été, quoique innocemment, la cause ou le prétexte. Sans le scandale de mon aventure, elle aurait pu cacher, en tout ou en partie, ses dérèglements, et les réparer par la suite.

Débarqués à Calais, avant de nous remettre en prison en France, nous résolûmes d'aller faire un tour en Hollande ; mon amie voulait profiter de cette occasion, qui, peut-être, ne devait plus se présenter, de voir ce beau monument de l'industrie humaine. Nous allâmes, par les côtes, jusqu'à *Bruges* et *Ostende*, et de là par *Anvers*, *Rotterdam*, à *Amsterdam*, *La Haye* et la *North-Hollande*. A la fin de septembre, nous nous retrouvâmes à *Bruxelles*. Nous passâmes quelques semaines dans cette ville, où mon amie avait sa mère et ses sœurs ; et vers la fin d'octobre, nous rentrâmes dans le gouffre où notre cruelle position nous jetait malgré nous, et nous forçait de fixer notre demeure.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Fuite de Paris. Nous traversons la Flandre et l'Allemagne, et nous nous fixons à Florence.

Après avoir employé presque deux mois à chercher et à meubler une nouvelle maison, nous y entrâmes. Elle était très-belle et très-commode. On espérait tous les jours voir arriver un ordre de choses supportable ; mais plus souvent on en desespérait. Dans cet état de fluctuation continuelle, mon amie et moi, comme tous ceux qui étaient alors à Paris, nous traînions tristement notre vie. J'avais fait venir de Rome, presque deux ans auparavant, tous les livres que j'y avais laissés en 1783, et qui, réunis à ceux achetés à Paris et dans mon voyage d'Angleterre et de Hollande, me formèrent une collection assez considérable. Je possédais abondamment, sous ce rapport, tout ce qui était nécessaire à mon étroite sphère littéraire. Entre mes livres et ma compagne chérie, je trouvais toutes les consolations domestiques. Il ne me manquait que l'espérance de voir durer un état si heureux.

Pendant ce dernier séjour à Paris, et dans celui que j'y avais fait précédemment, je ne voulus jamais ni fréquenter ni connaître seulement de vue aucun de ces innombrables faiseurs de fausse liberté ; j'éprouvais pour eux la plus invincible répugnance et le plus profond mépris. Au moment où j'écris, depuis quatorze ans que cette *farce tragique* dure, je peux me vanter d'être pur de langue, d'oreille et même d'yeux, n'ayant jamais ni vu, ni entendu, ni entretenu aucun de ces Français esclaves qui règnent, ni aucun de ces esclaves

qui servent. Au mois de mars de cette année, je reçus des lettres de ma mère, qui furent les dernières. Elle y exprimait, avec la tendresse la plus vive et la plus chrétienne, son inquiétude de me voir, à ce qu'elle disait, « dans un pays où il y a tant de troubles, où l'exercice de la religion catholique n'est plus libre, et où l'on s'attend à de nouveaux désordres et à de nouveaux malheurs. » Elle n'avait que trop raison, et sa prophétie s'accomplit bientôt; mais quand je pris le chemin de l'Italie, cette digne et respectable femme n'existait plus. Elle quitta ce monde le 23 avril 1792, âgée de soixante et dix ans accomplis.

On avait déclaré la guerre à l'empereur, guerre qui devint si funeste. Dans le mois de juin, on tenta de détruire ce qui seul restait de la royauté, c'est-à-dire le nom. La conjuration ayant échoué le 20 juin, les choses traînèrent jusqu'au fameux *dix août*, ou elle éclata de nouveau. Il ne sera pas hors de propos de transcrire ici les détails que j'en donnai à l'abbé de *Caluso*, dans une lettre que je lui écrivis le 14 du même mois :

Lettre de l'Auteur à l'abbé de Caluso.

« Paris, le 14 août 1792.

« Mon cher ami,

« La conjuration qu'on ourdissait depuis si longtemps vient enfin d'éclater. Dans la nuit de jeudi dernier, du 9 au 10 courant, le faubourg Saint-Antoine et le faubourg Saint-Marceau commencèrent à se réunir et à prendre les armes; toute la ville et les gardes nationales même les imitèrent, et parurent en ordre de bataille avec drapeaux et canons. Cette multitude arriva, entre quatre et cinq heures du matin, au château des Tuileries, qui n'était défendu que par six à sept cents Suisses et autant de gardes nationales, dont la plus grande partie n'é-

tait pas sûre. Dans l'intérieur du château, il n'y avait qu'environ trois cents gentilshommes dévoués au roi. Il aurait été très-facile de se défendre, si on eût fait de véritables dispositions, et si, au lieu d'attendre le peuple, on fût allé à sa rencontre. Il faut ajouter que ces mêmes canonniers qui étaient de garde au château, et qui se trouvaient mêlés avec les Suisses et les gardes nationales, étaient des traîtres; ce que l'on savait déjà, et ce que les événements ont confirmé. Avec un autre roi, on aurait pu mourir généreusement, et donner un exemple mémorable. Mais avec un autre roi les choses ne seraient point arrivées au point où elles étaient. Ce prince ne manqua pas d'un certain calme de résignation, qu'on pourrait appeler courage dans un martyr, mais non dans un roi qui doit mourir plutôt que de se laisser avilir. Au moment où il s'attendait d'être attaqué, il lui arriva un message de la perfide Assemblée, et un autre de la Municipalité, plus perfide encore. Ils portaient qu'il était impossible dans ce tumulte de garantir la personne royale, et on l'invitait, lui et toute sa famille, à se jeter dans les bras de l'Assemblée, puisque la communication du château au Manége était encore libre par le jardin des Tuileries. Le roi, qui, au commencement, avait paru vouloir se laisser défendre par ses gentilshommes, changea tout à coup, accepta l'invitation, et passa avec sa famille et quelques personnes de sa cour dans le sein de l'Assemblée. Je le laisse là, où je le retrouverai sous peu, et je retourne au château. Les Suisses, vraiment fidèles; les gardes nationales, en partie douteuses, en partie traîtres et toutes lâches; les braves gentilshommes, prêts à mourir aux pieds du roi dans l'intérieur, tous étaient restés enfermés comme dans une cage. Aussitôt que le roi fut sorti avec une forte escorte de gardes nationales, on ferma toutes les grilles qui du palais mènent au jardin. Ici il est difficile de savoir lesquels ont fait feu les premiers, ou de la multitude assaillante, ou des Suisses. Il est probable que ceux-ci, qui étaient en bien plus petit nombre, ou dans une très-mauvaise

position, n'ont pas été les premiers. Quoi qu'il en soit, le feu commença, et les Suisses, ayant pointé le canon contre la porte investie, et presque forcée, firent des salves si meurtrières, que tous ces lâches s'enfuirent. Il paraît que si les Suisses et les trois cents gentilshommes fussent sortis pour les poursuivre ils auraient vaincu, ou péri d'une manière qui les aurait couverts de gloire. Le manque de chef et d'ordre ruina tout. Les fugitifs, épouvantés et en désordre rencontrèrent le corps de cavalerie qu'on appelle ici *Gendarmerie nationale,* et qui n'est qu'un ramas d'anciens gardes-françaises, de domestiques et cochers sans condition, et d'autre canaille semblable. Ceux-ci, au lieu d'être pour le roi, furent contre. Ils encouragèrent le peuple, et le ramenèrent à l'attaque. Sur ces entrefaites, les gardes nationales, qui étaient restées avec ces Suisses voyant revenir le peuple en force, se tournèrent contre eux, ces malheureux, pris entre deux feux, furent mis en déroute, et s'enfuyant de tous côtés sans ordre, périrent presque tous. Le carnage qu'on en fit dura tout ce jour et le suivant. On les cherchait partout, on les immolait partout; dans les rues, dans les maisons, et jusque dans les endroits les plus cachés, toujours trente contre un, suivant la louable coutume de cette canaille. Une partie des gentilshommes, restés dans l'intérieur, descendit dans les cours, combattit et mourut avec les Suisses. Une autre partie parvint à briser les grilles qui donnent dans le jardin; et fuyant de toutes parts, mêlée avec ces braves étrangers, se sauva, ou trouva la mort, comme il arrive toujours dans de semblables événements. Le château envahi ne fut pourtant pas pillé; mais tout ce qui s'y trouva fut gâté et dispersé. Le peuple tua beaucoup de voleurs, et il crut par là légitimer son agression. En tout, le vol est le seul des sept péchés capitaux qui ne soit pas porté en triomphe ici; les autres n'ont fait que changer de nom, et servent de base au système actuel. Je vais vous dire en deux mots la raison de ce tumulte. Les séditieux, voyant qu'ils n'avaient pas la majorité pour vo-

ter la déchéance du roi, qu'ils désiraient, ont fait ameuter ce peuple-machine, pour achever sa ruine et celle des autres. Le roi est resté pendant tout le jour à l'Assemblée; lui et sa famille n'ont eu pour se reposer, pendant la nuit, que trois cellules dans le couvent des Feuillants, qui est à côté du Manége. Ils y sont encore, et manquent de chemises, de bas et de tout. Ils sont nourris par le restaurateur, et n'ont qu'un domestique pour deux. Le peu de gentilshommes qui les avaient accompagnés, et qui les ont servis pendant le premier et le second jour, ont été chassés hier. Enfin, les traitements qu'ils éprouvent sont tels, que la mort serait un bienfait pour eux. La constitution, née pourrie, est morte et ensevelie. L'Assemblée a cumulé tous les pouvoirs, à ce qu'elle dit, provisoirement, et je le crois; mais elle les perdra d'une manière bien différente qu'elle ne le pense. On a convoqué une Convention pour le 20 septembre; etc. »

Après cet événement je n'eus d'autre pensée que de sauver mon amie des dangers qui nous menaçaient. Je ne différai pas d'un jour, et le 12 tous nos préparatifs étaient déjà faits. Il nous restait cependant une grande difficulté à vaincre : celle d'obtenir des passe-ports, pour sortir de Paris et du royaume. Je remuai ciel et terre pendant deux ou trois jours, et enfin, le 15, nous les obtînmes comme étrangers, moi de l'envoyé de Venise, et mon amie de celui de Danemarck, seuls ministres restés auprès de Louis XVI, qui depuis longtemps n'était plus qu'un fantôme de roi. Nous eûmes bien plus de peine à obtenir de notre section du *Mont-Blanc* d'autres passe-ports. Il en fallait un pour chaque individu, maîtres, valets, femmes de chambre, où l'on trouvait détaillé le signalement de chacun : taille, cheveux, âge, sexe, et que sais-je? Munis de toutes ces patentes d'esclaves, nous fixâmes notre départ pour le lundi 20 août; mais comme tout était prêt, un juste pressentiment nous le fit avancer de deux jours, et nous partîmes le samedi 18, dans l'après-dînée.

Nous étions à peine arrivés à la *barrière Blanche*, l'issue la plus voisine pour prendre la route de Saint-Denis à Calais, où nous allions, afin de sortir le plus tôt possible de ce malheureux pays, que nous trouvâmes trois ou quatre gardes nationales avec un officier. Après avoir vu nos passe-ports, ils se disposaient à ouvrir les barreaux de cette immense prison, quand nous vîmes déboucher d'un mauvais cabaret qui était à côté de la barrière une trentaine de bourreaux et de canailles. Ils étaient tous ivres, furieux et décolletés. Quand ils virent nos deux voitures chargées de malles, de vaches, et une suite de deux femmes de service et trois domestiques, ils commencèrent à crier que tous les riches voulaient quitter Paris, emporter leurs trésors, et les laisser dans la misère et dans le malheur. Il s'engagea une altercation entre le petit nombre des gardes et le grand nombre de ces coquins; ceux-là pour nous faire sortir, ceux-ci pour nous retenir. Je sautai hors de la voiture, au milieu de cette tourbe, et muni de mes sept passe-ports, je commençai à me débattre, à crier, à faire plus de tapage qu'eux-mêmes; seul moyen avec lequel on vient toujours à bout des Français. Ils lisaient les uns après les autres, ou faisaient lire par ceux qui savaient lire, les descriptions des figures. Furieux, écumant de rage, je ne connus point ou je méprisai le danger qui nous menaçait dans cet instant. Je leur ôtai des mains trois fois mon passe-port, et je criai bien haut: « Voyez, écoutez; mon nom est Alfieri; je suis « Italien et non Français : grand, maigre, pâle, cheveux roux; « regardez-moi, voyez bien si c'est moi. J'ai un passe-port, il « est en règle; je le tiens de ceux qui peuvent le donner; je « veux passer, et, *pardieu!* je passerai. » Tout ce vacarme dura une demi-heure. Je montrai bonne contenance, et c'est ce qui nous sauva. Pendant ce temps il s'était attroupé beaucoup de monde autour de nos deux carrosses. Il y en avait qui criaient : Il faut mettre le feu aux voitures; d'autres : Il faut les lapider; la plus grande partie : Ce sont des nobles et des ri-

ches; ils fuient, il faut les mener à l'Hôtel de ville pour en faire justice. Enfin, le faible secours de ces quatre gardes nationales, qui de temps en temps disaient quelques mots en notre faveur; le tapage que je faisais avec ma voix de Stentor, mon passe-port à la main; et surtout la demi-heure pendant laquelle on fut obligé de se débattre, tout cela lassa mes *singes-tigres*, et leur résistance se ralentit. Les gardes me firent signe de remonter dans la voiture, où j'avais laissé mon amie, on peut imaginer en quel état! Je remontai; les postillons se jetèrent sur leurs chevaux; on ouvrit la barrière, et nous sortîmes au grand galop, accompagnés par les sifflets, les insultes et les malédictions de cette canaille. Ce fut un bonheur pour nous que l'avis de ceux qui voulaient nous ramener à l'Hôtel de ville ne prévalût pas. Arrivant dans ce grand appareil de deux voitures très-chargées, au milieu de cette populace, avec la marque de fugitifs, nous courions les plus grands risques. Une fois amenés devant ces scélérats de la municipalité, nous étions sûrs de ne plus partir : on nous envoyait dans les prisons, et le 2 septembre, c'est-à-dire, quinze jours après, c'en était fait de nous, comme de tant d'autres honnêtes gens qui furent massacrés. Échappés à un enfer pareil, nous arrivâmes en deux jours et demi à Calais, en montrant plus de quarante fois nos passe-ports. J'ai su, par la suite, que nous étions les premiers étrangers sortis de Paris et du royaume, après la catastrophe du 10 août. A toutes les municipalités où il fallait présenter nos passe-ports, tous ceux qui les lisaient restaient pétrifiés au premier coup d'œil qu'ils y jetaient. Tous étaient imprimés au nom du roi, qu'on avait effacé ensuite. On était mal ou peu informé de ce qui était arrivé; et l'on tremblait.

Voilà sous quels auspices je suis enfin sorti de France, avec l'espoir et la ferme résolution de n'y plus remettre les pieds. Arrivés à Calais, nous n'éprouvâmes aucune difficulté pour continuer notre voyage par *Gravelines*, jusqu'aux frontières

de Flandre. Nous préférâmes ne pas nous embarquer, et nous rendre, sans perdre de temps, à Florence. Nous avions pris la direction de Calais, parce que, la paix continuant avec l'Angleterre, il était plus facile d'y passer qu'en Flandre, où l'on faisait vivement la guerre. Arrivés à Bruxelles, mon amie voulut se remettre un peu de la peur qu'elle avait éprouvée, et resta un mois à la campagne, avec sa sœur et son respectable beau-frère. Là nous reçumes des lettres des domestiques que nous avions laissés à Paris. Ils nous mandaient que ce même lundi 20 août, fixé pour notre départ, qu'heureusement j'avais avancé, notre section, qui nous avait donné des passe-ports, était venue (il est impossible d'imaginer une stupidité et une folie pareilles) pour arrêter mon amie et la conduire en prison. Ses crimes, on les sait; elle était noble, riche et irréprochable. Pour moi, qui ai toujours valu moins qu'elle, je n'étais pas encore digne d'un tel honneur. Comme ils ne nous avaient pas trouvés, ils avaient confisqué nos chevaux, nos meubles, nos livres, tout ce que nous possédions, et séquestré nos revenus, en nous déclarant émigrés. Nous sûmes par la suite la catastrophe et les horreurs du 2 septembre, et nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir sauvés.

Quand nous apprîmes que le *ciel* s'obscurcissait tous les jours davantage en France; quand nous sûmes que la soi-disant république était établie par la terreur et dans le sang, nous regardâmes comme gagné le peu que nous avions sauvé et que nous possédions partout ailleurs. Nous prîmes le chemin de l'Italie le premier octobre. Nous passâmes par *Aix-la-Chapelle*, *Francfort*, *Augsbourg* et *Inspruck;* nous arrivâmes aux Alpes, que nous traversâmes gaiement; et nous crûmes renaître en nous retrouvant dans notre beau pays. Le plaisir d'être sorti d'une prison, de fouler avec mon amie le même chemin que j'avais fait tant de fois pour aller la voir; la satisfaction de pouvoir librement être avec elle, et de reprendre, sous ses auspices, mes chères études, me rendirent la tran-

quillité, et me calmèrent l'âme au point que, ma verve poétique se ranimant, je fis une grande quantité de vers. Nous arrivâmes enfin, le 3 novembre, à Florence, que nous n'avons plus quittée. Là, le pays et le trésor de la langue me dédommagèrent de tant de pertes que je venais de faire en France.

—

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

Je reprends peu à peu mes études. J'achève mes traductions. Je me loge très-agréablement à Florence et je joue la tragédie.

Arrivés à Florence, nous fûmes presque une année sans trouver une maison qui nous convînt. Cependant le plaisir d'entendre parler une langue si belle et si précieuse pour moi; celui de rencontrer des gens qui m'entretenaient quelquefois de mes tragédies; la satisfaction de les voir jouer fréquemment, quoique mal, réveillèrent en moi l'esprit littéraire, qui s'était presque éteint. J'écrivis un petit abrégé historique et satirique des affaires de France; et comme je me trouvai avoir fait un déluge de poésies, sonnets et épigrammes, sur ces événements douloureux autant que ridicules, je voulus donner un corps à tous ces morceaux éparpillés, et je destinai mon abrégé à servir de préface à un ouvrage qui devait porter le titre de *Misogallo.*

Quoique nous eussions perdu, mon amie et moi, une grande partie de nos biens, il nous en restait encore assez pour vivre décemment. Mon amour pour elle augmentait avec nos malheurs; et plus elle était poursuivie par le sort, plus elle me devenait chère et sacrée. Ainsi mes inquiétudes se dissipaient, mon âme se calmait, et l'amour des lettres commençait de nouveau à m'enflammer. Je m'étais remis à l'étude; cependant je n'avais pas assez de livres pour celles que j'aurais voulu entreprendre. Je n'avais emporté que les 150 volumes des petites éditions de mes classiques. Les autres étaient perdus, et je ne les ai jamais redemandés sérieusement qu'une seule fois, en 1795, par l'organe d'un de mes amis, Italien, chargé d'affaires à Paris. Je lui envoyai une épigramme, par laquelle je les lui demandais. On trouve l'épigramme et la réponse dans une

longue note que j'ai placée à la fin du second morceau de prose du *Misogallo*. Quant à mes compositions, quoique après l'*Abel* j'eusse conçu le plan de cinq autres *tramélogédies*, je fus obligé d'y renoncer. Mes chagrins passés et même présents; mon imagination affaissée; les dernières années, si précieuses, de la jeunesse, émoussées par les malheurs et par les fatigues de cinq ans d'impressions accablantes, avaient éteint en moi cette effervescence, cette force et cette énergie si nécessaires pour un genre si extraordinaire. Dès que je sentis que je devais abandonner une idée qui m'avait été si chère, je me tournai vers les satires, dont je n'avais fait que la première, qui sert de prologue aux autres. Je m'étais assez exercé dans ce genre par les différents morceaux du *Misogallo*, et j'espérais pouvoir y réussir. J'écrivis la seconde et une partie de la troisième. Cependant trop distrait, mal logé et sans livres, le courage m'abandonna bientôt.

Toutes ces choses réunies me jetèrent dans un nouveau genre de fainéantise, le goût de jouer la tragédie. J'avais trouvé, à Florence, quelques jeunes gens et une dame qui avaient du penchant, et même du talent pour cet art. On apprit le *Saül*, et on le joua, dans le printemps de 1793, dans une maison particulière, sans théâtre, devant très-peu de monde, et avec beaucoup de succès. A la fin de cette année, nous trouvâmes, près du pont *di Santa-Trinita*, une maison charmante, quoique petite, placée sur le *Lung' Arno*, du côté du midi. Nous nous y établîmes dans le mois de novembre; j'y suis toujours, et vraisemblablement j'y mourrai, si le sort me laisse encore tranquille. L'air, la vue, les commodités de cette maison, me rendirent une grande partie de mes facultés intellectuelles et inventives, excepté pour les tramélogédies, auxquelles il m'a été impossible de m'élever. M'étant livré au plaisir de jouer la tragédie, j'y perdis, dans le printemps de 1794, trois autres mois. Nous donnâmes chez moi, d'abord le *Saül*, ensuite *Brutus Ier*, et dans ces deux pièces, je jouai les principaux rôles. On me disait

et il me le semblait aussi, que je faisais beaucoup de progrès dans cet art difficile. Si j'avais eu un peu plus de jeunesse et moins de soucis, je m'y serais adonné entièrement. Toutes les fois que je jouais, je sentais augmenter en moi la capacité et la hardiesse; j'entendais mieux la scène, je devenais tous les jours plus fort dans la gradation des tons, dans l'importante variété des mouvements qui servent à colorer la parole, et à sculpter, pour ainsi dire, le personnage. La troupe, exercée par moi, à ma manière, devenait aussi tous les jours meilleure. Je vis alors que si j'avais eu de l'argent, du temps et de la santé, j'aurais pu, en trois ou quatre ans, former une compagnie d'acteurs tragiques, sinon excellente, au moins tout à fait différente de celles qui, en Italie, prennent un nom pareil. Elle aurait été au moins dirigée sur le chemin du vrai et du beau.

Cet amusement me fit laisser bien en arrière les occupations de cette année, et presque toutes celles de la suivante (1795), dans laquelle je fis l'histrion pour la dernière fois. Je jouai successivement les rôles de *don Carlos* et de *Philippe*, dans les deux tragédies de ce nom, et une autre fois le *Saül*, qui était mon personnage favori. Ce dernier fut aussi joué, à *Pise*, par une compagnie d'amateurs, qui m'invita pour la fête de l'*Illumination*. J'eus la puérile vanité d'y aller : j'y jouai encore une fois, qui fut la dernière, mon rôle chéri de *Saül ;* et je mourus ainsi au théâtre, en roi.

Dans l'espace de deux années que j'étais resté en Toscane, j'avais racheté des livres. Je me trouvai avoir acquis peu à peu les auteurs Italiens que j'avais eu déjà : j'y ajoutai les classiques latins, et j'y joignis tous les classiques grecs des excellentes éditions gréco-latines, autant pour les avoir que pour en connaître au moins les noms.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Je finis le Misogallo, et je prends congé des muses par la Teleutodia.

Les dangers dont la Toscane était menacée augmentaient tous les jours. Déjà, depuis le mois de novembre 1798, les Français avaient fait la conquête de Lucques, et de là ils menaçaient continuellement Florence; de sorte que, dans les premiers jours de 99, son occupation paraissait inévitable. Je voulus donc mettre mes affaires en ordre et me préparer à tous les accidents qui pouvaient arriver. Depuis l'année d'auparavant, j'avais quitté le travail de *Misogallo*. Pour sauver cet ouvrage, qui m'était cher et qui m'intéressait sous tant de rapports, j'en fis faire jusqu'à dix copies, et, en les envoyant dans différents endroits, je fis en sorte qu'elles ne pussent ni s'égarer, ni se perdre, jusqu'au moment où les circonstances leur permettraient de paraître. N'ayant jamais dissimulé ma haine contre les faiseurs de républiques, je m'attendais à toutes sortes de violences de leur part; et le seul moyen que je trouvai de me les rendre supportables, ce fut de m'y préparer. Non provoqué, je resterais dans le silence; si on me recherchait, je me montrerais en homme libre. Je fis en conséquence toutes les dispositions pour vivre pur, libre et respecté, ou pour mourir vengé s'il le fallait. Un des motifs qui m'avaient déterminé à écrire ma vie, avait été d'empêcher que d'autres ne l'écrivissent plus mal que moi, sous le rapport des faits qu'ils auraient pu altérer ou dénaturer. La même raison me décida à faire mon épitaphe et celle de mon amie (1). Tout ce que ces deux épitaphes disent sur nous n'est

(1) Voir la fin de ce volume.

que la vérité pure, dégagée de toute amplification fastueuse.

Une fois que j'eus ainsi pourvu à ma renommée, et que je l'eus au moins mise à l'abri de l'infamie, je voulus aussi m'occuper de mes travaux littéraires. Je corrigeai, je copiai; je séparai ce qui était fini de ce qui ne l'était pas, et j'abandonnai tout ce qui ne convenait plus ni à mon âge, ni aux résolutions que j'avais prises. Enfin, en accomplissant mes cinquante ans, je voulus quitter les Muses. Je recueillis en un volume soixante-dix sonnets, un chapitre et trente-neuf épigrammes, qu'on pouvait joindre à la première partie déjà imprimée à Kehl. Je fis encore une ode à la manière de *Pindare*, et pour me donner l'air un peu grec, je l'intitulai : *Teleutodia*. Après cela, je suspendis ma lyre, et je finis ainsi. Si j'ai fait ensuite quelques sonnets et quelques épigrammes, je ne les ai pas écrits, ou si je les ai écrits je ne les ai pas gardés, et je ne les reconnais plus comme miens. Il fallait finir une fois, finir à temps et sans y être forcé. Mes dix lustres, la position où je me trouvais, m'en fournissaient l'occasion la plus juste et la plus opportune : je la saisis, et je n'y pensai plus.

Je ne gardai de mes livres que ce qui m'était nécessaire, et j'encaissai tous les autres. Je les envoyai à une maison de campagne, afin qu'il ne m'arrivât pas de les perdre une seconde fois, par l'invasion des Français à Florence, qui survint le 25 mars 1799. Ce même jour, avant que les Français entrassent, mon amie et moi, nous nous en allâmes à la campagne, hors la porte *San-Gallo*, près *Montughi*. Avant de partir, nous avions fait enlever tout ce que nous possédions dans notre maison, pour la laisser à la disposition des logements militaires.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Mes occupations à la campagne. Les Français quittent la Toscane. Notre retour à Florence. J'éprouve une véritable douleur, en voyant annoncer à Paris la réimpression de tous mes ouvrages de Kehl, que je n'avais jamais publiés.

Je restai à la campagne avec mon amie et très-peu de domestiques; et nous n'avions, elle et moi, d'autres occupations que les lettres. Elle sait assez bien l'anglais et l'allemand; elle possède parfaitement l'italien et le français, et connaît à fond la littérature de ces nations. Elle n'ignore pas non plus tout ce qu'il y a d'essentiel dans la littérature ancienne, ayant lu les meilleures traductions qu'on trouve dans ces quatre langues. Je pouvais en conséquence parler de tout avec mon amie; et content de cœur et d'esprit, je n'étais jamais plus heureux que quand nous vivions seuls, séparés du reste du monde. Nous vivions dans la solitude. Il n'y avait qu'un petit nombre de nos connaissances qui osât venir nous voir ; elles venaient rarement, pour ne pas donner des soupçons à ce mélange de tyrannie militaire et *avocassière* qui est de tous les monstres politiques le plus ridicule, le plus cruel et le plus insupportable. C'est un tigre guidé par un lapin.

J'étais si fortement occupé, que j'avais presque oublié les dangers qui nous menaçaient. Ils n'étaient pas petits ; il était impossible de se les dissimuler, ou de se flatter d'y échapper : on les apercevait tous les jours davantage. Je craignais pour deux ; et malgré cette épine que j'avais au cœur, je remontais mon courage et je travaillais. On arrêtait continuellement, toujours arbitrairement, et la nuit. On avait pris, en qualité d'otages, des jeunes gens des premières familles de la ville ; on

les avait arrachés, au milieu de la nuit, des bras de leurs femmes, expédiés à *Livourne* comme des esclaves, et embarqués pour les îles Sainte-Marguerite. Quoique étranger, j'avais à craindre un traitement pareil, et plus cruel encore. Comme chaque nuit pouvait être la dernière que j'avais à passer chez moi, j'avais pris tous mes arrangements pour ne pas me laisser surprendre, ni maltraiter. Déjà la même liberté qui existait en France était proclamée à Florence, et tout ce qu'il y avait de plus lâche et de plus corrompu triomphait. Pour moi, je faisais des vers, je faisais du grec, et je consolais mon amie. Ce malheureux état de choses dura depuis le 25 mars jusqu'au 5 juillet, époque où les Français quittèrent Florence.

Accoutumés à la tranquillité de la campagne, nous voulûmes y passer encore un mois avant de retourner à Florence, et d'y rapporter nos meubles et nos livres. De retour à la ville, ce changement ne dérangea rien à mon système d'étude. Je continuai, au contraire, avec plus de goût et de ferveur.

Après la bataille de *Novi*, je reçus une lettre du marquis de C***, d'Alexandrie, mon neveu, c'est-à-dire mari d'une fille de ma sœur. Je ne le connaissais pas personnellement, mais seulement de réputation. C'était un excellent officier, qui s'était distingué au service du roi de Sardaigne, son souverain, pendant ces cinq ou six ans de guerre. Il me mandait qu'ayant été blessé gravement, et fait prisonnier, il passait au service des Français, après l'expulsion du roi de Sardaigne, arrivée en janvier 1799.

Je raconterai ici, par incident, ce que j'ai oublié de dire jusqu'à ce moment. Avant l'invasion des Français, j'avais vu, à Florence, le roi de Sardaigne, et j'avais été lui présenter mes hommages. C'était un double devoir pour moi; il avait été mon roi, et il était malheureux. Il m'accueillit assez bien, et sa présence m'émut profondément. J'éprouvai ce que je n'avais jamais éprouvé, le désir de le servir. Je le voyais abandonné, et je sentais toute l'ineptie de ceux qui l'entouraient. Je lui

aurais offert mes services, si j'avais cru pouvoir lui être utile; mais mes talents étaient nuls à cet égard, et il était trop tard sous tous les rapports. Il alla en Sardaigne; et quand les choses changèrent un peu, il en revint, et resta plusieurs mois à Florence *al Poggio Impériale*, les Autrichiens gardant la Toscane au nom du grand-duc. Mais alors, comme auparavant, mal conseillé, il ne fit rien de ce qu'il pouvait faire pour son avantage et celui du Piémont. Aussi, quand les choses empirèrent pour la seconde fois, il fut entièrement submergé. J'eus l'honneur de le revoir encore à son retour de Sardaigne; et comme il avait des espérances, j'eus moins de regrets de ne pouvoir lui être utile à rien.

A peine les victoires des alliés eurent recommencé à me redonner du calme, que j'éprouvai une douleur bien vive, à laquelle je m'attendais depuis longtemps. Il me tomba dans les mains un manifeste de *Molini*, libraire italien à Paris, par lequel il annonçait l'impression de tous mes ouvrages qu'il appelait *philosophiques*, tant en prose qu'en vers : il en donnait les noms, et malheureusement j'y reconnus tous ceux de *Kehl*, que je n'avais jamais publiés. Ce fut pour moi un coup de foudre qui m'attéra pendant plusieurs jours. Je ne m'étais certainement pas flatté que ceux qui m'avaient pris mes livres à Paris, laisseraient les ballots de l'édition entière de mes quatre ouvrages, *Rime*, *Etruria*, *Tirannide e Principe;* mais comme il s'était passé tant d'années, j'espérais encore quelque répit. En 1793, voyant que je ne pouvais plus rien recouvrer de ce que j'avais perdu, j'avais fait insérer dans toutes les gazettes d'Italie un avis qui portait : « Que mes livres ayant « été pris, confisqués et vendus, je déclarais formellement « que je ne reconnaissais plus comme miens que ceux indiqués « et déjà publiés par moi-même; que je regardais les autres « comme altérés, supposés ou surpris. » Lorsqu'en 1799, je vis le manifeste de *Molini*, qui promettait la réimpression de mes ouvrages pour la prochaine année 1800, le meilleur

moyen que j'aurais eu de me purger aux yeux des gens honnêtes et respectables, aurait été de faire un contre-manifeste. J'aurais pu dire que les livres qu'on voulait imprimer étaient à moi, expliquer la manière dont ils m'avaient été volés, et enfin publier, pour la justification entière de ma façon de penser, le *Misogallo*, qui certainement aurait suffi pour la faire connaître. Mais je n'étais pas libre, et je ne le suis pas; car j'habite l'Italie, car j'aime, et je crains plus pour les autres que pour moi. Ainsi je ne fis pas ce que j'aurais dû faire, et ce qui m'aurait fait échapper une fois pour toutes à cette tourbe infâme d'esclaves actuels, qui, ne pouvant plus se blanchir, se plaisent à noircir les autres, en feignant de les croire et de les compter parmi eux. Un des hommes qu'ils s'associent le plus volontiers, c'est moi, parce que j'ai parlé de liberté. Mais mon *Misogallo* brisera bien les nœuds dont ils veulent m'enlacer, et me justifiera même aux yeux des méchants et des sots, qui sont les seuls qui peuvent me confondre avec des gens pareils. Malheureusement ces deux classes forment les deux tiers et demi du monde. Ne pouvant pas faire ce que j'aurais dû, je fis au moins ce que je pus. Je fis insérer une seconde fois, dans les feuilles publiques d'Italie, mon avis de 1793, en y ajoutant, par *post-scriptum* : « Qu'ayant su « qu'on publiait à Paris, sous mon nom, tous mes ouvrages, « tant en prose qu'en vers, je renouvelais la protestation que « j'avais faite six ans auparavant. »

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Seconde invasion des Français en Toscane. Le général français veut me voir. Paix qui diminue un peu nos misères. Je fais le plan de six comédies en même temps.

Enfoncé dans des études trop tard entreprises, je traînais mes jours, quand, le 15 octobre, les Français s'emparèrent de nouveau de la Toscane. Pour cette fois, je n'eus pas le temps d'aller à la campagne. Au reste, j'étais parvenu, comme étranger, à me faire délivrer, par la commune de Florence, de l'embarras le plus ennuyeux et le plus oppressif, celui des logements militaires. Une fois à l'abri de cette crainte, qui était ce qu'il y avait de plus cruel pour moi, je me résignai à tout. Je m'enfermai chez moi, et je ne sortis plus que pour me promener tous les matins pendant deux heures; exercice qui m'était absolument nécessaire, et que je faisais toujours seul et dans les lieux les plus retirés.

Mais si je fuyais les Français, les Français ne voulaient pas me fuir. Malheureusement pour moi, le général qui commandait à Florence aimait les lettres. Il voulut me connaître, et très-honnêtement passa plusieurs fois chez moi, sans me trouver. Je m'étais arrangé de manière à ce qu'on ne me trouvât jamais; je ne voulus pas même lui rendre politesse pour politesse en lui faisant ma visite par billet. Quelques jours après, il envoya savoir verbalement l'heure à laquelle je serais chez moi. Quand je vis qu'il s'obstinait, je ne voulus pas confier à un domestique de place une réponse verbale, qui aurait pu être changée ou altérée, et j'écrivis sur un morceau de papier : « Victor Alfieri, pour éviter tout malentendu dans la « réponse qu'il donne au domestique de monsieur le général,

« la met par écrit. Si le général, en qualité de commandant de « Florence, lui ordonne de se présenter chez lui, Alfieri, qui « ne résiste jamais à l'autorité constituée, de telle manière « qu'elle le soit, s'y rendra sur-le-champ ; mais s'il ne s'agit « que d'une simple curiosité d'individu, Alfieri, naturellement « très-sauvage, ne veut plus faire connaissance avec personne, « et prie monsieur le général de vouloir bien l'excuser. » Le général me répondit directement deux mots, par lesquels il me disait : « Que mes ouvrages lui avaient donné l'envie de me « connaître; mais que, puisque cela me déplaisait, les choses « en resteraient là. » En effet, il me laissa tranquille, et je me trouvai délivré d'une entrevue qui aurait été gênante et pénible pour moi.

Sur ces entrefaites, le Piémont, déjà francisé, voulant singer en tout ses maîtres, changea son Académie des sciences, ci-devant royale, en un Institut national, modelé sur celui de Paris, où l'on avait réuni les belles-lettres aux beaux-arts. Il plut à ces messieurs (je ne saurais les désigner, car mon ami *Caluso* s'était démis de la place de secrétaire de l'Académie) de me nommer membre de leur Institut, et de m'en instruire par une lettre qu'on m'adressa directement. Prévenu par l'abbé, je renvoyai la lettre sans l'ouvrir, en leur faisant dire de vive voix que je ne me souciais ni de leur agrégation, ni d'aucune autre; que je ne voulais pas surtout entrer dans une compagnie d'où on avait exclu, avec l'impudence et la partialité la plus déhontée, trois hommes tels que le cardinal *Gerdil*, le comte *Balbo* et le chevalier *Morozzo*, seulement parce qu'ils étaient trop royalistes.

Je n'ai jamais été et je ne suis pas royaliste; mais on ne me doit pas confondre pour cela avec ces soi-disant démocrates. Ma république n'est pas la leur; et je déclare que je suis et que je serai toujours, en tout, le contraire de ce qu'ils sont. La colère d'un affront pareil me rendit encore parjure; et je fis, sur ce sujet, quatorze vers que j'envoyai à mon ami. Je n'en

gardai point de copie, et je n'en garderai plus pour ceux que l'indignation ou toute autre passion pourra m'arracher.

Je n'avais pas eu tant de force dans le mois de septembre de l'année précédente, pour résister à une nouvelle, ou pour mieux dire, à une ancienne et très-forte impulsion renouvelée, que j'éprouvai pendant plusieurs jours, et à laquelle enfin je fus obligé de céder. J'écrivis le plan de six comédies à la fois. J'avais toujours pensé à m'essayer dans cette carrière. Je m'étais décidé à en faire douze; mais les contre-temps, les chagrins, et surtout l'étude desséchante d'une langue aussi abondante que la langue grecque, m'avait épuisé le cerveau; et je croyais qu'il m'était désormais impossible de rien inventer. Ainsi, je n'y pensai plus. J'ignore comment il se fit que, dans le moment le plus triste de ma vie, celui où nous tombions dans un esclavage d'où il était impossible de sortir, dans un moment où je n'avais plus ni temps ni moyens pour exécuter ce que je voulais entreprendre, mon esprit se releva. Je me sentis tout à coup enflammé d'un feu créateur, et dans une de mes promenades, je conçus à la fois mes quatre premières comédies, qui, dans le fond, n'en forment qu'une; car elles tendent au même but par des moyens différents. En rentrant chez moi, je les ébauchai, et le lendemain je voulus voir si je ne pourrais pas m'essayer dans un genre différent. Je fis le plan de deux autres, dont la première est tout à fait étrangère à l'Italie, et la seconde, la véritable comédie italienne actuelle. Je voulus, par cette dernière, prouver que je pouvais décrire les mœurs de nos jours. Mais comme les mœurs changent, celui qui veut que ses comédies restent, doit s'attacher à corriger les ridicules, non pas des hommes de tel ou tel pays, de telle ou telle époque, mais de l'homme en général; sans cela, le sel de la comédie et le nom de l'auteur se perdront avec les hommes et les mœurs qu'il a décrits. Ainsi, j'ai essayé, dans ces six comédies, de donner trois genres divers. On peut adapter les quatres premières à tous les temps, à tous

les lieux, à toutes les mœurs; la cinquième est fantasque et poétique; la sixième est faite à la manière dont on barbouille actuellement toutes les comédies en Italie. On en peut faire de semblables par douzaine; il suffit de salir ses pinceaux dans la boue qu'on a journellement sous les yeux. Cependant, ce genre est bien trivial; il donne, à mon avis, peu de plaisir, et n'est d'aucune utilité. Notre siècle, peu fertile en inventions, a voulu tirer la tragédie de la comédie, et a fait le drame qu'on pourrait appeler l'*Épopée des Grenouilles*. Pour moi, qui ne m'attache qu'à la vérité, j'ai tiré, avec plus de vraisemblance, à ce que je crois, la comédie de la tragédie : cela me paraît plus utile, plus amusant et plus vrai. On voit souvent des grands et des puissants qui font rire; mais des bourgeois, comme des banquiers et des avocats, qui se font admirer, on en voit très-peu. Le cothurne va bien mal à des pieds fangeux. Quoi qu'il en soit, le temps m'apprendra si je dois conserver ces essais, ou si je dois les jeter au feu.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

J'écris mes six comédies, en prose. Je les mets en vers dans l'année suivante. Ce travail fait beaucoup de mal à ma santé. Je revois l'abbé de Caluso à Florence.

Elle passa enfin cette longue année 1800; et dans les premiers mois de 1801, les fautes multipliées des alliés amenèrent cette paix qui dure encore.

Je ne pensai plus qu'à mettre un terme à ma trop longue carrière littéraire. Je voulus essayer mes dernières forces en développant mes six comédies. Je les écrivis comme je les avais conçues, dans le même temps et sans interruption. Je n'employai que six jours au plus pour chacune. Mon imagination s'échauffa si vivement, et les fibres de mon cerveau éprouvèrent une tension si forte, que je ne pus achever la cinquième, sans tomber grièvement malade. Je fus attaqué d'une inflammation de tête, à laquelle se joignit la goutte, qui se fixa dans la poitrine, et me fit cracher le sang. Je dus, en conséquence, suspendre ce travail qui m'était si cher, et penser à me guérir. Ma maladie fut violente, mais courte; et la faiblesse qui accompagna ma convalescence fut bien longue. Je ne pus me remettre à ma cinquième et à ma sixième comédie qu'à la fin de septembre. Elles étaient cependant toutes développées dans les premiers jours d'octobre; et je me sentis soulagé d'un poids énorme.

La paix avait ramené un peu de tranquillité en Italie; et les Français ayant aboli le papier monnaie, tant à Rome qu'en Piémont, nous nous trouvâmes riches et hors de cet embarras d'argent que nous avions éprouvé pendant plus de cinq ans. Ainsi, à la fin de cette année 1801, nous ra-

chetâmes quatre chevaux, dont un de selle pour moi. Depuis mon séjour à Paris, je n'avais plus eu que des voitures et des chevaux de louage. Cependant les années, les malheurs publics, tant d'exemples d'une destinée plus cruelle que la mienne, m'avaient rendu discret et modéré. Je trouvais même que j'avais trop de quatre chevaux, moi qui autrefois m'étais à peine contenté de dix ou quinze.

Au reste, rassasié, désenchanté de tout ; très-sobre dans ma manière de vivre, toujours habillé de noir, ne dépensant que pour des livres, je me trouve très-riche, et je me fais une gloire de mourir de moitié plus pauvre que je ne suis né.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

Mes intentions sur mes œuvres inédites. Las, épuisé, je renonce à toute entreprise nouvelle. Plus propre à défaire qu'à faire, je termine ma quatrième époque; et à cinquante-quatre ans et demi, après vingt-huit ans de travaux continuels, je me regarde comme vieux. Enorgueilli comme un enfant d'avoir vaincu tous les obstacles pour apprendre le grec, j'invente l'ordre d'Homère, et je m'en crée αὐτοχειρί chevalier.

Me voici au bout de mon long et ennuyeux bavardage. Les maladies que j'ai essuyées, les deux étés derniers, m'avertissent qu'il est temps de mettre un terme à mes actions ainsi qu'à mes paroles. Je finis ici ma quatrième époque, bien sûr de n'avoir plus la volonté, et peut-être même la force de rien composer. Les cinq ans qu'il me faut encore pour arriver à soixante, si cependant Dieu me les accorde, je les emploierai à corriger mes ouvrages et mes traductions. Quand j'aurai atteint cet âge, je me propose de ne plus rien faire : je continuerai seulement mes études, et si jamais je jette encore les yeux sur mes écrits, ce sera pour les soigner davantage, sous le rapport du style, mais je n'y ajouterai rien. Le seul projet qui me reste, quand mes soixante ans seront accomplis, est de traduire l'excellent traité de *Cicéron* sur la vieillesse; ce traité, si conforme à mon âge, je le dédierai à mon inséparable amie, avec qui j'ai partagé les biens et les maux de la vie.

Pour ce qui a rapport à l'impression de mes ouvrages inédits, j'en crois l'entreprise inexécutable : elle me coûterait trop de fatigues; et je ne voudrais pas m'assujettir à des révisions inévitables. Je laisserai donc des manuscrits bien nets et bien corrigés de tous mes ouvrages qui, selon moi, méritent de

voir le jour. Je brûlerai les autres. Je ferai de même pour ces mémoires : je tâcherai de les polir, ou je les jetterai au feu. Pour terminer gaiement ces sérieuses bagatelles, pour montrer que je suis sur le seuil de ma cinquième époque, et que je commence à redevenir enfant, j'amuserai le lecteur de ma dernière faiblesse de cette année. Depuis le moment où j'ai terminé mes comédies, je me suis regardé comme un personnage intéressant pour la postérité. Ayant toujours continué l'étude du grec avec la plus grande obstination, aussitôt que je suis arrivé à comprendre, à livre ouvert, *Pindare*, les tragiques et surtout mon divin Homère ; aussitôt que j'ai pu les traduire, soit littéralement en latin, soit avec un peu de goût en italien, je suis devenu orgueilleux d'une victoire pareille remportée de quarante-sept à cinquante-quatre ans (1).

Comme tout travail mérite récompense, j'ai pensé que je m'en devais une, et qu'il fallait qu'elle fût convenable, honorifique, et point lucrative. J'ai donc imaginé un collier, sur lequel j'ai fait graver le nom de vingt-trois poëtes, tant anciens que modernes. A ce collier est attaché un camée qui représente *Homère ;* à l'exergue, sont deux vers grecs que j'ai faits, et que j'ai traduits ensuite en italien. J'ai montré, tant l'original que la traduction, à l'abbé de *Caluso :* le grec, pour savoir s'il n'y avait pas quelque barbarisme, quelque solécisme, ou quelque faute de prosodie ; l'italien, afin qu'il pût me dire si je n'ai pas assez adouci, dans notre langue, ce qu'il y a d'impertinent dans le grec. On sait que, dans les langues mortes,

(1) Dans le courant de l'année 1798 Alfieri avait envoyé son portrait à sa sœur. Derrière la toile étaient écrits deux petits vers de Pindare : sa sœur fut enchantée de ce présent, et l'ayant tourné dans tous les sens découvrit les vers grecs. Elle fit aussitôt appeler l'abbé Caluso. Ces caractères lui donnèrent sur-le-champ à penser qu'Alfieri avait étudié le grec ; l'abbé le gronda de lui en avoir fait un secret. Alfieri lui répondit par une lettre grecque traduite à la fin du volume et que l'abbé Caluso ne trouva pas mauvaise pour un écolier de cinquante ans.

(*Note du nouvel éditeur.*)

un auteur peut parler de soi avec un peu plus d'effronterie que dans les langues vivantes. Comme mon ami les a approuvés, je les copie ici, afin qu'ils ne se perdent pas.

Quant au collier, je vais le faire exécuter sous peu : je le ferai aussi riche qu'il me sera possible ; en or, en pierres dures, et je l'enrichirai de pierres précieuses. Je m'attacherai ce nouvel ordre, qui, mérité ou non, sera toujours de mon invention. Si la postérité impartiale trouve que je n'en étais pas digne, elle pourra l'accorder à d'autres qui y auront plus de droit. Adieu donc, Lecteur, jusqu'au moment où nous nous reverrons ; si cependant nous nous revoyons encore, quand, vieux radoteur, je déraisonnerai bien davantage que je ne l'ai fait dans ce dernier chapitre de ma virilité expirante.

VICTOR ALFIERI.

Florence, 14 mai 1803.

Αὐτὸν ποιήσας Ἀλφήριος ἱππέ' Ὁμήρου
Κοιρανικῆς τιμὴν ἤλφανε θειοτέραν.

Forse inveniava Alfieri un Ordin *vero*
Nel farsi ei stesso Cavalier di Omero (1).

(1) Notre sincérité d'éditeur nous oblige à dire qu'Alfieri, dans sa traduction italienne, dissimula l'orgueil du texte grec. Il signifie littéralement : « Alfieri en se faisant lui-même chevalier d'Homère, inventa un « ordre plus noble (plus divin) que celui des plus puissants monarques. »
(*Note du nouv. édit.*)

FIN DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ DE CALUSO

A

MADAME LA C^{sse} D'ALBANY

CONTENANT DES DÉTAILS SUR LA MORT DE L'AUTEUR.

« Madame la Comtesse,

« Vous avez bien voulu me confier le manuscrit où notre incomparable ami a raconté sa propre vie ; je vais vous dire ce que j'en pense, et vous prouver par-là combien je suis reconnaissant de cette faveur. Je me sers de la plume ; c'est le moyen le plus facile de dire beaucoup en peu de mots. Je connaissais l'âme et l'esprit de cet homme unique, et j'étais certain qu'il vaincrait, d'une manière qui ne serait qu'à lui, la grande difficulté de parler longtemps de soi-même sans tomber dans le ridicule, l'ennui ou le mensonge. Il a surpassé mon attente par son aimable franchise et sa sublime simplicité. Son style est plein d'une naturelle et heureuse négligence, et le portrait qu'il nous fait de lui-même est d'une ressemblance merveilleuse, il est parlant et tracé de main de maître. Il s'y montre sublime, tel qu'il était ; extraordinaire et extrême, autant par des dispositions naturelles que par les efforts qu'il fait pour arriver à

tout ce qui lui paraît digne de ses nobles affections. On remarquera aisément que lorsqu'il se laissait aller aux extrêmes, ses excès provenaient toujours d'un sentiment louable. Je peux en donner pour preuve le trop de bien qu'il dit de moi ; je ne le dois qu'à sa vive amitié : il n'a été dicté que par elle.

« A tant de motifs que nous avons de nous affliger d'une mort si prématurée et si prompte, se joint encore le regret de voir que, parmi tous les ouvrages qu'il a laissés plus ou moins imparfaits, ces mémoires de sa vie n'aient pas reçu la dernière correction ; il n'aurait pas manqué de la leur donner, s'il était arrivé à l'âge où il s'était proposé de les reprendre pour *les polir ou les jeter au feu.* Sans doute il ne les aurait pas condamnés à un sort pareil. Et comment pourrions-nous avoir le courage de les traiter si sévèrement ? Comment pourrions-nous nous priver d'un tableau si vrai de toutes les actions et de toutes les particularités de sa vie ?

« Je ne puis cependant, Madame la Comtesse, que donner des éloges aux soins jaloux qui vous font garder ces mémoires, et vous déterminent à ne les montrer qu'à quelques amis discrets, qui peuvent en tirer des matériaux pour écrire un jour l'histoire de ce grand homme. Quant à moi, je n'ose pas l'entreprendre et j'en ai le plus vif regret ; mais la volonté ne donne pas les moyens. Je me bornerai ici seulement aux détails qui achèveront la narration que notre ami a laissée imparfaite. Ses dernières lignes sont du 14 mai 1803 ; je les continuerai, en y ajoutant tout ce qui se trouve dans la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Qui mieux que vous, Madame la Comtesse, a pu connaître les circonstances qui ont accompagné les derniers instants de sa vie, vous qui ne l'avez pas quitté, et qui avez été constamment occupée de lui ?

« Le comte Alfieri, quelque temps avant sa mort, avait renoncé à tout. Sa seule occupation était d'achever ses comédies, et son seul amusement de rêver au dessin et à la devise du col-

lier de l'ordre d'Homère, dont il voulait se faire chevalier. Cependant, la goutte, qui le tourmentait toujours dans les changements de saison, lui était survenue au mois d'avril. Elle fut plus rude, parce qu'elle le trouva fatigué par un travail opiniâtre, épuisé, et sans cette vigueur salutaire qui aurait pu la repousser et la fixer sur quelque partie extérieure de son corps. Il avait observé que, depuis quelques années, la fin de ses digestions était pénible et laborieuse, et il s'imagina que pour calmer sa goutte, ou du moins pour l'affaiblir, il fallait diminuer sa nourriture, toute modique qu'elle était. Il pensait qu'une diète sévère ferait céder le mal ; d'autant plus que lorsqu'il était à jeun, il trouvait que son esprit était plus libre pour se livrer à ses opiniâtres études. En vain votre tendre amitié, Madame la Comtesse, l'avertissait, l'importunait même, afin qu'il renonçât à une abstinence aussi rigoureuse ; vos yeux vigilants s'apercevaient tous les jours qu'il maigrissait d'une manière effrayante. Cependant, inébranlable dans sa résolution, il n'en continuait pas moins avec ardeur de corriger ses comédies : il craignait que la mort ne vînt l'empêcher de les perfectionner. Non content de ce travail, il n'abandonnait pas celui qu'il s'était prescrit tous les matins, pour amasser de nouvelles connaissances. Sa santé empirant toujours par les efforts qu'il faisait à mesure qu'il se sentait plus faible, dégoûté de toute autre chose que de l'étude, seule distraction qui lui était restée dans une vie fatiguée et pénible, il parvint ainsi jusqu'au 3 octobre. Ce jour-là, s'étant levé avec l'air d'une meilleure santé, et plus gai qu'il n'avait coutume d'être depuis longtemps il sortit, après ses études du matin, pour faire une promenade en phaëton. A peine l'eut-il commencée, qu'un froid extrême le saisit. Il descendit, pour tâcher de se réchauffer en marchant à pied ; mais, surpris par des douleurs d'entrailles, il ne le put pas, il revint chez lui avec la fièvre, qui fut très-forte pendant plusieurs heures, et ne diminua que le soir. Quoique tourmenté par des envies continuelles de vomir, il passa la nuit sans

trop souffrir; et le lendemain, il s'habilla, sortit de son appartement, et descendit dans la salle à manger pour dîner : il lui fut cependant impossible de manger. Il passa la plus grande partie de ce jour à dormir. La nuit qui survint fut orageuse. Dans la matinée du 5, après s'être rasé, il voulut sortir pour prendre l'air; mais la pluie l'en empêcha. Le soir il prit, à son ordinaire, son chocolat, et avec beaucoup de plaisir. La nuit du 6, les douleurs d'entrailles le reprirent, et le médecin ordonna qu'on lui mît des sinapismes aux pieds. A peine ce topique avait commencé à produire quelque effet, qu'il l'arracha, craignant que les plaies qui en seraient résultées ne l'empêchassent de marcher. Le soir suivant, Alfieri parut être mieux, et ne voulut pas se mettre au lit. Dans la matinée du 7, son médecin ordinaire en fit appeler un autre en consultation; et ce dernier ordonna des bains et les vésicatoires aux jambes. Mais le malade ne voulut pas de ceux-ci, toujours dans la crainte de ne pouvoir pas marcher. Il prit de l'opium, qui calma ses douleurs et lui donna une nuit assez tranquille. Le repos que l'opium lui procurait n'était pas sans quelque aliénation d'esprit. Les souvenirs de ce qui l'avait le plus vivement affecté se présentaient à son imagination. Il parlait de toutes ses études, de tous ses travaux de trente ans; et, ce qui étonnera beaucoup, il répétait de suite un grand nombre de vers grecs du commencement d'Hésiode, qu'il n'avait lu qu'une seule fois. Vous étiez à côté de lui, Madame la Comtesse, et c'est de lui-même que vous tenez cette dernière particularité. Il sembla, malgré cela, que la pensée de la mort avec laquelle notre ami s'était familiarisé depuis longtemps, ne se présenta pas à lui dans cet instant, et qu'il ne croyait pas sa fin si prochaine. Il est sûr qu'il ne vous en dit pas un mot, à vous, Madame, qui cependant ne l'avez quitté que le lendemain matin à six heures, au moment où, contre l'avis des médecins, il voulut s'obstiner à prendre de l'huile et de la magnésie. Ce remède lui ambarrassa les intestins, et lui fit beaucoup de mal. Deux heures après, on vit

qu'il était dans le plus grand danger; et quand vous revîntes auprès de lui, vous le trouvâtes avec un embarras de respiration qui le suffoquait. Il se leva cependant de sa chaise, s'approcha du lit, s'y appuya; et un moment après sa vue s'obscurcit, et il expira. On n'avait négligé ni les devoirs, ni les consolations de la religion; mais comme on n'avait pas cru que la maladie fût aussi rapide, on ne s'était pas trop pressé : de sorte que son confesseur n'arriva pas à temps. Nous sommes sûrs, cependant, que le comte était préparé à ce terrible passage, d'autant plus qu'il en parlait souvent, et s'en occupait plus souvent encore. C'est ainsi que, dans la matinée du samedi 8 octobre 1803, nous avons perdu ce grand homme, à cinquante-cinq ans accomplis.

« Il a été enterré près de l'autel du Saint-Esprit, dans l'église de Sainte-Croix, où reposent tant d'hommes célèbres. Il n'a qu'une pierre sépulcrale très-simple, en attendant que le mausolée que vous lui destinez, Madame, soit achevé, et qu'il soit placé non loin de celui de *Michel-Ange*. *Canova* y travaille déjà : et l'ouvrage d'un tel artiste ne peut être que parfait.

« Je voudrais jeter ici quelques fleurs sur la tombe de mon ami; je voudrais faire sentir la perte irréparable que l'Italie et nous venons de faire; mais il faut retenir mes larmes; elles en feraient couler de plus douloureuses. Il faut plutôt porter des consolations : notre douleur en trouvera dans la pensée qu'il n'est pas mort tout entier; que son esprit et l'empreinte de sa grande âme nous restent dans ses ouvrages. Le regret même de voir qu'il n'a pu achever ses mémoires; ce regret, bien vif pour nous, sera adouci en pensant qu'il s'y est peint tel qu'il était.

« Tous ceux qui liront la vie d'Alfieri, s'ils ne sont pas prévenus par quelque passion haineuse, ne pourront se tromper sur l'idée qu'ils doivent avoir de lui. Cependant, l'aigreur dédaigneuse de son ton peut blesser beaucoup de monde.

Si elle ne se manifestait que dans ce seul écrit, vous auriez très-bien fait, Madame la Comtesse, de ne le montrer qu'à quelque ami sûr ; mais comme les sentiments qui lui ont attiré tant d'ennemis sont déjà publics dans beaucoup de ses ouvrages ; comme l'éclat de sa gloire suffirait seul pour exciter contre lui l'envie ; comme, enfin, il est possible que tous ses papiers, de telle manière qu'ils soient gardés, tombent dans les mains de la malveillance, je crois nécessaire d'affaiblir l'impression qu'ils pourraient laisser.

« Alfieri a des droits aux éloges, autant comme grand écrivain que comme homme irrépréhensible. Cette seconde qualité, qu'on rencontre rarement ici-bas, même dans la médiocrité, on ne l'exige pas de ceux qui s'élèvent au-dessus des autres. C'est à ce dernier but qu'a toujours tendu Alfieri ; et parmi les nobles affections dont l'amour de la gloire avait enflammé son cœur, il ne rêvait plus que *patrie* et *liberté civile*. Il est vrai qu'un véritable philosophe, qui n'exerce aucun emploi dans la monarchie, est plus libre que le monarque même. Pour moi, je n'ai jamais demandé d'autre liberté, et je n'ai jamais dédaigné les devoirs de sujet fidèle. Mais lorsque les souverains se font appeler les maîtres de tous leurs sujets, il est très-facile que quelques-uns de ceux-ci se laissent entraîner à croire qu'il n'y a plus de liberté civile là où tout dépend de la volonté d'un seul. Voilà ce qui avait trompé Alfieri ; voilà ce qui l'avait enflammé de ce noble amour de liberté et de patrie : passion qu'il avait étendue de son pays à toute l'Italie. Il brûlait du désir de voir revivre un jour cette glorieuse liberté italienne. Il voulait aussi se séparer de ces scélérats qui, comme lui, s'étaient montrés les chauds partisans de la liberté, et qui, par leurs crimes, étaient parvenus à en faire détester jusqu'au nom. Tous les gens sages diront qu'il ne devait pas confondre les bons avec les coupables. Rien ne pourra donc jamais justifier sa haine pour une nation entière. Mais il faut considérer Alfieri comme un amant passionné, à qui il est impossible d'être

juste pour les ennemis de sa maîtresse. Il faut le considérer comme le Démosthène de l'Italie, qui oppose des paroles de feu aux forces des Macédoniens. Je ne veux point par là faire son apologie ; je crois même que je n'en ai pas besoin pour soutenir sa réputation de grand homme. Je ne demande seulement que de l'indulgence pour une faute qui a sa source dans une si noble affection, l'amour de sa patrie.

« Je vous supplie, Madame la Comtesse, de faire de ma lettre l'usage que vous jugerez convenable, et d'agréer l'hommage de mon profond respect.

« THOMAS VALPERGA-CALUSO. »

Florence, le 21 juillet 1804.

FIN DES MÉMOIRES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(Page 272.)

INSCRIPTIONS LATINES

Composées par Alfieri pour lui et pour son amie.

QUIESCIT. HIC. TANDEM
VICTORIUS ALFERIUS. ASTENSIS
MUSARUM. ARDENTISSIMUS. CULTOR
VERITATI. TANTUMMODO. OBNOXIUS
DOMINATIBUS. IDCIRCO. VIRIS
PERACQUE. AC. INSERVIENTIBUS. OMNIBUS
INVISUS. MERITO
MULTITUDINI
EO. QUOD. NULLA. UNQUAM. GESSERIT
PUBLICA. NEGOTIA
IGNOTUS
OPTIMIS. PERPAUCIS. ACCEPTUS
NEMINI
NISI. FORTASSE. SIBIMET. IPSI
DESPECTUS
VIXIT. ANNOS.... MENSES. .. DIES....
OBIIT.... DIE.... MENSIS...
ANNO. DOMINI M. D. CCC....

HIC. SITA. EST
ALOYSA. E. STOLBERGIS
ALBANIÆ. COMITISSA
GENERE. FORMA. MORIBUS
INCOMPARABILI. ANIMI. CANDORE
PRÆCLARISSIMA
A. VICTORIO. ALFERIO
JUXTA. QUEM. SARCOPHAGO. UNO (*)
TUMULATA. EST
ANNORUM.... SPATIO
ULTRA. RES OMNES. DILECTA
ET. QUASI. MORTALE. NUMEN
AB. IPSO. CONSTANTER HABITA
ET. OBSERVATA
VIXIT. ANNOS... MENSES.... DIES....
IN. HANNONIA. MONTIBUS. NATA
OBIIT.... DIE.... MENSIS....
ANNO. DOMINI. M.D.CCC...

(*) Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, præmoriente; sed, aliter jubente Deo, aliter inscribendum :

QUI. JUXTA EAM. SARCOPHAGO. UNO
CONDITUS. ERIT. QUAM. PRIMUM

(Page 279.)

Lettre d'Alfieri.

J'ai reçu, par M. d'Albarey, vos deux lettres, dont la dernière, celle du 25 février, m'a beaucoup affligé. La nouvelle que vous me donnez de mon agrégation à votre Académie me désole. En vérité, je me flattais que votre amitié et la connaissance que vous avez de mon caractère indépendant, revêche, orgueilleux et entier, m'aurait épargné le chagrin que cette nomination me cause. Cela aurait été très-facile, si vous eussiez voulu prier ceux qui l'ont faite de la suspendre jusqu'à ce qu'on m'en eût prévenu; ou bien si, usant de cette franchise et de cette liberté qu'on peut toujours employer quand on parle pour les autres, vous eussiez voulu alléguer ma manière invariable de sentir et de penser comme un obstacle insurmontable à la chose. Quoi qu'il en soit, je vous prie de faire actuellement ce que vous avez négligé de faire d'abord, et de me tirer de là à quelque prix que ce soit. Vous pouvez le faire mieux que moi. La douceur incomparable de votre caractère vous en donne tous les moyens. Ainsi, je ne vous en dirai pas davantage. Pour moi, comme il ne m'est encore arrivé aucune lettre d'avis, s'il m'en parvient, j'aurai l'air de ne l'avoir pas reçue, jusqu'à ce que vous ayez répondu à celle-ci, et que vous m'ayez annoncé que je suis dégagé. Je ne crois pas que cela vous soit difficile. Je consens volontiers que ceux qui m'ont proposé et ceux qui m'ont nommé rétractent ma nomination, et qu'ils se servent pour cela des mêmes pleins pouvoirs qu'ils se sont donnés pour la faire. Ils peuvent dire qu'ils se sont trompés, ou qu'ayant mieux réfléchi, ils ne m'en croient pas digne. Je ne mets aucune vanité dans le refus; mais je mets beaucoup d'importance à ne me pas trouver inscrit sur leur liste, et si je le suis déjà, à en être absolument rayé. Vous savez que je n'aime ni les vrais honneurs ni les faux; mais certainement je ne consentirai jamais à me charger d'aucune honte, et il y en aurait une bien grande pour moi non pas à me trouver en compagnie de tant d'hommes respectables que vous avez parmi vous, mais d'y être placé dans les circonstances actuelles, et de la manière dont on m'y a mis.

Enfin, je ne puis supporter d'être introduit dans une société littéraire de laquelle on a chassé des hommes comme le comte *Balbo* et le cardinal *Gerdil*. Je ne vous parle pas de mille autres raisons que vous connaissez et sentez aussi bien que moi, et que je crois inutile d'écrire. Mais je serai forcé de les rendre toutes publiques, et de les mettre en évidence, si je n'obtiens pas ce que je désire. Si donc vous pouvez me tirer de cet embarras et m'épargner la lettre d'avis, cela vaudra mieux. Si cependant elle m'arrive, et que je sois obligé d'en accuser la réception (car je n'y répondrai jamais directement), je serai désolé de me voir forcé d'user de moyens désobligeants et de paroles choquantes autant qu'inutiles, tandis que j'aurais pu les éviter.

Réponse.

Turin, 18 mars 1801.

Mon cher ami,

Je n'ai jamais cru que votre nomination à notre Académie pourrait vous plaire; mais je ne pensais pas non plus qu'elle pût vous affecter si fortement. Dans tous les cas, il n'était pas convenable, lorsqu'on vous a proposé dans une assemblée dont presque la moitié est composée de nouveau-venus, et dans laquelle il y en a plusieurs qui ne m'inspirent aucune confiance, que je me rendisse l'interprète de vos intentions. Je ne pouvais pas non plus empêcher qu'on ne recueillît les suffrages pour vous comme pour les autres qu'on avait proposés. Au reste, tout cela ne vous met dans aucun embarras, et je vous ai dégagé. Aussitôt que j'ai reçu votre lettre, j'ai été voir le président et le secrétaire, qui devaient vous écrire, pour savoir s'il était encore temps de ne pas vous faire donner avis de votre nomination. Comme la lettre était partie, nous sommes convenus avec eux, et ensuite avec le président, les secrétaires et académiciens de la classe des Beaux-Arts, qui s'est réunie hier au soir, que l'Académie agréait vos excuses et les remercîments que je lui adressais en votre nom, et qu'elle vous dispensait de toute réponse. Tout est fini, et vous ne serez pas mis sur la liste des académiciens, qu'on imprime.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Lettre de l'Auteur.

Florence, le 28 mars 1801.

Mon cher ami,

Votre dernière, qui m'annonce que je suis enfin délivré de votre Académie m'a rempli de plaisir. Ce n'est que la semaine passée que j'ai reçu, ou pour dire mieux, qu'on m'a apporté (car je ne la reçus pas) la lettre de l'Académie. Je ne l'ai pas ouverte, et je vous la renvoie, avec la plus instante prière de la rendre à ceux qui l'ont écrite. Il ne manque pour mon entière purification, dans cette affaire, que de voir retourner intacte la lettre, avec son respectable cachet, à ses auteurs. Si j'avais voulu y répondre, je l'aurais fait, en mettant très-laconiquement autour du cachet, encore entier, ces quatre mots : τί μοι σὺν δούλοις. Mais pour ne pas vous compromettre, et pour ne pas sortir des bornes sans nécessité, il me suffit que la lettre soit rendue telle qu'on me l'a envoyée, afin qu'on puisse se convaincre que je l'ai regardée comme si elle ne m'était pas adressée. Je vous dirai aussi, sans détour, que je ne peux pas avaler le titre *crotté* de *Citoyen ;* non pas parce que je veux être comte, mais parce que je suis Victor Alfieri, libre, et non pas affranchi. Vous me direz que c'est le style ordinaire adopté actuellement chez vous : je vous répondrai que ces messieurs ne devaient jamais penser à moi, ni me nommer en bien ou en mal ; que s'ils voulaient le faire, ils devaient me connaître, et ne pas me souiller par cette dénomination, aussi stupide que vile et arrogante : car s'il n'y a point de comte sans comté, il n'y a point de citoyen sans cité. C'en est assez ; car je n'en finirais plus, et je dirais des choses connues *lippis et tonsoribus*. Cependant, si vous ne pouvez, ou que vous ne croyez pas convenable de rendre ma lettre, faites-moi le plaisir de la garder jusqu'au moment où je pourrai trouver quelqu'un qui veuille bien s'en charger. Je vous prie, cependant, de me donner avis que vous l'avez reçue intacte, telle que je vous l'ai envoyée par mon cher neveu. Madame vous répondra directement sur l'article de ses livres. Quant à moi, je finis, pour ne pas vous ennuyer davantage par mes folies ; mais,

en vérité, tout cela m'échauffe la bile, et si je n'avais pas cinquante-deux ans, je ne sais de quel excès je ne serais pas capable. Vous me direz que c'est bien inutile; mais les paroles qui ont pour base le vrai et le juste, et qui durent des siècles, ne sont jamais inutiles.

Tout à vous,

Victor ALFIERI.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE DU COMTE ALFIERI,

TRADUITE DE L'ITALIEN

PAR M. PETITOT.

AVIS

DES LIBRAIRES-ÉDITEURS.

C'est la première fois, ce sera probablement l'unique fois, qu'aux mémoires que nous publions se trouvera mêlée une œuvre dramatique. Si nous n'avions pris ce parti, l'idée qu'on doit avoir d'Alfieri serait restée trop incomplète. Il revient souvent, dans les pages qu'on vient de lire, sur ce qu'en fait de gouvernement il éprouve d'amour pour la liberté. C'était alors en Europe, et en Italie plus qu'ailleurs, une passion malheureuse. Il ne peut se rappeler sans émotion les temps où les principales cités de l'Italie, ne recevant de lois que d'elles-mêmes, vivaient agitées sans doute, mais indépendantes. Dans son poëme intitulé *L'Étrurie vengée*, il a donné l'essor à sa haine contre toute autorité sans limites et sans contre-poids. Lorsqu'en Amérique l'insurrection des États-Unis éclata, le poëte célébra, sous une forme nouvelle, leur affranchissement dans une suite d'odes où s'exhalent tous les sentiments qui naissent pour lui du sujet; mais nulle part plus que dans son théâtre il ne s'est montré hostile à toute domination oppressive.

Dans sa première tragédie, *Philippe II*, il flétrit d'abord le pouvoir religieux avec hypocrisie. Viennent successivement après, sur la scène, les faits historiques qui dans la Grèce, à Rome, à Florence, étaient le plus favorables à sa thèse, toujours passionnée. *Timoléon*, les deux *Brutus*, la conspiration des *Pazzi*, le servent à souhait. On pourrait, à l'aide de comparaisons littéraires, discuter sinon contester le mérite de ces tragédies. *Virginie* au contraire est une pièce bien supérieure par le plan, l'intérêt, les caractères et le style aux autres tragédies de l'auteur; d'autant plus attachante qu'elle s'éloigne davantage de nos lois, de nos mœurs et de nos usages : œuvre préférée d'Alfieri, elle résume à la fois pour nous son génie et son enthousiasme républicain. Forcés, pour l'instruction du lecteur, de mettre l'un et l'autre en évidence, nous ne pouvions mieux choisir : *Virginie* était un complément indispensable aux mémoires du poëte illustre et du grand citoyen piémontais.

Bien à tort pourtant croirait-on qu'il put, à raison de ses opinions, approuver le moindre excès. Son besoin d'indépendance cédait vite le pas à son humanité. L'homme aurait frémi des désordres sanglants auxquels semblait accoutumé l'auteur tragique. Chaud partisan de la révolution française à la prise de la Bastille, il la maudissait au 10 août. Nul n'a plus pleuré que lui *le tyran* Louis XVI.

Son indignation la plus tribunitienne ne dépassa jamais la mesure du vers, et sous ce rapport ses colères, toutes dramatiques, ne l'ont jamais emporté que du fond du théâtre à la rampe. Il aurait trop souffert si la plus légère part prise à la réalité d'événements politiques eût pu donner un seul regret à son cœur!

Nous joignons à la pièce l'examen qu'en a fait M. Petitot.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

APPIUS, décemvir.
MARCUS, client D'APPIUS.
VIRGINIUS.
ICILIUS.
NUMITORIA.
VIRGINIE.

La scène est dans le Forum.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NUMITORIA, VIRGINIE.

NUMITORIA.

Pourquoi t'arrêter plus longtemps dans ce lieu? Viens : il est temps de regagner nos dieux domestiques....

VIRGINIE.

O ma mère! je ne puis traverser le Forum sans qu'un grand souvenir y retienne mes pas. C'est de cette tribune que naguère Icilius faisait entendre les fiers accents de la liberté. La puissance absolue lui ferme aujourd'hui la bouche. Ah! combien son cœur est déchiré par la douleur et par une juste indignation!

NUMITORIA.

Ce jour, si tu lui es chère, apportera peut-être quelque adoucissement à ses maux.

VIRGINIE.

Si je lui suis chère?.... Ce jour! qu'entends-je?

NUMITORIA.

Oui, ma fille : enfin ton père a écouté tes vœux, et consent à les remplir; il m'écrit du camp, et lui-même il presse l'instant de ton hyménée.

VIRGINIE.

Est-il vrai que je touche à la fin de mes longues douleurs? Ah! de quel bonheur vous comblez mon âme!

NUMITORIA.

Dans tous les temps, Icilius ne fut pas moins cher à ton père qu'à toi, ma fille. Ils sont tous deux Romains; ils l'ont prouvé par leurs actions, et non par de vains discours. Tu ne pouvais élever tes vœux plus haut qu'au cœur d'Icilius; mais ton père ne voulait t'unir à lui que lorsque tes vertus égaleraient ta beauté; il voulait te rendre digne d'Icilius avant de te le donner pour époux.

VIRGINIE.

Il m'en croit donc digne en ce jour? O bonheur extrême, inespéré! Obtenir Icilius pour époux, paraissait à mes yeux le premier des biens; le mériter met le comble à mon bonheur.

NUMITORIA.

Tu es digne de lui, et lui seul est digne de toi; lui, qui ose encore se montrer Romain tandis que Rome, plongée dans un lâche silence, languit esclave et se croit libre! Que sont-ils près de lui, ces vils patriciens, qui se plaisent à raconter sans cesse les hauts faits de leurs aïeux, et qui les trahissent en vivant dans l'opprobre? Le cœur d'Icilius est le temple de la vertu, du courage, de la sagesse, de la fidélité....

VIRGINIE.

Il n'est point un patricien, et cela suffit. Il n'est point vendu aux tyrans de Rome; voilà ce qui le rend cher à mon cœur.... Je vois sur son front, aussi noble que fier, toute la majesté du peuple romain. Dans ces temps malheureux, où les lâches tremblaient même en flattant les tyrans, les discours d'Icilius, son âme inaccessible à la crainte, sa sublime indignation, voilà, voilà ce qui m'a soumise à ses lois. Je suis plébéienne; je suis fière d'être l'égale d'Icilius; je serais inconsolable d'être d'une famille patricienne, et d'être par là si inférieure à mon amant.

NUMITORIA.

Tu as sucé près de moi, avec le lait, la haine des patriciens; conserve-la, ma fille, tu la leur dois, à eux, que l'on voit, selon que la fortune leur est propice ou contraire, tantôt bouffis d'orgueil, tantôt rampants, toujours infâmes.

VIRGINIE.

Moi démentir mon origine! Ah, ma mère! vous ignorez ce qui rend encore ma haine plus juste, plus forte; je vais vous raconter les outrages particuliers que j'ai reçus, et sur lesquels j'avais gardé le silence.

NUMITORIA.

Quittons ces lieux.

VIRGINIE.

Vous allez apprendre à quoi m'a exposée cette beauté qui ne m'est chère que parce qu'elle plaît à Icilius.

SCÈNE II.

VIRGINIE, NUMITORIA, MARCUS, ESCLAVES.

MARCUS.

C'est elle, oui c'est cette jeune fille. Esclaves, qu'on la saisisse, qu'on la conduise dans ma maison. Elle est, ainsi que vous, née mon esclave.

NUMITORIA.

Qu'entends-je? Et qui êtes-vous donc, vous qui osez appeler esclave la fille d'un Romain?

MARCUS.

Vos artifices sont découverts, ils sont inutiles; c'est en vain que vous cherchez à la soustraire à son maître : elle n'est point votre fille, elle n'est point née libre. Et moi aussi, je suis citoyen de Rome; j'en connais les lois, je les respecte, je les observe, et c'est d'après ces lois que j'ose ici reprendre ce qui m'a été enlevé.

VIRGINIE.

Moi, esclave! moi, votre esclave!

NUMITORIA.

Elle n'est point ma fille! Et toi, vil imposteur, es-tu citoyen romain? A tes actions, à tes discours infâmes, je te crois un satellite des tyrans, et le plus pervers de tous. Mais, qui que tu sois, apprends que nous sommes plébéiennes, que notre famille ne s'est jamais avilie, que le crime et la fraude n'appartiennent qu'aux coupables patriciens et à leurs clients; apprends, en outre, que le père de cette fille est Virginius, et que je suis son épouse; apprends qu'il est maintenant au camp pour la défense de Rome, et qu'il pourra punir ta criminelle audace....

MARCUS.

Ajoutez que, trompé par vous, il croit que vous avez donné le jour à cette enfant; il n'a pas su, il ignore encore par quel artifice vous lui avez imposé; quand il en sera temps, vous me verrez produire les preuves. Mais en attendant, que mon esclave me suive. Je ne suis point un imposteur, je ne redoute point Virginius; je suis tranquille sous la protection de nos inviolables lois.

VIRGINIE.

Ma mère, souffrirez-vous qu'on me sépare de vous? Perdrai-je en même temps vous, mon père, mon époux et la liberté!

NUMITORIA.

J'en atteste le ciel et Rome, elle est ma fille!

MARCUS.

Vos serments ainsi que vos injures sont inutiles. Qu'elle suive à l'instant mes autres esclaves, ou je la fais entraîner par force; si vous l'exigez ensuite, je suis prêt à rendre compte de ma conduite au tribunal suprême.

NUMITORIA.

Tu te crois plus fort que des femmes sans défense, voilà comme tu montres ton audace; mais il ne te sera pas si facile d'employer la violence. Tu as mal choisi le lieu pour une telle infamie; nous sommes au Forum, l'as-tu donc oublié? Arrête, ou le peuple entier accourt à mes cris et me présente des milliers de défenseurs pour une vierge innocente!

VIRGINIE.

Et si je ne trouve point de défenseur, bourreaux! vous m'arracherez le jour avant que de m'entraîner comme son esclave. Je suis la fille d'un père illustre. Je sens mon

cœur palpiter aux seuls noms de Rome et de la liberté. Il serait bien différent si j'étais née ton esclave ou ton égale.

MARCUS.

Tu reprendras dans les fers les sentiments de ta condition ! tes discours changeront avec ton état. Mais c'est trop perdre de temps dans de vaines discussions. — Qu'à l'instant....

NUMITORIA.

Tu m'entraîneras avec elle....

VIRGINIE.

Oh ! aucune puissance ne peut me séparer de vous.

MARCUS.

Vaines paroles ! Qu'on les sépare. — Qu'on arrache mon esclave fugitive des bras de cette femme ! qui n'est point sa mère !

VIRGINIE.

O généreux Romains ! s'il vous reste encore quelque pitié...

NUMITORIA.

Enfants courageux de Mars, elle est Romaine ; elle est née aussi libre que vous, cette fille que je presse sur mon sein maternel : ces monstres veulent l'en arracher ! ils l'osent, à vos yeux, au milieu de Rome, devant les temples sacrés des dieux !

SCÈNE III.

ICILIUS, NUMITORIA, VIRGINIE, MARCUS, PEUPLE.

ICILIUS.

Quel tumulte ! quels cris ! O ciel ! que vois-je ? Virginie !... Et c'est cet homme...

VIRGINIE.

Venez....

NUMITORIA.

C'est le ciel qui vous envoie; venez, accourez, volez; sauvez votre épouse du plus grand péril.

VIRGINIE.

On m'enlève à vous, à ma mère, à moi-même! Cet homme m'a flétrie du nom d'esclave!

ICILIUS.

D'esclave! Infâme! voilà donc tes exploits! Tu sais mieux combattre au Forum que dans le camp. Toi, le plus vil des esclaves, tu oses appeler cette vierge esclave!

MARCUS.

Icilius, depuis son enfance, s'est toujours distingué dans le tumulte et les séditions : la discorde lui plaît trop pour qu'il ne saisisse pas avec empressement le prétexte de renouveler les troubles. Mais aujourd'hui que Rome, bien malgré lui, est soumise à des lois sacrées, que puis-je craindre de ses clameurs? Cette fille est mon esclave, je le répète, et j'en fournirai les preuves à ceux qui ont le droit de les demander. Je ne reconnais pour juges ni Icilius ni ceux qui, semblables à lui, font entendre des cris factieux.

ICILIUS.

Icilius et le petit nombre de Romains qui lui ressemblent sont ici les défenseurs redoutables de l'innocence. Peuple romain, entends ma voix : je n'ai jamais été parjure; je n'ai jamais trahi ni vendu mon honneur; je me fais gloire d'un sang plébéien et d'un cœur noble : écoute-moi, c'est à toi que je m'adresse. Cette vierge, libre et innocente, est fille de Virginius. A ce nom, je vois déjà l'indignation enflammer tous les visages. Virginius combat

pour toi dans le camp : ô crime! ô honte. c'est ce temps que l'on choisit pour outrager et déshonorer sa fille! Et quel est celui qui ose l'outrager?.... Avance, Marcus, montre-toi. Eh quoi! tu trembles! Peuple Romain, tu le connais maintenant : tu vois le dernier des esclaves d'Appius, notre tyran ; tu vois le ministre de cet Appius, ennemi de toute vertu ; de cet Appius, oppresseur cruel, féroce, altier, qui t'a enlevé la liberté, et qui ne te laisse la vie que pour jouir de ta honte. Virginie m'a été promise pour épouse, et je l'aime. Quant à moi, je ne crois pas avoir besoin de te rappeler qui je suis : moi, qui ai été ton tribun, ton défenseur, hélas! vainement... Tu as cru que je parlais plutôt pour te plaire que pour te sauver ; nous en portons tous la peine, nous sommes tous dans l'esclavage. Que dirai-je de plus? Mon bras, mon courage, mon audace, te sont connus, aussi bien que mon nom. C'est à toi que je demande mon épouse libre. Cet homme ne te la demande pas, il la dit son esclave, il s'en empare, il l'entraîne par force... Prononce, peuple Romain ; décide quel est l'imposteur, de Marcus, ou d'Icilius!

MARCUS.

Peuple-roi, les lois sages, redoutables et sacrées que tu t'es données toi-même, oseras-tu les enfreindre le premier? Non! les dieux, protecteurs de Rome, ne le souffriraient pas. Si l'on prouve que ma demande est injuste, que je suis un imposteur, alors que le poids de ton courroux tombe tout entier sur ma tête! Mais tant que de vaines fanfaronnades, des injures atroces, d'horribles imprécations contre l'autorité légitime, seront les seules réponses que l'on pourra m'opposer, lequel d'entre vous osera enlever une ancienne esclave à son maître?

ICILIUS.

Moi, le premier, et je serai suivi par tout ce qu'il y a ici de vrais Romains. Certes, ta demande criminelle couvre quelque horrible mystère. La raison qui te fait agir, qui la sait, qui pourra, qui voudra la savoir ? Ce ne sera pas moi. Ah ! puisse-t-elle ne pas avoir des suites affreuses ! Rome, depuis qu'elle est devenue la proie des décemvirs, a déjà, sous le voile de la loi, supporté trop d'affronts, de honte et de violences ! Moi, je ne suis point encore accoutumé aux outrages : les souffrir, c'est les mériter. L'épouse d'Icilius ne peut être esclave. — Et fût-elle née esclave, où vit-on jamais une loi plus injuste? Des esclaves dans le pays de la liberté ! Et pour qui ces esclaves? Pour le faste insolent qui nous opprime ! Les esclaves ne sont pas pour nous, pour nous, qui avons des bras et du courage ! — Mais que Rome compte des milliers d'esclaves, Virginie n'en grossit pas le nombre. Romains, croyez-moi : elle est, j'en atteste les dieux, elle est fille de Virginius ! Elle en a les traits, la modestie, les sentiments élevés et le courage. Je l'aime ; elle doit être à moi. — La perdrai-je ainsi ?...

LE PEUPLE.

Malheureux époux ! Qui sait ce qui fait agir Marcus ?

ICILIUS.

Oh ! je le vois, mon sort a ému votre pitié : je la mérite, hélas ! Le jour même où je me croyais au comble du bonheur, je me trouve précipité dans un abîme de maux. J'ai beaucoup d'ennemis dans Rome ; ils sont tous aussi les vôtres ; ils sont puissants, mais encore plus perfides. Qui sait ? Ceux qui m'ont enlevé la liberté voudraient aussi m'enlever mon épouse? Voyez leur hardiesse ! Ils ont in-

venté l'imposture, et voilà celui qui est chargé de l'exécution. O Rome! dans quel avilissement tu es plongée... Infâmes patriciens, c'est à vous qu'il sied d'être esclaves; à vous, qui devriez toujours ramper sous le joug; à vous, qui joignez l'avarice à la lâcheté et à la perfidie; à vous, qui êtes toujours dévorés par la jalousie de nos vertus plébéiennes, que vous ne pratiquez pas, et que vous n'avez même jamais connues! Les perfides présentent leurs bras aux fers, afin que le peuple soit doublement asservi. Ils veulent une honteuse servitude; ils veulent le malheur de tous, plutôt que de partager avec nous la liberté. Les monstres! notre bonheur fait leur désespoir; nos maux les font sourire; mais, je l'espère, les temps changeront Peut-être le jour n'est pas éloigné....

LE PEUPLE.

Ah! puisse ton présage s'accomplir!

MARCUS.

Arrêtez. Il suffit. Voudrais-tu te faire de nouveau tribun du peuple? Je le sais, tu ne t'es jamais plu que dans les séditions et le carnage. Me préservent les dieux de t'offrir une occasion de les renouveler! Tu cherches à semer le trouble et à répandre adroitement ton poison. Désormais, je ne veux opposer à tes violences que la force des lois. Que Virginie se rende au tribunal d'Appius, que sa prétendue mère y paraisse avec elle; c'est là que je les attends. Là, ce ne seront point des cris factieux, ni des vociférations insensées, mais la tranquille raison qui décidera le juge.

SCÈNE IV.

ICILIUS, VIRGINIE, NUMITORIA, PEUPLE.

ICILIUS.

Je promets de la conduire moi-même au tribunal. Romains, vous tous à qui il reste encore quelques sentiments de liberté et de courage, j'espère vous avoir pour témoins de ce grand jugement, et je vous y invite : il vous intéresse tous. On verra si les époux et les pères ont encore des compagnes et des filles dans Rome.

SCÈNE V.

ICILIUS, NUMITORIA, VIRGINIE.

NUMITORIA.

O mœurs coupables! ô perversité! Mères infortunées!

VIRGINIE.

O mon époux! je n'eus jamais de prix à vos yeux que par mon père. — Privée de lui, comment oserai-je me nommer votre épouse?

ICILIUS.

Vous serez toujours la fille de Virginius, l'épouse d'Icilius; et, ce qui est bien au-dessus, vous serez Romaine; c'est moi qui vous le jure. Je vous ai choisie pour ma fidèle compagne. J'estime votre vertu, égale à la mienne. Je ne vous parlerai pas de mon amour : mon courage, mon bras, vous le prouveront mieux que de vains dis-

cours. Mais connaissez-vous les raisons qui peuvent porter ce monstre à vous outrager?

VIRGINIE.

Il est, disiez-vous, le coupable ministre d'Appius?

ICILIUS.

Il est l'esclave de ses volontés.

VIRGINIE.

Alors tout m'est connu. Dès longtemps Appius brûle pour moi d'une flamme criminelle.

ICILIUS.

Qu'entends-je? O rage!

NUMITORIA.

O ciel! nous sommes perdues!

ICILIUS.

Je vis, et ce glaive me reste! Ne craignez rien tant que je respirerai.

VIRGINIE.

Apprenez l'audace effrénée d'Appius. Il essaya de me séduire ou de me tromper; il voulut employer tour à tour les flatteries, les prières, les promesses, les présents, les menaces même, enfin tout ce que les nobles regardent comme le prix de notre vertu. Je dissimulai cette injure, atroce, intolérable. Mon père était au camp; ma mère, seule et sans appui, n'aurait pu me secourir. Un jour nouveau se lève; je suis votre épouse, je ne dois plus rien taire. O vous! le premier des Romains, c'est vous qui êtes offensé; c'est à vous à signaler votre vengeance... J'ai versé des torrents de pleurs dans le silence. Ma mère, compatissante, mêlait ses larmes aux miennes, sans savoir ce qui les faisait couler. Je vous ai découvert le fatal secret. Appius ajoute la violence à ses premiers artifices; il

sera juge et partie. Je vous serai enlevée avant d'avoir été à vous; mais je ne tomberai point vivante entre les mains d'Appius.

ICILIUS.

Avant que vous soyez en son pouvoir, avant que votre sang coule, Rome entière sera baignée de sang; le mien, celui de tous les hommes courageux, sera épuisé. Cet Appius, quel est-il aux yeux de celui qui désire la mort? Un homme seul, et le plus faible de tous.

NUMITORIA.

Votre franchise succombera sous ses artifices.

ICILIUS.

Malgré sa cruauté et ses crimes, il conserve encore le masque de la justice; le jugement sera rendu en présence de Rome entière. Nous ne devons point encore désespérer. Il faut de la prudence et du courage. Mais Virginius nous est nécessaire. Le camp où il sert n'est pas éloigné; averti par mes soins, il sera bientôt de retour. Cependant, rentrez; je vous accompagnerai jusqu'à votre maison. Je vous jure, si l'on refuse de vous rendre justice, de vous venger avec ce fer... Cette assurance est un bien triste adoucissement à vos maux; mais c'est, hélas! le seul que je puisse vous offrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

APPIUS seul.

Appius, que fais-tu ? Insensé, toi amoureux ! Tu veux régner, et ton lâche cœur brûle pour une plébéienne ! Oui, puisqu'elle refuse de se rendre à tes prières, le sceptre te donnera le pouvoir de la soumettre à tes désirs. Mais le peuple... Qu'ai-je à redouter ? Le peuple tremble devant les lois ; c'est avec leur appui que je me suis élevé, et aujourd'hui elles ne servent qu'à augmenter ma puissance. Je puis, je le sais, en créer de nouvelles, les détruire, ou les interpréter. Combien il faut d'artifice pour imposer un joug durable ! Mais j'ai su y parvenir. Féroces patriciens, il m'était trop facile de vous soumettre, vous, sur qui l'or a tant de pouvoir : on l'épuiserait avant de satisfaire votre insatiable avarice. Si je n'ai pas encore trouvé en vous des satellites dévoués, vous me servez au moins aujourd'hui à terrasser et à enchaîner le peuple. Mais votre tour viendra. Quelle résistance pourrez-vous opposer à celui qui vous a achetés, opprimés et avilis ? Mais déjà Virginie approche du tribunal. Sa mère est avec elle ; Icilius, une foule immense l'accompagnent. Cortége terrible ! redoutable pour tout autre qu'Appius. Mais celui qui se sent né pour le diadème, qui veut régner ou mou-

rir, ne doit pas connaître la crainte ni changer ses volontés.

SCÈNE II.

APPIUS, ICILIUS, VIRGINIE, NUMITORIA, PEUPLE, LICTEURS.

APPIUS.

Quels cris frappent mon oreille? Est-ce ainsi qu'on se présente au tribunal respectable des décemvirs?

LE PEUPLE.

Rome vous demande justice.

APPIUS.

Et moi, je demande aux Romains les égards et le respect. Je siége sur le tribunal, autant pour sauver l'innocent que pour réprimer la licence. Ces haches, ces faisceaux qui m'entourent, doivent vous le dire assez. Eh quoi! avez-vous donc oublié le pouvoir souverain dont vous m'avez investi? La majesté de Rome ne réside-t-elle pas en moi? N'est-ce pas vous qui m'en avez revêtu? Apprenez donc à vous respecter vous-mêmes dans votre magistrat.

NUMITORIA.

Appius, vous voyez devant vous une mère infortunée, à qui un perfide veut ravir sa fille unique; il veut m'enlever cette fille que j'ai nourrie, que j'ai élevée sous mes yeux, l'amour de son père et le mien. On ose la flétrir du nom d'esclave; on veut l'arracher de mon sein. Ce nouvel attentat remplit Rome d'horreur et d'épouvante; il me transporte de rage. Vous la voyez; elle est devant vous, cette fille mon unique espérance. Elle est belle, mais elle

est encore plus vertueuse. Rome entière connaît notre famille et nos mœurs; elle sait qu'il n'y eut jamais d'esclaves parmi nous. Je vais aujourd'hui faire décider une grande question. Je vous le demande au nom de Rome, répondez, Appius; nos enfants nous appartiennent-ils?

APPIUS.

J'excuse les discours d'une mère. Je vous réponds, à vous, à Rome entière : quand il existe des lois, celui qui ne les a point enfreintes n'a rien à redouter. C'est en vain que l'on veut vous enlever cette fille, si vous êtes sa mère. Jamais aucune partialité ne dicte mes jugements. Mais je ne vois point au tribunal celui qui revendique cette fille comme son esclave. Vous, qui êtes-vous? Quel est le père supposé ou véritable de cet enfant?

NUMITORIA.

Appius, ne le savez-vous pas? Regardez-la, Virginie est son nom. Elle l'a reçu de son père, qui vous est connu, qui est connu de Rome, et encore plus des ennemis. Nous sommes plébéiens, et nous n'en rougissons pas. Ma fille est née libre, elle mourra libre. Icilius l'a choisie pour son épouse; cela doit détruire tous les doutes que l'on pourrait élever sur sa naissance.

ICILIUS.

Apprenez, en outre, qu'Icilius la chérit plus que la vie, autant que la liberté.

APPIUS.

Dans ce moment il me suffit de savoir si elle naquit libre ou esclave. Qu'elle vous soit chère, qu'elle soit votre épouse, cela ne changera point son sort. Que peuvent sur moi vos regards furieux et vos discours pleins de fiel? Bientôt Rome et Icilius entendront mon arrêt.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MARCUS.

MARCUS.

Je parais devant le tribunal suprême d'Appius, ainsi que le doit un citoyen. Je n'ai point traîné avec moi une suite nombreuse. Le cortége immense qui environne mes adversaires ne m'intimide point. J'apporte des raisons et des preuves; je n'emploie ni les cris, ni la violence, ni les armes. Appius n'écoute que la justice. Mes adversaires en rompant l'usage établi par la loi semblent prouver eux-mêmes combien mes droits sont justes. Ils répondent avant que j'aie formé ma demande.

APPIUS.

Il est vrai, et ce procédé est nouveau.

ICILIUS.

Mais écoutons : parle; expose tes droits.

MARCUS.

La voilà cette fille qui porte le nom d'un père qui n'est pas le sien. Elle est née chez moi, d'une de mes esclaves. Elle était encore enfant quand sa mère me l'enleva par fraude, et la vendit à Numitoria, qui depuis ce jour l'a élevée, à la place de sa fille, qu'elle avait perdue. Virginius fut trompé le premier. Il l'a toujours crue, il la croit encore sa fille. J'amène avec moi des témoins qui connaissent la manière dont le vol a été fait, l'époque certaine, et jusqu'au salaire qui en a été le prix. Voilà quel est mon cortége. Je suis prêt à affirmer par serment tout ce que je viens d'avancer.

NUMITORIA.

Les imposteurs sont toujours prêts à attester les dieux. Ce qu'une mère, une Romaine, une plébéienne, ose assurer, est-il donc moins digne de foi que les mensonges des infâmes qui font trafic des parjures? Mais auparavant d'entendre leurs faux serments, ah! du moins, un moment, écoutez une mère. Le peuple tout entier, à mes discours, à mes larmes, à mon désespoir, jugera si je suis vraiment la mère de Virginie.

APPIUS.

Je dois juger seul; le peuple doit se taire. Ils doivent surtout garder le silence ceux qui, esclaves de l'amour, de la haine, ou de la colère, ne sont ennemis que de la raison. Toujours égarés par la partialité, ils avaient corrompu et détruit la justice dans Rome.

ICILIUS.

Est-ce un jugement, celui que l'on prononce sans entendre les parties? Eh quoi! prétendez-vous enlever à une mère ce que l'on n'a jamais refusé à un citoyen?

APPIUS.

Et vous, parce que vous avez été tribun, prétendez-vous m'enseigner à juger? Simple particulier, ainsi que vous, je m'attendrirais aux noms de fille et de mère; mais, sur le tribunal je dois être impassible, je dois être sourd à la plainte, aux menaces, et n'écouter que la raison. Je dois commencer par entendre les preuves de Marcus; ensuite, la mère, vraie ou supposée, parlera : la loi le veut ainsi. Mais je ne le vois que trop, vous n'avez aucune confiance dans la justice des lois.

ICILIUS.

Entendrai-je donc toujours parler de lois, aujourd'hui

que la loi n'est plus que la volonté d'un petit nombre de tyrans? Mais puisque celui qui les viole toutes ose les attester, et moi aussi j'en invoquerai le secours. Je dirai que l'on ne peut prononcer sur le sort d'une fille quand son père est absent.

LE PEUPLE.

Il dit vrai. Le père doit être présent.

MARCUS.

Je vous l'ai déjà dit, Virginius ignore la fraude de son épouse...

ICILIUS.

Mais la tienne m'est connue à moi! Et si tu ne te désistes de ton entreprise, Rome entière va m'entendre dévoiler tes trames criminelles.

APPIUS.

Arrêtez, Icilius. Qu'espérez-vous? qui vous donne tant d'audace? Sont-ce les murmures séditieux du petit nombre d'hommes coupables qui applaudissent à vos discours? Insensé! quelle erreur est la vôtre! Je n'ai que moi, que moi seul pour appui. L'amour de vos vils partisans est impuissant, comme leur haine. J'estime le peuple, mais non les soutiens d'Icilius; leurs cris ne peuvent m'émouvoir; je redoute peu leur courroux, et je méprise les vaines clameurs d'une vile populace.

ICILIUS.

Vous faites bien. Vous devez mépriser les lâches qui obéissent. Mais le jour où vous imploriez notre faveur; le jour où vous étiez humble par orgueil, magnanime par bassesse, juste, équitable, et pieux par impiété, ce jour, dis-je, vos paroles étaient moins altières. Désormais Appius est connu de tous; l'imprudent s'est trop hâté de

reprendre son caractère. Il a toutes les qualités d'un tyran, tout ce qu'il faut pour l'être; il ne lui manque que la prudence. Cependant, la prudence est ordinairement la première vertu des tyrans; c'est la base de la tyrannie naissante.

LE PEUPLE.

Ses discours sont trop énergiques; mais il dit la vérité.

APPIUS.

Je croyais n'avoir à prononcer ici que sur le sort d'une esclave; mais je vois que je serai forcé de commencer par punir ce téméraire.

ICILIUS.

Je croyais, moi, ne défendre ici qu'une jeune fille, née libre, et qui doit être mon épouse. Mais je suis mille fois heureux si je puis, au prix de mon sang, défendre en ce jour les droits de Rome, les miens et ceux de tout le peuple.

LE PEUPLE.

O paroles courageuses! ô cœur intrépide! Il est Romain.

APPIUS.

Licteurs, arrêtez ce factieux; que la hache soit suspendue sur sa tête, et qu'au premier mouvement...

VIRGINIE.

O ciel, arrêtez, arrêtez; je serai son égide. Tournez le fer contre moi; que les licteurs m'entraînent comme esclave. Je brave l'esclavage, la mort, pourvu que l'on épargne le seul défenseur de Rome.

APPIUS.

Qu'on l'arrache de son sein. Cela cache un horrible complot, et Rome est en danger.

ICILIUS.

Vois ce poignard ; il me servira pour elle et pour moi, si l'on veut me faire violence. Tant que je vivrai, malheur à qui osera l'approcher.

LE PEUPLE.

Rien ne peut l'intimider.

ICILIUS.

Avant de me l'enlever, il faut m'arracher le jour. Romains, écoutez, écoutez le complot horrible que l'on veut vous cacher. Apprenez quels sont les dangers de Rome ; écoutez-moi, et ensuite vous me laisserez massacrer à vos yeux. Cet Appius brûle d'une flamme impure pour Virginie...

LE PEUPLE.

Oh ! quelle hardiesse !

ICILIUS.

Il essaya de la séduire ; il employa les menaces, les prières, enfin il lui offrit de l'or, dernier outrage du vice sur le trône à la vertu dans l'indigence ; mais elle n'était point patricienne, et elle a méprisé l'or. Aujourd'hui, il veut s'en rendre maître par la force. Le nom seul de celui qu'il a employé doit vous convaincre de la fraude. Pères infortunés, tremblez désormais pour vos enfants ; époux, tremblez encore plus sur le sort de vos femmes. Que vous reste-t-il de plus à perdre ? Une vie incertaine ; eh qu'est-ce que la vie quand on vous a enlevé votre honheur, vos enfants, votre patrie, votre courage et votre liberté ?

LE PEUPLE.

Pour nous, pour nos enfants, la liberté ou la mort !

APPIUS.

Vile imposture...

LE PEUPLE.

La liberté ou la mort!

NUMITORIA.

O peuple généreux, suspends un moment ta fureur. Veuille le ciel que ma fille ne soit pas la cause d'une guerre civile, que le sang des citoyens ne soit pas répandu pour elle! Je demande, et je le demande en son nom, que l'on attende Virginius. Devant lui, devant toi, je saurai repousser cette affreuse, cette intolérable imposture.

APPIUS.

Arrêtez, et ne me forcez pas à employer contre vous toute la sévérité des lois. Vous vous attachez à une entreprise vaine, inutile. Les insultes ne pourront ni vous faire rendre justice, ni en détourner le cours. Icilius en impose, je le prouverai. On l'a toujours distingué à la tête de toutes les séditions, de toutes les émeutes; dès longtemps il a soif du sang des citoyens. Tribun du peuple, il était son ennemi comme le nôtre; il voulait d'abord détruire les patriciens, tromper le peuple, puis soumettre Rome à un vil esclavage; tels étaient ses coupables projets. Voilà la cause de sa rage contre nous. Vous avez voulu déposer entre les mains des décemvirs le salut de Rome divisée et affaiblie. C'est de vous, de vous seuls que je tiens ma puissance; vous êtes fatigués des discordes civiles; aujourd'hui, la paix si désirée commence à renaître, et un signe, un mot du plus vil des Romains suffirait pour vous replonger dans les troubles?

LE PEUPLE.

Appius a raison. Il est juge. Mais écoutons ce que l'intrépide Icilius va répondre.

ICILIUS.

Il est vrai, le peuple vous a créé juge et législateur; mais dès longtemps l'année est expirée. Vous êtes parvenu, par vos artifices, à conserver la magistrature, et aujourd'hui vous employez la force pour assurer votre tyrannie. Vous appelez paix ce qui n'est que l'avilissement de Rome. C'est le noir sommeil de la mort, et non la paix Le sang des citoyens coule à grands flots dans notre camp. Qui le répand? est-ce l'ennemi? Le brave, le malheureux Siccius, qui osa prononcer dans le camp le nom de liberté, n'est-il pas tombé sous les coups d'un traître armé par les lâches décemvirs?

APPIUS.

Siccius rebelle a expié...

ICILIUS.

Mais pourquoi rappeler ces crimes? Rome entière les connaît. Les décemvirs n'ont pas encore répandu de sang dans Rome; mais ils ont versé à pleines mains l'or qui doit bientôt être le salaire de notre sang. Tout homme qui parle, qui pense en Romain, est aujourd'hui à leurs yeux l'ennemi de Rome. Ils enlèvent aux filles leur époux, leurs parents, leur liberté, leur honneur. Qu'attendez-vous de plus? C'est vous, c'est vous-mêmes qui vous l'êtes imposé, ce joug infâme, horrible, pire que la mort, et qui ne vous laisse qu'à peine le nom d'homme, dont vous devenez indigne. Pourquoi ne pas le briser? Êtes-vous encore Romains? J'ai bien entendu les cris des enfants de Mars, mais je ne les ai point encore reconnus à leurs actions. Faut-il du sang pour vous tirer de votre léthargie? Je lis dans les yeux farouches du tyran l'arrêt de ma mort. Eh bien! satellites cruels, que font vos

haches et vos faisceaux? Appius, voilà la tête que tu dois abattre, si tu ne veux pas rendre à Rome la liberté. Tant que je vivrai, tremble; tu m'entendras sans cesse crier aux armes, à la vengeance et à la liberté. Si Rome ne renferme point dans son sein, des hommes qui osent lever l'étendard, mort ou vif, elle trouvera en moi un nouveau Brutus contre un nouveau Tarquin. Regarde, Appius, je ne fuis point, je ne redoute rien, me voilà...

VIRGINIE.

O ciel! Appius, suspendez votre courroux; ne baignez point vos mains dans son sang; écoutez les murmures du peuple prêt à le défendre. Vous menacez des jours trop précieux. Vous exposerez moins Rome et vous....

ICILIUS.

Que faites-vous? vous descendez aux prières, et c'est Appius que vous implorez! Vous vous abaissez à ce point aux yeux de Rome et aux miens? Si vous m'aimez, apprenez à ne rien redouter, et si je dois, pour première preuve de mon amour, sacrifier ici ma vie, recevez-en le don en Romaine, et en épouse d'Icilius.

NUMITORIA.

O moment terrible! Appius, je vous le demande encore une fois, attendez le retour de Virginius, écoutez sa défense.

LE PEUPLE.

Appius, attendez Virginius, nous le voulons tous.

APPIUS.

Maintenant je le désire plus que vous, et Virginius sera attendu. Rendez-vous demain au point du jour au Forum. Je n'ordonne point encore le supplice du fac-

tieux qui a mérité la mort. Vous pourriez penser que je le redoute : qu'il vive, qu'il assiste au jugement, qu'il y paraisse en armes s'il le veut, armez-vous tous avec lui. Vous m'entendrez prononcer sur le sort de cette esclave, et ensuite sur le sien. Vous verrez qu'Appius, fort de sa seule vertu, ne redoute rien.

MARCUS.

Mais la loi veut que cette fille reste avec moi jusqu'à la sentence.

ICILIUS.

Le toît infâme d'un client mercenaire peut-il jamais servir d'asile à une vierge? Il n'existe pas une loi aussi injuste. Si elle existe, qu'on la détruise.

MARCUS.

Qui sera la caution de cette esclave?

LE PEUPLE.

Nous tous.

ICILIUS.

Et moi le premier. Marchons. — Demain nous périrons, ou nous assurerons à jamais notre sort et celui de nos épouses.

SCÈNE IV.

APPIUS, MARCUS.

APPIUS.

Elle aime Icilius : elle n'est point encore son épouse. Je n'en suivrai que plus fortement mon dessein. Va, téméraire, fie-toi à ce peuple, moi je...

MARCUS.

Avez-vous jamais vu populace plus séditieuse, plus prompte à se révolter !

APPIUS.

Je n'ai rien vu que Virginie; elle sera en mon pouvoir. Voudrais-tu me dire que je crains? oserais-tu le dire à Appius? Celui qui redoute le peuple pourra-t-il jamais l'asservir? Gagner du temps, prévenir sa fureur, être inaccessible à la crainte, opposer quelques flatteries à ses menaces; voilà les moyens que j'ai employés pour m'élever où je suis; voilà les moyens qui me rendront l'arbitre des destinées de Rome.

MARCUS.

Tant qu'Icilius vivra, vous tenterez en vain de séduire ou de soumettre le peuple. Son nom, ses discours pleins de feu, son audace tribunitienne, lui rappellent à chaque instant ses anciens droits. Ce factieux sait rallumer dans les cœurs le feu de la liberté et les disposer à la révolte.

APPIUS.

Tant qu'il me restera d'autres ressources, qu'Icilius vive. Je veux encore signaler ma clémence. Qu'Icilius vive, et que le peuple juge combien il est peu redoutable pour Appius. Tu verras l'amour timide de ce peuple léger se changer soudain en haine et en mépris; toutes les intrigues d'Icilius tourneront contre lui. Le peuple lui-même deviendra le premier instrument de sa ruine.

MARCUS.

Mais pensez-vous combien le retour de Virginius peut augmenter l'audace du peuple, donner de force à Icilius?

APPIUS.

Le retour de Virginius !... Eh quoi !... tu as pu penser... Suis-moi, et tu apprendras comment Appius sait employer le temps qu'il a gagné...

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIUS seul.

Je suis enfin arrivé. — Avec quelle promptitude je suis venu! La crainte, l'espérance, l'amour paternel paraissaient m'avoir donné des ailes. Plus j'approche de la maison, plus je frémis! Mais déjà le soleil se cache dans l'ombre. Ah! courons, s'il en est temps encore, courons embrasser ma fille, le seul soutien de ma vieillesse!

SCÈNE II.

ICILIUS, VIRGINIUS.

ICILIUS.

Ah! que vois-je?... Virginius! ce sont les dieux protecteurs de Rome qui t'amènent. Un retour si prompt est pour moi d'un augure favorable.

VIRGINIUS.

Icilius! ô ciel! j'ai volé à Rome... Mais, dites-moi, ne suis-je pas arrivé trop tard? A peine osé-je le demander? Suis-je encore père?

ICILIUS.

Votre fille est libre et pure.

VIRGINIUS.

O bonheur inattendu! Ma fille!... Enfin... je respire...

ICILIUS.

Votre fille existe; mais elle vit dans les larmes avec sa mère éplorée. Elles sont tourmentées par le doute du sort affreux qui les attend. Dans l'inquiétude qui les dévore, elles désirent et redoutent également votre retour.

VIRGINIUS.

Dieux tout-puissants! vous avez donc entendu mes prières, vous, qui m'avez donné des forces surnaturelles, vous qui m'avez fait arriver ici assez à temps pour sauver ma fille ou périr avec elle!

ICILIUS.

Écoutez; et moi aussi je veux mourir ou la sauver. Mais vous êtes père. Vous pouvez employer sur le peuple un moyen tout-puissant, et qui m'est interdit. Les larmes...

VIRGINIUS.

Mais, dites-moi, qu'est-il arrivé?

ICILIUS.

La terre que vous foulez fut ce matin le champ de l'iniquité; c'est ici qu'a été livré le premier combat. Un Marcus parle, et veut, à force d'impostures, cacher l'amour effréné d'Appius. Il emploie toutes sortes d'artifices pour tromper le peuple. Il parle de lois, de témoins, de preuves. Déjà le cruel Appius croyait rendre sans obstacle son jugement inique. Mais moi, le premier, j'ai osé dévoiler le fourbe, j'ai osé demander votre retour. Oh! quel cri terrible a poussé le peuple quand il a entendu votre nom! Le tyran se composait un visage tranquille, mais il tremblait au fond de son âme. Enfin

il se décide, et consent à vous attendre. Je craignais que le traître ne mît des empêchements à votre retour. Je craignais que vous ne fussiez enlevé à votre fille, à Rome, et à moi-même. Mais vous êtes arrivé. Ce ne sera pas en vain que les dieux vous auront sauvé. Demain, au soleil levant, sera prononcée la sentence. Père infortuné, paraissez au milieu du peuple; qu'il voie vos larmes; demandez-lui votre fille; ne cherchez la pitié que dans le cœur du peuple: lui seul peut rendre la fille à son père, à moi mon épouse, à Rome la liberté.

VIRGINIUS.

Icilius, vous savez combien je vous estime. Je vous l'ai prouvé en vous choisissant pour gendre. Trois objets partagent mon cœur incorruptible. J'aime Rome, ma famille et votre vertu ; je suis prêt à partager avec vous toute haute entreprise, à braver tous les dangers. Mais votre audace bouillante, votre âme trop magnanime...

ICILIUS.

Eh! quand donc peut-on avoir trop de vertu?

VIRGINIUS.

Quand elle est inutile, quand elle nuit à celui qui la pratique, quand elle sert celui qui la méprise. Icilius, je vous entends, transporté d'un noble courroux, réunir les maux de ma patrie et les outrages de ma fille. Ces choses....

ICILIUS.

Eh! peut-on les séparer?.... Il n'en est ici qu'une seule. Vous êtes père, et vous ne le sentez pas? Rome est libre, alors vous avez votre fille, et moi mon épouse. — Rome est esclave, et nous n'avons d'autre ressource que nos armes.

VIRGINIUS.

Rome est esclave! elle n'est que trop asservie! Je crains pour elle votre courage : je crains qu'un mouvement ne fasse qu'approfondir ses plaies ; je crains qu'elle ne choisisse le parti le plus sûr, mais le plus cruel. Ah! si je pouvais en sauvant ma fille ne pas troubler la paix de la patrie!....

ICILIUS.

Arrêtez. Quel nom osez-vous proférer? Y a-t-il une patrie quand un seul commande, quand tous obéissent? Patrie, honneur, liberté, pénates, enfants, noms chéris, nous ne pouvons plus vous prononcer, maintenant que le tyran vit et qu'il nous enlève tout. Désormais, la honte, les rapines, les violences, le carnage, ne sont plus que des maux supportables. Le plus grand des maux, c'est la terreur ; la terreur, qui remplit toutes les âmes. Non-seulement les citoyens sont muets, mais ils n'osent même se regarder en face. La défiance, les soupçons, sont portés à un tel point, que le frère craint son frère, que le fils redoute son père. Les lâches sont corrompus, les bons intimidés, les gens incertains méprisés, les braves immolés, tous sont avilis ; voilà, voilà, quels sont ces superbes Romains, naguère la terreur de l'Italie, aujourd'hui l'objet de son mépris!

VIRGINIUS.

Vous dites la vérité ; vous m'arrachez des pleurs. La rage, encore plus que la douleur, les fait couler. Mais, hélas! que pourraient deux Romains seuls au milieu de ce troupeau d'esclaves!

ICILIUS.

Tirer une vengeance terrible, et mourir.

VIRGINIUS.

La tyrannie est nouvelle, on n'en est pas encore fatigué. On peut tenter de se venger, mais il est impossible de réussir. Que n'ose pas la tyrannie des décemvirs dans le camp? Quelle résistance éprouve-t-elle des plus braves de Rome qui sont là les armes à la main? Ils frémissent, et se taisent; j'espère détruire les fausses preuves, dévoiler les artifices d'Appius, soustraire ma fille à son pouvoir, et, s'il le faut, mourir; je le veux, je le dois. Il n'en est pas de même de vous. Si vous mourez, qui restera pour me venger, pour sauver Rome?

ICILIUS.

Nous, nos glaives, tant que nous vivrons; notre exemple après nous. Nos maux sont au comble; on ne peut plus les supporter : nous aurons des défenseurs. Les Romains sont tyrannisés, mais non pas avilis. Pour exciter l'audace de tous, il ne faut qu'un brave qui ose le premier; et moi je lèverai l'étendard. Voici, voici le champ où nous devons combattre aujourd'hui, où nous devons chercher la mort ou la gloire. L'infamie ne sera que pour celui qui se déclarera pour nos vils oppresseurs. L'ennemi est au milieu de Rome; c'est à Rome que nous devons combattre. L'événement est incertain, mais notre gloire est assurée. Que dois-je vous dire de plus?

VIRGINIUS.

Rien. Je suis toujours prêt à mourir. Je ne regrette que d'avoir vécu trop longtemps. Mes cris pourront arrrêter le juge inique, je l'espère, il écoutera mes droits; mais s'il est inflexible, Rome me verra montrer à tous les citoyens ma poitrine couverte d'honorables cicatrices.

On m'entendra attester la patrie, nos dieux, le sang ennemi, le mien que j'ai répandu pour elle ; on entendra un père tremblant, désespéré, raconter à tous les pères le malheur de sa fille. Tous les guerriers sauront quelle récompense je reçois à Rome de mes travaux et de mes blessures. Voilà ce que je puis jurer de faire. Mais plonger mon glaive dans le sang des Romains, envelopper dans mon malheur tant d'innocents, c'est en vain...

ICILIUS.

Cependant vous y serez forcé. La liberté, le sort des enfants, valent bien le sang de quelques citoyens. Les braves qui mourront ne méritaient pas l'esclavage, les lâches étaient indignes de vivre parmi nous. Mais allez serrer dans vos bras votre femme et votre fille, désespérées. J'en suis certain, leurs larmes enflammeront votre courroux, l'égaleront au mien, et vous approuverez tous mes projets.

SCÈNE III.

NUMITORIA, VIRGINIE, ICILIUS, VIRGINIUS.

NUMITORIA.

O ciel ! en croirai-je mes yeux ?... Non, je ne m'abuse pas. O bonheur, Virginius en ces lieux !

VIRGINIE.

Mon père !

VIRGINIUS.

Dieux tout-puissants !... Ma fille !.. est-il vrai ?... mon épouse !... je vous presse sur mon cœur.... Ah ! mes forces m'abandonnent.

VIRGINIE.

Oui, c'est moi qui vous serre dans mes bras, maintenant que je puis encore vous nommer mon père.

NUMITORIA.

Inquiètes sur ton sort, inquiètes sur ton retour, chaque instant de retard nous donnait la mort. Nous allions au-devant de toi, ne pouvant contenir notre impatience.

VIRGINIE.

Oui, nos craintes et nos inquiétudes étaient au comble. Au moins en ce jour je ne mourrai pas loin de vous. Je n'espérais plus vous revoir.

ICILIUS.

Père infortuné ! il ne peut parler, il ne respire qu'à peine.

NUMITORIA.

Tu reviens du camp ? — Que les temps sont changés ! Jadis tu ne revenais que couvert de gloire et vainqueur de l'ennemi. Je vois ton front, si souvent ceint de lauriers, aujourd'hui flétri par le malheur et par les pensées les plus funestes. Tu es réduit à un tel excès de maux, que tu désirerais n'avoir ni épouse ni enfant, gages précieux qui te faisaient chérir la gloire et la vie.

VIRGINIUS.

Non, je ne me repens point d'être époux et père : ces noms font encore mon bonheur, malgré les chagrins dont je suis tourmenté. Si dans Rome on fait un crime à un Romain d'avoir donné le jour à une fille, je veux le premier me déclarer coupable ; je veux être le premier puni. Rome était libre, alors que je devins ton époux ; elle était libre quand tu donnas le jour à Virginie, gage si cher de ton chaste amour. Oui, Virginie est ma fille, je ne le sens que trop. Fille chérie, tu étais ma seule es-

pérance quand je t'élevais sous la protection de nos lois sacrées. Alors les magistrats étaient les défenseurs de nos vies et de notre honneur. Maintenant, ils ne sont plus que de vils ravisseurs... Ah! ma fille... sèche tes pleurs... ne me force pas, hélas! à en répandre; non que je regarde les larmes comme indignes d'un soldat romain, quand les lois enfreintes, son honneur flétri, sa fille enlevée, déchirent à la fois son cœur. Mais il faut agir et non répandre des larmes.

VIRGINIE.

Et moi, si je n'étais née d'un sexe faible, moi votre fille, pensez-vous que des larmes inutiles eussent été ma réponse à celui qui a osé m'appeler esclave ? Mais, hélas! je suis femme et sans défense. Je perds tout à la fois mon père, mon époux...

ICILIUS.

Vous n'avez rien perdu ; tout espoir ne nous est pas enlevé. Vous aurez pour défenseurs le peuple, le ciel et nous ; si nous ne pouvons vous sauver, vous périrez avec nous ;... je vous le dis en tremblant,... le silence de vos parents vous le dit aussi,... vous périrez avec nous.... J'armerai votre bras courageux du poignard encore fumant de mon sang. Vous m'entendrez jusqu'au dernier soupir vous rappeler que vous êtes fille d'un brave, libre, Romaine et mon épouse ! pensée qui me déchire le cœur, et que j'ose à peine rappeler dans ce moment affreux !

VIRGINIE.

Et c'est cette idée seule qui m'attache à la vie. Ah! si vous m'avez vue pleurer, c'était sur votre sort et non sur le mien. Né pour les plus hautes entreprises, vous deviez être la gloire de Rome. Puis-je retenir mes larmes en

vous voyant réduit à défendre, et peut-être en vain, mon obscure liberté, en voyant toute carrière fermée à votre gloire, en voyant vos sentiments courageux et romains en ce jour, où Rome n'existe plus ?

VIRGINIUS.

Et tu ne serais pas ma fille ! Qu'il l'entende celui qui ose le soutenir.

NUMITORIA.

Hélas ! elle est le seul soutien de nos vieux ans. Ah ! ma fille, plutôt mourir mille fois que de te perdre.

ICILIUS.

O mon épouse chérie ! qu'il est ardent l'amour que l'on exprime avec tant d'énergie ! Il est digne de nous, égal au mien. Nos malheurs nous empêchent d'en éprouver les douceurs. Jurons, au nom de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de mourir ensemble.

VIRGINIUS.

O mes enfants !... est-il vrai ?... Tant de vertu doit-elle donc éprouver un pareil sort... O dieux ! ne presserions-nous jamais dans nos bras nos enfants ni ceux à qui vous devez donner le jour ? Quoi ! ces enfants dignes de Rome, ces rejetons de courageux Romains, périront-ils avec vous ?

ICILIUS.

Nous devrions verser des larmes bien plus amères si nous avions des enfants ; nous serions dans l'affreuse alternative ou de les laisser esclaves, ou... Mes enfants dans l'esclavage !.... ah ! qu'ils périssent plutôt. — Je ne suis pas père ; si je l'étais...

VIRGINIUS.

Quelle horrible lumière vous avez fait briller à mes yeux ! — Arrêtez... arrêtez, je vous en conjure.

NUMITORIA.

Je suis mère, et je sens toute la force de vos discours. Mères infortunées, nous ne pouvons que répandre des pleurs. — Pourquoi notre courage n'est-il pas égal à nos maux?

ICILIUS.

Les pères, les époux souffrent autant que vous, mais ils oseront davantage; j'espère encore sauver votre fille... Virginius et moi sommes seuls dans Rome; mais il suffira de nous pour soulever et enflammer le peuple entier.

VIRGINIUS.

Ah! les discours, quels que soient leur force et leur énergie, ne peuvent suffire pour enflammer un peuple courbé sous le joug; ils ne peuvent lui faire sentir ses affronts. L'outrage le plus affreux, le sang, voilà ce qu'il faut pour le tirer de sa léthargie. Il fallut pour soustraire Rome à la tyrannie des Tarquins qu'une dame romaine, innocente et indignement outragée, répandit elle-même son sang.

VIRGINIE.

Ah! s'il faut aujourd'hui pour enflammer le peuple répandre un sang innocent et pur, mon père, mon époux, frappez, voilà mon sein. Vous suis-je trop chère? Redoutez-vous de porter le coup fatal? Moi, je ne redoute rien : donnez-moi le fer, à moi. Que le peuple entier soit témoin de ma mort; que ce spectacle rallume en lui son antique ardeur; je serai le signal de la vengeance. Tous les braves viendront tremper leur glaive dans mon sang, et ils voleront le plonger dans le sein des tyrans.

VIRGINIUS.

Ah, ma fille! de quelle nouvelle terreur tu viens me frapper!.. Hélas!..

ICILIUS.

C'est trop déchirer le cœur d'un père, qui désormais n'a plus besoin d'être excité. Pourquoi parler de mort à Virginie? Ne pouvons-nous nous écarter de l'exemple de nos ancêtres? Avant que quelques heures soient écoulées, nous saurons si nous devons mourir. Cependant, Virginius, rentrez dans vos foyers, avec votre épouse et votre fille. Cette nuit est peut-être la dernière où vous pourrez jouir de ce bonheur. O malheureux père! il vous reste peu d'instants pour vous livrer à des sentiments si doux.

VIRGINIUS.

O nuit cruelle!... Allons : Icilius, vous me trouverez demain au lever du soleil.

ICILIUS.

Avant ce temps j'aurai su disposer des amis, en petit nombre, mais intrépides, à nous seconder dans notre sublime entreprise. Allez : demain vous serez convaincu qu'il ne vous reste d'autre parti que celui que j'ai proposé : le sang! O mon épouse! demain nous mourrons ensemble, où nous serons libres et heureux.

VIRGINIE.

Quel que soit votre sort, je veux le partager; je ne puis être heureuse qu'avec vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

APPIUS, MARCUS.

APPIUS.

Virginius est à Rome ?

MARCUS.

Il n'est que trop vrai.

APPIUS.

L'as-tu vu ?

MARCUS.

Je l'ai vu. Bientôt vous le verrez vous-même : il vous cherche.

APPIUS.

Comment a-t-il quitté le camp, lorsqu'un ordre exprès, émané de moi, devait l'y retenir ?

MARCUS.

Vos ordres sont peut-être arrivés trop tard. Peut-être les généraux n'ont-ils pas obéi sur-le-champ...

APPIUS.

Et qui oserait apporter le moindre retard aux volontés d'Appius ? Je le vois, Icilius a su me prévenir... Il aura le salaire qu'il mérite. On avait envoyé avertir Virginius,

avant que sa fille eût paru au tribunal. Son arrivée déconcerte mes projets. Mais cependant...

MARCUS.

Déjà Virginius, son épouse et sa fille, les vêtements déchirés, parcourent en suppliants tous les quartiers de Rome ; partout ils laissent des traces de leurs larmes et de leur désespoir. Bientôt peut-être les verrez-vous traverser ce lieu. Mais le farouche Icilius, armé, suivi d'une troupe nombreuse, qui s'augmente à chaque instant, parcourt Rome d'une manière bien différente. Il prie, il menace, il anime, il excite par ses discours. Les larmes de la mère, la beauté de Virginie, la gloire de Virginius blanchi sous les armes, les cris séditieux du tribun, tout concourt à préparer une explosion terrible.

APPIUS.

Sors. Tremble pour toi, si tu le veux ; aies des craintes sur moi-même, j'y consens. Quant à moi, je ne redoute rien. Sors, je vois Virginius s'avancer vers moi. Laisse-moi seul avec lui.

SCÈNE II.

APPIUS, VIRGINIUS.

APPIUS.

Eh quoi ! vous avez osé abandonner vos drapeaux ! Dans ce jour les soldats romains peuvent-ils donc, suivant leurs caprices, quitter le camp ou y rester ?

VIRGINIUS.

Il y a des circonstances qui peuvent y autoriser. Cependant je n'ai point enfreint la discipline militaire , que j'ai

su respecter depuis tant d'années. J'ai demandé et obtenu une permission. Je reviens à Rome pour ma fille, vous le savez.

APPIUS.

Quelles considérations prétendez-vous faire valoir qui puissent l'emporter sur la loi ?

VIRGINIUS.

Écoutez-moi. Je suis père, hélas ! il n est que trop vrai ; et c'est comme père que je tremble. C'est en vain que j'entends les cris menaçants du peuple s'élever de toutes parts en ma faveur. Je sais que vous avez une grande puissance, que vous pouvez décider par la force une entreprise douteuse. Je sais que je puis précipiter Rome dans un abîme de maux, sans peut-être arracher ma fille de vos mains. Appius, épargnez donc les menaces, puisque je sais que vous pouvez me nuire ; mais réfléchissez, réfléchissez bien qu'en même temps vous vous exposez aux plus grands périls.

APPIUS.

Est-ce par des prières ou des menaces que vous prétendez m'émouvoir ? Suis-je donc ici absolu, seul arbitre des jugements ? Puis-je enlever une fille à son père ? Je dois au contraire, au péril de ma vie, la lui conserver, et je le ferai. Mais si elle n'est pas née votre fille, que peuvent sur moi vos prières? La haine, que vous déguisez mal, je sais qui vous l'a inspirée. Icilius vous a aigri par d'infâmes soupçons ; lui qui par la calomnie ouvre la carrière à son ambition. Pouvez-vous ajouter foi à un tel imposteur? Quoi, vous! le meilleur des citoyens, avez-vous choisi le plus scélérat des tribuns? Voulez-vous perdre votre fille avec lui? La ruine d'Icilius est certaine, et il

n'obtiendra pas même la mort glorieuse qu'il désire. Il conspire contre Rome, il cache ses horribles projets; il nous appelle tyrans, mais il cache dans son cœur la pensée d'une tyrannie bien plus cruelle. Il veut faire massacrer les sénateurs, réduire le peuple au plus dur esclavage, et le traître ne parle que de liberté! Le poison est d'autant plus dangereux, qu'il sait le présenter d'une manière plus séduisante. Déjà on a levé l'étendard de la révolte, et Icilius est à la tête des rebelles. J'opposerai la force à la force, l'adresse à l'infâme trahison : tout est prévu. Il ne vous a pas révélé tous ses projets; il ne vous a pas dit qu'il voulait se servir de vous pour voiler et pour exécuter ses complots, sans vous faire partager les dépouilles. Il sait que Rome ne vous est pas moins chère que votre fille. Voilà pourquoi il se montre le seul défenseur de Virginie; mais le traître se rit de vous avec ses complices. Il ne se cache qu'à vous seul, mais à eux il se montre à découvert, il se déclare l'oppresseur de Rome.

VIRGINIUS.

Les enfants sont enlevés aux mères tremblantes, aux pères qui ont répandu pour la patrie le plus pur de leur sang; les magistrats sont plus redoutables pour nous que les ennemis de Rome : comment pouvons-nous craindre d'autres tyrans?

APPIUS.

Icilius, je le sais, ose m'accuser d'un fol amour. Mais quelle preuve en donne-t-il? Son audace effrénée, les clameurs du peuple, ma trop grande patience, voilà ces preuves. Marcus est mon client; il redemande son esclave, donc je suis épris de Virginie, je veux l'enlever. Pouvez-vous ajouter foi à de pareils discours?

VIRGINIUS.

Icilius est-il le seul qui le dise? D'autres l'affirment aussi.

APPIUS.

Peut-être Virginie, séduite par lui?

VIRGINIUS.

Que dirai-je de plus? J'ai trop de preuves, que la honte encore plus que l'indignation m'empêche de rapporter. Je n'en donnerai qu'une seule. Vous cherchez à vous disculper devant moi.

APPIUS.

Vous avez donc résolu de vous unir avec les rebelles?

VIRGINIUS.

J'ai résolu de conserver ma fille, ou de mourir.

APPIUS.

Je vous aime; je voudrais vous sauver.

VIRGINIUS.

Et pourquoi m'aimez-vous?

APPIUS.

Rome a besoin de votre courage. Ah! laissez Icilius se perdre seul, lui seul mérite la mort. Vous, vous êtes digne de vivre pour....

VIRGINIUS.

J'entends, vous me croyez digne d'être votre esclave.

APPIUS.

Je vous crois le plus grand des Romains, ou du moins leur égal. Je vous le prouverai à votre retour au camp; je veux vous élever aux premiers grades, et...

VIRGINIUS.

Prétendez-vous m'avilir par ce moyen? J'obtiendrais de la faveur d'Appius ce qui est dû à ma vertu! Quel

crime ai-je commis pour mériter votre faveur? Dans le camp même toute idée d'honneur est perdue. Rome ne l'ignore pas, l'ennemi lui-même le sait; l'ennemi, qui peut se vanter, pour la première fois, d'avoir blessé des Romains qui fuyaient devant lui. Il est vrai que les honorables blessures que vous pouvez voir sur ma poitrine, les blessures que les mères romaines admiraient jadis dans leurs enfants, sont, aujourd'hui que l'on combat pour vous, des taches de honte ineffaçables. J'ai juré fidélité à Rome. Vos discours sont dictés par l'artifice, mes réponses sont courageuses. Je suis soldat, père et citoyen; je me tais sur nos autres maux. Puisque Rome les souffre, je les supporte aussi. Mais ma fille....

APPIUS.

Ce n'est point moi qui excite Marcus dans sa poursuite, quoiqu'on se plaise à le répandre. Peut-être pourrais-je l'en détourner. Je suis touché de vos malheurs. Peut-être sans aucun danger, sans exciter aucun tumulte, pourrais-je vous rendre votre fille, si vous lui étiez véritablement attaché. Mais vous avez soif de sang; vous voulez absolument qu'elle soit épouse d'Icilius, et envelopper vous et votre fille dans les malheurs qui menacent un traître.

VIRGINIUS.

Quoi! vous pouvez.... me la rendre?....

APPIUS.

Si vous l'enlevez à Icilius.

VIRGINIUS.

Je la lui ai promise avec serment.

APPIUS.

Aujourd'hui même sa mort vous dégagera de ce serment. Allez; il faut vous résoudre sans délai. Votre fille

vous reste si vous rejetez Icilius; mais Virginie épouse d'Icilius doit périr avec lui.

VIRGINIUS.

Père infortuné!.. à quoi suis-je réduit?...

SCÈNE III.

APPIUS seul.

Ah! Virginius a l'âme trop romaine. Appius lui-même pourrait trembler si Rome renfermait beaucoup de citoyens aussi courageux. Mais deux hommes seuls sont dignes de mon courroux. Le premier est père et blanchi sous les armes : il sera difficile de le perdre; le second périra victime du tumulte qu'il aura excité. Il faut par l'artifice rendre vaine sa première fureur, et.... Mais que vois-je? la mère et la fille s'avancent en larmes au milieu du peuple ému? Il faut les séduire ou les atterrer.

SCÈNE IV.

APPIUS, NUMITORIA, VIRGINIE.

APPIUS.

Pendant le court espace de temps qui vous reste, croyez-moi, séparez-vous de ce cortége inutile, qui peut vous nuire, et non vous servir. Je ne suis point juge maintenant. Approchez, Virginie, écoutez-moi. Peut-être me verrez-vous ici d'un autre œil.

VIRGINIE.

Avez-vous parlé à mon père?

NUMITORIA.

Vous repentiriez-vous? La crainte vous aurait-elle ramené à des sentiments plus doux?

APPIUS.

La crainte!... Moi!.., La pitié seule me les a inspirés. Écoutez-moi; et mes discours vont vous prouver que je ne connais pas la crainte. Virginie, je vous aime, je vous le répète. Aucune puissance ne peut vous soustraire à mon amour, et mille raisons doivent vous parler en ma faveur.

VIRGINIE.

Est-ce ainsi que vous êtes changé? O ma mère! fuyons.

APPIUS.

Arrêtez. Écoutez-moi. Êtes-vous donc tellement aveuglée sur Icilius? Est-ce sa téméraire audace qui vous plaît? Osé-je donc moins que lui? Est-ce le rang? Quand il redeviendrait tribun, serait-il donc mon égal? Est-ce son cœur libre, ses sentiments élevés? Mon âme est-elle donc moins élevée, moins libre que la sienne? Moi, qui ai su le réduire à l'obéissance, lui et ses pareils, aujourd'hui esclaves de mes volontés?...

NUMITORIA.

Osez-vous vous démasquer ainsi?...

APPIUS.

J'ai tant fait, il me reste si peu à faire, que je puis l'oser sans péril. Avez-vous donc oublié quelle est ma puissance? Avez-vous oublié que je puis disposer de l'armée entière, et même de Marcus?... Consentez à rejeter Icilius, et la poursuite de mon client cesse à l'instant même.

VIRGINIE.

Moi, l'abandonner!... Ah! plutôt...

NUMITORIA.

Ah! coupable audace... Scélérat...

APPIUS.

Croyez-vous qu'Icilius vous aime autant que moi? Les vaines idées de liberté, le tribunat, la guerre civile, voilà ce qu'aime Icilius. Longtemps il garda le silence. Aujourd'hui l'insensé vous regarde comme un moyen de parvenir à son but. C'est l'ambition et non l'amour qui le fait parler. Pensez à tous les dangers que je cours dans cette entreprise, et calculez quel est l'excès de mes feux. Puissance, réputation, ma vie même, je risque tout pour vous; je suis prêt à tout sacrifier à mon amour! Et Icilius espère parvenir à tout avec le sien!

VIRGINIE.

Arrêtez : vous ne pouvez vous élever ni avilir Icilius en le comparant à vous. La comparaison ne peut être longue: il a toutes les vertus que vous n'avez pas; vous ne pouvez avoir aucune des siennes. Je l'aime autant que je vous abhorre. Vous parlez d'amour! vous osez donner ce nom à vos infâmes et criminels désirs! Avez-vous jamais pensé à me demander pour épouse! Avez-vous jamais pu croire que j'y consentisse?...

APPIUS.

Un jour peut-être...

VIRGINIE.

Ne croyez pas que jamais...

NUMITORIA.

Vous espériez vous jouer de nous? O rage!

VIRGINIE.

Infâme! jamais vous ne pourrez me soumettre...

APPIUS.

Il suffit. Bientôt vous serez soumise à mon pouvoir, et le sang de votre amant sera répandu.

VIRGINIE.

O ciel !

APPIUS.

Oui, de votre amant, de votre père...

NUMITORIA.

Ah ! cruel !

VIRGINIE.

De mon père !...

APPIUS.

De tous les deux. Au premier ordre, ceux qui me déplaisent tombent. Dans le camp, Siccius vous a montré ce que je puis. Dans une heure, je donnerai le signal aux licteurs.

VIRGINIE.

Icilius !... Dans une heure !... Appius, par pitié !... mon amant !... mon père !...

NUMITORIA.

Un seul de tes ordres suffirait pour perdre deux Romains si courageux !... Croyez-vous donc être tellement affermi sur le trône ?

APPIUS.

Et quand bien même ma puissance tomberait avec moi, ma chute rappellerait-elle à la vie Icilius et Virginius ?

VIRGINIE.

Vous me faites trembler...

NUMITORIA.

Ah !... écoutez-moi. Arrêtez, je vous conjure...

APPIUS.

Un seul mot de votre fille peut les sauver tous les deux.

VIRGINIE.

Appius.... suspends pour aujourd'hui le coup... je t'en conjure... Pendant ce temps, je pourrai abandonner toute idée d'hymen... Qu'Icilius vive, qu'il ne soit pas mon époux; je tâcherai d'arracher son image de mon cœur. Toute mon espérance fut d'être à lui; je cesserai d'y penser... Un jour... peut-être... le temps... que puis-je de plus? Ah! sauvez Icilius; je tombe à tes pieds. — Mais que fais-je?... qu'ai-je-dit? Le temps ne pourra que te rendre plus odieux et Icilius plus cher. Je ne crains rien. Nous sommes Romains : mon amant et mon père ne voudraient pas conserver une vie rachetée par leur déshonneur. Après leur mort, je n'ai plus rien à perdre... Ma mère, quand il en sera temps, n'armerez-vous pas vous-même mon bras?...

NUMITORIA.

O ma fille!... viens... Il existe des dieux vengeurs de l'innocence opprimée. Espérons en eux. Suis-moi.

VIRGINIE.

Ah! aidez-moi, ma mère; je puis à peine me soutenir.

SCÈNE V.

APPIUS seul.

On me résiste encore! Un nouvel obstacle ne fait qu'accroître mes désirs. Une beauté plébéienne aurait à peine allumé en moi un feu passager, aujourd'hui Rome entière veut me l'enlever; elle excite en mon cœur une passion

terrible. Jamais la toute-puissance ne me fut plus nécessaire. — Mais la sixième heure approche. Voyons si tout est prêt pour apprendre à cette vile populace que les destins de Rome ne dépendent plus d'elle, mais de moi seul.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIUS, ICILIUS, SUITE.

VIRGINIUS.

L'heure fatale approche. Icilius, voyez-vous les armes que l'on apporte de toutes parts dans le Forum?

ICILIUS.

Je vois autour de moi des amis en petit nombre, mais d'un courage éprouvé.... Peut-être...

VIRGINIUS.

Vous fiez-vous à eux?

ICILIUS.

Je ne me fie qu'en moi.

VIRGINIUS.

Et vous devez compter sur moi comme sur vous-même. Je me suis rendu dans ce lieu avant l'heure prescrite; j'étais certain de vous y trouver. Souffrez qu'en peu de mots je vous demande une explication. Quand les décemvirs seront tombés sous nos coups, répondez, quel titre dois-je vous donner? quel sera votre état, votre rang dans Rome?

ICILIUS.

Je serai Romain, citoyen et libre; je serai l'égal de tous les Romains, soumis aux lois seules, et plus grand que les rois. Vous avez pu concevoir sur moi un doute horrible, mais il ne m'offense pas. Ce vil soupçon n'aurait jamais pu s'élever dans votre cœur si Appius ne l'y avait fait naître.

VIRGINIUS.

O temps affreux! l'homme puissant ne rougit donc pas d'employer la ruse avec le faible. Je ne l'avais pas cru... mais Appius savait si bien colorer ses discours... Qu'importe! quand même j'aurais pu le croire, un seul de vos regards me prouverait plutôt la vérité que tous les serments d'Appius. Ah! le monstre! Je le jure... jamais je ne vous abandonnerai; vous pouvez compter sur moi comme sur votre courage et sur votre glaive.

ICILIUS.

Et moi, je vous crois; je n'ai confiance qu'en vous, et non dans ceux qui m'ont suivi, quoique dans leur indignation ils aient juré fidélité à Rome et a moi. La crainte, la calomnie et l'or peuvent me les enlever; ce sont-là les armes d'Appius; elles sont inconnues aux vrais braves, mais leur effet n'est que trop certain. Maintenant quelque chose qui arrive, si Appius persévère dans son criminel projet, il périra. Il commence à craindre; il l'a montré en essayant de vous séduire. Il se fie à la stupeur du peuple avili : il n'a que trop raison. Appius abattu, il reste encore neuf tyrans, bien moins redoutables et séparés. Les deux armées, toutes les forces de Rome sont en leur pouvoir. Ainsi, la liberté qu'un petit nombre désire, dont vous seul êtes digne, est encore incertaine. Dans

ce moment la vengeance seule me paraît assurée. Je vois tous les dangers de notre entreprise, et je veux les affronter.

VIRGINIUS.

Ah! Romain magnanime! dans ce jour Rome doit périr ou renaître avec vous. Cédez seulement à ma vieillesse l'honneur de donner le signal; que ce soit moi seul qui décide l'instant et la manière de frapper. Votre glaive sera prêt, et vos regards seront attachés sur les miens. Commençons par examiner les dispositions du peuple assemblé. Pour que nos coups soient plus assurés, nous devons peut-être d'abord employer la douceur. Ah! je vous en conjure, dans cette haute entreprise, ne faites que suivre mon exemple.

ICILIUS.

Vous êtes Romain et père. Donnez le signal, et je serai toujours prêt à frapper.

VIRGINIUS.

Allez, vous devez accompagner ma femme et ma fille. Ayez soin de répandre quelques-uns de vos braves parmi le peuple. Il sera mieux qu'Appius, en arrivant, me trouve seul : je veux encore lui parler; ensuite je me placerai près du tyran. Je vous attends ici. En revenant, ne montrez pas trop d'audace. Mettez encore, pour quelques instants, un frein à votre fureur; bientôt vous pourrez vous y livrer tout entier.

SCÈNE II.

VIRGINIUS seul.

O ma fille !... ô Rome !... Désormais je ne redoute plus que le courage trop bouillant d'Icilius.

SCÈNE III.

APPIUS, VIRGINIUS.

APPIUS.

Parlez; êtes-vous enfin décidé?

VIRGINIUS.

Dès longtemps ma résolution est prise.

APPIUS.

Est-ce celle qu'un père devait prendre?

VIRGINIUS.

C'est celle d'un père et d'un Romain.

APPIUS.

Vous avez donc rompu avec Icilius ?

VIRGINIUS.

Trois nœuds indissolubles m'attachent à lui.

APPIUS.

Ces nœuds...

VIRGINIUS.

Sont le sang, l'amitié et la vertu.

APPIUS.

Perfide! Eh bien! le sang coulera pour les rendre éternels.

VIRGINIUS.

Je suis prêt à les cimenter par le sang. Je sais que ce n'est pas en vain qu'on vous résiste ; j'ai entendu la sentence, et je suis prêt à mourir avant de me voir enlever ma fille. Un jour les dieux se chargeront de me venger, du moins je l'espère.

APPIUS.

Voyez les légions armées qui m'entourent; ce sont là les dieux d'Appius. Je sais que vous avez fait des amas d'armes, que vous vous croyez en force; mais les lois sont pour moi, et vous n'avez pour vous que le crime et la licence. La défaite même serait glorieuse pour moi; la victoire vous couvrirait d'opprobre. Mais vous vaincrez; déjà ce peuple altier se porte en foule au Forum; il est votre espoir. Toutes les fois qu'il le veut, il est le maître. J'aperçois Virginie éplorée; sa mere la suit en poussant des gémissements. Ses cheveux sont épars; ses vêtements déchirés. Entendez-vous ces cris; l'air retentit d'affreux hurlements. Qui sait combien de braves traîne à sa suite le redoutable Icilius.

SCÈNE IV.

NUMITORIA, VIRGINIE, APPIUS, VIRGINIUS, MARCUS, PEUPLE, LICTEURS.

NUMITORIA.

O trahison !

LE PEUPLE.

O jour terrible !

VIRGINIE.

O mon père ! vous vivez au moins ; vous vivez. Ah ! vous ne savez pas.... Icilius.... Hélas !

VIRGINIUS.

Parlez ; que lui est-il arrivé ? Je ne le vois pas.

NUMITORIA.

Il expire.

VIRGINIUS.

Dieux ! qu'entends-je ?

APPIUS.

Quel est donc le téméraire qui pour servir Rome a osé frapper un coupable sans attendre qu'il fût condamné par la juste rigueur des lois ?

NUMITORIA.

Perfide ! oses-tu dissimuler ainsi ? Icilius venait avec nous au Forum, se fiant à son seul courage. Tout à coup ceux qu'il croyait lui être dévoués se présentent devant lui dans une attitude menaçante. On distinguait Arons, Faustus, Cesonius et plusieurs autres les armes à la main. Arons s'écrie : « Tu es un traître ! » Tous paraissent transportés de rage ; ils frémissent, tirent le glaive et attaquent en même temps Icilius. Alors, plus prompt à frapper qu'à répondre, il fait face à tous. Arons tombe le premier ; ceux qui ont l'audace d'approcher éprouvent le même sort. Les plus lâches crient de loin au peuple étonné : « Romains ! Icilius est un traître ! il veut se faire « roi de Rome ! » A peine ce mot est-il prononcé qu'Icilius est assailli de tous côtés par le peuple : sa mort devient inévitable.

VIRGINIUS.

Quelle fin pour un Romain aussi magnanime !

NUMITORIA.

Mais les glaives ne peuvent l'atteindre. Il tourne contre lui son propre fer, et meurt en s'écriant : « Non, non, « je ne veux point régner; non, je ne veux point être « esclave; que mon épouse apprenne de moi à mourir « libre ! »

VIRGINIE.

Ah ! je ne l'ai que trop entendu ! Ah, malheureuse !... Époux chéri... je te suivrai... J'ai vu ta main plonger trois fois le fer dans ton sein... J'ai voulu m'en emparer, de ce fer,... mais en vain...

NUMITORIA.

Le peuple l'a arrachée à cet horrible spectacle, et l'a entraînée jusqu'en ces lieux.

VIRGINIUS.

Romains, Icilius n'est plus !... Appius règne déjà !

APPIUS.

Romains, Icilius est tombé sous ses propres coups et sous ceux de ses complices. Il se connaissait, il a voulu effacer par sa mort une vie criminelle; il est mort en Romain, mais il n'a pas vécu en citoyen. Je ne voulais pas punir le traître, il vous était trop cher; mais le temps, qui dévoile tout, a déchiré le fatal bandeau qui couvrait vos yeux. Si j'avais ordonné la mort d'Icilius, vous m'auriez appelé tyran, et pourtant Icilius avait mérité la mort, même aux yeux de ses complices.

VIRGINIUS.

Tu ne trompes personne; non, arrête. Chacun voit en toi l'auteur de cette horrible vengeance; Icilius n'est plus, ta cause criminelle a remporté la victoire. Poursuis, Appius; fais entendre la sentence; mais pourquoi la de-

mander? Ces troupes de soldats et le silence de Rome tremblante ne l'annoncent-ils pas?

APPIUS.

Perfide! eh quoi! après avoir en vain tenté de vous révolter, si vos complices vous ont trahis, vous m'en accusez! Des traîtres ont trahi des traîtres : qui peut s'en étonner? — Romains, véritables Romains, c'est à vous que je m'adresse. Vous voyez le Forum rempli de soldats, mais ils y sont pour la sûreté de Rome : qui oserait s'opposer à votre volonté? Ce ne serait pas moi; mais j'emploierai ces soldats contre le petit nombre des séditieux, pour assurer la majesté romaine, que vous m'avez confiée. Tous les traîtres sont-ils tombés avec Icilius? Holà, licteurs; que Virginius soit retenu parmi vous, jusque après le jugement : il est venu ici dans des intentions criminelles; qu'il expose ses raisons, mais qu'on l'empêche d'employer la violence.

NUMITORIA.

O tourment!

VIRGINIE.

Ah, malheureuse! mon père aussi!....

VIRGINIUS.

Il est vrai, je suis un traître, je suis le père de Virginie; Icilius fut un traître, il était son époux; ils seront des traîtres, tous ceux qui refuseront de te prostituer leurs femmes ou leurs filles. Eh quoi! n'êtes-vous pas encore assez convaincus de son coupable amour? Romains, malgré mon innocence, laissez-moi traîner au supplice avec Icilius, avec mille autres; mais au moins sauvez l'honneur de ma fille : j'aime mieux mourir que de la voir tomber entre ses mains. Je ne vous implore pas pour moi;

ce n'est pas pour moi que je tremble, c'est pour elle seule que vous voyez couler mes larmes.

NUMITORIA.

Et nos larmes ne font-elles pas couler les vôtres? O pères! apprenez par notre exemple le sort qui vous est réservé... O cœurs insensibles!... vous vous taisez.... Mères, écoutez-moi donc; ô vous qui seules aimez véritablement les enfants que vous avez conçus dans votre sein, nourris de votre lait, ô mères! c'est un trop grand malheur de donner le jour à des enfants. Désormais, si leur honneur, si le vôtre vous est cher, plongez-leur un couteau dans le cœur, le jour même de leur naissance.

APPIUS.

Vous l'entendez, Romains, quel est son amour maternel; vous l'entendez! Qui de vous maintenant ne voit pas qu'elle n'est point mère de Virginie, et que Virginius a été trompé par elle? Vous avez demandé, et avec raison, que Virginius fût présent aux débats; le voilà, il est là, mais son retour peut-il m'empêcher de rendre la justice? J'ai examiné Marcus et les témoins, ils s'accordent tous dans leurs assertions; le droit de Marcus est certain : je le jure à Rome, cette fausse mère est elle-même tellement confondue par les preuves, qu'elle cherche maintenant à gagner sa cause en soulevant le peuple. Il m'en coûte de dessiller les yeux d'un malheureux qui croit qu'on lui enlève sa fille, et pourtant je le dois. Marcus, Virginie est à vous; il n'est point de considérations qui puissent vous priver de votre esclave.

NUMITORIA.

Ah! prononça-t-on jamais un pareil jugement? Mais personne ne m'écoute!

VIRGINIE.

Ma mère, voyez les haches levées sur la tête de mon père! il ne peut rien entreprendre pour moi, à peine peut-il parler, et hélas! c'est en vain. Donnez-moi le poignard, vous l'avez, vous me l'avez promis! On m'a enlevé mon époux, attendez-vous encore qu'on m'enlève mon honneur?

VIRGINIUS.

O vil troupeau de lâches esclaves! la terreur a-t-elle donc tant d'empire sur vous? L'amour de la vie vous fait-il donc oublier votre honneur, vos enfants, tout enfin? J'entends bien un sourd murmure d'indignation, mais aucun n'ose agir. Ah, peuple avili! chacun de vous puisse-t-il éprouver un sort semblable au mien! puisse-t-il être plus malheureux encore! Privés successivement de vos biens, de votre liberté, de vos enfants, de vos femmes, de vos armes, puisse le tyran, dans un jour de carnage, vous arracher aussi cette horrible vie que vous conservez aujourd'hui pour souffrir toutes ces horreurs!

APPIUS.

Rome murmure, il est vrai, mais c'est toi seul qui la fait murmurer; qu'on garde désormais le silence. Licteurs, livrez à l'instant l'esclave à son maître; ne soyez point arrêtés par les plaintes séditieuses d'une fausse mère: qu'on arrache de ses bras cette fille qui n'est pas la sienne.

NUMITORIA.

Il faudra auparavant m'arracher la vie.

VIRGINIE.

O ma mère!

LE PEUPLE.

O quelle journée!

VIRGINIUS.

Appius, arrêtez un seul moment, écoutez-moi, ah ! je vous en conjure, arrêtez. J'ai élevé cette fille comme mon enfant, jusqu'ici je l'aimai plus que moi-même; si Numitoria m'a trompée, je ne suis point complice de cette imposture.

NUMITORIA.

Dieux ! qu'entends-je? Tu peux à ce point avilir ton épouse ! combien tes discours sont différents !....

VIRGINIE.

O mon père, avez-vous changé à ce point ! Ne me croyez-vous plus votre fille.... ah, malheureuse !

VIRGINIUS.

Quels que soient mes sentiments sur toi, je te chéris autant que le meilleur père puisse chérir sa fille. Appius, permettez qu'une fois, une seule fois encore avant de la perdre pour toujours, je la presse sur mon sein. Vous le voyez, tout mon orgueil est abattu ; j'adore en vous la majesté de Rome, les lois, les dieux mêmes; mais puis-je en un seul instant me dépouiller de l'amour paternel qui fit mon bonheur pendant si longtemps ?

APPIUS.

Me préserve le ciel de me montrer cruel jusqu'à vous faire un crime de pareils sentiments. Vous êtes rentré en vous-même, vous me parlez comme vous le devez; je vais vous répondre comme je le dois : Licteurs, qu'il soit libre à l'instant.

VIRGINIUS.

O ma fille ! viens sur le sein de ton père; ma fille, il m'est doux de te donner encore une fois ce nom... une

seule fois. — Reçois pour dernier gage de mon amour... reçois la liberté et la mort.

VIRGINIE.

O mon père! oui, vous êtes mon père.

NUMITORIA.

O ciel! ma fille....

APPIUS.

Qu'as-tu fait?.... Licteurs à l'instant....

VIRGINIUS.

Par ce sang innocent je dévoue ta tête aux dieux infernaux.

LE PEUPLE.

O spectacle terrible! Appius est un tyran....

VIRGINIUS.

Romains, écoutez-vous maintenant votre juste courroux? Il est tardif : il ne peut rendre la vie à ma fille.

LE PEUPLE.

Appius est un tyran! qu'il meure!

APPIUS.

Mort aux parricides et aux rebelles (1).

(1) Appius, à la tête de ses partisans, se prépare à repousser Virginius et le peuple. Le rideau tombe. On entend un grand tumulte et le cliquetis des armes.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE VIRGINIE.

Un tyran devient éperdûment amoureux de la fille d'un plébéien. Après avoir tenté vainement tous les moyens de la séduire, il emploie pour s'en emparer une ruse infâme, pendant que le père combat pour la défense de l'État. Celui-ci, instruit à temps du malheur de sa fille, arrive, s'efforce de la soustraire à l'homme puissant dont elle est aimée. Voyant enfin que ses réclamations sont inutiles, qu'elle va être livrée au déshonneur, il l'immole plutôt que de souffrir qu'elle vive dans l'infamie. Voilà un événement qui peut arriver dans tous les pays, sous tous les gouvernements. Les sentiments qui animent l'homme en société, quelles que soient ses mœurs et ses lois, suffisent pour le rendre vraisemblable. C'est donc à tort que tous les historiens, et après eux tous les poëtes qui ont traité le sujet de Virginie, ont regardé cet acte de désespoir d'un père qui tue sa fille comme un acte de patriotisme comparable à ceux de Timoléon, qui fait égorger son frère, de Brutus le consul, qui condamne ses deux fils, et de l'autre Brutus, qui,

selon quelques historiens, assassine son père en assassinant César. Avec la même légèreté qui préside aux jugements que l'on porte sur les motifs des actions des hommes, on a jugé le trait par son résultat, qui fut une révolution, et l'on n'a pas réfléchi sur sa cause, presque indépendante de la politique.

Plusieurs poëtes tragiques ont traité le sujet de Virginie ; presque tous ont échoué. Campistron n'a oublié que d'introduire Virginius dans son drame. M. de Laharpe a conservé le coloris romain ; sa pièce est fortement écrite, et renferme de belles tirades ; elle a obtenu du succès, et a été remise deux fois au théâtre. Cependant, la conspiration des sénateurs qui a fourni une scène fort belle au premier acte, et que l'on oublie ensuite depuis le commencement du second jusqu'à la fin du cinquième, ne produit pas assez d'effet.

Je ne parlerai pas d'une Virginie imprimée de M. Leblanc. Il a fait d'Appius un Lovelace, de Virginie une Clarisse. Il a, je crois, eu raison de ne pas risquer son roman au théâtre. Enfin, M. Doigny a fait jouer une Virginie en trois actes, au commencement de la révolution.

Alfieri a mieux réussi que les poëtes français. Il regardait le sujet de Virginie *comme le plus noble, le plus sublime, le plus terrible, le plus touchant, le plus facile à traiter*. M. de Laharpe, au contraire, pensait que ce sujet était aride, presque impra-

ticable, et qu'il n'offrait qu'un dénoûment superbe. La manière de voir différente de ces deux poëtes a dû influer sur leurs ouvrages. Voilà peut-être pourquoi M. de Laharpe a obtenu moins de succès qu'Alfieri.

Le premier acte de l'auteur italien est bien dessiné; son exposition est très-heureuse et se fait naturellement. L'action s'engage même si fortement dans les deux premiers actes, que l'auteur est obligé de faiblir un peu au troisième. Alfieri pense que sa pièce n'a point de quatrième acte, *et que des vers en tiennent la place*. Cependant, la scène entre Appius et Virginius est belle; elle avance l'action, puisqu'elle instruit Virginius des intentions d'Appius.

Dans le cinquième acte de la tragédie de M. de Laharpe on voit avec peine Virginie égorgée aux yeux de son amant, qui ne peut la sauver ni même la défendre.

Alfieri en faisant périr Icilius au commencement de son cinquième acte a évité cet écueil. Virginie, qui vient de voir massacrer son amant sous ses yeux, ne désire, ne peut plus désirer que la mort; elle l'appelle à grands cris; elle n'a plus rien qui l'attache à la vie; il ne lui reste plus aucun espoir de bonheur. Virginius en lui plongeant le fer dans le sein termine ses maux, et la soustrait à l'infamie. Sa mort émeut le spectateur, mais ne lui

laisse pas une impression aussi déchirante, parce qu'ayant tout perdu, la vie devient pour elle un fardeau insupportable.

Alfieri a su tirer un grand parti du personnage de Virginius, vague et presque nul dans les autres tragédies. Il a su en profiter pour opposer à un tribun fougueux et irrité un so dat blanchi sous les drapeaux, accoutumé par la discipline militaire à se soumettre aux lois et aux magistrats, et qui ne se résout à employer la violence qu'après avoir épuisé en vain toutes les autres ressources.

Icilius est un ancien tribun. Ses discours annoncent un homme qui connaît les moyens d'émouvoir et de soulever le peuple. Il présente toujours sa propre cause comme celle du peuple entier. Ses harangues sont belles et pleines d'énergie.

Dans le premier acte, Icilius fait une sortie contre l'esclavage. Le but d'Alfieri était de plaider la cause des nègres; mais il donne à Icilius des intentions plus libérales que n'en avaient les anciens. A Rome, non-seulement les patriciens, mais presque tous les plébéiens avaient des esclaves, s'en trouvaient fort bien; et l'on ne voit pas qu'aucun tribun se soit avisé de demander leur liberté.

TABLE.

Pages.

Deux mots des libraires-éditeurs sur l'auteur et sur ses Mémoires.. 1

Introduction.. 5

PREMIÈRE ÉPOQUE.

ENFANCE.

Elle embrasse neuf ans de végétation.

Chapitre premier. — Naissance et parents................. 19

Chapitre second. — Souvenirs de l'enfance................ 22

Chapitre troisième. — Premiers symptômes d'un caractère passionné.. 24

Chapitre quatrième. — Développement du caractère, indiqué par divers petits événements........................ 27

Chapitre cinquième. — Dernière anecdote de l'enfance..... 31

SECONDE ÉPOQUE.

ADOLESCENCE,

Qui embrasse huit ans d'éducation infructueuse.

Chapitre premier. — Départ de la maison maternelle; entrée à l'académie de Turin. Sa description..................... 37

Pages.

CHAPITRE SECOND. — Premières études pédantesques et mal faites........ 41

CHAPITRE TROISIÈME. — Auxquels de mes parents fut confiée mon adolescence à Turin........ 44

CHAPITRE QUATRIÈME — Continuation de mes prétendues études........ 47

CHAPITRE CINQUIÈME. — Différents faits peu importants, dans le genre du chapitre précédent........ 51

CHAPITRE SIXIÈME. — Faiblesse de mon tempérament. Maladies continuelles. Incapacité pour tout exercice, et surtout pour la danse; et pourquoi........ 56

CHAPITRE SEPTIÈME. — Mort de mon oncle paternel. Je deviens libre pour la première fois. J'entre au premier appartement de l'académie........ 61

CHAPITRE HUITIÈME. — Oisiveté totale. J'éprouve des contrariétés, que je supporte avec patience........ 66

CHAPITRE NEUVIÈME. — Mariage de ma sœur. Mon premier cheval........ 68

CHAPITRE DIXIÈME. — Premières amourettes. Premiers petits voyages. Entrée dans les troupes........ 71

TROISIÈME ÉPOQUE.

JEUNESSE,

Qui embrasse environ dix ans de voyages et de déréglements.

CHAPITRE PREMIER. — Premier voyage : Milan, Florence et Rome........ 75

CHAPITRE SECOND. — Continuation des voyages. Je m'affranchis de mon gouverneur........ 81

CHAPITRE TROISIÈME. — Continuation de mes voyages. Ma première avarice........ 86

CHAPITRE QUATRIÈME. — Je finis mon voyage d'Italie, et j'arrive pour la première fois à Paris........ 91

CHAPITRE CINQUIÈME. — Mon premier séjour à Paris. 96

Pages.

CHAPITRE SIXIÈME. — Voyage en Angleterre et en Hollande. — Mes premières amours........................ 99

CHAPITRE SEPTIÈME. — De retour dans ma patrie, je m'adonne aux études philosophiques........................ 106

CHAPITRE HUITIÈME. — Second voyage en Allemagne, en Danemark et en Suède........................ 110

CHAPITRE NEUVIÈME. — Continuation de mes voyages en Russie, en Prusse, à Spa, en Hollande et en Angleterre, pour la seconde fois........................ 116

CHAPITRE DIXIÈME. — Je deviens amoureux pour la seconde fois. 121

CHAPITRE ONZIÈME. — Je suis détrompé d'une manière horrible........................ 132

CHAPITRE DOUZIÈME. — Je reprends mes voyages. Je retourne en Hollande et en France. Je vais en Espagne et en Portugal, et de là en Piémont........................ 138

CHAPITRE TREIZIÈME. — Je deviens amoureux pour la troisième fois. — Mes premiers essais en poésie........................ 148

CHAPITRE QUATORZIÈME. — Maladie et guérison........................ 153

CHAPITRE QUINZIÈME. — Je redeviens libre........................ 157

QUATRIÈME ÉPOQUE.

VIRILITÉ.

Elle embrasse plus de trente ans de compositions, de traductions et d'études nouvelles.

CHAPITRE PREMIER. — Mes deux premières tragédies, *Philippe* et *Polynice*, conçues et écrites en prose française. Déluge de poésie détestable........................ 163

CHAPITRE SECOND. — Je reprends un instituteur, et je me remets à expliquer *Horace*. Premier voyage littéraire en Toscane........................ 173

CHAPITRE TROISIÈME. — Je m'obstine à me livrer aux études les plus ingrates........................ 177

CHAPITRE QUATRIÈME. — Second voyage littéraire en Toscane.

Pages.

Je me lie d'amitié avec Grandellini. Ouvrages commencés à Sienne........ 180

CHAPITRE CINQUIÈME. — J'aime enfin d'un noble et véritable amour, et pour la vie........ 185

CHAPITRE SIXIÈME. — Donation de tous mes biens à ma sœur. Mon second accès d'avarice........ 189

CHAPITRE SEPTIÈME. — Je continue avec la plus grande chaleur mes travaux littéraires à Florence........ 197

CHAPITRE HUITIÈME. — Événement qui m'a fait revoir Naples et qui me fixe à Rome........ 200

CHAPITRE NEUVIÈME. — Je reprends vivement mes travaux à Rome. J'achève mes quatorze premières tragédies........ 205

CHAPITRE DIXIÈME. — Représentation de mon *Antigone* à Rome. J'imprime mes quatre premières tragédies. Séparation bien douloureuse. Voyage en Lombardie........ 209

CHAPITRE ONZIÈME. — Troisième voyage fait en Angleterre, seulement pour y acheter des chevaux........ 220

CHAPITRE DOUZIÈME. — Court séjour à Turin. J'assiste à une représentation de la *Virginie*........ 226

CHAPITRE TREIZIÈME. — Voyage en Alsace. Je revois mon amie. Plans de trois nouvelles tragédies. Mort de Gori........ 232

CHAPITRE QUATORZIÈME. — Séjour à Pise. J'y écris le PANÉGYRIQUE DE TRAJAN........ 237

CHAPITRE QUINZIÈME. — Deuxième voyage en Alsace, où je me fixe. Les deux BRUTUS et l'ABEL. Travail repris avec chaleur. 240

CHAPITRE SEIZIÈME. — Voyage à Paris. Je prends avec Didot des arrangements pour l'impression de mes dix-neuf tragédies, et je retourne en Alsace. Je tombe dangereusement malade à la campagne, où l'ami Caluso était venu passer l'été avec nous. 243

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. — Séjour de plus de trois ans à Paris. Édition de toutes mes tragédies. Je fais imprimer à Kehl beaucoup d'autres ouvrages........ 248

CHAPITRE DIX-HUITIÈME. — Commencement des troubles en France. Ma position, mon opinion sur les choses présentes et futures de ce royaume........ 251

CONTINUATION

DE LA

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Pages.

Avant-Propos.................................. 255

Chapitre dix-neuvième. — Quatrième voyage en Angleterre et en Hollande. Retour à Paris, où les circonstances m'obligent à me fixer.................................. 257

Chapitre vingtième. — Fuite de Paris. Nous traversons la Flandre et l'Allemagne, et nous nous fixons à Florence.... 260

Chapitre vingt et unième. — Je reprends peu à peu mes études. J'achève mes traductions. Je me loge très-agréablement à Florence et je joue la tragédie.................................. 269

Chapitre vingt-deuxième. — Je finis Misocallo, et je reprends congé des Muses par la Teleutodia.................................. 272

Chapitre vingt-troisième. — Mes occupations à la campagne. Les Français quittent la Toscane. Notre retour à Florence. J'éprouve une véritable douleur en voyant annoncer à Paris la réimpression de tous mes ouvrages de Kehl, que je n'avais jamais publiés.................................. 274

Chapitre vingt-quatrième. — Seconde invasion des Français en Toscane. Le général français veut me voir. Paix qui diminue un peu nos misères. Je fais le plan de six comédies en même temps.................................. 278

Chapitre vingt-cinquième. — J'écris mes six comédies, en prose. Je les mets en vers dans l'année suivante. Ce travail fait beaucoup de mal à ma santé. Je revois l'abbé de Caluso à Florence.................................. 282

Chapitre vingt-sixième. — Mes intentions sur mes œuvres inédites. Las, épuisé, je renonce à toute entreprise nouvelle. Plus propre à défaire qu'à faire, je termine ma quatrième époque, et à cinquante-quatre ans et demi, après vingt-huit ans de travaux continuels, je me regarde comme vieux. Enorgueilli comme un enfant d'avoir vaincu tous les obstacles pour apprendre le grec, j'invente l'ordre d'Homère, et je

Pages.
m'en crée αὐτοχειρί chevalier........................ 284
Lettre de M. l'abbé de Caluso à madame la Comtesse d'Albany, contenant des détails sur la mort de l'auteur............ 287
Pièces justificatives........................ 295

VIRGINIE,

TRAGÉDIE DU COMTE ALFIERI,

TRADUITE PAR M. PETITOT.

Avis des libraires-éditeurs........................ 303
Virginie........................ 309
Examen de *Virginie*........................ 373

FIN DE LA TABLE.

Prix des différentes éditions :

Édition filets noirs, titre et frontispice, vie d'Horace.......	10 fr.	» c.
Cartonné..	11	50
Édition filets rouges, avec les vues et les deux plans.......	15	»
Cartonné..	16	50
Édition filets rouges, avec les dix vignettes, les deux plans et le frontispice photographiés, plus les six vues photographiées, cartonné..	30	

Sur papier blanc (coquille, 20 fr.; sur papier de Chine, 20 fr.; sur papier jaune, 20 fr.; sur papier vert, 20 fr.; sur papier vert d'eau, 20 fr.; sur papier chamois, 20 fr.

VIRGILE

COMPLET, Y COMPRIS LE MORETUM, CULEX, ETC.,

Avec un Commentaire perpétuel où toutes les difficultés sont expliquées par M. F. Dübner, et orné de 27 dessins par M. Barrias. 1 fort volume.

Jusqu'à présent, les œuvres de Virgile n'avaient jamais été accompagnées d'un commentaire conçu sur le plan suivi par Jean Bond. C'est en nous conformant, dans notre édition d'Horace, à son système d'explication que nous en avons reconnu toute l'utilité, si toutefois, comme nous l'avons fait, on y tient compte des progrès de la critique. Aussi avons-nous pensé que ce serait rendre service au public amateur de bons ouvrages, que de faire paraître une édition de Virgile pareille à celle d'Horace. Nous avons chargé de ce travail M. Dübner, qui y a consacré plusieurs années. Son nom si connu dans la philologie et la critique sera pour les lecteurs une garantie de l'excellence du travail, de la clarté et de la justesse des explications, qui se présentent toutes sous la forme la plus simple. Toutes les fois cependant que l'intelligence du texte et de l'intention de l'auteur a nécessité des notions d'un ordre plus savant, provenant soit de l'histoire de l'antiquité, soit des travaux de la critique, M. Dübner les a introduites sans hésiter dans son commentaire. Mais il a su, par la netteté et la concision de ses explications, les mettre à la portée de tous les lecteurs. Il a suivi de préférence les commentateurs de l'antiquité, Servius, Probus, etc., toutes les fois qu'ils lui ont paru être dans le vrai, et il a su tirer de ces anciens auteurs plusieurs explications lumineuses, négligées ou méconnues par ses devanciers.

Ce beau travail qui, outre les œuvres complètes de Virgile, contient encore plusieurs opuscules dont quelques-uns semblent faussement attribués au poëte de Mantoue, s'adresse donc aussi bien aux jeunes écoliers qu'aux lecteurs érudits et aux amateurs des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Prix des différentes éditions :

Édition filets rouges et vignettes gravées par M. Huyot.....	12 fr.	»
Cartonné..	14	»
Édition filets rouges, vignettes imprimées sur papier de Chine.	18	»

Édition filets rouges avec vignettes photographiées. Cartonné en deux volumes.. 40 fr.

Sous presse :

Dante, Pétrarque, Rabelais, Montaigne, Racine, Boileau, La Fontaine.

BIBLIOTHÈQUE LATINE,

AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION ET AVEC LA COLLABORATION

DE M. DÉSIRÉ NISARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Cette belle *Bibliothèque des Auteurs latins* forme 27 volumes, qui tiennent lieu de plus de 200 volumes ordinaires. Publiée sous la direction de M. Désiré Nisard, elle ne laisse rien à désirer sous le rapport de la fidélité et de l'élégance. Les traductions ont été confiées à MM. Andrieux, Littré, Patin, Génin, Dureau de la Malle, Burnouf, Géruzez, Magin, Ch. Rémusat, Jacquinet, Bellaguet, Savalète, Hauréau, Damas-Hinard, Th. Baudement, etc., etc., avec notes et notices sur les auteurs.

27 volumes in-8° jésus. — Prix : 324 francs.

Cette Collection de Classiques latins, remarquable au point de vue littéraire, se recommande en outre par la clarté aussi bien que par l'élégance du style, par la fidélité de la traduction, qui, tout en reproduisant exactement le sens du texte, n'en exclut en rien l'authenticité, si importante dans un travail de cette nature.

Le succès justement mérité qu'a obtenu cette publication, non-seulement dans le corps enseignant, mais encore dans les bibliothèques publiques ou particulières, nous dispense d'en faire l'éloge. — Cette Collection est indispensable aussi bien aux professeurs qu'aux hommes de lettres ; et nous pensons, avec raison, que les savants eux-mêmes qui ont le plus lu ou retenu trouveront encore à apprendre ou à relire avec fruit dans cet immense recueil.

Pour donner une idée exacte des divers auteurs qui composent cette vaste Collection des auteurs latins, nous offrons au lecteur une minutieuse indication de chaque volume, avec le nom des traducteurs et le sommaire des sujets qu'il renferme. — Chaque volume se vend séparément. — Prix : 12 fr.

POËTES.

Plaute. Amphitryon, l'Asinaire, les Captifs, le Câble, traduits par feu M. Andrieux. Les autres pièces traduites par M. A. François. — **Térence**, par M. Alfred Magin. — **Sénèque**, Hercule fu-

rieux, Thyeste, traduits par M. Th. Savalète. Les autres pièces traduites par M. Desforges. — Notes et Notices par les traducteurs.. 1 vol.

Ovide. Les Héroïdes, les Amours, les Halieutiques, trad. par M. Th. Baudement. — L'Art d'aimer; le Remède d'amour, les Cosmétiques, trad. par M. Ch. Nisard. — Les Métamorphoses, trad. par MM. Louis Puget, Th. Guiard, Chevriau et Fouquier. — Les Fastes, trad. par M. A. Fleutelot. — Les Tristes, les Pontiques, Consolation à Livia Augusta, l'Ibis, le Noyer, les Épigrammes, traduction par M. Ch. Nisard. — Notes et Notices par les traducteurs.. 1 vol.

Virgile, trad. de M. Désiré Nisard. — **Lucrèce**, traduit par M. Chaniol. — **Valérius Flaccus**, trad. par M. Ch. Nisard. — Notes et Notices par les traducteurs.. 1 vol.

Horace, traduction nouvelle et Notice sur Horace, par M. Patin. Odes, Épodes, Chant séculaire, trad. par M. Chevriau. Satires, trad. par M. Génin. Épîtres, trad. par M. Guiard. Art poétique, par M. Aug. Nisard. — **Juvénal**, traduction nouvelle, par M. Courtaud d'Iverneresse. — **Perse**, traduit par *le même*. — **Sulpicia**, par *le même*. — **Catulle**, par M. Collet. — **Properce**, par M. Denne-Baron. — **Gallus**, par M. Louis Puget. — **Maximien**, par *le même*. — **Tibulle**, par M. Théophile Baudement. — **Phèdre**, par M. Fleutelot. — **Publius Syrus**, par M. Th. Baudement. — Notes et Notices par les traducteurs... 1 vol.

Stace, traduction par divers auteurs. Les Sylves, trad. par M. Guiard. La Thébaïde, trad. par M. Arnould. L'Achilléide, trad. par M. Wartel. — **Martial**, trad. par M. Ch. Nisard. Notes sur Martial, par M. Bréchot du Lut. — **Manilius**, traduction par Pingré, revue. — **Lucilius Junior**, traduction nouvelle. — **Rutilius**, traduction nouvelle. — **Gratius Faliscus**, traduction nouvelle, par M. Jacquot. — **Calpurnius**, trad. par M. Louis Puget. — Notes et Notices par les traducteurs.................. 1 vol.

Lucain, traduction par M. Hauréau. — **Silius Italicus**, traduit par M. Kermoysan. — **Claudien**, traduit par M. Delatour, excepté l'Enlèvement de Proserpine, traduit par M. Gérusez. — Notices sur Claudien, par M. Victor Le Clerc. — Notes et Notices par les traducteurs.. 1 vol.

PROSATEURS.

Cicéron. *Œuvres complètes*, Avant-propos. *Tome Ier.* Vie de Cicéron, par M. Th. Baudement. Vie de Cicéron, par Plutarque, traduction d'Amyot. Tableau synchronique des événements qui se rattachent à la vie de Cicéron. Tableau et analyse des lois citées dans Cicéron. Calendrier romain. Suite des consuls depuis

l'an de Rome 690 jusqu'en 711. — Rhétorique, traduction nouvelle par M. Thibaut. — De l'Invention oratoire, traduction nouvelle par M. Liez. — Les Trois Dialogues de l'Orateur traduit par M. Th. Gaillard. — Brusus ou Dialogues sur les orateurs illustres, trad. par M. Burnouf. — L'Orateur, trad. par M. Th. Savalète. — Les Topiques, dialogues sur les partitions oratoires, rad. par M. Damas-Hinard. — Des meilleurs genres d'Éloquence, traduction par M. Baillard. — Les Paradoxes, trad. par M. Lorquet. — *Tome II.* Plaidoyers et Discours ; traducteurs : MM. Burnouf, Guéroult, Paret, Baudement, Athanase Auger, Ch. Nisard, Taranne. — *Tome III.* Discours et Plaidoyers (suite), traduit par *les mêmes*, plus MM. Bellaguet. Kermoysan, Guiard. — *Tome IV.* OEuvres philosophiques, trad. par M. Lorquet. — De la Divination, trad. par M. de la Pilorgerie. — Des Lois, trad. par M. Charles de Rémusat. — Fragments des ouvrages en prose et en vers, trad. par M. Ch. Nisard. — De la Demande du consulat, trad. par M. Eusèbe Salverte. — *Tome V.* Lettres de Cicéron, traduites par MM. Defresne et Th. Savalète............ 5 vol.

Tacite. Vie de Tacite, par M. Daunou. — Tableau généalogique de la famille des Césars. Annales, traduction de M. Dureau de la Malle. Histoires, trad. par *le même.* La Germanie, trad. par M. D. Nisard. Vie d'Agricola, trad. par M. A. François. — Notes par les traducteurs.. 1 vol.

Tite-Live, traduction par MM. Le Bas, Ch. Nisard, Kermoysan, Th. Baudement, Bouteville, Magin, Paret, Leprévost, Leudière, Capelle, Bellaguet. — Notes par M. Le Bas.................. 2 vol.

Sénèque le Philosophe. De la Colère ; Consolation à Helvia, — à Polybe, — à Marcia ; de la Providence ; des Bienfaits ; Consolation du sage ; de la Brièveté de la vie ; Repos du sage ; Tranquillité de l'âme ; de la Clémence ; de la Vie heureuse, par M. Élias Regnault. — Apokolokyntose, par M. Hauréau. — Opuscules en vers, traduits par M. Baillard. Questions naturelles, par *le même.* Fragments, par *le même.* — Épîtres, par Pintrelle, traduction revue et imprimée par les soins de la Fontaine, son parent, qui en a traduit en vers toutes les citations tirées des poëtes. — Notes et Notices par les traducteurs.................................. 1 vol.

Cornélius Népos, traduction par M. Kermoysan. — **Quinte-Curce**, traduction de Vaugelas, revue. — **Justin**, traduit par M. Ch. Nisard. — **Valère-Maxime**, traduit par M. Baudement. — **Julius Obsequens**, par *le même.* — Notes et Notices par les traducteurs.. 1 vol.

Quintilien, trad. par M. Louis Baudet. — **Pline le Jeune**, traduction revue par M. de Sacy. Panégyrique de Trajan, traduction par M. Burnouf. — Notes et Notices par les traducteurs.... 1 vol.

Pétrone, traduction par M. Baillard. — **Apulée**, trad. par di-

vers : M. Aulard et M. Th. Savalète. (Ce dernier pour les Métamorphoses.) OEuvres philosophiques et diverses, par M. Aulard. L'Ane d'or, par M. Th. Savalète. — **Aulu-Gelle**, traduit par M. Jacquinet et M. Favre. — Notes et Notices par les traducteurs. 1 vol.

Caton. Économie rurale, trad. par feu Antoine. — **Varron.** De l'Agriculture, trad. par M. Wolff. — **Columelle.** De l'Agriculture, traduction revue de Saboureux de la Bonnaterie. — **Palladius**. De l'Agriculture, traduction revue *du même*............ 1 vol.

Suétone, traduction par M. Baudement. Les Écrivains de l'Histoire auguste, traduits par *le même*. — **Eutrope**, trad. par *le même*. — **Rufus**, par *le même*. — Notes et Notices par les traducteurs... 1 vol.

Macrobe, traduction par M. Mahul. — **Pomponius Méla**, traduct. par M. Huot, continuateur de *Malte-Brun*. — Notes et Notices par les traducteurs.................................... 1 vol.

Salluste. Vie de Salluste, par le président de Brosses. Conjuration de Catilina, trad. par M. Damas-Hinard. — Guerre de Jugurtha, trad. par M. Bélèze. Fragments, trad. par M. Damas-Hinard. — **Jules César**, Vie de Jules César, trad. par M. Th. Baudement. Commentaires sur la guerre des Gaules, par *le même*. Commentaires sur la guerre d'Afrique, — sur la guerre d'Alexandrie, — sur la guerre d'Espagne, par *le même*. — **Velléius Paterculus**, trad. par M. Herbet. — **Florus**, trad. par M. Th. Baudement. — Notes et Notices par les traducteurs............ 1 vol.

Tertullien, traduction par M. Louis Baudet. — **Saint Augustin**. trad. par *le même*. — Notes et Notices par le traducteur. 1 vol.

Celse, traduction par le docteur des Étangs. Notes et Notices du traducteur. — **Vitruve**, traduction de Perrault, revue par M. Baudement. Notes et Notices du traducteur. — **Frontin**, des Aqueducs, traduction de Rondelet. — **Censorin**.......... 1 vol.

Pline le Naturaliste, traduction par M. Émile Littré. Notes et Notices par le traducteur...................................... 2 vol.

Ammien Marcellin, traduction par M. Th. Savalète. — **Jornandès**, par M. G. Fournier de Moujan. — **Frontin** (les Stratagèmes). — **Végèce**. — **Modestus**............................ 1 vol.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES.

Berzélius. — **Traité de chimie minérale et végétale**, traduit par MM. *Esslinger* et *Hoefer*, sur les manuscrits inédits de l'auteur et en partie sur la cinquième et dernière édition allemande (seconde édition française).

La **Chimie minérale** forme quatre gros volumes in 8°, accom-

pagnes de planches. Tome 1 à 4. Prix.......................... 33 fr.

La Chimie végétale forme deux gros volumes. Tome 5 et 6.... 20 fr. 75

L'édition que nous avons publiée avec le concours de M. Berzélius étant épuisée, nous nous sommes adressés à l'auteur pour donner une nouvelle édition d'après la cinquième édition dont l'impression s'achève en Allemagne. Les additions et changements nombreux apportés par M. Berzélius à cet ouvrage en font un répertoire tout nouveau et infiniment plus étendu que le précédent.

M. Hoefer, auteur de plusieurs ouvrages sur la chimie, et M. Eslinger, à qui nous devons la traduction de notre première édition, dont toutes les épreuves ont été envoyées à Stockholm et corrigées par M. Berzélius, ont presque entièrement retraduit cette nouvelle édition. C'est le cours le plus complet de chimie qui existe jusqu'à présent.

Gerhardt. — Chimie organique. 4 gros vol. in-8°............ 39 fr.

Berzélius étant mort avant d'avoir pu terminer cette partie de son ouvrage, M. Gerhardt, ancien professeur de chimie à Montpellier, s'est chargé de ce travail en le mettant au courant de la science actuelle et des nouvelles découvertes faites jusqu'à ce jour.

La chimie organique forme 4 très-gros volumes in-8°, avec gravures sur bois, d'environ 50 feuilles.

La chimie organique se divise en cinq parties. La *première* contient l'*analyse organique;* la *seconde* la description des *corps organiques classés en séries naturelles*, d'après leurs métamorphoses. La *troisième partie* donne la description *des corps non séries;* la *quatrième* contient les *généralités et les développements théoriques;* enfin, la *cinquième* se compose d'un recueil de *documents* servant à la physiologie végétale et animale.

Berzélius. — Théorie des proportions chimiques, 2e édition, revue et augmentée par l'auteur. 1 vol. in-8°, contenant les tableaux des proportions chimiques. Prix................ 8 fr.

Dans cet ouvrage, indispensable à tout praticien, M. Berzélius a vérifié de nouveau chaque calcul, en recommençant ou faisant recommencer sous ses yeux chaque expérience.

Barruel. — Chimie technique appliquée aux arts et à l'industrie, à la pharmacie et à l'agriculture. 7 vol. in-8°, avec un grand nombre de gravures. Cinq volumes sont en vente. Prix de chaque volume.. 7 fr.

Cet ouvrage comprendra 7 volumes : le premier est consacré aux généralités préliminaires, à l'étude des corps non métalliques, à leurs combinaisons entre eux. Il traite des acides et de l'ammoniaque, de l'éclairage au gaz et de tout ce qui est susceptible d'application dans l'industrie, ainsi que des généralités sur les métaux et de leurs combinaisons.

Le second est consacré aux métaux alcalins et aux métaux terreux; à leurs oxydes, sulfates et sels. Fabrication de la poudre, extraction du sel; fabrication des verres, — des cristaux, — des émaux; de la chaux, des mortiers et des ciments, — du plâtre, — des aluns, — des argiles, — des poteries; — de la porcelaine, etc., etc.

Le troisième est consacré aux métaux proprement dits; à leurs oxydes, sulfures, sels; modes d'extraction des métaux qui ne sont pas traités par les

méthodes métallurgiques; préparation des couleurs qu'ils peuvent produire, dorure, argenture, etc.... Galvanoplastie, photographie.

Dans le quatrième, on traite de la chimie organique sous le point de vue général.

Le cinquième a pour but les applications industrielles et les matières pour la fabrication du papier, du carton; les diverses boissons, entre autres, le vin artificiel, l'alcool; la blanchisserie, la teinture, le tannage, etc.

Le sixième et le septième seront entièrement consacrés à la chimie appliquée à l'agriculture; on y traitera des terrains, de leur analyse, des moyens de les amender, des engrais naturels ou artificiels les plus convenables aux diverses cultures que l'on veut entreprendre.

Hoefer.— Dictionnaire de chimie et de physique. 13ᵉ édition revue, corrigée et augmentée d'un supplément contenant les résultats des plus récentes découvertes. 1 vol. in-18.............. 4 fr.

Becquerel. — Traité d'électricité et de magnétisme. Leurs applications aux Sciences physiques, aux Arts et à l'Industrie, par MM. *Becquerel*, membre de l'Institut, professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle, et *Ed. Becquerel*, professeur au Conservatoire des arts et métiers.

Trois volumes in-8°, avec un grand nombre de planches.... 24 fr.

Cet ouvrage est l'exposé des leçons qui sont faites au Muséum d'histoire naturelle et au Conservatoire des arts et métiers sur l'électricité, le magnétisme et toutes leurs applications.

On y a joint, en outre, le traitement électro-métallurgique du minéral d'argent, de plomb, de cuivre, mis en regard de l'amalgamation et des autres traitements en usage.

Cet ouvrage se compose de trois parties formant chacun un volume.

1er volume : Electricité, principes généraux; — 2e vol. : Électro-chimie; — 3e vol. : Magnétisme et électro-magnétisme.

Chaque volume renferme les applications relatives au sujet principal qui s'y trouve traité. — Les figures, dessinées et gravées avec soin, sont intercalées dans le texte.

— Résumé de l'histoire de l'électricité et du magnétisme, et des applications de ces deux sciences à la chimie, aux sciences naturelles et à l'industrie. 1 vol. in-8°. Prix.................. 6 fr.

Cet ouvrage est le complément indispensable du Traité de Physique et d'Electricité de MM. Becquerel et Edmond Becquerel. Dans cet ouvrage, l'électricité et le magnétisme y sont traités sous le point de vue chronologique, didactique et philosophique, sans l'intermédiaire d'aucune figure, ni d'aucune formule algébrique, ni de description d'appareils.

— Traité d'électricité et de magnétisme, suivi d'un exposé de leurs rapports avec les actions chimiques et les phénomènes naturels, par M. *Becquerel*, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 7 volumes in-8° et atlas. L'ouvrage complet.... .... 72 fr. 50

On peut regarder cet ouvrage comme l'encyclopédie de tout ce qui concerne l'électricité et le magnétisme, sciences dont les progrès doivent tant à

M. Becquerel. Les physiciens, chimistes, médecins, ne sauraient se dispenser d'étudier un ouvrage qui est si en avant de la science et qui les intéresse sous tant de rapports.

— **Traité de physique dans ses rapports avec la chimie et les sciences naturelles**, par M. *Becquerel*. 2 vol. et atlas... 15 fr.

Précédé d'une Introduction comprenant l'Histoire de la Physique, depuis les temps les plus anciens dans ses rapports avec la civilisation.

— **Traité complet du magnétisme.** 1. vol. in-8° avec 18 pl. 10 fr.

— **Eléments de physique terrestre et de météorologie.** 1 fort vol. avec pl.. 12 fr. 50

Cet ouvrage, d'un intérêt universel, est le résultat du Cours de physique appliquée fait par M. Becquerel au Muséum d'histoire naturelle. Il contient la théorie de la terre, à laquelle se rattachent les tremblements de terre, sa température, les glaciers, les changements survenus à la surface du sol, les climats, les mers, l'atmosphère, l'air, l'aurore, l'arc-en-ciel, la polarisation, l'électricité atmosphérique, l'action magnétique du globe, les étoiles filantes, l'altération des roches, etc.

OUVRAGES CLASSIQUES.

COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LANGUE FRANÇAISE,

A L'USAGE DES COLLÉGES, DES ÉCOLES NORMALES ET DES GENS DU MONDE,

PAR M. P. POITEVIN,

ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÉGE ROLLIN.

Ouvrage entièrement neuf, adopté par le Conseil supérieur de l'Instruction publique et autorisé pour l'usage des colléges.

L'auteur n'a suivi à la trace aucun de ses devanciers; il a compris qu'il devait faire une grammaire en s'appuyant non des grammairiens connus, mais des grands écrivains, qui sont les seuls législateurs en fait de langage.

Le côté vraiment remarquable du travail de M. P. Poitevin, ce qui lui appartient en propre et ce que nul ne peut lui revendiquer, c'est la forme même de son livre. Le plan de l'auteur est si heureux qu'il est parvenu à présenter une *double grammaire*, composée d'une théorie toujours claire et d'une suite nombreuse d'applications dont la solution est laissée à l'intelligence des élèves. Dans ce *Cours*, la théorie et les exercices marchent constamment de front et se prêtent un mutuel appui : les uns rendent clair ce que l'autre pourrait laisser obscur, et de leur concours perpétuel résulte la double évidence et de l'exactitude des principes et de la vérité des faits.

L'excellence d'une pareille méthode est incontestable et lui a mérité l'honorable sanction du Conseil de l'Instruction publique qui a mis le livre de M. Poitevin au nombre de ceux qu'il recommande particulièrement pour l'usage des colléges.

COURS COMPLET.

PARTIE DE L'ÉLÈVE.

Ire ANNÉE.

	fr. c.
Grammaire du premier âge....................................	» 60
Grammaire du premier âge, avec exercices..................	I 25

IIe ANNÉE.

Grammaire élémentaire, avec exercices en regard...........	I 50
Traité d'analyse grammaticale, avec exercices en regard........	I 50
Traité de la Conjugaison des verbes, avec exercices en regard...	I 50
Exercice de la Conjugaison des verbes..............................	I 25
Cours gradué de dictées..	1 50

IIIe ANNÉE.

Grammaire complète, avec exercices en regard..............	3 »
Syntaxe théorique et pratique..	2 50
Traité d'Analyse logique, avec exercices en regard............	2 »
Traité des participes, avec exercices en regard.................	2 »
Cours complet de dictées...	2 60

PARTIE DU MAITRE.

Ire ANNÉE.

Des modèles de devoirs placés à la suite de la Grammaire du premier âge tiennent lieu de corrigé...............	»

IIe ANNÉE.

Corrigé de la Grammaire élémentaire..............................	2 »
Corrigé de l'Analyse grammaticale.................................	3 »
Corrigé de la Conjugaison..	2 »
Corrigé des Exercices raisonnés sur la Conjugaison..............	I 50
Corrigé du Cours gradué de dictées................................	2 »

IIIe ANNÉE.

Corrigé de la Grammaire complète..................................	4 »
Corrigé de la Syntaxe..	3 »
Corrigé de l'Analyse logique...	4 »
Corrigé des Participes..	2 50
Corrigé du Cours complet de dictées...............................	3 »

SÉPARÉ :

	fr. c.
Grammaire élémentaire. — THÉORIE..............................	» 90
Grammaire complète. — THÉORIE...................................	I 80

fr. c.

Le premier livre de l'enfance.......................... » 50

Premières lectures.......................... » 50

Lhomond, Grammaire française, théorique et pratique, rédigée conformément au nouveau programme du Conseil supérieur de l'instruction publique, par M. Poitevin. 1 vol. in-12, cartonné. 75 c.

Dans cet ouvrage, M. Poitevin a conservé presque sans changement le premier travail du maître ; toutefois il l'a augmenté et complété en lui donnant la forme pratique de son propre cours. Ainsi aux principes de Lhomond il a rattaché des exercices et des devoirs nombreux. Il a placé à la suite de chaque chapitre des récapitulations qui en rappellent toutes les règles et des modèles d'analyse graduée qui, de l'étude des mots, conduisent pas à pas et sans peine les élèves à l'étude des phrases.

DICTIONNAIRES UNIVERSELS ET MANUELS.

FORMAT IN-12 ANGLAIS A DEUX COLONNES, EN PETITS CARACTÈRES.

Chacun de ces volumes contient la matière d'au moins quatre volumes ordinaires. C'est la première fois qu'ont été exécutés à un prix aussi modique des dictionnaires aussi complets servant de manuels.

Biographie, par M. le professeur Barré; *quatrième édition, revue et augmentée.* 1 fort vol. Charmante édition contenant plus de 5,000 notices étendues sur tous les principaux personnages de l'univers, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours ; la liste de leurs principaux ouvrages, etc.......................... 4 fr.

Mythologie, Biographie mythique des dieux et des personnages fabuleux de la Grèce, de l'Italie, de l'Égypte, de l'Inde, de la Chine, du Japon, de la Scandinavie, de la Gaule, de l'Amérique, de la Polynésie, etc., etc.; ouvrage composé sur un plan entièrement neuf, par le docteur Jacobi; traduit de l'allemand, refondu et complété par M. Th. Bernard.......................... 4 fr.

Géographie, par M. Béraud, et revue par M. Eyriès, membre de l'Institut. Ce dictionnaire, qui forme un gros vol. de 860 p., contient les résultats des plus récentes découvertes.......................... 6 fr.

Chimie et physique, par M. le docteur Hoefer. *Troisième édition,* revue, corrigée et augmentée d'un supplément contenant les résultats des plus récentes découvertes.......................... 4 fr.

Médecine pratique, par M. le docteur Hoefer. *Troisième édition, revue et augmentée.* Ce Dictionnaire, dégagé des termes d'histoire naturelle, de botanique, etc., qui dans les dictionnaires de médecine envahissent en grande partie la place destinée aux maladies et à leur traitement, renferme tout ce qui concerne les maladies et les moyens de les guérir. Cette troisième édition contient un supplément des nouvelles découvertes. Consacré

surtout à la pratique, c'est le *vade-mecum* des médecins....... 4 fr.

Botanique pratique et horticulture, par M. le docteur Hoefer. Dans la nomenclature si nombreuse des plantes indigènes et exotiques dont cet ouvrage donne la description, on s'est appliqué plus particulièrement aux plantes utiles ; les renseignements donnés pour leur culture rendent pratique cet ouvrage. *Seconde édition*.. 5 fr.

Minéralogie, Géologie, Métallurgie et sciences qui en dépendent, ainsi que l'explication des termes employés dans l'art d'exploiter les mines, par M. Landrin, ingénieur civil, ouvrage accompagné de plusieurs gravures dans le texte............... 5 fr.

Agriculture, par plusieurs agriculteurs, sous la direction de M. le docteur Hoefer, d'après les meilleurs ouvrages publiés en Angleterre, en Allemagne, en Belgique et en France ; ouvrage accompagné de gravures dans le texte.......................... 6 fr.

Astronomie, par A. Guynemer, à l'usage des gens du monde, d'après W. et J. Herschell, La Place, Arago, de Humboldt, Francœur, Mitchell et autres savants français et étrangers, avec figures et planisphère, précédé de l'exposition d'un nouveau système sur les formations planétaires. Des lecteurs étrangers aux mathématiques trouveront dans cet ouvrage, sans aucuns calculs, les notions les plus variées et les plus intéressantes sur tous les sujets ayant rapport à l'astronomie, dans l'état actuel de cette première des sciences. In-8°. Seconde édition......... 6 fr.

Dictionnaire de Théologie, à l'usage des gens du monde et des ecclésiastiques, par M. l'abbé Jacquin. 1 vol................. 4 fr.

Antiquités Grecques et Romaines, par M. Ant. Rich, professeur au collége de Cambridge, traduit et revu par Chéruel, inspecteur d'Académie. 1 vol. avec nombreuses gravures..... 12 fr.

Archéologie, d'après Ottfried Müller, par M. Léon Renier. (*Sous presse.*)

Chronologie, par M. Savagnier. (*Sous presse.*)

Zoologie, comprenant les diverses branches de cette science, envisagée dans l'ensemble du Règne animal, par M. Gervais, professeur à la faculté des sciences de Montpellier. (*Sous presse.*)

Dictionnaire Latin-Français. (*Sous presse.*)

Petit dictionnaire de l'académie française, par les Correcteurs de l'imprimerie de MM. Firmin Didot. 1 vol. in-12. Adopté par le Conseil supérieur de l'Instruction publ. Broché, 2 fr. 75. Cartonné, 3 fr. Relié, 3 fr. 50.

Ce petit Dictionnaire, dont le prix est très-modique, a été exécuté avec le plus grand soin.

Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.